


600024245N

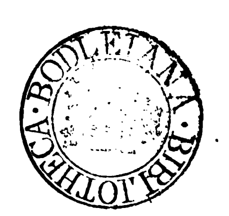
VOYAGE

AU POLE SUD

ET DANS L'OCÉANIE.

II.

PREMIÈRE PARTIE.



A. Pihan de la Forest, Imprimeur de la Cour de cassation,
rue des Noyers, 37.

VOYAGE
AU POLE SUD
ET DANS L'OCÉANIE

SUR LES CORVETTES

L'ASTROLABE ET LA ZÉLÉE,

EXÉCUTÉ PAR ORDRE DU ROI

PENDANT LES ANNÉES 1837-1838-1839-1840,

SOUS LE COMMANDEMENT

DE M. J. DUMONT D'URVILLE,

Capitaine de vaisseau.

PUBLIÉ PAR ORDONNANCE DE SA MAJESTÉ.

HISTOIRE DU VOYAGE,

PAR M. DUMONT D'URVILLE.

TOME DEUXIEME.

PREMIÈRE PARTIE.

PARIS,

GIDE, EDITEUR,

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5, PRÈS LE QUAI MALAQUAIS.

1842.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Au moment de livrer ce demi-volume à la publicité, c'est pour nous un devoir de payer notre tribut de regrets à l'illustre voyageur que nous venons de perdre d'une manière aussi déplorable qu'imprévue. Nous ne pouvons mieux atteindre ce but qu'en reproduisant ici les éloquentes paroles prononcées par M. Villemain, ministre de l'instruction publique, dans la dernière séance de la Société de Géographie qu'il présidait.

« Il y a six mois, Messieurs, à pareille réunion, dans cette même enceinte, siégeait à votre bureau le contre-amiral célèbre sur lequel se fixaient tous les regards de l'assemblée, l'intrépide et savant marin que la même corvette avait porté dans trois voyages autour du monde, qui, le premier, sur une des plages barbares de la

Polynésie, avait enfin retrouvé quelques traces de Lapérouse, et qui, des mers équatoriales sept fois traversées, s'avançant sur les derniers flots navigables des mers antarctiques, avait pénétré entre des montagnes de glace, jusqu'aux lieux où le génie de l'homme n'a plus à découvrir que la stérilité et la mort de la nature. Tant d'efforts et de souffrances, les fatigues et l'inquiétude d'un long commandement avaient affaibli son corps, mais non sa vigueur morale; et, en voyant la force de résolution et de pensée, la ténacité laborieuse empreinte dans les traits expressifs de cet homme, encore au milieu de la vie, on se disait que la science avait beaucoup à attendre de lui, et qu'au récit bientôt achevé de son dernier voyage, il ajouterait de vastes et importants travaux! Vaine espérance! fausse sécurité de la vie! Celui que tant de périls cherchés si loin, que tant de fléaux et d'abîmes avaient épargné, tout à coup, aux portes de Paris, au milieu de nos arts, il est enveloppé dans un affreux désastre. Rien ne reste de lui, ni la compagne qu'il avait immortalisée en donnant son nom chéri à une des terres avancées du cercle polaire, ni le fils dont il avait formé

avec tant de soin l'intelligence prématurée, et qui, déjà familier avec la plus difficile des langues d'Orient, excellait aussi dans les fortes études de nos colléges, comme l'attestent quelques pages qu'il écrivit peu de jours avant le 8 mai, et que nous avons demandées à ses maîtres pour les déposer dans les archives de votre Société, seule famille que laisse après lui l'illustre et infortuné d'Urville.

« Que ne vous a-t-il été donné, Messieurs, d'avoir à recueillir cet enfant orphelin, à l'élever pour la science, à l'entourer de l'affection que vous portiez au père. Mais, hélas! vous n'avez pu de toute cette famille réclamer que quelques débris à peine reconnaissables, pour leur consacrer un monument funèbre, comme d'Urville autrefois érigea lui-même, sur les rochers funestes de Vanikoro, un pieux cénotaphe à la mémoire du plus regretté de ses prédécesseurs.

« Un autre soin vous reste, c'est de seconder, c'est de hâter la publication des manuscrits presque complets qu'a laissés d'Urville. L'homme est tout entier dans les exemples et dans les travaux qu'il lègue à l'avenir : c'est en les recueillant qu'on l'honore. »

C'est aussi animé de tels sentiments que S. E. M. le ministre de la marine, plein de sollicitude pour cette importante publication, a chargé l'ingénieur hydrographe de l'expédition, M. Vincendon-Dumoulin, dont l'amiral se plaisait tant à faire l'éloge, de diriger cette partie de l'ouvrage, et de mettre en ordre tous les matériaux qui s'y rattachent.

Ainsi, grâces à deux ministres éminemment français, la perte des fruits de l'expédition ne viendra pas se joindre à la perte si désastreuse de son chef.

Le demi-volume que nous donnons aujourd'hui a été imprimé en grande partie sous ses yeux. Nous avons déjà annoncé que sa mort n'apportera aucun retard à la publication de la relation de son voyage, le journal qu'il avait rédigé avec soin, pendant ses longues traversées, ayant été trouvé, parmi ses papiers, complet jusqu'au débarquement à Toulon.

La 2ᵉ partie du 2ᵉ volume est sous presse, et Messieurs les souscripteurs continueront à recevoir tous les trois mois, un demi-volume.

CHAPITRE XVII.

Séjour à Talcahuano (Chili).

Malgré les travaux pénibles de la veille, qui s'étaient prolongés jusqu'à près de minuit pour nos équipages, et le besoin de repos qu'ils éprouvaient, tous sans exception, officiers comme simples matelots, par un mouvement spontané, se présentèrent sur le pont, aux premiers rayons du jour *. Le temps était couvert, il est vrai, et le soleil nous refusait l'éclat si doux, si brillant de ses rayons, mais l'air était calme, la mer paisible, les terres de la baie déroulaient devant nous leurs longues ceintures verdoyantes. Pour des yeux comme les nôtres, accablés depuis trois mois par le spectacle incessant des neiges, des glaces et des frimas, ou de terres arides et lugubres, auquel venait s'ajouter le plus souvent celui des brumes, des 1838. 8 Avril.

* Note 1.

1838. Avril. tempêtes et des mers en courroux, quel délicieux contraste! Un vaste bassin tranquille et bien fermé; autour de nous divers navires dont les équipages vaquaient paisiblement à leurs fonctions; sous nos yeux, à terre, les modestes maisons de bois de Talcahuano, dont les habitants s'éveillaient aussi pour les travaux de la journée; mais encore mieux que tout cela, ces riantes collines de la presqu'île, peuplées tour à tour de forêts, de jardins et d'humbles vergers au milieu desquels le chant des oiseaux se mariait aux cris si variés des divers animaux domestiques, tout en excitant notre admiration, pénétraient nos cœurs de sentiments indéfinissables de bien-être et d'espérance. Depuis longtemps on a dit que la vue seule de la terre fait du bien aux personnes atteintes du scorbut. Durant le cours de ma carrière maritime, ce triste mal m'ayant toujours été étranger, je n'avais pu m'assurer de l'exactitude de ce fait; mais je pus cette fois en voir un exemple bien saillant.

Des malheureux que le fléau avait déjà si cruellement frappés qu'ils pouvaient à peine faire quelque mouvement, éprouvèrent une certaine vigueur au simple aspect de la terre, et leur visage reprit même un peu du coloris qu'il avait complétement perdu. J'en tirai sur-le-champ un heureux augure, car je prévis que le repos, l'air de la terre et des aliments sains et abondants allaient promptement remettre sur pied les malheureux que le mal avait terrassés.

Toutefois il était grand temps d'arriver, surtout

pour la *Zélée*, maltraitée bien plus encore que nous. 1838. Avril.
M. le capitaine Jacquinot qui se rendit à mon bord dès six heures et demie du matin, m'annonça qu'il avait quarante scorbutiques, dont trente-deux alités. L'un d'eux, nommé Lepreux, avait succombé le 1er avril, et cinq ou six autres étaient si bas qu'ils n'eussent probablement pas résisté à huit jours de plus passés à la mer. Les officiers étaient eux-mêmes obligés de donner la main dans les virements de bord, tant l'équipage était faible.

Les états-majors s'étaient mieux soutenus, grâce sans doute à la nature des aliments un peu moins échauffants, et à l'exposition moins prolongée aux influences du froid et de l'humidité. Pourtant dans ce nombre même quelques-uns commençaient à éprouver les avant-coureurs du scorbut. Les deux capitaines, comme plus avancés en âge sans doute, en présentaient des symptômes évidents. Depuis quinze jours j'étais dans un état de langueur général, avec affaiblissement des membres, suivi d'un dégoût prononcé pour toute espèce d'aliment. M. Jacquinot déclara qu'il se trouvait dans une situation semblable, et nous fûmes bientôt frappés en considérant notre état d'émaciation et la mine singulière que cela nous donnait. Probablement quelques jours de plus de cette triste navigation auraient suffi pour renouveler sur nos deux navires ces affreuses catastrophes qui étaient encore si fréquentes pour les navigateurs du dix-huitième siècle*.

* Note 2.

1838. Avril.

Pour couper court sur-le-champ au mal et prévenir ses progrès, j'arrêtai immédiatement les mesures suivantes de concert avec M. le capitaine Jacquinot. Des suppléments de vivres, tant en viandes qu'en végétaux, laitage et fruits allaient être accordés aux malades et même aux hommes encore valides, conformément aux proportions que les médecins jugeraient convenables; un local allait être immédiatement loué et préparé à terre pour recevoir les hommes les plus gravement atteints qui y seraient traités par leurs médecins, dont l'un d'eux allait être sans cesse de garde pendant le mouillage pour leur donner des soins. Les autres seraient retenus à bord, mais ils auraient souvent la permission d'aller se promener à terre. Enfin les travaux devaient être suspendus jusqu'au moment où l'équipage aurait repris assez de force pour s'y livrer. Jusque-là on ne s'occuperait que de ceux qui étaient d'urgente nécessité pour le besoin du service et des navires.

Sur-le-champ les médecins, les commis d'administration et les commis aux vivres des deux corvettes furent envoyés à terre pour s'entendre avec le vice-consul, M. Bardel, au sujet des diverses fournitures à faire à la division, et avec la pressante recommandation de terminer surtout ce qui serait relatif aux malades.

Une belle frégate anglaise portant pavillon de contre-amiral était mouillée tout près de nous. Bientôt nous vîmes s'en détacher un canot monté par un officier en uniforme qui venait m'offrir les secours de sa

frégate, au nom de son amiral et de son commandant. Après lui avoir fait mes remerciements, je lui adressai quelques questions auxquelles j'obtins les réponses suivantes: 1838. Avril.

La frégate se nommait *President*, montée par le contre-amiral Ross, destiné à prendre le commandement de l'escadre en station sur les côtes de l'Amérique occidentale. M. le capitaine Scott commandait la frégate sous les ordres de l'amiral.

Le *President* s'était trouvé à Rio-Janeiro en janvier et février, en même temps que l'*Hercule* et la *Favorite*, et la mémoire des officiers anglais était encore pleine des fêtes, des galas et des bals donnés par les Français durant leur séjour.

Les descriptions pompeuses qu'on nous en fit me rappelèrent qu'à la même époque nous assistions aussi à des fêtes et à des danses, seulement d'un caractère un peu différent et sous d'autres climats. Au reste, notre Anglais ne put me donner aucun renseignement au sujet de l'expédition américaine à laquelle j'avais toujours porté un vif intérêt, intérêt devenu plus grand que jamais après le sort que nous venions d'éprouver. Je commençai aussi dès-lors à craindre qu'elle n'eût rien entrepris cette année.

Au bout de deux heures, M. Ducorps était de retour à bord pour me prévenir que tous mes ordres étaient déjà remplis. On avait vu le consul, traité pour les premières fournitures à faire et loué, moyennant une once (environ 80 francs) par mois, un local au bord de la mer pour déposer nos malades. M. Bardel n'at-

1838. Avril.

tendait lui-même qu'un canot pour se transporter à bord de l'*Astrolabe*. Sur-le-champ, les charpentiers furent envoyés à terre afin de préparer convenablement le lieu destiné à nous servir d'hôpital temporaire.

Après un déjeûner frugal, mais délicieux, comme il est facile de le concevoir après trois mois de privation de vivres frais, je me rendis à bord de la frégate anglaise avec M. Jacquinot, pour présenter mes devoirs à l'amiral anglais. Nous fûmes d'abord reçus par M. le capitaine Scott, homme de cinquante ans, d'un abord franc, cordial, et dont les manières aisées et naturelles préviennent à la première vue. Il nous offrit ses services, et je crois qu'il était sincère ; d'ailleurs il s'exprimait en français assez facilement pour se faire comprendre. Puis il nous présenta à l'amiral Ross, petit homme tout rond, tout commun et dont la physionomie ne pouvait indiquer qu'une grande simplicité. Cet homme parlait peu et ne savait pas un mot de français ; mais en revanche sa femme qu'il venait d'épouser en secondes noces et qui avait séjourné assez longtemps en France, aimait beaucoup à s'entretenir dans cette langue et suppléait largement au silence de son mari. Outre Madame Ross, se trouvaient avec elle une sœur, un enfant et deux ou trois servantes.

C'était un ménage complet ; mais certains bruits qui parvinrent jusqu'à moi me prouvèrent plus que jamais que, même chez nos voisins, plus graves et plus réservés que nous, la présence des femmes sur un navire n'est excusable qu'en cas d'une absolue nécessité.

M. Ross nous fit l'honneur, à M. Jacquinot et à moi, de nous inviter à dîner le lendemain avec lui. Tous deux nous nous excusâmes sur l'état actuel de notre santé et le besoin que nous avions de nous ménager sous le rapport de la table. Je tremblais, en effet, à l'idée seule d'être obligé de figurer à un dîner anglais, et surtout au *pass wine* obligé, dans la position où je me trouvais. Deux heures dans les champs étaient préférables pour moi à tous les repas, à tous les galas du monde. 1838. Avril.

Nos officiers se prêtèrent avec un abandon complet aux politesses et aux avances de MM. les officiers anglais. Le besoin d'expansion si naturel en général au caractère français avait en cette occasion un nouveau stimulant par un séquestre obligé de toute société depuis bientôt six mois; pour eux de nouveaux visages étaient chose si douce, il était si agréable de pouvoir leur conter tout ce qu'ils avaient fait et souffert!... Aussi les Anglais furent-ils bientôt au courant de ce qui s'était passé; cartes, dessins, observations, tout fut soumis à leurs regards, et l'on doit convenir qu'en revanche, ils furent très-prodigues d'admiration et d'éloges, beaucoup plus qu'ils n'avaient coutume de l'être, surtout envers des Français appartenant à la marine. Aussi j'y ajoutai si peu de foi que j'étais même porté à leur attribuer parfois certain cachet ironique, et à croire que si nous eussions pu dépasser la limite de Weddell, ils auraient été plus réservés dans leurs louanges. Moins habitués à leurs allures, nos officiers en furent

1838. Avril. complétement dupes, et reçurent comme argent comptant tous les compliments qui leur furent débités*.

En rentrant à bord de l'*Astrolabe*, je trouvai M. Bardel, notre vice-consul, qui m'y attendait. Il m'offrit ses services et se remit très-obligeamment à ma disposition pour toutes les démarches qui pourraient être utiles à l'expédition. En sa qualité de Français établi depuis fort longtemps dans les colonies espagnoles de l'Amérique du sud, il était instruit des affaires de ce pays, et voulut bien en quelques mots me mettre au courant des événements. Voici ce que j'appris.

En ce moment une guerre opiniâtre régnait entre les états du Pérou et du Chili, et on lui assignait pour origine la raison suivante. Par suite d'une de ces révolutions si fréquentes dans cette partie du monde, le général Freyre, déchu de la présidence qu'il avait longtemps occupée au Chili, avait été obligé de se retirer à Lima. Santa-Cruz, pour lors gouverneur du haut et bas Pérou, prenant fait et cause pour Freyre, avait aidé de deux navires de guerre une entreprise tentée par ce général pour surprendre le Chili; non seulement l'expédition avait échoué, mais Freyre avait été fait prisonnier, jugé et condamné à l'exil; on le croyait alors réfugié à la Nouvelle-Hollande.

La première cause de cette guerre déplorable entre les deux républiques, se trouvant ainsi écartée,

* Notes 3 et 4.

on avait espéré d'abord que la paix serait bientôt ré- 1838. Avril.
tablie. Mais par suite d'un amour-propre déplacé de la part des Chiliens, ou plutôt par les calculs funestes de certains hommes intéressés à maintenir l'état de guerre, les hostilités continuaient. Deux mois avant notre arrivée, à la suite d'un engagement désastreux pour la cause chilienne, le général s'était laissé surprendre par les Péruviens dans une position si fâcheuse, qu'il n'avait pu s'en tirer qu'en signant une capitulation peu glorieuse. Furieux de cet échec, le gouvernement de Sant-Yago avait refusé sa ratification et s'occupait avec ardeur, en ce moment même, de la formation d'une nouvelle armée pour recommencer à nouveaux frais. Le gouverneur actuel, nommé Priéto, avait la réputation d'un homme doux et probe, mais faible et sans caractère; et Garrido, gouverneur de Valparaiso, personnage actif, intrigant, fin et dissimulé, passait pour conduire tous les fils de la machine gouvernementale. Du reste, tous les honnêtes gens s'accordaient à blâmer la guerre désastreuse qui ruinait les deux pays : aussi ridicule dans ses motifs que stérile dans ses résultats, elle n'avait d'autre but ostensible que de dissiper les faibles ressources des deux états; et l'on calculait avec douleur que le Chili avait déjà englouti dans cette lutte funeste près de 30 millions de francs, somme énorme qu'il eût pu employer si fructueusement au profit de ses intérêts agricoles aussi bien que de son industrie et de ses manufactures réduites à l'état le plus déplorable.

1838. Avril.

M. Bardel m'annonça qu'en ce moment les autorités étaient assez bien disposées envers les Français, bien qu'un incident arrivé dernièrement eût un peu diminué la bonne harmonie qui régnait entre les deux nations. Un baleinier français entrant dans un port, n'avait déclaré sur son manifeste que 150 barils d'huile, au lieu de 1500 barils dont sa cargaison se composait déjà. La fraude fut reconnue, et l'autorité chilienne voulut retenir le navire en garantie de l'amende encourue. Vainement le capitaine baleinier, pour s'excuser, protestait que c'était une erreur matérielle due à l'omission d'un 0 dans le chiffre; les Chiliens n'entendaient pas raison. On ne sait trop ce qui en serait advenu, si le commandant de la station française n'eût tranché le nœud de la question en favorisant l'évasion du délinquant. Les Chiliens, assez fortement molestés dans leur amour-propre comme dans leurs intérêts, crièrent et se plaignirent; mais ils furent obligés de plier, comme cela arrive quand on a affaire à bien plus fort que soi. Il faut être sincère, et avouer que, pour avoir réussi, ce procédé n'est pas tout-à-fait conforme aux lois de la saine justice, pour ne pas dire aux droits des gens. Sans doute, une nation comme la France a le droit de parler haut à ces états naissants d'Amérique, et de ne souffrir de leur part aucune velléité injurieuse ni aucun manque d'égards; mais, par la même raison, il me semble qu'il serait de son honneur de maintenir la première l'exemple des bons procédés, et surtout du plus profond respect aux lois de l'équité.

Le passage et même le séjour assez fréquent des navires anglais, américains et français, dans la rade de Concepcion, devrait entretenir un certain mouvement dans le hameau de Talcahuano, et même y répandre de l'abondance, si les habitants avaient quelque activité. Mais leur caractère apathique et fainéant les empêche de profiter des avantages naturels de cette position. Le peu de ressources qu'il est possible de trouver en cet endroit, soit pour la fourniture des vivres, soit pour la main-d'œuvre des ouvriers nécessaires, est entièrement à la disposition d'aventuriers étrangers, arrivés dans le pays sans le sou, et pour la plupart primitivement déserteurs de leurs navires. Dans ce nombre, ceux qui ont du mérite, de l'ordre et de la conduite, font de bonnes affaires, et l'on cite de simples charpentiers, des serruriers, des boulangers et même des cuisiniers, qui ont fait de véritables fortunes. Mais le plus grand nombre, gens de débauche et d'orgie, dépensant leur argent comme ils le gagnent, ne font que végéter, et finissent souvent misérablement *. 1838. Avril.

Dès que nous fûmes débarrassés des affaires les plus urgentes, pressés que nous étions de respirer un peu l'air de terre, M. Jacquinot et moi, nous accompagnâmes M. Bardel chez lui. Il occupait une petite maison sur le bord de la plage, dans une situation très-agréable, en ce qu'elle dominait la vue entière de la rade, et qu'on y jouissait en plein de l'air de la

* Notes 5 et 6.

1838. Avril.

mer. Du reste, ce n'était pour M. Bardel qu'un pied à terre, sa résidence habituelle étant fixée dans la ville même de Concepcion.

Nous passâmes ensuite chez M. Mathieu, qui devait nous fournir tous les vivres dont nous avions besoin, et je vis avec bien de la satisfaction que presque toutes ces fournitures pourraient se faire à bon marché et dans d'excellentes qualités. J'avais l'intime conviction qu'avec des soins et de bons vivres, nous pourrions maintenir nos matelots en parfaite santé, une fois qu'ils seraient rétablis du scorbut.

Après avoir parcouru le village entier de Talcahuano, nous visitâmes le local destiné à nos malades, que je jugeai très-convenable au but proposé. Il était situé près de la mer, dans un endroit bien aéré et facile à surveiller. Seulement on aurait pu désirer qu'il fût plus spacieux; mais on n'avait rien trouvé de mieux. Les ouvriers travaillaient à force, et, d'après mes ordres, tout devait être prêt pour le jour suivant.

Ayant été abordé, dans ma promenade, par deux capitaines baleiniers dont les navires étaient mouillés sur la baie voisine de Saint-Vincent, pour continuer leur pêche durant la saison d'hiver, je leur fis quelques questions sur la conduite de leurs équipages, et ils me répondirent qu'ils en étaient satisfaits. Comme M. Dumoutier brûlait du désir de pouvoir disséquer un cerveau de baleine tout frais, je les priai de nous avertir quand ils en auraient capturé une et qu'ils seraient prêts à la dépecer. En ce moment, il y avait cinq baleiniers français à Concepcion, dont trois mouillés sur la

baie Saint-Vincent, et deux à la pointe de l'île Quiriquina. Chaque jour, ces bâtiments expédiaient de grand matin deux baleinières au large pour courir sur la baleine ; mais ces animaux étaient devenus rares et fort défiants. Aussi cette pêche était-elle très-peu fructueuse, et je pensai que le plus grand avantage que les capitaines retiraient de cette excursion journalière était de tenir leurs équipages exercés et toujours en haleine. 1838. Avril.

Plusieurs des matelots qui ont pu descendre à terre ont déjà subi l'influence pernicieuse des vins du pays. Bon nombre se sont enivrés ; les uns sont rentrés à leur bord dans un état pitoyable, et les autres sont restés à courir bordée dans les rues ou les cabarets de Talcahuano. Cet inconvénient m'était bien connu ; mais je ne pouvais pas songer à consigner nos matelots sur nos navires : c'eût été les exaspérer et provoquer leur désertion ; en outre, il y avait une foule de travaux à exécuter qui demandaient à chaque instant leur présence à terre. Le seul parti à prendre était donc de tolérer en partie ces abus, sauf à sévir contre les excès trop prononcés. C'est aussi ce que je fis.

Ayant appris que notre hôpital temporaire à terre 9.
était disposé, et le temps étant assez beau, je donnai l'ordre que les malades des deux navires y fussent transportés dans la matinée. Cette opération fut longue et pénible, surtout à bord de la *Zélée*, où le nombre des scorbutiques était beaucoup plus grand *. Plusieurs de

* Note 7.

1838. Avril.

ces malheureux étaient réduits à un tel degré d'affaiblissement qu'ils ne pouvaient pas faire un seul mouvement sans éprouver de cruelles souffrances. Il fallait les transporter à bras sur des cadres; d'autres, qui n'étaient pas encore tombés si bas, ne pouvaient néanmoins se remuer qu'avec beaucoup de précautions. Tous, au reste, avaient des figures pâles, émaciées, et faisaient vraiment compassion à voir; car sur leurs traits plombés et décharnés, il était facile de lire les traces de leurs longues souffrances. Mais à la vue de la terre, déjà l'espoir était rentré au cœur de la plupart d'entre eux; et tandis qu'ils mettaient les pieds hors du navire, plusieurs s'efforçaient de sourire en disant qu'ils espéraient sous peu de jours revoir leur vieille *Astrolabe*. Ces dispositions de leur part me firent grand plaisir, et me prouvèrent que je pouvais encore compter sur leur fidélité et leur dévouement.

Dès qu'ils furent partis, on s'occupa à bord d'une opération non moins importante, celle de nettoyer et de purifier le navire dans toutes ses parties: chose qu'il est toujours difficile de faire d'une manière satisfaisante, comme on peut le penser facilement, partout où se trouve amoncelé un trop grand nombre de malades.

Vers deux heures après midi, deux beaux navires baleiniers vinrent mouiller près de nous, l'*Héva* et le *Georges*, tous deux appartenant au port du Havre. Le capitaine du premier, Le Lièvre, s'empressa sur-le-champ de me rendre sa visite. Il venait de compléter en peu de temps la moitié de sa cargaison d'huile sur

la côte du Chili, et se promettait de passer la saison d'hiver près l'île Quiriquina, tout en tentant encore chaque jour la fortune, comme ses confrères, pour travailler à son plein. Il rendait un compte satisfaisant de la conduite de ses matelots. Au reste, toutes les fois qu'un baleinier a eu l'avantage d'être heureux au début de sa pêche, il a beaucoup moins à craindre la désertion dans son équipage; car l'intérêt retient ses matelots à bord. Mais il en est tout autrement quand, au bout de douze ou quinze mois, la pêche a été stérile; le matelot s'ennuie, se dégoûte et quitte son navire partout où l'occasion s'en présente. Au reste, le capitaine Le Lièvre avait la réputation d'un homme intelligent et, ce qui est encore plus avantageux, d'un pêcheur heureux. 1838. Avril.

Le jour suivant, dans la matinée, le capitaine du *Georges* vint à son tour me rendre sa visite. C'est un jeune homme, nommé Gaspard, de bonne mine, d'une tournure agréable et d'un bon ton, natif de New-York, aux Etats-Unis d'Amérique; il était naturalisé français, ce qui donnait à ses armateurs le droit de participer aux primes accordées par le gouvernement. Le *Georges*, du Havre, est un fort beau navire de 500 tonneaux, qui peut recevoir 3,000 barils d'huile. En moins de deux mois, il en avait rempli 1,800 aux environs de l'île de Chiloë; mais depuis le 11 décembre dernier, il n'avait plus vu une seule baleine, et c'est ce qui l'avait décidé à venir faire une halte devant Quiriquina. 10.

M. Gaspard aurait bien désiré pouvoir aller tenter

1838. Avril. la fortune sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, parages où il savait que d'autres avaient fait des pêches très-abondantes. Mais les instructions de ses armateurs ne lui laissaient point cette faculté, et il ne pouvait pas s'éloigner des côtes du Chili.

Il m'apprit que la pêche des phoques était presque entièrement abandonnée par les Américains du nord, et qu'il n'y avait presque plus que quelques aventuriers qui en tentaient encore les hasards sur les côtes de la Patagonie ou dans les canaux de la Terre de Feu. Il avait eu occasion de toucher aux îles Malouines. La république Argentine paraissait avoir renoncé à ses prétentions sur cet archipel ; un Anglais, nommé Smith, s'y était établi avec une vingtaine d'aventuriers, pour y cultiver quelques légumes qu'il vendait aux baleiniers. Au moins ils étaient paisibles et s'abstenaient des actes de piraterie qui avaient signalé la courte administration du sieur Vernet, soi-disant commandant au nom du gouvernement de Buenos-Ayres.

Le jeune capitaine Gaspard tenait son navire avec une propreté, et l'on pourrait dire avec une coquetterie bien rare sur les bâtiments affectés à ce genre de navigation, surtout quand ils sont commandés par des Français. J'appris avec autant de surprise que de satisfaction que cette pêche occupait déjà près de 70 navires, dont plus de 50 appartenaient au Havre. Voilà qui promet à la marine militaire une belle pépinière de marins.

Les trois autres navires baleiniers français déjà

mouillés à la baie Saint-Vincent, étaient le ***Rubens***, le ***Grétry*** et la ***Louise***. 1838. Avril.

Tous ces pêcheurs furent naturellement très-empressés de m'interroger sur les baleines que j'avais pu observer dans les régions antarctiques. Plusieurs de nos officiers leur ayant raconté que ces mers étaient couvertes de cétacés, l'espoir des capitaines s'était allumé; mais quand ils eurent appris de moi que tous ces cétacés appartenaient presque entièrement aux espèces ***hump-back*** et ***fin-back***, ils en rabattirent considérablement. Le ***hump-back*** est maigre et fournit peu d'huile. Le ***fin-back*** plonge, casse les lignes et quelquefois entraîne les pirogues. Toutefois les Américains lui donnent quelquefois la chasse, mais seulement sur les fonds d'une petite profondeur où il est obligé de revenir bientôt à la surface.

Le capitaine Gaspard était à peine parti, que M. le capitaine de vaisseau Scott vint me renouveler ses offres de services. Je lui montrai avec détail les cartes et les routes des corvettes dans le détroit de Magellan et à travers les glaces et les terres antarctiques, ainsi que les dessins déjà exécutés. M. Scott, qui paraît être un officier instruit, prit un vif intéret à examiner ces divers matériaux, et ne me quitta qu'à onze heures et demie, pour aller faire ses observations méridiennes au fort Galvez; car il attachait un grand prix à s'acquitter en personne de ce genre d'opérations.

Le capitaine Scott m'ayant prévenu que la frégate partait le surlendemain pour Valparaiso, je me décidai à expédier au ministre de la marine, en France, un

1838. Avril. aperçu des travaux que nous venions d'exécuter; je résolus aussi d'écrire à MM. de Villeneuve et Cazotte, le premier, commandant de la station française sur la côte occidentale de l'Amérique, et l'autre, consul général par *interim* à Valparaiso. En leur faisant part de l'état dans lequel se trouvaient nos deux corvettes et de l'affaiblissement de nos équipages, je me flattais presque de l'espoir que l'un des commandants des navires français, touché de notre position, pourrait accourir à Talcahuano dans le désir de nous être utile. En effet, les frégates ou corvettes affectées à ce genre de service ont toujours deux ou trois cents hommes le plus souvent désœuvrés, et en remettant à chacune de nos deux corvettes une cinquantaine d'hommes, durant dix ou douze jours, nous aurions pu promptement et sans peine compléter les réparations et les travaux d'approvisionnement qui allaient devenir si longs et si pénibles pour nos équipages maltraités et affaiblis par la maladie.

Comme j'étais en train d'écrire mes lettres, je reçus la visite de M. Bardel et lui annonçai que je pressais M. Cazotte de me faire passer immédiatement des feuilles de cuivre à Talcahuano. Il s'empressa de me dire qu'en ce moment il n'y en avait pas même à Valparaiso. Si je ne voulais pas m'exposer à de longs retards, il me conseillait de m'adresser au commandant de la frégate anglaise. Saisissant sans tarder cette ouverture, j'envoyai sur-le-champ le vice-consul prier, de ma part, M. Scott de me faire l'avance de tout le cuivre dont il pourrait disposer en faveur de nos na-

vires. Je lui en demandais cent cinquante feuilles, qui lui seraient restituées par notre consul ou par le commandant de notre escadre à Valparaiso. M. Scott accueillit cette demande avec toute l'obligeance possible; il assura qu'il était tout disposé à me livrer à l'instant la quantité de cuivre en question, et qu'il n'attendait pour cela que l'autorisation de son amiral, qui, pour le moment, se trouvait à terre en promenade avec sa famille. 1838. Avril.

Le contre-amiral Ross étant rentré dans la soirée, donna son agrément, mais réduisit le prêt à 70 feuilles. Cette quantité réunie à celle qui formait notre approvisionnement allait suffire tout juste à nos besoins du moment, mais il ne nous en resterait plus en réserve comme je l'aurais désiré. Toutefois, je sus beaucoup de gré de cette politesse à M. Ross, et encore plus au brave M. Scott, qui avait montré toute la bonne volonté possible. De mon côté, je priai instamment M. Cazotte d'acquitter au plus vite la dette que j'avais contractée.

A ma prière, M. Bardel voulut bien partager mon modeste dîner. Il m'apprit qu'il avait fait un voyage chez les Araucanos, dans le but principal de conclure une espèce de traité avec eux; et il réussit dans sa négociation*. Les principaux chefs réunis s'engagèrent à renvoyer désormais sains et saufs les Français naufragés qui pourraient tomber entre leurs mains, et cela moyennant une récompense honnête

* Note 8.

1838. Avril.

proportionnée à la nature du service. Ces hommes naguères encore d'humeur très-belliqueuse et dont le voisinage a été plus d'une fois funeste aux habitans de Concepcion, sont aujourd'hui dans les dispositions les plus pacifiques.

Quoique divisée en quatre tribus principales, la population entière ne dépasse par 25,000 âmes, et ils mettraient tout au plus 2,500 hommes sous les armes; ainsi le cacique le plus puissant réunissait à peine 500 guerriers, en s'aidant des forces de tous ses alliés.

Les Araucanos ne dépassent point la cordillère; pour voisins ils ont au nord les Pehuenches, à l'est les Huilliches, et au sud les Puelches. Ces trois derniers peuples sont chasseurs nomades, à la différence des Araucanos qui sont sédentaires et agriculteurs, puisqu'ils cultivent le blé et le maïs.

Bien qu'ils ne connaissent point l'usage de l'arc ni des flèches, aucun autre trait caractéristique ne les rapproche même d'une manière indirecte des Océaniens. Ils ne pratiquent point le tatouage, et nulle restriction ne vient rappeler le *Tabou*, ce cachet irrécusable de la race Polynésienne. On n'y retrouve point le polythéisme si constant dans ses nombreuses variétés parmi ces divers insulaires; on ne rencontre chez les Araucanos qu'un mélange confus de manichéisme et de fétichisme qui rappelle les croyances des peuplades africaines, et probablement de la plupart de tous les peuples très-voisins de l'enfance. Des esprits, des génies du bien et du mal,

souvent rendus visibles et palpables par des symboles plus ou moins arbitraires, tels que pièces, morceaux de bois, ou autre objet d'une configuration particulière, voilà tout ce qu'on observe chez les Araucaniens en fait de religion; et c'est probablement ce qui se trouve chez tous les hommes, jusqu'au moment où l'imagination se met en frais et vient embellir ces germes primitifs de tous les agréments de la poésie, pour en former une théogonie régulière et un corps de mythologie complet. Il est bien entendu qu'en parlant ainsi, je ne prétends en rien faire allusion aux religions plus parfaites dont la base est due aux révélations divines. 1838. 11 Avril.

Par une suite à peu près inévitable de ce genre de culte, là aussi, des espèces de jongleurs sous le nom de *Machis* exploitent la crédulité publique et cumulent les fonctions de sorciers et de médecins; c'est eux qu'on consulte pour découvrir les causes des maladies et des maux quelconques, c'est eux qui indiquent les remèdes ou les mesures à employer. Or, à cela près d'un petit nombre de recettes ou de secrets dus à l'expérience ou à la tradition, on doit se faire une idée des bévues et des inepties commises par ces prétendus sorciers.

Les armes de ces peuples sont de longues lances fabriquées avec une espèce de roseau, armées d'une pointe en fer, et les *botas*, composées de boules de métal ou de pierre réunies deux à deux par des courroies. Les hommes sont libres de prendre autant de femmes qu'ils peuvent en acheter; le marché se conclut avec le

[illegible] Avril. père de la fille, sans qu'on s'occupe le moins du monde des dispositions de celle-ci. L'affaire arrangée, le mari enlève sa future, court les champs deux ou trois jours avec elle, puis il revient à la porte du beau-père, tue une jument, traite ses amis, et le mariage est conclu sans retour. L'adultère est passible de la peine de mort.

Aujourd'hui, afin de prévenir autant que possible de nouvelles velléités d'attaque de la part de ces naturels, le gouvernement entretient chez les diverses tribus des émissaires sous le titre spécieux de *Amigos de la paz*. Mais au fond ce sont de véritables espions chargés de surveiller attentivement les moindres démarches des divers caciques, et surtout de fomenter par tous les moyens possibles les germes de discorde et les petites rivalités qui ne sont que trop fréquentes entre ces divers chefs, si pointilleux sous le rapport de la vanité et des prétentions. Ces individus déguisent d'ordinaire ce honteux rôle sous l'apparence de colporteurs et de marchands ambulants qui parcourent les diverses tribus pour leur débiter des liqueurs fortes ou divers colifichets dont les sauvages sont fort avides.

Comme nous finissions de dîner, on me remit un billet de M. [illegible] qui m'annonçait qu'une petite [illegible] avait été capturée par les [illegible], et que le capitaine, M. Roge-[illegible] [illegible] à dix heures du matin à [illegible] Je me permis d'aller [illegible] apprendre

que notre ardent phrénologiste était au moment de recueillir le but de tous ses vœux, un *cerveau de baleine!* 1838. Avril.

La journée débutant sous les plus brillants auspices, dès sept heures je me rendis chez M. Bardel pour nous acheminer vers la baie Saint-Vincent. Il avait tenu une monture à ma disposition, mais je connaissais ce trajet qui exige à peine une demi-heure de marche, aussi je préférai bien des fois le faire à pied. Nous traversâmes le village, où chaque pas rappelle les traces encore récentes du terrible tremblement de terre de 1835; les rues sont couvertes de décombres et peu de maisons ont été complétement relevées*. Il en résulte un air de misère et de désordre qui fait peine à voir au voyageur. Puis on gravit une espèce de gorge assez escarpée qui sépare la chaîne de la péninsule de *Talcahuano* d'un monticule presque isolé qui commande la place entière, la route de Concepcion et la plaine située de l'autre côté. Le consul des Etats-Unis, M. Delano, a fait l'acquisition de ce terrain, il a aplani sa crête et y a élevé une jolie maisonnette, d'où l'on jouit de la vue la plus ravissante du monde. Le pavillon des Etats-Unis flotte avec orgueil sur ce monticule et semble dominer le port, la ville et toutes ses dépendances.

Je ne pus m'empêcher d'admirer l'insouciance et le laisser aller du gouvernement chilien, qui nonobstant la vanité et la forfanterie qui caractérisent l'esprit national, a permis à un étranger de faire l'acqui-

* Notes 9 et 10.

1838. Avril. sition d'un terrain si bien fait pour être l'emplacement d'une citadelle, et d'y déployer le pavillon de sa nation à tous les regards, tandis que celui du pays est piteusement planté au bord de la mer, où on l'aperçoit à peine de dessus les navires en rade.

Ensuite nous fîmes le reste de la route, à moitié dans les jolis taillis qui tapissent l'extrémité de la presqu'île dans cette partie, et le reste au travers des vastes pâturages qui viennent immédiatement à sa suite. Les feuilles des plantes et des herbes couvertes de rosée, les suaves émanations qui en résultent par l'effet de leur vaporisation devant les premiers rayons du soleil, enfin la vue de plusieurs fleurs encore fraîchement épanouies, malgré la saison avancée, l'aspect de nombreux bestiaux paissant l'herbe fraîche, tout cela me rappelait mille joyeuses impressions de ma jeunesse. Né et élevé au milieu des champs, j'ai toujours raffolé de ce séjour, j'ai toujours désiré y passer la fin de ma carrière; mais comme il arrive de tant d'autres projets, jamais je n'ai pu le réaliser, et je crains bien de quitter ce monde sans pouvoir jamais le faire.

Puis, mon imagination franchissant tout à coup un long intervalle d'années et de dégoûts sans résultats dignes de les balancer, me rappelait que quinze années auparavant j'avais déjà parcouru ces beaux sites. Alors jeune encore, robuste, vigoureux, plein d'ardeur et d'enthousiasme pour l'histoire naturelle, j'avais exécuté de grandes courses au milieu de ces belles contrées, la saison était favorable à mes recher-

ches, et j'en avais rapporté je ne sais combien de belles plantes et d'insectes rares et même inconnus. Dans les fossés sablonneux qui traversent ces pâturages, la succulente fraise du Chili m'avait quelquefois servi à calmer la soif qui me dévorait. Un jour que j'avais formé le dessein de gravir au sommet des mamelles de Biobio, je fus arrêté au bout de la baie de Saint-Vincent par un torrent volumineux qui formait la limite de la plaine; sans hésiter je le traversai à la nage et je fus dédommagé de ma peine par les délicieux ombrages qui couronnent ces monticules, par des petites pommes acidulées qui servirent à me rafraîchir, et surtout par quelques belles espèces de plantes que je n'avais pas encore cueillies ailleurs. 1838. Avril.

Je me plaisais à m'absorber dans ces souvenirs, quand mon compagnon me fit considérer les trois baleiniers français, qu'une pointe avancée m'avait jusqu'alors cachés et qui venaient tout à coup de se démasquer. Ces navires parfaitement abrités des vents du large dans le petit recoin où ils étaient mouillés, se balançaient doucement, retenus par leurs ancres, sur une eau calme et polie comme la surface d'un miroir.

Leurs capitaines avaient eu soin d'envoyer leurs baleinières à la plage pour moi et les officiers qui avaient voulu être de la partie. Mais là le préposé mis en faction par la douane locale pour empêcher la contrebande, fit d'abord quelques difficultés pour nous laisser communiquer avec nos concitoyens, et cet obstacle

1838. Avril. ne fut levé que par l'intervention de notre vice-consul heureusement bien connu dans le pays.

Bientôt nous fûmes sur le *Rubens*, le baleineau était accosté le long du bord, et les apparaux étaient tout prêts pour commencer à le dépécer. Aussi l'opération fut-elle bientôt en train, et je pus admirer avec quelle promptitude et quelle facilité une besogne aussi délicate pouvait s'exécuter. M. Rogery, le capitaine du *Rubens*, eut la complaisance de nous donner toutes les explications que nous pouvions désirer. Mais ces détails ont été déjà publiés par tant de personnes et d'une manière si satisfaisante, que je m'abstiendrai de les répéter ici.

M. Rogery n'espérait pas retirer plus de 7 ou 8 barils d'huile de ce petit cétacé. Un *hump-back* de grande taille ne donne pas plus de 40 barils d'huile, tandis qu'une baleine franche de même dimension peut fournir de 120 à 140 barils. Par là on peut juger de la grande différence de valeur que les pêcheurs peuvent attacher à ces deux espèces de baleines. Je promis à M. Rogery un calque de la carte du capitaine King pour le détroit de Magellan; il parut ébranlé par les avantages de cette route sur celle du cap Horn, principalement pour le retour à l'époque de la belle saison.

Puis je m'en retournai tout doucement avec M. Bardel, et j'étais de retour à bord vers dix heures. Comme je finissais de déjeûner, la frégate le *President* mit à la voile et sortit lentement de la baie, à l'aide d'une brise faible, mais favorable. Ce bâtiment emporta les di-

verses lettres que toutes les personnes de l'expédition adressaient en France par la voie de Valparaiso. C'était une consolation pour nous de savoir que nos familles recevraient de nos nouvelles sous trois ou quatre mois au plus tard, et qu'elles mettraient un terme à de longues et pénibles inquiétudes. 1838 Avril.

Nous avons employé les hommes valides de l'*Astrolabe* à dégréer le bâtiment et à transporter sur l'arrière les fardeaux les plus pesants, comme artillerie, boulets et légumes, pour dégager autant que possible la partie de l'avant. Les calfats commencent à réparer le cuivre enlevé ou rogné par les glaces. Mais il faudra avoir recours à de plus grands moyens pour réparer la carène, trop enfoncée dans l'eau, ainsi qu'une partie de la guibre fortement ébranlée.

Vers midi, j'allai faire une visite à l'hôpital. Je vis avec plaisir que nos malades étaient dans une pleine convalescence. S'ils pouvaient être sages et raisonnables, sous peu de jours tous reprendraient leur service; mais il en est qui se permettent des excès funestes dans leur position; malgré tous les soins, les médecins ne peuvent pas empêcher ces abus; et il faut bien s'attendre à voir quelques individus retarder leur guérison par leur imprudence, et peut-être en payer plus cher encore les conséquences *.

Ensuite, je fis un tour de promenade le long de la grève en ramassant quelques fucacées. Sur la plage, je remarquai encore quelques petits monceaux de co-

* Notes 12, 13 et 14.

1838. Avril. quilles de concholepas, dont les mollusques ont servi à la nourriture des habitants; mais ces amas sont bien moins nombreux qu'en 1823, soit que les voyageurs, ayant appris à connaître la valeur de cette coquille pour les amateurs, y aient abondamment puisé, soit qu'elles aient servi à faire de la chaux pour les besoins du pays. On peut se rappeler que ce furent les navigateurs de la *Coquille* qui commencèrent à faire tomber en France le haut prix de cette coquille univalve.

M. Dumoutier est rentré apportant un condor et quelques autres oiseaux, trophées de sa chasse. Mais il a subi un cruel désappointement au sujet de son baleineau. Hier au soir, il avait traîné à la plage, avec beaucoup de peine, le crâne de son cétacé, et comptait aussi retourner le lendemain pour l'étudier. Ce matin, il l'a trouvé en pleine décomposition; la nuit avait suffi pour l'altérer complétement. Impossible de tirer aucun parti du cerveau. Il conserve encore l'espoir de pouvoir s'en procurer un autre; mais il commence à voir que l'acquisition de ces objets entraîne beaucoup de difficultés.

13. Le beau temps dont nous avions joui depuis notre arrivée continuant encore, vers midi, je me décidai à faire une promenade sur les délicieux coteaux de Talcahuano, où j'avais erré avec tant de plaisir quinze ans auparavant. Je mis pied à terre sous le fort Galvez, et commençai à gravir le coteau escarpé qui le domine. Quelques travaux avaient été entamés dans la batterie, mais sans avoir été terminés; je n'y vis que trois

pièces en bronze sur des affûts plus ou moins délabrés, et trois autres piteusement étendues sur le sol : le tout sous la surveillance d'un misérable gardien en guenilles. Arrivé sur la crête de la colline, je retrouvai les jolies pelouses, les verdoyants bocages dont j'avais conservé le souvenir. Mais nonobstant le beau temps qui régnait encore et l'air salubre qu'on respire dans ces lieux, les approches de la mauvaise saison se faisaient sentir par l'absence de ces myriades d'êtres animés qui embellissent la scène au mois de janvier. Quelques papillons et oiseaux-mouches attardés seuls se montraient encore ; ce n'était plus ce bruissement assourdissant des cigales et des sauterelles ; les oiseaux ne se montraient plus que rares et clair-semés dans les bocages. Les fleurs elles-mêmes avaient cessé de couvrir les arbustes et les gazons. Quelques bouquets tardifs de *Protea*, un petit *Oxalis* à fleurs jaunes si fourrées qu'elles forment quelquefois des tapis, une *Lobelia* rampante, un *Phlox* violâtre, quelques grelots épargnés de l'éblouissante *Lapageria*, et deux ou trois autres plantes formaient désormais l'unique ornement de ces lieux, où j'avais recueilli par centaines des espèces plus ou moins rares et curieuses. 1838. Avril.

Je passai deux ou trois heures sur ces collines, tantôt me promenant sous les ombrages des myrtes et des lauriers, tantôt étendu sur la pelouse jaunissante, et toujours rêvant aux chances que me préparait l'avenir, à la direction que je devais donner à mes opérations futures pour en tirer le meilleur parti possible *.

* Note 14.

1838.
14 Avril.

Un nouveau baleinier français vient encore mouiller sur la rade; c'est le trois-mâts barque l'*Océan*, de Nantes, jaugeant 350 tonneaux, capitaine Coste, natif de Saint-Pierre-Miquelon.

Ce capitaine me rend sa visite et m'apprend que, parti de France en juillet dernier, il a déjà rempli 1300 barils d'huile. Il ne touchait à *Concepcion* que pour déposer son second qui s'était cassé une cuisse par suite de la chute d'un fragment de graisse de baleine, tandis qu'on le hissait à bord. Coste venait en ce moment de la baie Santa-Barbara, sur l'île Wellington, mauvais mouillage d'un accès difficile. Cependant le capitaine *Hataway*, du navire *Fanny*, dont nous avions trouvé une note à Port-Famine, s'y était trouvé assez bien.

Hataway, nous a dit M. Coste, est un Américain non naturalisé qui jouit, parmi les baleiniers, de la réputation d'un homme habile, entreprenant et fort expérimenté: c'est la raison pour laquelle il a continué d'être employé par ses armateurs, bien que sa qualité d'étranger leur fasse perdre une bonne partie de la prime.

Coste, dans un voyage précédent, avait complété sa cargaison entière en dix mois. Dans l'année 1831, il avait perdu son navire sur l'une des Salvages, dans l'archipel des Malouines. Il s'y trouvait au moment même où la corvette américaine venait saccager l'établissement de Vernet, en représailles des actes de piraterie commis par ce dernier sur des citoyens des États-Unis.

Coste, ainsi que les capitaines Rogery et Foulon, du *Rubens* et du *Grétry*, qui arrivèrent un moment après lui, se louaient de leurs équipages, et ceux-ci, à leur tour, ne disaient point de mal de leurs capitaines. Il n'en était pas de même des matelots de la *Ville-de-Bordeaux*, superbe navire baleinier mouillé sur l'île de Quiriquina. Il n'était bruit que des coups de poing, de corde et de bâton, distribués par le capitaine Largeteau à ses subordonnés. Ce Largeteau, que je ne vis point, passait pour une espèce de fier-à-bras dans son métier. Cependant, j'avais peine à concevoir qu'un capitaine qui avait déjà perdu deux ou trois navires pût encore inspirer assez de confiance à des armateurs pour remettre entre ses mains un aussi beau bâtiment; car la *Ville-de-Bordeaux* était, disait-on, le plus beau des baleiniers français à la mer. 1838. Avril.

Tout l'équipage a eu la permission de laver son linge. Cette opération terminée, il a été de nouveau occupé à transférer tous les poids de babord à tribord, pour donner une forte bande à l'*Astrolabe*. 15.

Dans la matinée suivante, tout était prêt pour ce travail; mais, en considération de la grande solennité de Pâques, l'opération a été remise au jour suivant, et les matelots ont eu la permission de se promener à terre.

Le capitaine Jacquinot m'a annoncé que la pièce de bois du milieu du safran de son gouvernail était complétement pourrie. C'était la raison pour laquelle la tête de leur gouvernail offrait beaucoup de jeu dans les derniers temps de leur navigation. Il est

1838. Avril. bien heureux qu'elle n'ait pas manqué tout-à-fait, car elle eût pu compromettre gravement le salut du navire au milieu des glaces. On doit s'étonner aussi que l'arsenal de Toulon eût pu livrer une pièce aussi essentielle dans un pareil état *.

Je reçois la visite de M. Bardel, qui me présente M. Delano, consul des États-Unis, homme considéré dans le pays et marin capable, ayant longtemps servi en qualité de capitaine du commerce. Il a connu Benjamin Morrell dès l'année 1823, quand il commandait le *Wasp*; mais il ne croit pas à sa véracité, et n'ajoute aucune foi à la prétendue rencontre des enfants d'un des chirurgiens de La Pérouse, rencontre qu'il a fait valoir récemment auprès du gouvernement français pour obtenir le commandement d'un navire. M. Delano ajoute que le *master* d'un navire baleinier américain a apporté la nouvelle qu'un navire français s'est perdu dans l'une des îles de la Mer du Sud. J'invite expressément M. Delano à prendre à cet égard des renseignements précis et positifs; car si la nouvelle se trouvait avérée, et suivant le lieu du naufrage, je verrais à me porter directement dans ces parages, pour courir au secours de nos compatriotes.

De deux heures à cinq heures après midi, M. Jacquinot et moi, nous prenons les plaisirs de la promenade sur les hauteurs de Talcahuano. C'est avec un sentiment bien vif de satisfaction que nous nous rappelons les épreuves de notre navigation dans les glaces,

* Notes 15 et 16.

et nous nous racontons mutuellement les divers inci- 1838. Avril.
dents de cette tentative hasardeuse, dont quelques-uns sont vraiment comiques, malgré la gravité des circonstances.

Les calfats ont travaillé, de huit heures du matin à 16.
deux heures du soir, à réparer toutes les feuilles de cuivre avariées sur le côté de babord. Mes efforts n'ayant pu faire émerger que de 2 mètres toute la partie de l'avant, et les avaries s'étendant à près de 7 décimètres plus bas, nous avons été obligés d'avoir recours à un moyen plus puissant pour découvrir les flancs de la corvette.

Dans la journée suivante, la même opération a été 17.
exécutée à tribord. Le plus beau temps du monde continue à nous favoriser dans nos travaux, et je m'empresse d'en profiter, sans trop compter sur les renforts de Valparaiso; car on s'attend tous les jours à voir commencer les vents pluvieux du nord, qui sont les avant-coureurs de la mauvaise saison. De son côté, le capitaine Jacquinot profite du retour de plusieurs de ses malades pour acheminer les opérations de la *Zélée;* car il apprécie autant que moi tout l'intérêt qu'il y a à reprendre la mer le plus tôt possible.

Deux navires américains mettent à la voile, l'un 18.
pour New-York directement, l'autre pour continuer sa pêche. Leur départ nous rend un peu nos coudées franches et nous permet de nous rapprocher de la côte, où le fond est meilleur et l'abri plus sûr contre les vents de l'O. au S. S. O.

1818. Avril. Vers une heure après midi, M. Jacquinot et moi nous allons rendre notre visite au consul américain, M. Delano : il a réussi à élever une charmante habitation, grâces aux travaux bien entendus qu'il a fait exécuter. De concert avec son frère, il a acquis la colline tout entière, dont ils se trouvent ainsi seigneurs et maîtres absolus.

Les deux familles vivent dans une union parfaite, et tout leur intérieur respire cette aisance, cet esprit d'ordre et ce merveilleux confortable qu'on chercherait en vain dans les familles les plus opulentes du pays; car cela tient à la différence des manières et des habitudes nationales, bien plus encore qu'au degré de la fortune.

A ma prière, M. Delano s'était enquis des détails relatifs à la perte du navire français dont il m'avait déjà parlé. Mais ce n'était pas dans la Mer du Sud que le fait avait eu lieu, c'était aux Malouines que ce bâtiment s'était jeté à la côte au mois de février dernier. Neuf hommes avaient péri dans le naufrage. Au reste comme les survivants se trouvaient dans un lieu habité, et de plus très-souvent fréquenté, je ne jugeai pas nécessaire d'aller à leur secours; d'autant plus qu'il eût fallu pour cela renoncer à mes projets pour l'avenir.

En revenant à la plage, nous avons été faire une visite à l'hôpital. Nous avons trouvé en général tous nos malades marchant rapidement vers leur rétablissement. Un seul nommé Russel, souffrait de maux d'estomac par suite d'excès dans ses aliments; en ce

moment même, malgré ses souffrances, il était occupé à engloutir une énorme jatte de soupe, et je prévis qu'il ne la porterait pas loin. Contre mon avis, les médecins accordaient aux malades de trop forts suppléments de vivres en outre de leurs rations réglementaires. Aussi je les invitai vivement à renvoyer au plus tôt sur leurs navires les hommes en pleine convalescence, car là du moins il leur serait plus difficile de se livrer à de pareils excès. 1838. Avril.

Le maître calfat *Aude* qui avait été presque condamné par la faculté, se trouvait aussi beaucoup mieux et se proposait bien de pouvoir continuer la campagne.

La journée tout entière a été consacrée à nous amarrer solidement dans notre nouveau poste. Là nous ne sommes pas à plus de deux encâblures de terre, et en parfaite position pour nous échouer quand le moment sera arrivé. C'est une opération délicate et que je désirais éviter; mais je vois qu'il faudra en venir là, autrement il nous serait impossible de réparer tout notre cuivre, et surtout l'avarie de la guibre. 19.

Une attaque de goutte me cloue à bord et m'empêche de me rendre sur la *Zélée*, où M. Jacquinot m'avait invité à déjeûner avec notre consul. J'ai eu recours à mon remède habituel, le vin de *Colchique*, qui jusqu'à ce jour m'a paru propre à calmer les douleurs de cette triste maladie.

A cinq heures du soir, M. Le Guillou vint m'annoncer le décès de Russel, nouvelle qui ne m'étonna

1838. 20 Avril. guères; il était évident que ce malheureux s'était tué lui-même pour s'être gorgé d'aliments. Je donnai les ordres nécessaires pour que son inhumation eût lieu le jour suivant d'une manière décente.

CHAPITRE XVIII.

Suite du séjour à Talcahuano.

Dix jours s'étaient écoulés depuis le départ de nos lettres pour Valparaiso, et je n'en avais reçu aucune nouvelle. Il eût fallu moins de temps à un des navires de la station pour venir m'apporter des secours, s'il eût jugé à propos de le faire. Dès-lors je compris qu'il fallait me tirer d'affaire avec mes propres ressources et que de plus longs délais n'aboutiraient qu'à prolonger notre séjour à Talcahuano bien au-delà de nos désirs. Mon parti fut pris, et je me décidai à échouer la corvette près de la plage, pour compléter ses réparations. 1838. 21 Avril

J'avais chargé M. Roquemaurel de choisir près de l'aiguade un endroit pourvu d'un fond vaseux et d'un talus, ce qui me permettrait d'échouer la corvette avec moins de risques et de manière à découvrir une bonne partie de l'avant.

Il faisait un temps superbe, et tout nous présa-

1838. Avril. geait une opération facile et prospère. Les amarres de l'arrière furent filées et nous nous halâmes avec vigueur sur celles de l'avant, de sorte qu'à trois heures et demie la besogne fut complétement achevée. Malheureusement le terrain n'était pas assez incliné ; l'arrière vint à toucher avant que l'avant ne portât sur le fond. Aussi au plus fort du jusant fûmes-nous loin d'émerger de toute la quantité nécessaire. Cependant les calfats plaçèrent cinq feuilles de cuivre, les charpentiers préparèrent la pièce de l'étrave à remplacer, et purent en prendre le gabarit exact. A la marée haute nous nous remîmes à flot et reprîmes nos amarres, sans que la corvette eût souffert le moins du monde *.

Comme j'allais me coucher, vers neuf heures du soir, M. Marescot me remit un pli envoyé par le capitaine *Privat* du baleinier le *Havre*, venant de Valparaiso. C'était tout simplement un paquet pour M. Bardel, que M. Privat me priait de lui faire remettre. En outre, il me suppliait d'empêcher son canot de communiquer avec la terre, attendu qu'il redoutait des désertions. Enfin il m'annonçait que M. de Villeneuve était parti le 5 avril pour Lima, avec sa frégate l'*Andromède*. En apprenant cette nouvelle, je me félicitai vivement d'avoir commencé les travaux ; car je pressentis qu'en l'absence du commandant, aucun des capitaines français ne prendrait sur lui de quitter le chef-lieu de la station.

* Note 17.

Le matin on se remit de bonne heure à l'œuvre. 1838. 22 Avril.
A huit heures la corvette a été de nouveau échouée par 13 pieds derrière, et 12 pieds 6 pouces de l'avant, et à moins d'une longueur de navire de terre. Tous les ouvriers ont travaillé avec activité de onze heures à deux heures; alors le flot est venu les forcer à s'arrêter. Leur besogne était loin cependant d'être terminée; il fallait donc encore nous échouer une fois. Mais le vent était silencieux, le calme paraissait si assuré, que cette fois je me décidai à laisser la corvette à la côte pour attendre la basse marée de la nuit, et travailler sur-le-champ aux fanaux. C'est le cas de faire observer encore une fois combien on s'enhardit promptement en certaines circonstance; quelques jours auparavant, je n'envisageais qu'avec effroi l'idée d'échouer un bâtiment comme le nôtre dans une rade où le vent du nord est quelquefois aussi fort qu'imprévu. Aujourd'hui je le laissais paisiblement échouer sur la foi des vents.

Vers les onze heures, le consul des Etats-Unis, M. Delano, est venu nous rendre visite avec le consul anglais, M. Cuningham. Ce dernier est un homme d'esprit et de bonnes façons, qui a beaucoup voyagé et beaucoup vu. Il m'apprend que son gouvernement est disposé à prendre formellement possession de la grande île *Ika-na-Mawi*, à la Nouvelle-Zélande; ce qui ne me surprend en aucune façon, car j'avais été au contraire fort étonné qu'il ne l'eût pas fait plus tôt. Sans contredit, ces belles contrées sont tout-à-fait à sa convenance, et il en retirera de

1838. Avril. grands avantages ; mais quand il en serait autrement, le peuple anglais n'en ferait pas moins main-basse dessus, ne fût-ce que pour soustraire à d'autres cette riche acquisition.

M. Cuningham a connu MM. Weddell, Biscoe et Dillon ; il me donne de nouveaux détails sur leur compte. Quiconque aura couru le monde comme moi, concevra l'intérêt que j'attachais à ces renseignements au sujet des marins qui ont chacun à leur tour figuré sur la scène des découvertes.

J'appris aussi en cette occasion la triste mort du frère de mon ami le botaniste *Cuningham* (*Allan*), massacré par les indigènes de l'Australie dans une excursion vers l'intérieur.

23. Dès minuit, les travaux des ouvriers ont recommencé et n'ont cessé qu'à trois heures, où ils ont été complétement terminés. La marée de la nuit a été plus forte que celles des deux journées précédentes, et nous a permis de changer tout le cuivre avarié et de réparer complétement l'étrave. Immédiatement après le déjeûner, les béquilles ont été enlevées ainsi que les ancres mouillées à la côte, et le soir, l'*Astrolabe* était rétablie à son poste.

A peine ce travail était terminé, que le temps, qui jusqu'à ce moment avait été le plus beau du monde, s'est gâté. La brise a passé au nord, et une brume épaisse s'est abaissée sur toutes les terres qui environnent la baie. Vingt-quatre heures plus tôt, ces apparences m'eussent vivement inquiété; mais j'étais désormais à l'abri de toute éventualité. L'*Astrolabe*

était remise en état de recommencer ses courses, 1838. Avril.
et il ne restait plus qu'à exécuter les travaux relatifs au gréement et aux approvisionnements. Avec de la patience et du courage, nous pouvions en venir à bout ; et à cela près de quelques mauvais sujets, nos équipages montraient de l'ardeur et du zèle pour la campagne.

Le baleinier français le *Havre* s'est décidé à entrer sur la rade, et s'est mouillé tout près de nous. Le capitaine Privat m'a averti qu'il se plaçait sous le feu de nos corvettes, afin de prévenir la mutinerie de son équipage, qu'il avait quelques sujets de redouter. De mon côté je recommandai aux officiers de surveiller attentivement ce navire, et d'envoyer à son bord la force armée si quelque mouvement suspect s'y manifestait.

Le temps se gâte sérieusement, et la journée est 24.
pluvieuse. Le gouvernail est visité puis remis en place, et l'on s'occupe de divers arrangements.

Je reçois la visite du capitaine Privat, ancien aspirant de la marine militaire, qui me rend compte de ses tribulations avec ses officiers et ses matelots. Bon nombre de ses hommes ont déserté au Chili, et il les a remplacés presque tous à Valparaiso; mais il craint encore que ceux-ci ne lui échappent à Talcahuano, car ce sont pour la plupart des hommes de sac et de corde qui n'ont aucun respect pour leurs engagements. D'après les explications qu'il me donne, je vois que la source première des désagréments de ce malheureux capitaine est due en partie au partage de l'autorité

1828. Avril. entre le capitaine de pêche et le capitaine de route, dont Privat n'a que les fonctions. Le capitaine de pêche, qui n'est qu'un matelot dégrossi, cherche tous les moyens possibles de contrarier son chef, et excite sourdement les matelots contre lui. Sans doute, ce partage de l'autorité peut être un malheur inévitable, attendu que peu de capitaines au long-cours possèdent toute l'expérience convenable pour la pêche de la baleine; mais il est vivement à désirer que cet état de choses cesse complétement pour le bien public*. Au reste, j'ai promis à M. Privat toute ma protection pour rétablir son autorité méprisée, et je l'ai fortement engagé lui-même à montrer plus de caractère et de fermeté vis-à-vis de ses mutins.

Vers cinq heures, après avoir rendu visite à M. Cuningham, M. Jacquinot et moi, nous nous rendîmes chez M. Delano, qui nous avait invités à dîner. Il nous donna un repas somptueux, mais suivant la manière anglaise, bien plus copieux que délicat, et en outre, dans le goût espagnol, composé de mets si épicés, qu'à peine en trouvions-nous quelques-uns qui pussent nous convenir. Cette manie des festins épicés est, à mon avis, un rude fléau pour l'étranger obligé de manger hors de chez lui**.

Comme je me trouvais placé près de M. Cuningham, je lui adressai fréquemment la parole, et j'en obtins encore quelques nouveaux renseignements qui

* Notes 18, 19 et 20.

** Note 21.

pouvaient m'être fort utiles au moment où j'allais me lancer dans les îles de l'Océanie. 1838. Avril.

J'appris aussi qu'un Français, nommé Mauruc, faisait fréquemment avec une petite goëlette le voyage de Valparaiso aux îles Pomotou ou à Taïti, exploitant fructueusement le trafic des perles, de l'écaille et de la nacre, et en même temps le cabotage entre les îles de la Société et les côtes du Chili pour le compte des missionnaires ou autres Européens qui pouvaient l'employer.

Un autre Français, nommé Bureau, avait exploité plus en grand et d'une manière profitable ce même trafic, en poussant ses opérations plus loin à l'ouest; mais il avait été massacré par les habitants de l'archipel Viti, près de l'île Pao. Deux hommes seulement avaient réussi à échapper au carnage et en avaient apporté la nouvelle. Je voulus questionner M. Bardel à ce sujet, mais il me renvoya par-devant M. Cazotte à Valparaiso, qui me donnerait des renseignements plus détaillés.

Des missionnaires français et catholiques, ayant un évêque à leur tête, avaient paru deux ou trois ans auparavant à Valparaiso. De là, ils avaient passé successivement à Taïti et à Hawaïi; mais après avoir tenté inutilement de s'y établir, ils avaient dû se diriger vers l'île Ascension dans les Carolines. Ce nom m'était inconnu; mais comme on m'assurait une île haute dans l'est de l'archipel, je présumai que ce devait être l'île Ualan ou Pounipet.

M. Delano ajouta qu'en ce moment même il croyait

1838. qu'il y en avait aussi d'établis sur le groupe de Gambier,
Avril. à l'entrée de l'archipel des Pomotou. Ces nouvelles m'intéressaient vivement, et je me promettais dès-lors de visiter sur ma route ces coreligionnaires pour leur offrir mes secours, en outre, comparer leur manière d'agir avec les moyens employés par les méthodistes, et consigner les résultats obtenus de chaque côté.

Après le dîner, les dames nous donnèrent un peu de musique; puis à neuf heures je pris congé et rejoignis mon bord. M. Bardel voulut m'emmener à Concepcion, mais je ne me sentais pas encore assez bien rétabli, et je le priai d'ajourner cette partie.

25. Le beau temps étant revenu, j'en profitai pour reconduire, vers midi, M. Bardel à terre. Puis j'allai faire un tour dans la campagne et gravir au sommet de la Sentinelle, en compagnie de M. Cuningham, que je rencontrai sur la route. La Sentinelle est un morne arrondi en pente adoucie qui domine toute la presqu'île; le sommet est occupé par un vaste plateau, couvert en partie de riches pâturages et de bois-taillis qui offrent les plus délicieuses promenades. On peut de là jouir d'une des plus belles vues du monde. A ses pieds, on a le village de Talcahuano, avec ses modestes rues, la rade et sa forêt de mats, les vertes prairies couvertes de bestiaux, plus loin l'île Quiriquina, les mamelles de Biobio, les eaux de la rivière, les campagnes de Penco, une partie même de Concepcion, ensuite les coteaux boisés qui environnent la baie et le bassin entier de Concepcion. Enfin tout le reste de

l'horizon dans la partie de l'ouest est encadré par les eaux de la mer Pacifique sur lesquelles on voit cingler ça et là quelques navires avec leurs voiles blanches. Sur ce mamelon seraient très-bien situées une citadelle et des vigies propres à annoncer l'approche des vaisseaux destinés pour la baie de Concepcion. 1838. Avril.

D'après ce que m'a appris M. Cuningham, j'ai vu que la position des consuls étrangers variait d'une manière assez remarquable au gré de leurs gouvernements. Ainsi M. Bardel était rétribué à raison de 1000 piastres par an, sans pouvoir ostensiblement se livrer au commerce. M. Delano n'avait aucun traitement comme consul des Etats-Unis, mais il recevait des frais de chancellerie assez considérables, et pouvait se livrer à un commerce très-lucratif. Enfin, M Cuningham ne recevait que 250 livres sterling par an, tandis que son prédécesseur, M. Rouse, en touchait 1000. Mais celui-ci ne pouvait se livrer au commerce, ce qui était permis à M. Cuningham, qui regardait cette faveur comme une compensation très-satisfaisante de sa paie inférieure. A défaut de renseignements suffisants, je ne puis rien dire à l'égard des étrangers, mais je crois pouvoir affirmer que de pareils arrangements seraient très-peu convenables à l'égard de nos consuls; il en résulterait de grands abus, ou tout au moins cela donnerait lieu à de fâcheuses conjectures.

La chaloupe commence à faire notre eau, et le travail du gréement se poursuit.

1838. Avril. Un conseil de justice se tient à bord pour juger deux hommes accusés d'avoir manqué à leurs supérieurs. Les prévenus sont condamnés l'un à la cale, et l'autre à cinq jours de fer sur le pont. Je commue la peine du premier en celle de douze coups de corde au cabestan. J'aurais vivement désiré que la punition de ces deux hommes se fût bornée à quelques jours de fers, attendu qu'en des campagnes de cette nature, il faut plus d'indulgence que dans le service purement militaire, mais je fus obligé de céder aux exigences de MM. les officiers qui alléguaient le grand mot de *discipline*. Il en résulta que l'un de ces hommes, nommé Brasker, déserta peu de jours après, tandis que je l'aurais conservé en suivant ma manière de voir.

Le capitaine Privat vint me porter une plainte contre son second, coupable de désobéissance formelle. Je fis une mercuriale sévère à cet homme, et l'envoyai aux fers, à bord de l'*Astrolabe*, jusqu'à ce que son capitaine le réclamât.

27. Le temps se gâte, le vent souffle assez fort du N., accompagné de rafales et d'une pluie abondante qui dure toute la journée et la nuit suivante. Mais dans
28. la matinée du 28, le ciel s'embellit et le vent s'apaise. Les travaux du gréement et l'embarquement de l'eau sont repris avec activité.

Dans l'après-midi, j'allai faire ma promenade solitaire et accoutumée sur les hauteurs de Talcahuano ; après avoir récolté quelques coquilles dans les feuilles acérées des *Agave* et admiré les jolis *Colibris*, aspirant le suc des *Loranthus* et des *Lapageria*, je fis la ren-

contre d'un pauvre paysan, habitant de ces lieux et avec qui j'entamai la conversation le mieux que je pus. Il me conduisit dans sa cabane, véritable taudis d'environ 4 mètres de long sur 2 de large, où logeaient tout ensemble et pêle-mêle cet homme, ses deux filles, ses chèvres, ses dindons, ses canards et ses poules. Tout dans cet antre respirait la plus profonde misère, le plus grand dénuement et la plus hideuse malpropreté. Je ne fis qu'y mettre le nez sans oser m'y arrêter dans la crainte d'en rapporter d'autres hôtes qui semblaient y pulluler. Un petit enclos avec quelques choux, des oignons et d'autres légumes servaient de jardin à ce gîte. Aussitôt je me rappelai que les cases des moindres *Mataboulés* de Tonga auraient été de véritables palais en comparaison de ce misérable chenil*. 1838. Avril.

Pour passer le temps, je lui demandai le prix de ses volailles, et il me dit qu'il me vendrait ses dindons (pavos) quatre réaux, ses poules (gallinas) trois, et ses canards (patos) deux et demi; c'était à peu près le prix qu'on les vendait au marché de Talcahuano, et si j'avais eu quelqu'un pour les emporter, je lui aurais donné volontiers la préférence pour ma provision. Mais j'étais seul et je lui fis mes adieux après avoir donné à ses deux filles 4 ou 5 réaux qui me valurent toutes leurs bénédictions. L'aînée, Maria, dans un élan de reconnaissance, sauta sur un petit poulet qui pouvait valoir un *medio,* six sols, pour me l'offrir. Je

* Notes 22 et 23.

1838. Avril. la remerciai en souriant, mais l'intention y était.

Comme j'arrivais au bord de la falaise, d'où l'on a la vue de toute la baie, j'aperçus louvoyant à l'entrée, un gros navire qui me fit soupçonner l'arrivée de la *Vénus*. J'eus un instant de joie en songeant que M. Dupetit-Thouars, son capitaine, venait, en bon camarade, m'offrir son assistance. Nous étions, il est vrai, déjà débarrassés de nos plus rudes travaux, mais l'aide de 150 hommes nous eût été bien utile durant huit ou dix jours, et j'aurais pu épargner la force de nos matelots si rudement mise à l'épreuve. J'aurais été surtout bien sensible à une pareille démarche. Je fus bientôt désabusé; arrivé au bord de la plage, j'avais reconnu que ce navire ne pouvait être une frégate, et à bord, j'appris que c'était la corvette chilienne *Monte-Agudo*, qui venait à Talcahuano prendre un détachement de soldats pour renforcer l'armée destinée à combattre les Péruviens.

Du reste, ce navire m'apportait deux lettres de MM. Cazotte et Duhaut-Cilly, capitaine de vaisseau, commandant la corvette l'*Ariane*. M. Cazotte me promettait de rendre au *President* le cuivre que j'avais emprunté. M. Duhaut-Cilly m'instruisait de son retour de Lima à Valparaiso, du départ de M. de Villeneuve pour le premier port, et je crois aussi du prochain départ de M. Dupetit-Thouars pour continuer son voyage. Aucun d'eux ne paraissait avoir songé à nos deux pauvres corvettes. Au reste, nous apprîmes tous avec plaisir par cette occasion que M. Hombron, chirurgien-major de l'*Astrolabe*, avait été élevé au grade

de chirurgien de marine de première classe, peu de temps après notre départ de Toulon *. 1838. Avril.

Aujourd'hui, nous avons à porter au nombre de nos déserteurs l'armurier *Moser*, Suisse d'origine. Il paraît que cette espèce de vagabond n'avait demandé à faire la campagne que dans l'intention de nous quitter au premier endroit. Il est vraiment déplorable que, pour un voyage aussi important, le port de Toulon n'ait pas eu de meilleur sujet à nous procurer pour des fonctions aussi utiles. M. Bardel m'avait promis d'abord que les déserteurs n'échapperaient point aux recherches de la police du pays; mais l'expérience m'a appris à ne pas compter sur ces belles promesses; et j'ai tout lieu de croire, au contraire, que la police serait plutôt disposée à favoriser les coupables qu'à leur donner la chasse. Aussi tout capitaine qui n'aura à remplir qu'un service purement militaire, fera-t-il sagement d'être très-réservé à l'égard des hommes qu'il enverra en permission à terre. Dans ma position, c'étaient là des mesures impraticables; je ne pouvais compter que sur des hommes de bonne volonté, et les consigner à bord, c'eût été les pousser tous à l'ennui, au découragement et au dégoût de leur campagne **. 29.

Tous les scorbutiques de l'*Astrolabe* avaient successivement rallié le bord, et les derniers rentraient dans la journée. Il ne reste à l'hôpital qu'une douzaine d'hommes de la *Zélée*, avec le maître calfat *Aude* et

* Note 24.
** Note 25.

1838. Avril. le cuisinier de l'état-major de l'*Astrolabe*, homme d'une conduite tout-à-fait déréglée, qui doit être débarqué ici *.

1er mai. Sur les dix heures, je reçois la visite des deux capitaines de la *Salamandre* et de l'*Aglaé*, les baleiniers français qui venaient de mouiller sur la rade. Le premier me pria de punir un de ses harponneurs qui avait été insubordonné, et je fis droit à sa demande. Tous deux se plaignaient amèrement de l'insuffisance absolue des réglements actuels pour faire respecter leur autorité, souvent méconnue par leurs inférieurs, et je fus obligé de partager leur opinion.

A midi, nous faisons une salve de vingt-et-un coups de canon en l'honneur de la fête du roi des Français. La corvette chilienne le *Monte-Agudo* s'étant associée à cette marque de réjouissance, je crus convenable de répondre à cette avance de politesse, en lui rendant à elle-même une salve de vingt-et-un autres coups de canon.

Sur les deux heures, M. Bardel vient me prier de l'accompagner à Concepcion le jour suivant; comme je me sentais encore un peu valétudinaire, j'allais remercier; mais il ajouta qu'en ne profitant pas de son offre, je pouvais manquer l'occasion de voir M. Lauzier, Français établi depuis de longues années chez les *Araucanos*, ainsi que *Penoleo*, l'un de ces caciques jadis associés aux exploits du trop fameux *Benavidès*, et aujourd'hui paisiblement retiré à Concepcion avec

* Note 26.

une pension que lui paie le gouvernement actuel. Ces deux motifs me déterminèrent. 1838. Mai.

En conséquence, à neuf heures du matin, je montai avec M. Bardel dans un léger char-à-banc , et, traînés par un cheval vigoureux, nous fîmes rapidement ce trajet. A cela près de quelques flaques d'eau causées par les dernières pluies, la route était douce et roulante. Des deux côtés, elle était bordée par d'immenses pâturages où paissaient des milliers de chevaux et de bêtes à cornes. On voyait aussi quelques cabanes d'un aspect chétif et misérable, d'où sortaient des femmes et des enfants déguenillés, sales et les pieds nus; du reste, paisibles et inoffensifs, rarement ils refusaient le salut à l'étranger; sous ce rapport ils sont préférables à bien des paysans en France, surtout en Provence, où, loin de saluer un voyageur, ils seraient plutôt disposés à l'injurier.

Le trajet de Talcahuano à Concepcion est de sept à huit milles, et à deux milles de cette dernière règne une chaîne de coteaux peu élevés, mais qui suffisent pour établir une démarcation bien tracée entre le bassin de Concepcion et les vastes prairies qui font suite à la baie. Là, sur le bord de la route, et à quelques pas sur la gauche, est un petit étang d'eau douce qui porte dans le pays le nom de lac de *Chepe*. Mon compagnon m'assura qu'au fort des chaleurs ses eaux ne diminuaient pas sensiblement; mais il ne connaît pas sa profondeur qui doit être peu considérable, si l'on en juge par les roseaux dont il est à moitié couvert.

1838. Mai. En mettant les pieds dans l'intérieur de la ville, et en tâchant de me rappeler le souvenir que j'en avais gardé, je fus consterné à la vue du spectacle de désolation que j'eus sous les yeux. Au lieu de ces rues vastes et bien tracées, de ces maisons propres, bien alignées et respirant l'aisance, nous avions souvent peine à suivre notre route au travers d'un amas confus de décombres. Car, loin d'avoir pu réparer les outrages du tremblement de terre, c'était à peine si l'on avait partout déblayé le passage. Les ruines de la cathédrale, tristes vestiges de son ancienne splendeur, occupaient un espace immense, et le local destiné temporairement au service divin était un long hangar d'un aspect sale et lugubre, bien inférieur aux élégantes constructions que j'avais jadis observées à Taïti et à Tonga.

Le très-petit nombre de maisons qui avaient résisté à la catastrophe offraient pour la plupart des murailles fortement lézardées, que la moindre secousse menaçait de jeter par terre, et j'admirais l'insouciance des habitants qui pouvaient vivre dans ces gîtes, en ayant pour ainsi dire sans cesse la mort suspendue sur leur tête.

Quelques-uns travaillaient à rebâtir leurs maisons, et sans tenir compte d'une expérience trop souvent répétée, ils relevaient à grands frais des murailles hautes et pesantes en briques pour les écraser de nouveau. Du moins, pour ma part, j'aurais employé des charpentes élastiques et bien plus propres à conserver leur équilibre sur un sol aussi mouvant. Les forêts sont

d'ailleurs si communes dans ce pays, que le bois y est bien peu dispendieux. 1838. Mai.

Ayant témoigné à M. Bardel le désir de rendre sur-le-champ ma visite à l'autorité principale du lieu, il me conduisit chez *don Ribeira,* intendant de la province de Concepcion. Il était en ce moment absent pour remplir l'une des plus importantes fonctions de sa dignité, sa visite d'inspection dans toutes les prisons, qui a lieu tous les deuxièmes jours de chaque mois. En son absence, nous fûmes reçus par ses dames avec beaucoup de politesse.

Après notre déjeûner, nous fîmes encore un tour dans la ville; sa surface était jadis considérable, occupant un rectangle dont la longueur n'était pas de moins de 22 *quadras* de maisons, chacune de 150 vares d'étendue. La *vare* était de 30 pouces; ces dimensions donnaient près d'une demi-lieue d'étendue à la ville, bien qu'on n'y comptât que 7,500 habitants. Il est vrai que plusieurs de ces *quadras* n'existaient encore qu'en projet ou tout au plus en tracé, sans avoir été jamais terminées.

Longtemps après le terrible événement, tous les habitants furent réduits à camper sous des tentes, au milieu des rues, n'osant trop s'approcher des murs de leurs demeures en ruines, dans la crainte d'être écrasés sous leur chute. Aujourd'hui même, nombre de familles, jadis opulentes, sont réduites à habiter de méchantes maisons en planches ou en torchis.

Nous fîmes une visite au docteur Vermoulin, Belge

1838. Mai. de naissance et originaire de Bruges, qui était venu s'établir au Chili pour y élever une manufacture de poudre. Mais n'ayant pas réussi à s'y procurer du salpêtre, sa spéculation échoua, et il établit une boulangerie dont le produit, joint à la pratique de la médecine, lui fournit une existence honnête. C'est un homme froid et flegmatique, comme la plupart de ses compatriotes. Il a néanmoins recueilli plusieurs observations curieuses sur le tremblement de terre de 1835, dont il fit part de la manière la plus obligeante à plusieurs officiers de l'expédition. Leurs journaux me fourniront le moyen de les citer *.

De là, nous nous rendîmes chez le padre *don Gil Calvès,* chapelain des religieuses de la Trinité. C'était un bon vieillard de soixante-quatorze ans, porteur d'une tête vénérable et tout-à-fait apostolique. Quoique en train de faire son modeste dîner, il nous accueillit avec bonté et répondit avec complaisance aux questions que M. Bardel lui adressa de ma part.

Au sujet des Araucanos chez lesquels il a résidé quatorze années de sa vie, il m'a donné les renseignements suivants. Ces sauvages reconnaissent deux génies, l'un du bien, nommé *Pillan,* et l'autre du mal, nommé *Goukoubou*, et on leur sacrifie quelquefois des agneaux. Ils n'ont point de prêtres en titre, mais seulement des sorciers ou espèces de jongleurs qui paient quelquefois de leur tête leurs prétendus sorti-

* Note 27.

léges. Quelques naturels avaient embrassé le christianisme; mais, en pareil cas, ils sont obligés de quitter leur pays, car leurs compatriotes ne les laisseraient pas exercer leur nouvelle religion. Cependant, ces peuples ne se montrent point hostiles aux Chiliens. Quand le général Royaliste, après la prise de Concepcion, il y a quinze ou dix-huit ans, força les dames de la Trinité à quitter cette ville pour se retirer à Valdivia, elles furent obligées de traverser le territoire des *Araucanos* sous la seule escorte du père don Gil. Ces pieuses filles ne reçurent aucun outrage de la part des naturels, qui se mettaient à genoux comme elles quand ils les voyaient faire leurs prières. 1838. Mai.

Les Araucanos sont singulièrement adonnés à l'ivrognerie; mais il faut ajouter, pour être juste, que les Chiliens établis parmi eux ne leur cèdent en rien sous ce rapport.

A moins d'une longue et étroite intimité, jamais un sauvage ne souffrira qu'un étranger entre dans sa cabane; et nonobstant le respect qu'ils portent à la vieillesse, un père ne se permettrait pas d'entrer dans la demeure de son fils sans sa permission. Suivant les rangs des individus, ils ont diverses sortes de saluts, savoir : l'accolade entière, la poignée de main, le simple attouchement et même le seul contact des doigts.

Ces peuples sont de grands harangueurs, et ils débitent leurs discours sur une espèce de récitatif qui produit un singulier effet; d'autant plus que leurs harangues assez étranges sont assaisonnées à chaque

1838. Mai phrase des mots *vossia*, *vossignoria*, *usted* ou *Martin-Campo* (corruption de maëstro de campo) : tout cela pour mieux exprimer leur parfaite considération.

Le mot *che*, qui termine plusieurs de leurs désignations de tribus, est l'équivalent de *nation*. Ainsi, *Puelche*, *Huilliche* et *Pehuenche*, signifient littéralement peuples ou naturels de *Puel*, *Huilli* et *Pehuen*. Le mot *moluche*, qu'on trouve presque sur toutes les cartes, est inconnu au père *don Gil*, qui suppose que ce peut être une corruption du mot *moriscos*, expression par laquelle les Espagnols avaient coutume de désigner tous les sauvages infidèles. La valeur du mot *bio-bio* lui est également inconnue, et il m'a assuré que le vrai nom d'*Arauco* est *Rauco*. Cette langue a une consonnance assez semblable au *th* des Anglais ou des Grecs. Comme le meilleur ouvrage sur cette langue, le père *don Gil* m'a cité l'*Arte de la lengua Chilena, par el padre Andres Febrès*. Cet ouvrage existait dans la bibliothèque de Concepcion, entièrement bouleversée depuis le désastre de 1835. M. Bardel me promit de faire son possible pour m'en procurer un exemplaire, et, à son voyage à Paris en 1841, il m'a tenu parole. L'examen de cet ouvrage m'a prouvé qu'en dépit de quelques ressemblances apparentes pour la forme et la prononciation de quelques termes, la langue des naturels du Chili ne put jamais rien devoir ni fournir à la langue des Océaniens.

J'avais tant entendu parler de la réputation de bravoure et des hauts faits du cacique Penoleo, que je ne

voulus pas différer plus longtemps le plaisir de contempler le dernier type des héros d'*Alonzo d'Ercilla*. Au fond d'une cour entourée de ruines, nous trouvâmes trois ou quatre chaumières moitié en paille et roseaux, moitié en briques, où logeait ce chef avec toute sa famille. Je vis d'abord ses deux filles, grandes créatures de dix-huit à vingt ans, à la coupe de figure tout-à-fait patagone, mais inférieures par leur corpulence et leur stature. Penoleo lui-même s'offrait à mes yeux, étendu sur une espèce de grabat pour faire la sieste; cependant en reconnaissant M. Bardel, il se releva et nous fit quelques politesses. Il me parut âgé de cinquante à cinquante-cinq ans, d'une taille obèse, et dans sa jeunesse il avait pu être vigoureux; mais sa physionomie n'avait aucune expression, et tout en lui offrait le type de figure que j'avais souvent observé à Taïti et à la Nouvelle-Zélande. Aussitôt il me rappela Taï-Wanga, notre compagnon de route de Sydney à la Baie-des-Iles, en 1824. Sans doute à la tête de 500 sauvages animés par la soif du sang et l'espoir du pillage, Penoleo put être jadis un guerrier redoutable; mais c'était bien le cas de dire : *Quantùm mutatus ab illo!...* Du reste, c'est le sort commun à tout chef sauvage qui, forcé de céder à la civilisation, accepte ses largesses ou plutôt ses aumônes. De héros qu'il était dans sa propre nation, chez l'étranger il se rabaisse au rôle de mendiant sans gloire et souvent méprisé. Je crois que le gouvernement lui fait une pension de 3 ou 400 piastres, à condition qu'il résidera à Concepcion, où il sert en quelque sorte d'o-

1838. Mai.

Pl. XXXVII.

1838. Mai. tage, tandis que son frère *Colipi* le remplace à la tête de sa tribu, où il jouit d'une grande influence. On l'attendait incessamment à Concepcion où il fait de fréquentes tournées.

Penoleo paraissait se recommander à ma générosité; je lui fis dire par le consul français de se rendre à bord des corvettes, où on le traiterait et où on lui ferait des cadeaux. Puis je le quittai avec une illusion de moins.

M. Bardel me conduisit ensuite sur un plateau qui commande toute la ville, et où l'on avait commencé des travaux de fortification qui sont tout-à-fait abandonnés. Près de là se trouvait une espèce de village, composé de méchantes huttes en branchages et en boue, asile d'une foule de malheureux qui s'étaient établis dans ces cabanes temporaires à la suite de la destruction de la cité. On y respirait un tel air de misère et de malpropreté, que le cœur était prêt à en être soulevé, et je m'en échappai bien vite.

Je profitai du reste de la promenade pour adresser quelques questions à M. Bardel, touchant l'état général de la république, et voici ce qu'il me raconta.

Les revenus du pays se composaient de trois sortes d'impôts: 1° les dîmes, 2° les douanes, 3° le monopole du tabac. Les douanes étaient données à ferme à certains individus qui avaient au moins la moitié du bénéfice, et ne rendaient pas plus de 40 ou 50 pour cent des produits. Les douanes avaient surtout pour objet les droits établis sur le vin et les esprits venant de l'étranger; droits exorbitants, puisqu'ils doublaient

presque la valeur des liquides consommés; aussi ils ne montaient pas à moins de 30 piastres par pièce de vin, et à 60 par pièce d'eau-de-vie ou de rhum. Mais attendu les fraudes et la contrebande, cet impôt ne rendait pas ce qu'on eût dû en attendre. Enfin, par un calcul encore plus mauvais, pour mieux s'en assurer le monopole, le gouvernement avait interdit la culture du tabac, bien que le sol eût été très-favorable à cette production, et il préférait rester tributaire de l'étranger, auquel il payait près de 200,000 piastres par an pour ce qui était nécessaire à la consommation, sans parler de la contrebande qui avait également lieu à ce sujet.

1838. Mai.

La monnaie légale du pays devait être la piastre de cent centièmes. Mais l'entrepreneur ayant dû bénéficier de 4 pour cent, il en résultait que la piastre ne valait que 96 centièmes, ou un quartillo de moins que la piastre à colonnes. La monnaie de cuivre avait été frappée à Londres avec des canons envoyés pour cet emploi. L'argent est rare dans le pays, attendu qu'il s'écoule presque tout au dehors. L'or est proportionnellement plus abondant, et passe pour être aussi pur que celui qui est frappé en Espagne.

Il y a du numéraire dans le pays, quoique le taux de l'argent y monte à 15 ou 18 pour cent par an, et il n'y a aucune mesure restrictive contre l'usure. En général, les propriétaires surveillent par eux-mêmes l'exploitation de leurs domaines, et ils restent à la campagne quatre ou cinq mois de l'année au temps des récoltes. Les principaux objets d'exportation sont

1838. Mai. les cuirs, les blés et les vins qui seraient fort bons si leur fabrication était mieux soignée.

Ce peuple est indolent, paresseux, étranger aux spéculations de l'industrie comme aux recherches scientifiques. Dans les classes aisées, les hommes passent leur temps au café, aux courses de chevaux ou chez les filles. Les femmes ne s'occupent que de musique, de danse ou de promenades publiques. Chez tous, la passion pour les cartes et les combats de coqs est universelle, et l'on ne voit guères de maison à la porte de laquelle on n'ait enchaîné quelques-uns de ces animaux, tout prêts pour la bataille.

Tous les actes de l'état civil sont encore entre les mains des curés, et l'ignorance est si générale chez le peuple, que peu d'individus savent au juste quel âge ils ont.

Nous revînmes nous mettre à table à cinq heures chez M. Bardel, où les dames avaient eu soin de nous préparer un excellent dîner. Nous eûmes pour convives MM. Vermoulin et Lauzier. Ce dernier se trouve être presque mon compatriote. Né près de Touques, dans le Calvados, il était âgé de cinquante-trois ans et avait fait ses études au collége central de Caen. Il avait suivi les cours de MM. Thénard et Gay-Lussac et avait travaillé dans le cadastre. A la chute de l'empereur, il alla tenter la fortune dans les états naissants de l'Amérique méridionale. Il fut d'abord employé comme professeur dans un collége, puis en qualité d'ingénieur pour la république du Chili. Loin de lui payer la récompense de ses services, le gouver-

nement lui fit même banqueroute. Alors dégoûté des hommes, le pauvre Lauzier a pris le parti de se retirer parmi les Araucanos et de vivre presque à leur manière. Il a pris une de leurs filles avec laquelle il vit conjugalement, et il se loue fort des procédes de ses nouveaux compatriotes. Cependant, comme cela arrive habituellement en pareil cas, il m'a semblé voir que ces éloges étaient plutôt inspirés par la juste indignation qu'il se croyait fondé à nourrir contre les sociétés civilisées, que par les vertus même des hordes sauvages. 1838. Mai.

Ancien disciple de l'abbé *Faria,* Lauzier a conservé une foi entière dans le magnétisme et même dans ses effets les plus merveilleux, dont il me cita des exemples. M. Vermoulin écouta tout cela sans sourciller, sans faire un seul geste de blâme ou d'approbation; et pour ma part, je n'aurais pas voulu tenter d'enlever à ce pauvre sauvage volontaire, aucune de ses dernières illusions.

Vers onze heures, chacun se retira pour aller se reposer. Comme je couchais dans le même appartement que M. Bardel, je fus d'abord étonné de le voir, avant de se mettre au lit, prendre une chandelle et la déposer toute allumée dans la cheminée. Ayant demandé à quoi bon cette précaution, il me répondit que c'était pour nous donner le moyen de retrouver facilement les issues en cas de tremblement de terre. La plupart de ceux qui ont été enterrés sous les ruines de leurs maisons, ne le doivent qu'à leur oubli de cette précaution. Réveillés en sursaut et privés de

1838. Mai. lumière, ils ne savaient pas retrouver leur chemin dans les ténèbres, et restaient enfermés dans leurs murailles qui s'écroulaient sur leurs têtes, tandis qu'au milieu de la rue, ils pouvaient s'en mettre à l'abri.

3. J'avais destiné cette journée à une promenade sur les rives du Biobio, mais une pluie continuelle nous consigna à la maison. Sur les deux heures, le ciel s'étant éclairci, malgré les instances de M. Bardel pour me retenir, je le déterminai à me confier sa cariole, et le soir à cinq heures j'étais de retour. Je voyais avec effroi notre relâche à Talcahuano se prolonger, et je voulais l'abréger le plus possible. Or, pour accélérer les travaux, je savais combien la présence du chef à bord d'un navire est un des moyens les plus efficaces *.

4 Dans l'après-midi, je visitai le long de la côte cette espèce de banc de coquillages qui m'avait tant étonné en 1823. Ce massif, situé sur le bord de la grève à une demi-lieue environ de Talcahuano, forme une espèce de muraille compacte, haute de 2 ou 3 mètres, dont la base s'élève de 5 à 6 décimètres au plus au-dessus de la pleine mer. C'est un amas de toutes les coquilles qu'on trouve dans la baie, telles que concholepas, moules, arches, patelles, fissurelles, liées par un ciment argileux peu compacte et agrégées en quantité innombrable. Ces testacées n'étaient nullement en décomposition; on n'y voyait aucune trace de fossili-

* Notes 28 et 29.

sation, et plusieurs avaient encore leur forme intacte et jusqu'à leur drap marin. Leur présence par agglomération aussi considérable paraît difficile à expliquer, quand même on aurait recours à la théorie du soulèvement. Aussi je me contente d'exposer le fait sans chercher aucune explication. Près de là, le rivage est couvert d'ossements et surtout de vertèbres de baleines; ces débris s'expliquent facilement par le travail des baleiniers. Ceux-ci amènent devant Quiriquina les cadavres des baleines qu'il capturent pour en extraire l'huile; puis ils abandonnent les restes aux flots, et les vents du nord vont les pousser et les rejeter sur les bords de la presqu'île*.

1838. Mai.

Pl. XXXII.

Dans cette journée et les suivantes, les travaux du gréement et l'embarquement des provisions furent poussés avec activité sur les deux corvettes. Le 6, le grand canot de l'*Astrolabe* alla chercher tous les objets qui étaient restés à l'hôpital, et les malades de la *Zélée* l'évacuèrent aussi définitivement. 6.

Tous étaient rétablis de la manière la plus satisfaisante, et il ne restait que cinq ou six hommes des deux navires qui ne fussent pas entièrement remis. Sans doute ils étaient plus travaillés par la peur que par le mal lui-même; quoi qu'il en soit, j'étais décidé à les laisser à Valparaiso.

M. Hombron s'était rendu à mes raisons, à mes assurances pour le reste du voyage**; mais M. Le Guillou,

* Note 30.

** Note 31.

1838. Mai. sous le prétexte d'humanité, persistait à dire que le mal existait toujours chez ces hommes, prêt à reparaître au premier moment, et à sévir avec plus de force que jamais. Ces prédictions imprudentes qu'il affectait de répéter hautement me contrariaient beaucoup, ainsi que M. le capitaine Jacquinot, et je fus obligé de donner l'ordre positif à ce médecin de garder par devers lui ses opinions fâcheuses, sans leur donner une dangereuse publicité. Pour un homme dans sa position, auquel une semblable campagne ouvrait une carrière si honorable, j'avais peine alors à m'expliquer une conduite si bizarre. J'ignorais encore que ce chirurgien en avait déjà assez du voyage, et qu'il voulait m'amener à renvoyer la *Zélée* en France. De là date la première origine des griefs qui le poussèrent à de si inconcevables récriminations envers ses chefs.

7. M. Dumoutier, qui est allé à *Concepcion*, n'a pu palper la tête des *Araucanos*, et a été réduit au supplice de Tantale. Pour des motifs de superstition, aucun d'eux, ni homme, ni femme, n'a voulu permettre au zélé phrénologiste de porter des doigts scrutateurs sur les parties diverses de son crâne *.

Le chef de timonnerie Kosman, qui observait ce matin sous le fort Galvez, a ressenti, dans l'après-midi, deux secousses de tremblement de terre assez fortes. Quarante minutes auparavant, la mer avait subitement monté de 8 décimètres; mais à l'instant

* Notes 32, 33, 34 et 35.

même des secousses, on ne remarqua rien. La même 1838. Mai.
commotion fut sentie par le capitaine d'armes sur la
route de la ville, et par d'autres personnes, tant à 8.
Concepcion qu'à Talcahuano.

Les volailles passant pour être à meilleur compte à Tomé, je permets à la chaloupe de la *Zélée* de s'y rendre avec tous les maîtres-d'hôtel, pour y faire les provisions des diverses tables.

Elle ne revient que le jour suivant, vers une heure 9.
après midi; la volaille s'est trouvée, à Tomé, à peu près au même prix qu'à Talcahuano; mais on a eu l'avantage de s'en procurer une quantité suffisante. Il y eut quelque bénéfice sur les cochons.

Quand les habitants de Tomé virent arriver notre chaloupe, ils s'imaginèrent que c'était un canot du *Monte-Agudo* qui venait recruter parmi eux les défenseurs de la patrie en danger. L'alarme fut prompte et générale, tous les hommes se cachaient, et l'on ne trouva d'abord que des femmes et des enfants dans la consternation. Ce ne fut qu'après s'être bien convaincus qu'ils avaient affaire à des Français qui venaient leur offrir des piastres à gagner, que la population fut tout-à-fait rassurée et osa se montrer. Les denrées furent apportées et les provisions se firent facilement.

Ce fait s'accorde assez bien avec le peu d'ardeur que les habitants de la campagne, m'avait-on dit, montraient à rallier le drapeau. Ce n'était qu'à force de patrouilles en armes qu'on pouvait en venir à bout; et cela se conçoit, car dans l'état délabré des finances

1838. Mai. du pays, le soldat est mesquinement tenu et nourri, et peu régulièrement soldé. Dans leur vie habituelle des champs, tout misérables qu'ils sont, ils jouissent du moins de la liberté et du *far-niente*, deux des premiers besoins de la vie pour un homme dans les veines duquel coule du sang espagnol.

Mon maître-d'hôtel Joseph me dit que Tomé était un village de la même grandeur environ que Talcahuano, mais dont les maisons étaient en meilleur état. Il me conta aussi une scène dont il fut témoin. Un naturel du pays, par suite d'une querelle, avait assassiné un Anglais, et la justice locale l'avait condamné à mort. Le matin même, un piquet de troupes avait été mandé par l'autorité; la sentence portant qu'il serait fusillé, le condamné était conduit au lieu de l'exécution. Sa femme parcourait les divers groupes des assistants en leur demandant leur pardon pour ce malheureux, alléguant que, puisque Dieu lui avait pardonné, les hommes ne devaient pas lui être plus rigoureux. Par ces mots, ce n'était pas sa vie qu'elle réclamait, mais bien simplement le pardon spirituel. Au moment même de la fusillade, pour se donner plus de courage sans doute, la veuve éplorée avala plusieurs coups d'eau-de-vie qu'elle se procura dans les divers cabarets du village. C'est un curieux échantillon des mœurs populaires du Chili.

Je reçois la visite du capitaine du baleinier arrivé la veille au soir sur la rade. Ce capitaine, parti au mois de juin du Havre, a pu se procurer, en quatre mois, 1,000 barils d'huile sur 2,500 que peut porter son

navire ; mais, depuis quatre mois, il n'a plus revu une seule baleine. 1838. Mai.

Il vient de Mocha, occupé en ce moment par une cinquantaine de naturels qui y cultivent des légumes et y élèvent quelques bestiaux. Chiloë est un endroit à éviter pour les baleiniers, à cause des désertions. Par bonheur, le remède s'y trouve à côté du mal. Les Français ayant beaucoup de peine à s'y procurer les moyens de subsister, finissent presque toujours par se rengager. Aussi ce capitaine ne s'inquiète pas ici de ses matelots, certain qu'il sera toujours facile, dit-il, d'en retrouver à Chiloë.

Je termine le rapport détaillé sur les opérations de 10.
la campagne que je compte adresser de Valparaiso au ministre de la marine. Je tenais beaucoup à ce que ce rapport n'arrivât qu'après les lettres de la plupart des officiers, afin que chacun pût juger de sa sincérité. Tant de capitaines ont abusé de leur position officielle pour déguiser la vérité et exagérer les faits, qu'à mon avis, un homme de conscience ne saurait prendre trop de précautions pour se mettre à l'abri de pareils soupçons *.

Toute la journée d'hier et celle d'aujourd'hui, les 11.
canots de la corvette chilienne sont occupés à embarquer leurs recrues, qui offrent un coup d'œil assez mesquin. La plupart sont pieds nus, et leur accoutrement est des plus piètres **. Parfois ils poussent des

* Note 36.

** Note 37.

1838. Mai. hurlements de vrais sauvages; on m'assure que ce sont des cris de *viva la patria! viva el Chili!* Dieu les assiste!

En descendant à terre pour faire ma promenade habituelle, je me suis amusé à considérer un moment les groupes formés par ces braves défenseurs du Chili. Les soldats sont très-mal tenus, et en général porteurs de faces ignobles. Les officiers ont un air rodomont et affectent une tenue riche et recherchée, mais du plus mauvais goût; ce qui leur donne l'air de vrais *bravaches* *. Plus on est à portée d'examiner cette population, plus on parvient à se convaincre qu'elle a besoin d'être en partie régénérée par le mélange d'une autre race, avant de pouvoir aspirer à devenir une vraie nation. Je me rappelais, il est vrai, les défenseurs du Pérou, que j'avais vus en 1823, ramas de brigands, de vagabonds et de mendiants, et j'en concluais qu'au reste les Chiliens pouvaient bien tenir tête aux Péruviens.

12. Tous les travaux importants étant à peu près terminés, j'avais invité MM. Delano, Cuningham et Bardel, à partager mon modeste déjeûner, auxquels se sont joints MM. Jacquinot, Roquemaurel et Marescot. J'ai profité de cette réunion pour saluer le pavillon des deux consuls anglais et américain, au moment où je proposais des toasts à leur santé.

M. Renouf, capitaine du navire baleinier le *Courrier-des-Indes*, qui a mouillé ce matin sur la rade,

* Notes 38 et 39.

m'a rendu sa visite. Comme il m'a paru un marin intelligent, et qu'il m'a dit avoir fait plusieurs voyages à la pêche dans la mer du Nord, je me suis plu à le questionner et en ai tiré les renseignements suivants : 1838. Mai.

Renouf m'affirma qu'il s'était avancé, dans l'été de 1831, sur l'*étoile polaire*, au nord du Spitzberg, jusque par 81°30′ au bord même de la banquise. Là, elle ne présentait que des glaçons plats et en général peu élevés. On y vit peu de baleines, mais on y prit près de deux mille phoques à huile, dont la fourrure peu estimée ne vaut que 2 francs 50 centimes pièce. On prit aussi beaucoup d'ours blancs dont la chair est huileuse et a le goût de poisson.

Renouf a fait la pêche dans la baie de Baffin, et s'est avancé presque jusqu'au détroit de Lancastre. Il arriva qu'une année, sur quatre-vingts navires occupés à la pêche, vingt-et-un furent pris entre les glaces, écrasés et coulés à fond. Ces accidents ont lieu quand des glaces mobiles sont chassées par des courants contre les glaces qui ont pris fond, c'est-à-dire dont la base est fixée au fond de la mer. La perte des navires est alors inévitable et presque immédiate, et les équipages se préparent à se sauver dans les canots. Quelquefois, au lieu de sombrer, il arrive que le navire monte sur les glaçons, il lui reste alors quelques chances de salut. Au surplus, il périt généralement peu de monde par l'effet de ces accidents, attendu que la mer est habituellement calme, et les matelots peuvent se sauver sur d'autres navires.

1838. Mai. Le capitaine Renouf ne reconnaît que cinq sortes de baleines, savoir : le cachalot, qui donne le *spermacéti*; la baleine franche ou *Right-whale*, qui fournit l'huile en plus grande quantité; le *fin-back* et le *hump-back* ou baleines à nageoires et à bosse, qui donnent aussi de l'huile, mais en petite quantité, et qui sont difficiles à chasser. Enfin une dernière espèce que les Américains nomme *sulphur-bottom*. Elle ressemble beaucoup au *hump-back*; mais elle est plus grande et plus dangereuse encore à poursuivre. Si la première blessure n'est pas mortelle, elle fuit avec une telle rapidité qu'elle entraîne lignes, harpons et même harponneurs, si l'on n'a pas soin de tout larguer promptement.

En dix mois de voyage, il n'a encore recueilli que 600 barils d'huile; cependant il n'est pas mécontent de ses matelots, et il ne se plaint que de ses officiers, qui le secondent mal à son gré. Renouf a capturé un cachalot dont il m'offre les dents. Ces objets, assure-t-il, ont peu de valeur dans le commerce; je les accepte avec plaisir, d'autant plus que M. Cuningham m'a dit que, comme objets d'échange, ces dents avaient une certaine valeur aux yeux des naturels de l'archipel Viti.

13. Toutes mes affaires étant complétement terminées, aujourd'hui dimanche j'ai accordé aux équipages la permission d'aller s'amuser à terre, et j'ai fixé à demain ou après-demain au plus tard notre appareillage. En outre, j'ai consacré cette dernière journée à aller faire une excursion au village de Penco. Le 13 au

matin, je m'embarquai dans ma yole, et le calme me força à faire à l'aviron les six milles de trajet, au milieu d'une mer couverte de cormorans, de goëlands et de grèbes. Je mis pied à terre près de l'angle méridional du vieux fort de Penco. Je parcourus son enceinte et le trouvai complétement en ruines; quelques canons couverts de rouille, étendus sur le sol, en formaient l'unique défense. Un bel écusson aux armes d'Espagne, seul vestige de la splendeur de cette cité, ornait la face du fort tournée vers la baie; les lames de la haute mer venaient en baigner la base. 1838. Mai. Pl. XXXI.

Je parcourus le village encore bouleversé par le tremblement de terre de 1835, et traversai le ruisseau qui lui donne son nom. La population, qui me parut avoir en général un teint plus clair qu'à Talcahuano et à Concepcion, était presque toute rassemblée pour assister à la messe.

On la disait dans un grand hangar qui remplaçait l'église renversée par le tremblement de terre. Laissant là M. le Breton occupé à dessiner, et mon domestique à acheter des provisions, j'allai faire un tour de chasse sur les coteaux boisés; ma chasse se borna à une grive et à un étourneau à ventre rouge, mais je pus jouir d'une belle vue de la rade, et surtout de la ville entière de Penco et de ses jardins, mieux tenus et en général plus soigneusement cultivés qu'on ne l'attendrait de la part du peuple espagnol. L'ancienne étendue de la ville est encore attestée par le tracé des rues qui s'est conservé malgré la disparition des

1838. Mai. maisons, et qui divise tout le sol de la plaine en vastes rectangles.

Quand je fus revenu sur la grève, mon patron Evenot m'annonça qu'un riche Anglais, possesseur de la plus belle maison du pays et d'un moulin à farine à vapeur, me priait de passer chez lui, s'engageant à me montrer un endroit propre à chasser les perdrix. En même temps, Joseph me contait qu'il avait été accueilli par un Français, possesseur d'un autre moulin à farine, mais mu par l'eau, qui l'avait chargé de m'inviter à aller prendre le café chez lui. L'appétit m'avait gagné, et je jugeai convenable de le satisfaire avant d'aller voir ces deux braves gens. Pour déjeûner, je m'étendis tout uniment sur la plage en plein air; un gros morceau de granit me servit de table, et quelques polissons du village me tinrent lieu de cortége.

Comme je terminais mon repas, je vis s'avancer de mon côté un homme assez bien mis, donnant le bras à une jeune personne proprement habillée; ce couple s'arrêta devant moi, l'homme me demanda poliment pourquoi je n'avais pas préféré aller m'établir sous son toit pour déjeûner. Je lui répondis tranquillement que je me trouvais fort bien où j'étais, et que cela était plus convenable que d'aller de but en blanc chez une personne que je n'avais point du tout l'avantage de connaître. Puis, je jetai les yeux sur la jeune femme, et reconnus une personne avec laquelle j'avais dîné quelques jours auparavant chez M. Bardel, et qu'il m'avait présentée comme une parente de sa femme.

Je me rappelai alors que mon interlocuteur devait être un Français, nommé Mège, établi dans le pays où il faisait le commerce des farines. Alors je me levai, j'offris mon bras à la dame et me dirigeai avec ma nouvelle connaissance vers une habitation située à peu près au milieu du village. Mon homme paraissait assez communicatif, j'en profitai pour le questionner à son tour et je lui dus encore quelques détails. 1838. Mai.

Penco fut aussi renversé de fond en comble par le dernier tremblement de terre de 1835, et il ne resta du village entier que deux maisons debout. M. Mège fut jeté par terre dans la plus forte commotion, et faillit être écrasé sous les décombres de sa maison. Les secousses furent longues, irrégulières, et ce qui les rendit funestes, c'est qu'elles eurent lieu à la fois dans les deux sens, verticalement et horizontalement. Leur durée totale fut de cinq à six minutes.

Il y eut aussi plusieurs fortes ondulations de la mer, et suivant une mesure assez exacte, son élévation monta jusqu'à quatre *vares*, environ 3 mètres $\frac{1}{5}$ au-dessus de son niveau moyen ; puis elle se retira d'une quantité égale. Tous les habitans s'enfuirent aussitôt sur les hauteurs voisines, et il faut convenir que leur conduite était suffisamment justifiée par ce qui arriva dans le tremblement de terre qui ruina Penco, si la tradition est vraie ; on me montra en effet un rocher assez près de la côte, que la mer vint alors couvrir, et ce point est à près de 12 mètres au-dessus des plus hautes marées ordinaires. Dans ce cas, la plaine entière de Penco dut être couverte par les eaux.

1838. Mai. Pour corroborer ses dépositions, M. Mège envoya chercher son maître charpentier, qui est en même temps le notaire de l'endroit, en un mot, comme auraient dit nos pères : *le plus clerc du village*. Ce brave homme qui ne manque pas de jugement, me confirma ce que m'avait déjà dit M. Mège. Comme je le pressais de questions pour obtenir quelques exemples de soulèvements, il assura qu'il n'en connaissait point, mais qu'il pensait que le vieux fort entier devait avoir subi un affaissement, puisqu'autrefois un piéton n'aurait pas pu atteindre aux *Moros* (c'est ainsi qu'ils nomment l'écusson des armes d'Espagne), tandis qu'aujourd'hui chacun peut le faire aisément sans être d'une grande taille. A cette raison, je lui objectai que l'accumulation des galets et des sables autour des remparts du fort pouvait expliquer ce fait. Il fit à son tour observer, que jadis la marée haute ne pouvait pas arriver au pied des murailles, tandis qu'aujourd'hui elle vient chaque jour baigner leurs bases, et qu'ainsi il faut admettre l'abaissement du fort lui-même.

Au reste, cet homme n'avait pas eu occasion de remarquer aux environs, aucun rocher, poteau ou objet quelconque qui eût changé de niveau d'une manière sensible. Seulement dans son enclos, un morceau de terre peu étendu, qui avait jadis environ 2 mètres d'inclinaison, a été mis de niveau par l'effet du tremblement de terre, c'est-à-dire qu'une couche de la surface aurait glissé sur les couches inférieures.

Quand je me dirigeais sur le mouillage de Concepcion, je comptais alors m'y procurer à peu de frais

du charbon de terre, comme je l'avais fait jadis sur la *Coquille*. Mais à mon arrivée on m'apprit que je ne devais plus songer à cette ressource, et qu'aujourd'hui on ne savait pas même où étaient situées ces houillères. Questionné à ce sujet, mon notaire m'apprit qu'il en existait deux assez près de Penco. La première, et c'est à elle que la *Coquille* fit sa provision en 1823, n'est qu'à sept ou huit minutes du fort, sur une petite éminence du village. L'autre, qui donnait un charbon d'une qualité supérieure, se trouve sur une pointe entre Penco et Lirquen, et c'est à celle-ci que puisa Beechey en 1826. Le notaire se rappelait très-bien ces deux circonstances. Depuis ces époques on voulut y faire des chargements, mais la matière prit feu spontanément; cela degoûta les entrepreneurs et dès-lors toute exploitation avait cessé. 1838. Mai.

Je fis remarquer à M. Mège qu'on pourrait obvier à cet inconvénient par des moyens faciles et peu dispendieux, et qu'il était surprenant que ce motif eût fait renoncer à une industrie qui pouvait offrir tant d'avantages, aussitôt que la navigation à la vapeur allait s'établir sur les côtes du Chili et du Pérou, ce qui ne pouvait manquer d'arriver bientôt; je lui fis comprendre qu'à sa place je ne laisserais pas échapper une aussi belle chance de faire fortune. Il me répondit que les habitants de ce pays étaient si défiants et si bornés, que le propriétaire de ce terrain ne rougirait pas d'en demander 100 et 200 piastres la *quadra*, tandis qu'elle valait à peine 2 piastres. Il paraît que les Chiliens ressemblent beaucoup aux Bédouins de

1838. Mai. l'Egypte, qui ne peuvent pas voir les chrétiens faire des fouilles sur leurs ruines sans s'imaginer qu'ils vont y chercher des trésors enfouis.

M. Mège me fit ensuite voir son moulin avec tous ses détails, ce qui ne m'intéressa que médiocrement, attendu que sa construction repose sur un mécanisme très-simple et bien connu. Le torrent de Penco n'étant pas assez abondant pour alimenter sa provision d'eau, il a fait des fouilles pour établir un réservoir, et il a retrouvé des ruines considérables qu'il attribue aux casernes et aux prisons de l'ancienne cité. Pour celui qui a visité les antiquités de la Grèce et de l'Italie, l'aspect de ruines aussi modernes ne peut inspirer qu'un sentiment de tristesse sans aucun mélange d'admiration

M. Mège, natif de Marseille, est établi dans ce pays depuis dix-neuf ans passés. Deux ou trois fois déjà il a réuni une petite fortune de 15 à 20 mille piastres, qu'il a chaque fois perdue. Aujourd'hui il est en train, dit-il, de recommencer et espère être plus heureux. Puisse-t-il ne pas se tromper dans son attente! On en dit du bien, et il passe pour un homme probe et honnête, ce qui n'est pas peu de chose à citer à côté d'exemples si peu édifiants. Sa femme est une personne assez agréable, qui vient de Mendoza. Depuis sept ans qu'ils sont mariés, ils n'ont pas encore d'enfants.

A quatre heures, je pris congé de mes hôtes, je me rembarquai et n'arrivai que très-tard à bord, car le vent étant passé au nord, bonne brise, il fallut que

mes canotiers eussent les avirons sur les bras durant les deux tiers de la route, à travers une mer clapoteuse et qui nous mouillait à chaque instant. 1838. Mai.

M. Bardel, qui déjeûnait ce matin avec moi, m'a dit que Penoleo recevait du gouvernement la retraite de capitaine, de douze piastres par mois, et en outre le titre pompeux de chef des ambassadeurs, ce qui lui donnait beaucoup de crédit aux yeux de ses concitoyens. J'ai remis au vice-consul un fusil pour lui en faire cadeau en mon nom, sur l'assurance que celui-ci m'a donnée que cette libéralité pourrait produire un bon effet en faveur des Français exposés à tomber plus tard entre les mains des *Araucanos*. 14.

M. Dumoutier, toujours plein d'ardeur pour l'intérêt de la phrénologie, a réussi a déterrer dans un lieu nommé la *Mocha*, un charnier plein de débris de cadavres indigènes, et il en a rapporté sept ou huit crânes assez bien conservés. Cette exhumation se faisait aux yeux des braves habitants qui contemplaient avec calme cette violation des tombeaux, sous prétexte que ces restes proviennent de païens. En habiles physiologistes, ils avaient trouvé d'ailleurs que ces infidèles n'avaient point la *cruz* sur le crâne (par allusion à la *suture cruciale*) si bien marquée chez les catholiques.

Sans égard pour cette distinction, M. Dumoutier y ajouta encore huit ou dix crânes qu'il alla enlever à la nuit tombante dans le cimetière de Talcahuano. Je lui adressai à cet égard quelques observations, mais je

1838. Mai. le laissai faire au nom de la science; d'ailleurs cette tentation était plus excusable en ce que ces ossements étaient exposés et abandonnés en plein air; la porte même du cimetière était le plus souvent ouverte, de sorte que rien n'empêchait les chiens d'aller les ronger à leur gré.

Nonobstant la remarque des Chiliens, j'ai examiné un moment ces divers crânes établis sur une table, et je ne trouvai aucune différence entre eux. Tous offraient presqu'au même degré une nature peu distinguée et une grande pauvreté sous le rapport des facultés de l'intelligence aussi bien que des sentiments moraux.

15. Tout était prêt sur nos corvettes, et c'était le jour définitivement fixé pour le départ. Mais le vent était au nord, le ciel était chargé et la mer présageait un fort mauvais temps. Peu jaloux de me mettre en route avec des vents debout, le matin je suspendis les dispositions de l'appareillage.

Dès midi, il vente grand frais de N. avec des rafales et une pluie abondante et continuelle. Au lieu de déraper il fallut songer à assurer notre tenue au mouillage. Le coup de vent qui est, dit-on, des plus violents qu'on puisse voir, dure avec une grande force les deux jours suivants. Plusieurs navires chassent sur leurs ancres. La lame vient briser avec fureur sur la plage qui présente dans tout son contour l'aspect d'un immense récif.

Tout en déplorant ces fâcheux retards pour la suite de mes opérations, je me félicite de n'avoir pas essuyé

à la mer ce mauvais temps. Il n'en fût résulté que des peines et des fatigues inutiles pour tout le monde, tandis qu'au mouillage, nos marins jouissent du repos et de vivres frais qui ne peuvent que consolider leur entier rétablissement. 1838. Mai.

Le 18, le vent diminua beaucoup, mais resta toujours au N. N. E.; il en fut de même dans les journées suivantes, et le 21 mai, il fit calme avec beau temps. Du reste, je tins les équipages consignés à bord, pour éviter à quelques-uns de nos matelots l'occasion de déserter *; d'ailleurs je donnai moi-même l'exemple et ne bougeai point de mon navire. M. Dumoulin fut le seul que j'autorisai à descendre à la plage, pour aller faire des marques sur des rochers à une petite hauteur au-dessus de la mer : marques destinées à déterminer plus tard si le terrain n'a pas changé de niveau. C'était une opération recommandée par les instructions du dépôt, comme on a pu le voir. 18. 21.

La corvette *Monte-Agudo* est restée au mouillage de Quiriquina, retenue aussi un peu par le vent du nord, et beaucoup par la crainte que lui inspire un gros navire qui louvoie depuis deux ou trois jours devant la rade, et qui a passé pour être une corvette péruvienne; le bruit même s'est répandu qu'elle se proposait d'entrer dans la baie et de piller le village de Talcahuano. Comme les habitants n'ont ni canons, ni hommes à lui opposer, leur frayeur est grande. Les autorités se sont assemblées, et, après de graves délibérations,

* Note 40.

1838. Mai. on a pris une décision très-risible : comme moyen de défense, on s'est décidé à enlever la bouée qui signale l'écueil de *Belem* dans la rade, si le Péruvien en tente l'entrée. Pour moi, je suis sûr que les habitants en trouveront un plus efficace encore : longtemps à l'avance, les braves citoyens de Talcahuano auront tous fui dans leurs montagnes *.

22. C'est le parti qu'ils ont déjà pris, il y a quelques jours, quand on a voulu faire une levée dans leur cité. M. Dumoulin a vu les recruteurs, composés d'un officier et de quelques soldats, allant de porte en porte; mais ces braves défenseurs de la patrie avaient eu soin de s'enfuir, et on ne put saisir que deux ou trois pauvres hères qui avaient eu moins de peur ou le pied moins léger.

Quoi qu'il en soit, on a fini par savoir que le prétendu croiseur péruvien n'était qu'un navire d'un naturel très-pacifique, qui voulait atteindre le mouillage. La fausse alerte était tout simplement l'œuvre d'un mauvais plaisant, qui avait voulu se jouer des vaillants Chiliens.

23. Après une longue attente, le vent varie enfin vers le sud. J'envoie encore M. Demas observer des angles horaires au fort Galvez, et, après un temps assez long employé à dégager notre ancre de babord, sur laquelle avait mouillé un navire américain, à neuf heures et demie, nous commençons à faire route tout doucement.

* Notes 41 et 42.

Une fois hors de la baie, nous mettons le cap au N. N. O. $\frac{1}{2}$ N. avec une jolie brise, filant six ou sept nœuds. La *Zélée* nous gagne sensiblement, et nous rend souvent la misaine. Le *Monte-Agudo*, appareillé de Quiriquina une heure avant, nous précède de cinq ou six milles, et paraît avoir à peu près la même marche que l'*Astrolabe*, ce qui n'est pas beaucoup dire. 1838. Mai.

CHAPITRE XIX.

Séjour à Valparaiso.

1838. 24 Mai. La courte et facile traversée de Talcahuano à Concepcion se fit lestement. Toute la journée du 24, nous eûmes sous les yeux la haute chaîne des Cordillères, dont les sommets sont aux deux tiers couverts de neige. Quelques-uns de ces glaciers étaient si vastes, si éblouissants, et nous semblaient si rapprochés, à cause de la pureté de l'atmosphère, qu'ils nous rappelaient involontairement les terres désolées des Orkney et de Louis-Philippe. Mais la douceur du climat nous prouvait bientôt que nous naviguions dans des parages moins inhospitaliers.

A minuit, le point nous plaçait près de Valparaiso; si j'eusse déjà vu ce mouillage, j'aurais pu y conduire sans tarder les corvettes; mais je n'y étais jamais allé, et la prudence me commanda d'attendre le jour.

25. Dès six heures et demie, je fis servir pour prolonger la côte; mais la bonne brise tomba pour faire place

à un calme ou à de faibles risées. La pointe sud de la baie nous fut signalée par la charpente du phare qu'on y construisait. 1838. Mai.

Nous sommes accostés à onze heures et demie par un canot de l'*Ariane*, monté par un élève que son capitaine avait expédié pour nous apporter toutes les lettres arrivées à Valparaiso pour nos deux corvettes; c'était une recommandation que je lui avais faite de Talcahuano, et que je lui sus gré de n'avoir point oubliée. Le cœur me battait avec force au moment où je reçus le paquet; je distribuai toutes les lettres, au nombre de quatre-vingts ou cent, en faisant contre fortune bon cœur; mais mon inquiétude augmentait à mesure que j'avançais vers la fin, sans rien trouver pour moi. Enfin restait un petit billet, en caractères presque illisibles. Je le reconnus cependant pour être de ma femme; mais je le décachetai avec une sorte d'épouvante qui ne fut que trop justifiée. Mon jeune fils avait succombé un mois après mon départ, et sa mère désolée, sortant à peine d'une longue agonie, m'adjurait, au nom de tout ce qui pouvait m'être cher, de revenir auprès d'elle, si je voulais encore la revoir sur cette terre, attendu qu'elle ne pourrait pas, disait-elle, résister à sa douleur jusqu'au terme de mon voyage. Elle avait engagé le fils unique qui lui restait à joindre ses instances et ses prières aux siennes.

Cette funeste lettre me porta un coup bien douloureux; j'eus peine à comprimer mes larmes, et je maudis mille fois l'instant où j'avais entrepris ce voyage.

1838. Mai.

Toutefois, je composai mon extérieur et m'armai de courage pour conduire l'*Astrolabe* jusqu'au mouillage.

Vers une heure, le commandant Duhaut-Cilly vint lui-même me faire sa visite et me proposer ses services. La douleur dont j'étais pénétré et l'attention qu'il me fallait donner à la manœuvre ne me permirent que de le remercier, et de le prier de vouloir bien m'envoyer tous les canots dont il pouvait disposer, attendu que nos avirons ne nous faisaient avancer que bien lentement, et qu'en ce moment même nous avions bien de la peine à nous éloigner des brisants de la pointe sud, sur laquelle nous semblions dériver. M. Duhaut-Cilly s'en retourna peu après en me promettant des canots pour me remorquer.

Je réitérai la même prière au capitaine Scott, du *President*, qui venait m'inviter à dîner au nom du contre-amiral Ross, et je lui expliquai en même temps la raison qui m'empêchait de me rendre à l'invitation du général.

Vers deux heures, tous les canots de l'*Ariane* et des deux navires anglais arrivèrent à mes ordres, et désormais halées avec vigueur, nos deux corvettes atteignirent promptement la rade. Je laissai tomber l'ancre par 32 brasses de l'arrière du *President*, et M. Jacquinot alla se placer peu loin de l'*Ariane*.

Sur-le-champ je donnai l'ordre aux deux commis d'administration, ainsi qu'aux deux commis aux vivres, de faire toutes les démarches nécessaires pour nous procurer les vivres qu'il nous restait encore à

prendre, attendu que je ne voulais pas passer plus de trois jours sur la rade de Valparaiso. Pour moi, libre enfin de me livrer seul à mon chagrin, je me renfermai dans ma chambre, et j'y passai le reste de la journée à écrire à ma femme une lettre dans laquelle je lui offrais toutes les consolations en mon pouvoir. Une fois ce devoir accompli, je me sentis un peu consolé et surtout plus affermi dans la résolution de résister aux instances de mon Adèle et de continuer la campagne, quoi qu'il dût m'en coûter et quel que fût le sort que la fortune dût me réserver. 1838. Mai.

Vers dix heures du matin, en compagnie du capitaine Jacquinot, j'allai rendre ma visite au commandant de l'*Ariane*. M. Duhaut-Cilly nous accueillit avec beaucoup de cordialité et s'empressa de satisfaire aux petites demandes de service que je lui adressai, comme le prêt de sa chaloupe et d'une légère quantité de poudre. Ces heureuses dispositions à nous obliger de sa part me portèrent à lui faire une demande plus importante, mais qui n'obtint pas d'abord le même succès. 26.

La mort de deux personnes, six malades que nous étions obligés de laisser, deux autres individus débarqués sur leurs prières, et surtout sept ou huit mauvais sujets qui avaient lâchement déserté à Talcahuano, tout cela avait considérablement affaibli nos équipages, dont la force n'était déjà que tout juste celle qui convenait à la navigation active que je me proposais d'entreprendre, navigation, à tous égards, bien différente de celle des bâtiments qui ne par-

1838. Mai.

courent l'Océanie que pour *promener le pavillon.* La corvette l'*Ariane* allait bientôt terminer le temps de sa station, et devait sous trois ou quatre mois retourner en France. Je fis donc connaître au commandant Duhaut-Cilly qu'il rendrait un important service à notre mission s'il pouvait nous donner quelques marins de bonne volonté. A cette ouverture, son front se rembrunit tout à coup, et, d'un air embarrassé, il tâcha de me faire comprendre qu'il ne pourrait pas, sans se compromettre, affaiblir la force de son équipage. Certes, je fus loin d'être convaincu; mais je cessai d'insister, et lui dis seulement qu'à cet égard, je ne voulais rien devoir qu'à sa bonne volonté, car il avait eu soin d'observer que si je voulais lui donner l'ordre en qualité d'ancien dans le grade, il obéirait.

Je lui demandai ce qu'il savait au sujet des missionnaires catholiques, et il m'apprit que l'évêque habitait aux îles Gambier avec quelques-uns de ses prêtres, que leurs efforts avaient eu un plein succès, et que les naturels, entièrement convertis au christianisme, avaient adopté des mœurs douces, hospitalières et étaient même d'une piété exemplaire. Cette nouvelle confirma le désir que j'avais déjà conçu de commencer par ce point mon exploration dans l'Océanie.

Le commandant Duhaut-Cilly s'offrit ensuite à nous accompagner chez M. Cazotte, faisant les fonctions de consul-général depuis la mort de M. Dannecy. On débarqua devant la douane, bâtiment neuf, et le seul qui mérite le nom d'édifice, dans cette ville qui doit uniquement au commerce ses progrès encore si ré-

cents. Puis nous suivîmes la grande rue, la seule aussi qui soit digne de ce nom, attendu que c'est la seule régulière, large et bordée d'assez belles maisons, bien qu'elle soit dépourvue de toute symétrie. Le reste des habitations se trouve dispersé sur des terrasses pratiquées presqu'à pic sur le penchant de la falaise, et auxquelles on ne parvient que par des ruelles étroites, sinueuses, d'un aspect peu agréable, et souvent d'un accès assez difficile. 1838. Mai.

C'était dans une de ces ruelles, peu éloignée il est vrai, que se trouvait la résidence de notre consul. Ce fonctionnaire, qui est un homme assez jeune et doué des manières les plus polies, nous fit beaucoup de civilités et d'offres obligeantes.

L'unique service important que j'avais à réclamer de lui était de me procurer quelques matelots, et il fut obligé d'avouer qu'à cet égard son crédit était totalement impuissant. Un navire nommé *Volsey*, se trouvait en rade, et devait être mis dans quelques jours en vente pour remplir les engagements pris envers divers négociants au nom de l'armateur par le capitaine, et l'on s'accordait à dire qu'en cette occasion, la conduite de celui-ci était fortement entachée de soupçons peu honorables. Des matelots du *Volsey* s'étaient présentés à M. le capitaine Jacquinot, pour embarquer de bonne volonté sur nos corvettes. Je fis donc observer à M. Cazotte que ces matelots étaient disponibles et qu'il n'y aurait que profit pour l'armateur à diminuer sur-le-champ d'autant la charge de son navire.

1838. Mai. M. Cazotte répondit à cela que le *Volsey* allait être en effet immédiatement mis en vente, mais qu'il ne l'était pas encore et que les matelots ne pouvaient pas être libérés. D'ailleurs on savait que le capitaine lui-même devait se mettre au rang des enchérisseurs et que le navire lui resterait probablement. Comme je répliquais qu'en cela il ne pouvait y avoir que conjecture, attendu que d'autres négociants pourraient bien surenchérir, le consul avoua qu'en ces occasions, lorsque le capitaine lui-même vient se présenter au nombre des acquéreurs, les négociants lui font rarement concurrence. J'avoue que je restai confondu en entendant une pareille déclaration. Déjà l'on m'avait raconté tant de tours de mauvaise foi, d'improbité, et l'on pourrait dire de vraie baratterie de la part des capitaines marchands, qu'il m'était difficile de concevoir comment les négociants et les consuls, loin de songer à réprimer de pareils méfaits, se montraient plutôt disposés à encourager de semblables friponneries par une faiblesse inconcevable.

Je me représentai surtout quelle devait être la désolation d'un malheureux armateur, qui se voit non-seulement dépouillé de sa propriété par la manœuvre frauduleuse et les fourberies de son capitaine, mais qui est aussi exposé à voir le même navire rentrer dans le port, après être devenu à vil prix la propriété de son spoliateur. En vérité, je ne conçois pas comment, avec de pareilles chances, des négociants se hasardent encore à confier des bâtiments aux risques de l'Océan.

Pour moi, je fus réduit à ne plus songer aux matelots du *Volsey*, et je parlai d'autre chose. Je demandai donc s'il était convenable dans ma position transitoire à Valparaiso, d'aller présenter mes devoirs à M. Garrido, la principale autorité du lieu. MM. Cazotte et Duhaut-Cilly m'avouèrent qu'ils se trouvaient en ce moment avec lui sur un pied fort équivoque, par suite des démêlés survenus au sujet du baleinier dont j'ai déjà fait mention. 1838. Mai.

Le jour de la fête du roi, les autorités du Chili n'avaient fait aucune démonstration de politesse envers le pavillon français. Il y avait même plus, le gouverneur Garrido avait attendu huit mois entiers pour rendre la visite qu'il avait reçue à son arrivée de M. Henri de Villeneuve, commandant la station française. A cela je déclarai que je m'en rapportais tout-à-fait à leur avis, touchant la convenance de faire moi-même le premier la démarche en question. Pour ma part, j'étais complétement insouciant de voir ou non M. Garrido, mais je désirais me conformer entièrement à ce qui serait jugé le plus à propos pour l'honneur du pavillon. Après une assez longue hésitation, nos deux autorités décidèrent qu'il serait mieux de me présenter chez le gouverneur, attendu que cela lui prouverait que nous ne gardions pas rancune de ses petites bouderies.

En conséquence, précédés par notre consul, M. Jacquinot et moi nous nous présentons chez M. Garrido, qui occupe une maison d'une chétive apparence au pied des *Quebradas*, dans un quartier peu somp-

1838. Mai. tueux. On nous introduisit sur-le-champ, et le gouverneur vint nous recevoir. C'est un petit homme d'une cinquantaine d'années, sec, jaune et d'un tempérament bilieux. Son air est comme sa tournure, embarrassé, sans dignité, et rien n'annonce en lui l'homme habitué à l'exercice des hautes fonctions. Cependant on assure généralement que depuis la mort de *Portalès*, c'est la première tête de l'état, et que de son poste de Valparaiso il dirige tous les ressorts du gouvernement chilien. D'abord un peu gêné, il se mit bientôt plus à son aise, m'adressa quelques questions sur le but de la campagne, me fit ses offres de service, et finit par s'engager à me rendre sa visite dès le lendemain. En un mot, on trouva qu'il avait rendu sa réception aussi aimable qu'il était dans sa nature de pouvoir le faire. Le mot de *viage scientifico* avait excité tout son intérêt, et je dois avouer qu'il avait produit plus d'effet aux yeux de cet homme, jugé si froid et si dissimulé, qu'aux yeux même de mes propres collègues.

Dans la salle se trouvait la femme du gouverneur, jeune personne de trente ans environ, d'une figure agréable et spirituelle, aux yeux vifs, et d'une constitution en apparence toute nerveuse. Elle nous considérait avec une certaine curiosité, et je regrettai de ne pas mieux savoir l'espagnol, car je vis qu'elle aurait bien désiré nous adresser quelques paroles.

Après avoir pris congé du gouverneur, je me fis conduire par M. Cazotte au couvent des Cordeliers, qui sert d'entrepôt à nos missionnaires de Picpus. Je

fus reçu par le préfet apostolique, le père Jean Chrisostôme Liausou, et un des moines de la maison. Ils parurent très-reconnaissans de mes avances de politesse, et surtout de l'offre que je leur fis de me charger de leurs commissions et de leurs paquets pour les missionnaires français établis à Gambier. C'est bien M. Rochouze, évêque de Nilopolis, qui est à la tête de ceux-ci. 1838. Mai.

Quant aux questions que je leur adressai touchant la mission que dirige M. Pompalier, évêque de Maronée, les deux abbés disaient qu'ils le croyaient maintenant établi à l'île Ascension dans les Carolines; ce nom m'était inconnu, et quand je les priai de me la désigner sur la carte de l'Océanie, ils ne purent pas me la montrer; mais d'après le point où ils mirent le doigt, je pensai que ce devait être l'île de Ualan ou de Pounipet.

M. du Petit-Thouars, commandant de la *Vénus*, s'était chargé de deux missionnaires pour les porter sur les îles Marquises ou Nouka-Hiva.

Deux autres missionnaires français avaient tenté de s'établir sur Taïti, mais les intrigues des méthodistes leur avaient attiré les persécutions des naturels qui avaient fini par les expulser. J'appris avec plaisir que M. Moerenhout, quoique étranger, les avait généreusement pris sous sa protection, ce qui lui avait valu quelques désagréments de la part des Anglais et des Américains.

Je reconduisis M. Cazotte chez lui, puis je repris le chemin du bord, où je fus de retour vers cinq heures,

1838. Mai. et j'y passai toute la soirée, occupé à donner la dernière main à mon courrier*.

Aujourd'hui M. Jacquinot me fait part des bruits très-bizarres et très-inattendus qui circulent dans la ville et principalement sur les navires français au sujet de notre expédition. On la regardait comme complétement avortée, d'après je ne sais quel fondement; on allait même jusqu'à publier que nous n'avions pas osé donner dans le détroit de Magellan, et qu'à la vue de la première glace, nos corvettes avaient pris la fuite. Aussi pour cacher ma honte j'avais été me réfugier à Concepcion, n'osant pas me montrer à Valparaiso. Il paraît même qu'un des officiers de la *Vénus*, où ces bruits avaient acquis le plus de consistance, avait écrit à l'un de ceux de l'*Astrolabe*, que la seule ressource qui restait à la disposition du commandant de la mission, était de se brûler la cervelle. Ces allégations étaient si niaises et si absurdes, que les seules impressions qu'elles produisirent sur moi furent celles du mépris et de la pitié. Seulement j'y vis encore une fois une preuve de ces sentiments de basse jalousie et du défaut de patriotisme si commun chez les officiers de notre nation. En pareille circonstance et en supposant de tels faits bien établis, des Anglais se seraient efforcés de les cacher au lieu de leur donner de la publicité.

Du reste, au sujet de la préférence que j'avais donnée à Concepcion sur Valparaiso, les suppositions

* Note 42.

de mes charitables confrères pouvaient être excusa- 1838. Mai.
bles jusqu'à un certain point. Par rang de liste, j'étais le plus ancien des officiers employés sur la côte de l'Amérique, et par conséquent c'était à moi que seraient revenus les honneurs et les insignes du commandement. La plupart, à ma place, seraient accourus de bien loin, rien que pour jouir de ces avantages. Quant à moi, c'était chose complétement indifférente; j'ai déjà expliqué tous les motifs qui me portaient à toucher à Talcahuano, et l'événement a prouvé combien j'avais eu raison de le faire. Mais tout cela n'était pas bien connu, et ceux qui pensaient autrement que moi pouvaient facilement attribuer à d'autres raisons ma conduite en cette occasion.

Je ne fis donc que rire de tous ces misérables et honteux caquets. Mais les officiers des deux navires dont la mémoire était encore toute fraîche des efforts qu'ils avaient faits et des dangers qu'ils avaient courus, le prirent plus au sérieux, et s'en montrèrent indignés. Ils allèrent trouver leurs camarades, leur
racontèrent avec détails tout ce qui avait eu lieu, 27.
et se flattèrent d'avoir complétement détruit les fâcheuses préventions suscitées contre notre expédition *.

A dix heures du matin, MM. les commandants Duhaut-Cilly, Jacquinot et Cazotte, que j'avais conviés à déjeûner avec moi, se rendent à bord. M. Cazotte, par sa conversation enjouée et amusante, fait en

* Notes 43, 44 et 4.

1838. Mai. grande partie les frais de la réunion. Cependant sa douceur et son urbanité naturelles faisaient place à un vif sentiment de dépit et de ressentiment quand il venait à parler de son voyage sur la *Bonite*, et des désagréments qu'il avait essuyés sur ce navire.

Comme nous finissions de déjeûner, on m'annonça M. de Lamotte-Duportail, son associé, et un troisième, nommé, je crois, M. Hubert. M. Cazotte me les présenta comme les personnes les plus honorables de la classe des commerçants français établis à Valparaiso. En conséquence, je les accueillis avec distinction et les invitai à examiner les dessins de l'expédition que j'avais déjà soumis aux regards de MM. Duhaut-Cilly et Cazotte. En parcourant les porte-feuilles de MM. Goupil et le Breton, qui avaient rendu d'une manière si fidèle les rudes épreuves où nous nous étions souvent trouvés, ils témoignèrent un sentiment profond d'intérêt et d'admiration pour les travaux de l'expédition. Surtout à la vue des cartes déjà dressées, M. Duhaut-Cilly ne put cacher plus longtemps sa surprise, et il donna un libre cours à ses éloges, en assurant qu'il avait cru jusque-là que notre campagne avait été complétement stérile en résulats.

Alors, pour compléter l'œuvre, je leur donnai la communication du rapport détaillé que j'adressais au ministre de la marine. Cette lecture fut écoutée dans un religieux silence, et je crois qu'elle produisit sur eux la plus vive impression. Ils m'adressèrent de sincères remerciements de cette communication, et M. Duhaut-Cilly particulièrement, qui semblait être

devenu tout autre, déclara qu'il ne pouvait comprendre comment notre mission avait été ainsi calomniée, et comment les faits avaient pu être aussi complétement travestis. 1838. Mai.

Comme ces Messieurs se disposaient à retourner à terre, je questionnai M. Lamotte-Duportail sur ce qu'il y avait de plus intéressant à voir dans la ville, et je témoignai le désir de parcourir les environs. M. Lamotte-Duportail s'offrit obligeamment de me servir de guide, et s'engagea même à me procurer un cheval doux et facile, avec lequel je pourrais en sa compagnie visiter en peu de temps tous les quartiers de Valparaiso. La tournure et la réputation de ce négociant me convenaient beaucoup; j'acceptai son offre et lui promis d'aller le rejoindre immédiatement chez lui.

Comme je me préparais à descendre à terre, je reçus la visite du gouverneur-général, en uniforme de colonel, accompagné d'un aide-de-camp portant aussi le costume de colonel. Quoique Italien de naissance, celui-ci parlait couramment le français, ce qui rendit notre entrevue moins stérile. Après les civilités d'usage, je fis voir à M. Garrido les dessins de la campagne qui semblèrent vivement l'intéresser. Il parut non moins sensible à un salut de quinze coups de canon que je lui fis rendre par la corvette l'*Ariane*. J'étais convenu de cette mesure avec le commandant Duhaut-Cilly, afin d'éviter toute espèce de secousse à mes chronomètres, au moment d'entreprendre une longue traversée où la régularité de leur marche nous

1838. Mai.

deviendrait aussi précieuse. M. Garrido se confondit en remerciements, me renouvela toutes les offres possibles de politesse, et s'en retourna très-satisfait de sa visite, du moins en apparence.

Je le suivis bientôt à terre, et près du débarcadère je trouvai M. Duportail et son associé qui m'attendaient avec des chevaux, dont l'un m'était destiné; c'était une jolie bête d'une grande agilité et en même temps d'une admirable douceur. Aussi, malgré ma parfaite ignorance dans l'art de l'équitation pus-je suivre sans peine mes deux compagnons presque continuellement au galop dans les rues de la ville, allure habituelle des gens du pays. Nous enfilâmes d'abord la grande rue mal pavée, mais assez droite, vaste et bordée de maisons irrégulières et la plupart en bois, il est vrai, mais faisant assez bonne figure et offrant quelquefois de riches magasins bien assortis.

Nous vîmes passer un détachement de miliciens, composé d'hommes généralement petits et de peu d'apparence, quoique assez proprement vêtus d'uniformes en toile bleue et qui, du moins, avaient des chaussures*.

On me fit gravir le sommet d'un morne escarpé qui domine immédiatement tout le quartier de l'*Almendral*. De là on jouit d'un magnifique panorama de la ville, de la rade et des navires qui couvrent ses eaux. Sous vos pieds même se développe l'Almendral avec ses maisons, ses rues et ses jardins dont quel-

* Note 46 et 47.

ques-uns sont assez agréables. Sur la droite, un charmant bouquet d'oliviers renfermé dans l'enclos de l'hôpital de la *Merced*, repose un moment la vue; ses arbres sont d'une plus belle venue et surtout d'un vert plus foncé que ceux que l'on est habitué à voir en Provence. 1838. Mai.

Malheureusement ce beau tableau a un bien triste cadre dans les montagnes qui l'environnent de toutes parts. Elles sont arides, pelées et couvertes seulement de chétives broussailles semées çà et là sur le roc nu. Nulle part l'œil n'y saisit le moindre espace cultivé, ou qui soit susceptible de l'être. Au bord du torrent qui vient tomber à la mer vers l'extrémité de l'*Almendral*, on me fit remarquer une petite maisonnette isolée, comme ayant été la résidence de feu Portalès, premier ministre de la république.

C'est de là que Portalès ayant appris qu'un régiment s'était insurgé, partit pour aller le faire rentrer dans le devoir; les mutins s'emparèrent de lui, le retinrent captif et marchèrent sur Valparaiso qu'ils sommèrent de se soumettre, en déclarant qu'ils ne laisseraient libre Portalès qu'à ce prix. Mais les habitants revenus de leur première surprise, repoussèrent les rebelles; alors ceux-ci fusillèrent Portalès, et son cadavre fut rapporté dans sa maison de campagne. C'était, m'assura M. Duportail, un homme de talent, de mérite et bien supérieur à tous ses compatriotes; mais il avait beaucoup de hauteur dans le caractère, et ne se donnait pas la peine de dissimuler son profond mépris pour ses concitoyens. Il les traitait

1838. Mai. publiquement de misérables qu'il fallait conduire comme des *bouros* (ânes) à coups de bâton. Cette conduite peu mesurée aigrit beaucoup d'esprits contre lui, et finit par amener sa perte. Du reste, il ne laissa aucune espèce de fortune, ce qui prouve du moins que c'était un honnête homme.

Le président actuel, Prieto, est un bon homme, mais sans aucune espèce d'énergie personnelle. C'est Garrido qui le dirige et lui fait faire tout ce qui lui plaît; j'appris que celui-ci avait commencé à servir dans l'armée royale où il s'était promptement fait connaître par son ardeur et son activité.

D'après la loi, la presse doit être entièrement libre au Chili. Mais cette liberté est assez singulièrement entendue. Quelque temps avant notre passage, un journaliste s'étant avisé de critiquer l'administration du gouverneur, Garrido, sans autre forme de procès, fit partir le téméraire publiciste sur un navire et le déporta sur l'île déserte de Mas-a-Fuero. Du reste, une corvette péruvienne le ramena sur le continent, et il habite encore aujourd'hui Valparaiso, sans qu'il ait rien à craindre; seulement il est probable qu'il sera un peu plus prudent désormais dans ses écrits.

Redescendus dans la grande rue, nous passâmes près d'une église en construction très-avancée et qui sera de bon goût. Puis nous traversâmes le lit du torrent, aujourd'hui entièrement à sec, mais qui devient quelquefois très-considérable après les fortes pluies et cause de grands ravages aux propriétés voisines. On me montra la route de Sant-Yago, puis nous gra-

vîmes sur la hauteur qui domine la ville dans l'est. 1838. Mai.
De là, nous eûmes une nouvelle vue générale de la rade et de la ville. Cette fois nous prenions celle-ci de profil, et je voyais se détacher dans les *quebradas* les charmantes habitations des Anglais. Leur position élevée, leur bon goût et leur délicieuse propreté semblaient indiquer que leurs propriétaires devaient être les puissances du lieu. En les considérant, on se rappelle involontairement ces élégants édifices dont le pinceau de nos artistes se plaît à décorer les anciennes cités de la Grèce.

Cette fois, en revenant, nous traversâmes l'*Almendral* par une rue du bas quartier. Je ne vis que des maisons, ou plutôt des tannières en bois de l'aspect le plus sale et le plus dégoûtant. C'est ici qu'affluent, me dit-on, de jour en jour les *Gouaços*, attirés par l'aisance que le commerce verse dans Valparaiso. Je ne pus m'empêcher de remarquer par la quantité de marmots qui fourmillent dans les rues et les maisons, que l'organe assigné par Gall à certaine faculté devait s'exercer d'une manière active et fructueuse. Du reste, cette petite population n'offrait que des traits disgracieux et sans intelligence ; les jeunes filles même, en général partout ailleurs plus ou moins intéressantes, n'avaient rien que de maussade et de repoussant.

Continuant notre course au grand trot, nous fûmes bientôt parvenus à l'extrémité opposée de la ville, et nous commençâmes à gravir les *quebradas* par des sentiers étroits, tortueux, horriblement entretenus,

et sans parapets même aux endroits où ils sont bordés de véritables précipices. Les cavaliers et piétons sont obligés de cheminer [illegible], au risque de se heurter et de se croiser, au grand désagrément des uns et des autres. Au temps des pluies, ces chemins sont presque impraticables*.

Nous étions favorisés d'un beau temps, et comme c'était un dimanche à l'heure de la promenade, il y avait affluence de promeneurs des deux sexes. Parmi les femmes, j'en vis avec des figures assez agréables, des pieds mignons et une jolie taille; mais elles ont généralement mauvaise tournure, et leur costume est peu gracieux.

M. Duportail me conduisit ensuite à la place d'armes, où je vis une compagnie d'artillerie faisant l'exercice avec les pièces de campagne. Cette compagnie faisait partie de l'armée destinée à combattre contre le Pérou. Cette armée comptait environ 5,000 soldats, mais mon conducteur doutait fort qu'ils pussent résister à Santa-Cruz qu'il considérait comme un homme bien supérieur à tous les Chiliens. A cet égard, il me répéta ce que M. Bardel m'avait déjà appris que cette guerre était blâmée par tous les citoyens sensés, et que c'était uniquement l'œuvre de quatre ou cinq intrigants qui s'en faisaient un moyen de crédit et d'ambition.

Cinq heures du soir étaient arrivées, et nous reprîmes le chemin du logis de M. Duportail qui m'avait

* Notes 18 et 19.

fait consentir à rester à dîner avec lui. Pendant notre promenade, il m'avait appris que M. de La Motte-Duportail, l'un des officiers de l'expédition de d'Entrecasteaux, était son père, et qu'il avait entre ses mains le journal manuscrit qu'il avait laissé. Bien que je n'en eusse pas d'avance une haute opinion, je priai mon hôte de me faire part de cet ouvrage, et en attendant le repas, je me mis à parcourir ce manuscrit, dont la lecture ne tarda pas à me procurer un vif intérêt. 1838. Mai.

Le journal de cet officier est tenu avec une grande propreté, et écrit sous forme de lettres. Son style est simple et sans apprêt; mais attachant, pur et agréable. Il y règne surtout un air de candeur et de bonne foi qui dispose tout-à-fait en faveur de l'auteur. Seulement on y rencontre çà et là quelques compliments un peu fades, qui s'expliquent et s'excusent facilement par la qualité de la personne à laquelle il s'adressait (sa maîtresse), et par le goût du siècle encore tout enclin à la galanterie. Cette manière rappelle celle de Bougainville, et le récit est, à mon avis, aussi amusant quoique plus riche de faits divers. Ce journal, divisé en 4 volumes in-4°, d'une écriture très-propre, d'une orthographe correcte et presque sans ratures, fournirait facilement 2 volumes in-8° en caractères ordinaires d'impression, et de 3 ou 400 pages chacun.

Narrateur agréable et léger, il intéresse quand il raconte les événements de la campagne; observateur impartial et judicieux, il intéresse encore davantage quand il nous dépeint les caractères de ses divers compagnons et qu'il nous fait assister à toutes les in-

1838. Mai. trigues qui s'agitent dans les parois resserrées d'un navire, tout aussi bien que sur une scène plus vaste. Il parle avec respect de M. d'Entrecasteaux, comme d'un chef digne, grave et honorable; il fait l'éloge de M. Huon de Kermadec, et réhabilite la mémoire de M. d'Auribeau, si cruellement ternie par certaines personnes. Si ce journal eût été rendu public, il eût certainement excité de violentes récriminations; et il n'eût pas manqué de déplaire à bien des gens. Il paraît que ce fut la raison qui empêcha M. Duportail de le livrer à l'impression, comme quelques amis le lui avaient conseillé; il fut retenu par la crainte de nuire à un de ses frères qui avait embrassé la marine militaire, et auquel il eût pu susciter des ennemis.

Quant au père, ayant pris parti pour la cause royale, il resta longtemps en Angleterre, ne revint en France qu'en 1803, vécut loin du monde, et mourut en 1812.

Cette lecture me fit faire de profondes réflexions, qui finirent par me ramener sur ma propre position, par un retour assez naturel. Comme M. d'Entrecasteaux, j'avais encore à courir une bien longue carrière, à affronter mille dangers, et ma constitution vivement ébranlée par les secousses d'une maladie cruelle, était loin de m'offrir une garantie contre tant de chances. Je voyais avec douleur que des mécontents commençaient déjà à se déclarer parmi mes compagnons, dont les fâcheuses dispositions ne pourraient manquer de s'aggraver par des privations plus longues et des déceptions répétées. Si je venais un

jour à succomber, à qui serait dévolu le mandat de publier nos opérations ? Ceux sur lesquels je croyais toujours devoir compter ne pourraient-ils pas périr eux-mêmes ? Alors le soin d'écrire la campagne ne tomberait-il pas entre des mains hostiles qui pourraient calomnier mes intentions et défigurer les faits au gré de leurs passions malveillantes? D'après ce que j'ai ressenti en pareille circonstance, j'ai compris que c'était là une des craintes les plus pénibles et le souci le plus cruel d'un chef qui ne veut consulter que les lois de l'honneur, sans écouter les vaines clameurs ou les ridicules caprices d'officiers peu réfléchis. 1838. Mai.

M. Duportail vint m'arracher tout à coup à mes sombres pensées pour me conduire à table. Nous causâmes paisiblement de divers sujets et surtout de la révolution de 1830 et du gouvernement qui lui a succédé. Il me fut facile de voir que ces Messieurs étaient éminemment conservateurs, ils redoutaient jusqu'à l'ombre du moindre progrès, et le mot mouvement seul les faisait trembler. Après le dîner, le commandant Duhaut-Cilly, qui a épousé une parente de M. Duportail, arriva et je ne tardai pas à prendre congé de mes hôtes; ils voulaient me conduire en soirée, mais j'avais donné rendez-vous à bord au capitaine Jacquinot; ils se contentèrent donc de m'accompagner jusqu'au pont d'embarquement, et je pris congé d'eux, très-satisfait de leurs procédés.

Je trouvai à bord M. Jacquinot qui m'y attendait depuis quelques temps. Après avoir reçu mes instruc-

1838. Mai. tions, il me dit que M. Duhaut-Cilly, vivement impressionné par ce qu'il avait vu de nos travaux, regrettait son refus à ma demande d'hommes, qu'il était embarrassé sur les moyens de revenir lui-même et que sur une nouvelle démarche de notre part, il y acquiescerait cette fois de grand cœur. Comme je me refusais pour ma part à aucune autre tentative, il s'offrit lui-même à remettre l'affaire sur le tapis et demanda seulement mon agrément que j'accordai volontiers.

28. Ce jour est le dernier que j'ai assigné pour notre relâche à Valparaiso, et j'engage chacun à redoubler d'activité, surtout les commis d'administration, pour mettre leurs écritures définitivement en bon état.

Dans la matinée, M. Jacquinot vient me rendre compte qu'il lui a suffi de renouveler sa demande à M. Duhaut-Cilly, et sur-le-champ celui-ci a fait donner le coup de sifflet, pour annoncer à son équipage que ceux qui seraient disposés à se joindre à l'expédition autour du monde, eussent à se présenter. Aussitôt huit sortirent des rangs, M. Jacquinot en accepta six, dont trois passèrent sur la *Zélée*, et trois sur l'*Astrolabe*. Pour récompenser le zèle de ces hommes, qui au moment de rentrer en France, consentaient à allonger leur chaîne de deux années entières, je leur donnai le même avancement en classe que celui qui avait, au départ, été accordé aux deux équipages par le ministre, convaincu qu'il voudra bien ratifier cette décision de ma part*.

* Note 50.

Grâces à ce renfort, l'équipage de la *Zélée* se retrouve au complet, et il ne me manque plus que trois hommes. Cependant M. Jacquinot débarque ici trois convalescents, et je n'en laisse qu'un seul, le nommé Reutin, plus malade de peur que sérieusement. 1838. Mai.

D'après l'avis des médecins, et sur la demande de M. Péligot, élève de première classe sur la *Zélée*, atteint d'une grave ophtalmie, je donne mon autorisation au débarquement de ce jeune homme qui attendra à Valparaiso une occasion favorable pour être rapatrié par les soins de notre consul. Il est juste de déclarer que le capitaine Jacquinot ne m'avait jamais donné que des éloges sur la conduite et le caractère de M. Péligot, et chacun le vit à regret forcé d'abandonner la mission.

Je reçus la visite du père Jean Chrysostôme accompagné de deux autres ecclésiastiques; il me renouvela ses remerciements de vouloir bien me charger d'un envoi d'argent et de paquets pour M. l'évêque de Nilopolis. Il me communiqua aussi une note du capitaine de la goëlette qui avait transporté M. l'évêque de Maronée, mentionnant qu'après diverses tentatives sur d'autres points, il s'était enfin établi à Shouki-Anga, dans la Nouvelle-Zélande, où il avait été accueilli par M. le baron Thierry et quelques-uns des missionnaires méthodistes.

Je me rendis ensuite chez M. Cazotte, pour lui remettre moi-même mes paquets pour le ministre de la marine, et lui faire en même temps mes adieux. Sur le désir que je lui témoignai de me procurer des

1838. Mai. renseignements chez le consul des Etats-Unis, au sujet de l'expédition annoncée par ce gouvernement; M. Cazotte voulut bien me conduire lui-même chez ce fonctionnaire, son collégue. M. Hobson est un négociant comme presque tous les consuls des Etats-Unis, mais c'est un homme de bon ton et de manières très-polies, qui s'excusa de n'avoir pas prévenu ma visite, et répondit avec empressement à toutes mes questions.

Je lui demandai d'abord des nouvelles de Morrell, car j'avais toujours au cœur sa découverte des deux enfants du chirurgien de Lapérouse, au sujet de laquelle il avait écrit à la société de Géographie de Paris. M. Hobson s'empressa de déclarer qu'il ne le connaissait point, mais qu'en général ce marin ne jouissait d'aucune considération parmi ses compatriotes. Son livre n'était qu'un tissu de mensonges, et l'histoire des enfants du chirurgien de Lapérouse ne devait être qu'un conte imaginé par cet homme pour engager le gouvernement français à lui confier un navire.

Je demandai ensuite des nouvelles de M. Reynolds, le citoyen des Etats-Unis qui s'était mis en avant avec tant d'emphase pour provoquer l'expédition de découvertes, et qui devait y jouer le rôle de directeur de la partie scientifique.

Tout en convenant qu'il était bien supérieur à Morrell pour le talent et les moyens, M. Hobson le regardait comme un homme dévoré par le démon de l'intrigue et de l'ambition, annonçant plus qu'il n'était en état de tenir, et il doutait que le gouvernement l'employât dans l'expédition.

Enfin, quant à celle-ci, il m'annonça qu'on avait renoncé à la frégate *Macedonian* ; elle se composait simplement de deux corvettes à batteries barbettes, comme les nôtres, de deux schooners et d'un gros bâtiment de transport. C'est bien assez et même trop à mon avis. 1838. Mai.

Le commandement avait été offert au commodore Jones qui avait remercié, et il était alors fortement question du capitaine Gregory, qu'on disait être un homme de mérite. Au reste, son départ n'était pas encore annoncé.

Je restai à dîner chez M. Cazotte, avec MM. Jacquinot, Dubouzet, Huet, vice-consul, et un négociant natif d'Auch qui avait nom Poursiller, si j'ai bonne mémoire. Le repas était succulent et bien servi. La conversation roula sur divers sujets agréables et variés. A sept heures, ces messieurs se rendirent à une fête donnée par MM. les officiers de l'*Ariane* à ceux de notre expédition ; je me retirai aussi moi-même à bord de ma corvette, car je ne me sentais pas le cœur assez content pour assister à une réunion aussi bruyante. D'ailleurs j'avais passé les deux nuits précédentes dans une insomnie assez douloureuse, et j'éprouvais un grand besoin de repos*.

De bon matin, les dispositions d'appareillage sont faites. Le P. Jean-Chrysostôme apporte les caisses et paquets destinés pour M. l'évêque de Nilopolis, avec 10 onces d'or. Je me charge aussi de 50 onces pour 29

* Note 51.

1838. Mai. M. de Maronée. Le brave père voulait m'en remettre bien davantage; mais je lui représentai combien il était douteux que je pusse rendre cet argent à sa destination, et il fut convenu qu'à mon retour en France, je remettrais cette somme à la maison centrale de Lyon, si je n'avais pu m'acquitter de ma commission.

J'allai déjeûner avec mon confrère Duhaut-Cilly, qui s'exprima cette fois d'une façon très-obligeante au sujet des opérations que nous avions déjà exécutées, et de ce que la marine devait encore espérer de nos travaux dans l'Océanie.

En revenant, je passai à bord de la *Zélée;* j'autorisai M. Jacquinot à mettre à la voile dès qu'il serait prêt, et lui donnai le groupe de Gambier pour lieu de rendez-vous, si nous venions à nous séparer dans la traversée.

A mon retour à bord, je trouvai une lettre du père Jean-Chrysostôme. Après m'avoir renouvelé ses remerciements, il me priait d'user de toute mon influence pour empêcher les matelots sous mes ordres de séduire les femmes de Manga-Reva, et détruire par-là l'effet des pieux efforts des missionnaires.

Je lui répondis que j'aurais égard à sa recommandation, et que j'inviterais sérieusement tous les hommes soumis à mes ordres à respecter la religion et les bonnes mœurs; qu'il m'était, il est vrai, impossible de répondre de la conduite de cent cinquante individus, gens avides de plaisirs et rendus encore plus altérés de jouissance par une longue privation;

mais qu'au moins je ferais cesser sur-le-champ le scandale en remettant à la voile le jour même où j'apprendrais qu'une tentative blâmable aurait eu lieu de la part de qui que ce soit. 1838. Mai.

MM. Duportail, Cazotte et Huet eurent l'attention de venir me faire leurs adieux, et plusieurs officiers du *President* et de l'*Ariane* restèrent avec nos officiers jusqu'au moment de l'appareillage, qui eut lieu sur les deux heures de l'après-midi *.

La chaloupe de l'*Ariane* me donna assez longtemps la remorque; puis, à quatre heures, une petite brise du S. S. O. s'étant élevée et ayant promptement fraîchi, nous serrâmes le vent et mîmes le cap à l'O. S. O. sous toutes voiles.

Enfin, j'étais arrivé à ce moment que j'avais attendu depuis si longtemps, celui où je verrais nos deux corvettes prendre définitivement leur essor à travers les îles de l'*Océanie* *. De cet instant seulement commençait vraiment la campagne dont j'avais conçu et proposé le projet. Car mon travail aux glaces, tout périlleux qu'il avait été et tout important qu'avaient pu être ses résultats, n'avait eu pour but que de satisfaire aux désirs du roi, et comme je l'ai déjà avancé, ce genre de recherches n'était jamais entré ni dans mes goûts, ni dans mes études. Mais désormais il en devait être tout autrement. J'allais recommencer une navigation dont j'avais une longue expérience, renouer le fil de travaux hydrographiques qui m'étaient

* Note 52.

1838. Mai. familiers, revoir ces riantes îles de l'*Océanie*, que j'avais souvent visitées, et surtout j'allais recueillir de nouveaux matériaux pour mes études ethnographiques et philologiques commencées depuis si longtemps et si souvent interrompues par d'autres occupations. En outre, nos deux navires se retrouvaient en bon état, les équipages pleins de santé et presqu'au complet; enfin nous avions une ample provision de bons vivres. Il y avait donc lieu de reprendre courage et de se livrer aux plus flatteuses espérances pour l'avenir.

Une seule chose me contrariait. Notre séjour prolongé malgré moi à Talcahuano, nous mettait un peu en arrière pour les opérations que je méditais, et je prévoyais qu'il me faudrait modifier la marche que j'avais d'abord annoncée. Mais je me proposais de mettre autant qu'il me serait possible les circonstances à profit, dans l'intérêt de la science, et je bornai d'abord mes prétentions à visiter l'île de Pâques ou Waï-Hou; car je tenais beaucoup à étudier ses habitants, derniers rejetons de la race polynésienne, singulièrement égarés et isolés dans la partie la plus orientale de la Mer Pacifique.

CHAPITRE XX.

Traversée de Valparaiso aux îles Marquises.

Toute la soirée et toute la nuit, nous pûmes gouverner en bonne route sur Juan-Fernandez; car je me proposais de lier directement la position de cette île avec celle de Valparaiso, et même d'y passer deux jours au mouillage si je pouvais le faire. 1838. 29 Mai.

Mais, dès le jour suivant, le vent repassa au S. O. Nous serrâmes le vent et nous fûmes obligés de continuer cette allure pour nous maintenir en route. Les deux jours suivants, la brise ayant varié au N. O., ne fut guères plus favorable. 30.

Toutefois, en mettant à profit toutes les variations du vent, je ne cessai de m'approcher de plus en plus de l'île Juan-Fernandez, et le 3 juin, à minuit quinze minutes, on aperçut ses montagnes droit devant nous dans l'ouest. Le vent soufflait au S. E. avec de la houle, et je continuai à gouverner sur la terre jusqu'à trois 3 juin.

1838. Juin. heures. Alors, le ciel s'étant entièrement chargé et la brise ayant passé au sud, je mis en panne babord.

A six heures du matin, je fis servir et mis le cap à l'ouest avec une jolie brise de S. S. E., un temps pluvieux et une forte houle du S. O. Dès sept heures quarante-cinq minutes, le premier je revis la terre déjà très-haute et accompagnée, dans sa partie méridionale, d'un îlot qui se dessinait sous la forme d'un piton arrondi de peu d'étendue. Continuant de faire route à l'O. S. O. en forçant de voiles, nous reconnûmes une partie de la côte du sud; la chaîne des montagnes se développait peu à peu, et à midi, comme nous n'étions qu'à deux ou trois lieues de la pointe est, nous commencions à distinguer la belle verdure qui couvre une partie des sommets.

Le vent étant trop près pour nous permettre de contourner l'île par le sud, comme j'en avais l'intention d'abord, je prends le parti de laisser porter le long de la bande nord que je prolonge à un mille de distance. Toute cette étendue de côte est escarpée et même sans plage au bord de la mer. Du reste, les mornes sont tapissés tantôt de beaux bouquets d'arbres, tantôt de riches pelouses d'une herbe jaunissante.

Le vent était peu à peu tombé à l'abri des terres; cependant nous avions réussi à nous approcher jusqu'à deux milles de la baie San-Juan-Bautista, où je voulais mener les corvettes, et nous en distinguions parfaitement tous les accidents. Précisément devant nous, de la falaise escarpée dont nous n'étions pas éloignés de plus de deux encâblures, les eaux d'une

cascade tombaient dans la mer de 14 ou 15 mètres de hauteur. Malgré cette proximité, la sonde ne trouvait pas fond à 50 brasses. 1838. Juin.

Là, nous restâmes immobiles en calme plat. Je fis serrer toutes les voiles et armer les avirons de galères. Les matelots, stimulés par l'aspect de cette belle nature et le désir de la fouler, nagèrent avec énergie. Deux heures de violents efforts nous avaient fait gagner près d'un mille, et si le calme eût persisté, nous eussions pu atteindre le mouillage. Mais, en ce moment, des bouffées de vent vinrent descendre de la montagne et nous repoussèrent au large. Renonçant à fatiguer davantage nos matelots dans une lutte aussi pénible, je fis rentrer les avirons et rétablir la voilure.

Les grains se sont ensuite succédé fréquents et souvent mêlés de pluie. J'ai pris le parti de passer la nuit en panne ou aux petits bords près de terre. La *Zélée* avait imité notre manœuvre, et en passant près d'elle, je prévins le capitaine Jacquinot que si, le lendemain, le temps ne me permettait point d'atteindre le mouillage, j'enverrais un canot à terre, en lui recommandant de se tenir disposé à en faire autant au premier signal.

Comme nous avions suivi de bien près la bande septentrionale de l'île, il nous avait été possible de saisir très-distinctement tous ses détails. C'est évidemment un sol volcanique de date assez récente, où l'œil remarque de fréquents espaces d'une teinte rougeâtre. La baie semble occuper l'ancien emplacement

1838. Juin. du cratère, et la montagne centrale qui l'enveloppe en partie est sans doute le reste des parois du volcan.

Sur les bords de la baie, la lunette fait distinguer deux ou trois cabanes en bois couvertes de chaume, et un peu plus haut quelques grottes creusées dans le sol, dont une encore fermée par une porte.

Sur le sommet le plus élevé de la partie de l'est, j'avais remarqué une demi-douzaine de palmiers assez semblables aux cocotiers par l'apparence, qui balançaient leurs stipes élégants et flexibles au-dessus des arbres qui composent la masse de la grande végétation, et qui, je crois, appartiennent à la famille des myrtes. La latitude de cette île est déjà fort élevée pour que le véritable *Cocos nucifera* puisse y venir, surtout sur les hauteurs; aussi ce palmier paraît-il appartenir à une espèce encore inconnue.

Tandis que nos marins agissaient sur les avirons de galères, une baleinière se montra au fond de la baie, approcha lentement et vint enfin se placer à poupe de l'*Astrolabe*. Elle était montée par cinq ou six individus en guenilles, qui se mirent à nous considérer en silence d'un air stupide. Je leur adressai quelques mots en anglais qu'ils ne comprirent pas, et je chargeai M. Demas de leur demander en Espagnol qui ils étaient. Ils répondirent cette fois dans la même langue qu'ils étaient Chiliens, occupés sur cette île à la pêche des phoques. Je leur fis dire de se mettre devant nous pour nous guider vers le véritable mouillage. Ou ils ne comprirent pas, ou, ce qui

est plus vraisemblable, la moindre apparence de travail effrayant leur indomptable apathie, ils n'en firent rien et s'en retournèrent à terre. 1838. Juin.

A cela près de quelques grains fort irréguliers, la nuit fut assez paisible, et la mer, abritée par la terre, était très-belle. J'avais recommandé aux officiers de quart de manœuvrer de façon à maintenir les deux pointes E. et O. de l'île sous un même angle. Mais en reparaissant sur le pont à sept heures du matin, je vis bientôt que nous avions dérivé de près de six ou sept milles dans le nord. Sur-le-champ, je fis forcer de voiles et courus de longues bordées pour rattraper, s'il était possible, le chemin perdu. Mais la brise demeura si molle, si variable, que nous avançâmes très-lentement; en outre, sur chaque bordée, la brise qui adonnait à chaque bout de bord, refusait à mesure que nous avancions sous l'abri des montagnes du centre. Il en résulta qu'à midi, nous étions encore éloignés de quatre milles de la baie.

Pour éviter de sacrifier encore une journée tout entière en efforts pénibles et peut-être en pure perte, je pris le parti d'expédier notre canot major à terre avec MM. Demas, Dumoulin, Hombron et Gourdin. Le premier était chargé des observations astronomiques, le second de celles de physique et de magnétisme, le troisième des intérêts de l'histoire naturelle; enfin, le dernier devait s'occuper de prendre des sondes dans
la baie; car tout ce que je connaissais alors au monde 4.
à ce sujet était un petit croquis bien incomplet, fait par un officier Anglais. La *Zélée* imita notre ma-

1838. Juin.

nœuvre. Ensuite les deux corvettes louvoyèrent pour se maintenir à petite distance de terre. M. Jacquinot courut de longues bordées, sans doute afin d'éviter de manœuvrer aussi souvent; pour moi, je les rendis beaucoup plus courtes dans l'espoir d'éviter les variations du vent. Il en résulta qu'à quatre heures je n'étais qu'à deux milles de la baie, tandis que la *Zélée* en était encore distante de quatre milles. Une heure après, je fis hisser le pavillon national qui était le signal de ralliement convenu. Notre canot rejoignit à sept heures, et celui de la *Zélée* à sept heures et demie. Ensuite, je serrai le vent babord pour gagner dans l'ouest.

Tous ces Messieurs avaient exécuté à terre les divers travaux qui leur étaient confiés. MM. Demas et Montravel avaient obtenu des hauteurs du soleil, M. Dumoulin avait fait des observations sur l'aiguille aimantée; il avait, en outre, gravé deux marques sur le roc de la falaise et mesuré leur hauteur exacte au-dessus du niveau de la basse mer. M. Gourdin avait levé le plan de la baie et s'était procuré plusieurs sondes; il avait constaté que la place du bon mouillage ne se trouvait qu'à une encâblure de la plage, et là il y avait encore de 15 à 20 brasses d'eau. Aussi un navire fera-t-il toujours prudemment d'avoir une ancre à terre pour éviter de chasser dans une des rafales qui descendent fréquemment de la montagne.

A les en croire, les cinq individus que nous avions vus dans l'île y avaient été déposés dix-huit mois auparavant, afin d'y travailler à la pêche des phoques pour le compte d'un habitant de Valparaiso, et depuis

six mois ils n'en avaient plus entendu parler. Deux mois et demi avant nous, un grand navire avait passé en vue de l'île, mais à bonne distance, car on n'avait pas pu découvrir son bois. Nous supposâmes que ce devait être la *Vénus*. 1838. Juin.

Ces hommes assurèrent que l'île renfermait des chevaux et des chiens sauvages, et même encore quelques chèvres, mais si agiles et si farouches qu'il était impossible de les attraper. La pêche était, du reste, fort abondante et faisait la principale nourriture de ces pauvres diables; M. Demas leur échangea pour vingt galettes de biscuit, huit belles morues fraîches qui furent bien accueillies à bord.

Nos officiers purent reconnaître un espace pavé, les ruines des batteries, et encore quelques canons rouillés de l'ancien établissement espagnol. On y trouva aussi quelques arbres fruitiers qui avaient dû y être plantés par la main des hommes *.

Aussi bien que mes compagnons, je regrettai vivement de ne pouvoir fouler ces lieux si célèbres par la plume ingénieuse d'un Anglais qui en fit la résidence de son héros, aussi bien que par le séjour d'un amiral fameux, son compatriote, qui vint y réparer ses vaisseaux désemparés et y rétablir ses équipages maltraités par le scorbut.

Chacun sait en effet que le séjour du matelot anglais Alexandre Selkirk a donné lieu aux aventures fictives de Robinson Crusoë. Mais tout le monde ne sait pas

* Note 53.

1838. Juin. que l'habile écrivain, dans cette occasion, montra que les qualités du cœur sont quelquefois loin de répondre aux ressources de l'esprit. En arrivant dans sa patrie, le pauvre marin se trouva sans ressource, et sur le conseil qu'on lui donna, il alla présenter son manuscrit à Daniel de Foë, dont le nom commençait à se faire connaître; le jeune écrivain garda quelque temps la relation de Selkirk, et quand celui-ci revint lui en demander des nouvelles, il la lui rendit en lui déclarant froidement qu'il n'avait pu en tirer aucun parti. Peu de temps après, Daniel de Foë publia son roman qui eut un succès prodigieux et lui procura beaucoup d'argent dont il ne donna pas un schelling au pauvre Selkirk.

Celui-ci publia aussi son manuscrit qui ne lui rapporta presque rien; c'était pourtant le récit d'aventures réelles, tandis que l'œuvre de *de Foë* n'est qu'un tissu de fables; mais de fables qui sauront toujours charmer le lecteur.

5. Après le dîner, on distribua aux hommes qui en avaient besoin des effets de rechange. On a procédé aussi à la vente des effets des déserteurs. Là pour la vingtième fois j'ai remarqué que nos matelots étourdis et imprévoyants auraient poussé ces objets à des prix exorbitants, si je n'avais eu soin de les faire arrêter une fois parvenus à des taux raisonnables.

Tel est le matelot; pour satisfaire un caprice du moment, il serait capable de sacrifier toute la solde qu'il a péniblement acquise, oubliant d'ailleurs qu'il lui faudra un jour sur son décompte payer cet argent.

Sur nos navires, il est vrai, le retour paraissait si chanceux à plusieurs de nos matelots, qu'ils ne s'occupaient plus que du moment présent. Du reste, je les vis avec bien du plaisir gais et contents, renouveler avec joie leurs nippes pour la nouvelle campagne qu'ils entreprenaient. 1838 Juin.

J'avais l'intention d'aller reconnaître aussi l'île Mas-á-Fuero; mais les vents restèrent si opiniâtres de la partie de l'ouest, qu'au bout de trois jours de vains efforts, j'y renonçai et mis le cap au nord pour aller prendre connaissance des îles Ambroise et Félix *. 8.

Durant les journées qui suivirent, les vents se maintinrent à la partie de l'ouest, faibles et variables le plus souvent : tout ce que je pus faire fut donc de piquer au nord; si bien que le 12, à midi, notre position était de 26° lat. S. et 80° 40' long. O. 12.

Ce jour aussi les vents passèrent enfin à la partie du S. E., et nous pûmes gouverner sur les îles Ambroise et Félix, dont la vraie situation n'était pas encore bien arrêtée, puisque M. Daussy n'avait pas jugé à propos de les porter sur sa liste de positions.

Le jour suivant, au matin, nous aperçûmes Ambroise à quinze ou vingt milles dans le S. O., ce qui me prouva que depuis la veille nous devions avoir subi un courant assez fort dans le nord. A onze heures et demie, nous passâmes à six ou sept milles au nord de cette petite île de forme arrondie, aride, 13.

* Note 54.

1838. Juin. dépouillée, haute de 150 à 200 mètres et accompagnée d'un rocher à chacune de ses pointes E. et O.

Depuis une demi-heure, nous commencions à découvrir dans le S. O. $\frac{1}{2}$ O. l'île Félix sous la forme de deux petits pitons isolés, qui se sont peu à peu réunis par une terre plus basse à mesure que nous en avons approché.

La brise avait beaucoup fraîchi au S. E., et cependant il régnait encore une grosse houle du S. S. O.; il en résultait parfois de violents coups de tangage pour la corvette qui filait de huit à neuf nœuds courant le travers au vent.

A une heure, nous passions au nord de l'île Félix, qui forme un petit groupe de quatre îlots; savoir, d'abord un îlot assez élevé dans l'est, puis une terre plus basse, un peu plus étendue et flanquée d'un morne assez semblable à l'îlot précédent, enfin à l'ouest un rocher que nous prîmes longtemps pour un navire à la voile, tant il en affectait l'apparence. Tout cela est sec, dépouillé et probablement d'origine volcanique.

Les travaux relatifs à ces îlots étant terminés à deux heures et demie, je laissai porter à l'ouest en me tenant sur le vingt-cinquième parallèle, plein de l'espoir de faire rapidement la traversée avec un bon vent d'est. Malheureusement il n'a pas soufflé longtemps, et dès le 16, il a fait place à des calmes désespérants.

17. Le 17, dans la matinée, j'appelai le capitaine Jacquinot à bord de l'*Astrolabe*, pour lui communiquer

mes nouveaux points de rendez-vous. Savoir : 1° trois jours devant Waïhou; 2° quinze jours à Gambier; 3° enfin, deux mois à Taïti. 1838. Juin.

Nous fîmes ensuite une double expérience de température sous-marine. De deux thermométrographes suspendus à la même ligne de la sonde, l'un fut descendu à 600 brasses de profondeur, l'autre à 300. Il en résulta que la température de la mer se trouvant de 20° à sa surface, descendit par 300 brasses à 9° environ, et par 600 brasses de profondeur à 3°,8.

Bientôt le vent mollit à la partie de l'ouest avec des intervalles de calme, et nous gagnâmes bien lentement dans l'ouest.

Le 22, dans la matinée, une goëlette se montra à 22.
toute vue dans le sud; elle manœuvra pour se rapprocher de nous, et quand elle fut assez près, elle hissa pavillon anglais, et nous mîmes aussi nos couleurs. Le soir, au coucher du soleil, elle était à peu près à quatre ou cinq milles devant nous, de manière qu'elle nous avait beaucoup gagné de marche dans le cours de la journée.

Le lendemain au jour, nous vîmes la goëlette à six 23.
milles devant nous. Cette fois nous la gagnions sensiblement, et cela commençait à nous étonner, jusqu'au moment où nous pûmes reconnaître qu'elle avait cargué ses voiles, et que par conséquent elle nous attendait. Sur-le-champ, je présumai que le capitaine voulait nous demander notre point.

La brise était très-faible au S. O. Aussi nous cheminions très-lentement, et ce ne fut qu'à 2 heures après-

1838. Juin. midi que la goëlette se trouva à 3 encâblures sous le vent à nous. Nous pûmes voir alors que c'était un fort beau bâtiment, bien tenu dans son espèce, armé d'un équipage assez nombreux et de quelques pièces d'artillerie. Après un moment d'hésitation, une baleinière fut amenée, le capitaine s'embarqua dedans; sollicita la permission de monter sur l'*Astrolobe* et vint très-poliment me demander mon point. Je le lui donnai sur-le-champ; nous étions alors par 98° 30′ long. O. et son chronomètre le plaçait de 23′ plus à l'ouest.

Quand il eut appris que nos navires étaient destinés à des reconnaissances dans l'Océanie, il s'empressa de nous donner lui-même les renseignements suivants, sur ses projets.

D'abord, son nom est *Christophus-James Rugg,* Anglais de naissance. Son navire se nomme *The Friends*, et il l'a acheté tout prêt à prendre la mer, moyennant 11,500 dollars, à Arica, dont il est parti quinze jours auparavant. C'est un navire de 200 tonneaux, bien armé et monté par trente-sept hommes de diverses nations, Anglais, Américains et Chiliens. Son but est de parcourir les diverses îles de la Polynésie, moitié pour la science et moitié pour le commerce. Il visitera Manga-Reva, Taïti, poussera jusqu'aux Viti et reviendra par les îles Hawaii. Il emmène avec lui son beau-frère, amateur et collecteur de coquilles, et un autre naturaliste, nommé Richardson. Il est pourvu d'objets d'échange pour le commerce de ces mers, c'est-à-dire pour la nacre, les perles, l'écaille, etc., etc.

Il a fait la recherche de quelques îles indiquées dans ces parages, sur la carte de Norie, la seule qu'il possède, et n'a rien trouvé. Un exemplaire de ma carte de l'Océanie, dont je lui fais présent paraît lui faire beaucoup de plaisir. Le capitaine Rugg, petit homme de quarante à quarante-cinq ans, paraît être un marin intelligent et capable, et je pense qu'il pourra réussir, si son équipage lui est fidèle. 1838. Juin.

Après avoir obtenu mon consentement, il retourna à son bord et nous amena son beau-frère qui parut dans un état de maladie fort peu rassurant, afin de consulter notre médecin, le docteur Hombron.

Je remets à M. Rugg des lettres qui avaient été déposées à bord à Valparaiso pour MM. Mauruc et Ebrill à Taïti, bien qu'il ne fût guère probable alors que je dusse visiter cette île. Je le prie aussi de prévenir nos missionnaires, à Manga-Reva, de notre prochaine arrivée; il était chargé lui-même de plusieurs paquets pour eux. Il me quitte définitivement vers six heures, après m'avoir réitéré ses remerciements.

Nous reprîmes ensuite notre traversée monotone, dont la rencontre de l'Anglais avait un moment rompu la triste uniformité. En effet, dans ces occasions une foule de questions occupe tour à tour le marin. Quel est-il? D'où vient-il? Où va-t-il? Que fait-il? etc. On cherche à les résoudre. Puis si l'on y réussit, l'imagination s'évertue, les réflexions, les commentaires, les hypothèses vont leur train, et le temps passe un peu plus vite. Puis tout cela s'use, et l'on revient à la marche ordinaire de ses occupations journalières,

1838. 30 Juin. toujours si fastidieuses dans une longue navigation contrariée par les vents.

Il était écrit, sans doute, dans le livre du destin, que nous épuiserions la coupe des contrariétés. Après deux jours de calme, les vents sont revenus à l'ouest, et n'ont pas varié du N. O. au S. O. Ces tristes retards sont utilisés pour former nos matelots aux divers exercices, comme ceux du canon, du mousquet et aux branle-bas de combat.

Avec les temps ordinaires dans ces parages par les 25°, nous eussions déjà atteint le groupe de Manga-Reva, et à peine avions-nous fait 300 lieues de bonne route. Ce qu'il y avait de consolant, c'est qu'il n'y avait plus un seul malade sur les deux corvettes. Il est vrai que le dernier des cochons achetés à Talcahuano n'avait été tué que le 30 juin, et l'équipage
30. avait eu constamment deux repas de viande fraîche par semaine. Ainsi toutes les traces du scorbut paraissaient définitivement effacées.

Le même jour dans la matinée, le calme plat nous permit de faire des expériences de température sous-marine, l'une par 250 et l'autre à 500 brasses. La surface des eaux étant à 19°,3, on a obtenu 11°,4 à 250 brasses et 6°, 4 par 500 brasses.

L'équipage fait ensuite l'exercice du mousquet à tir sur un blanc suspendu à l'extrémité de la vergue de misaine, à raison de cinq coups par homme. Plusieurs ont tiré juste. Les officiers ont fait l'essai des fusils à la *Potet*, qui nous avaient été remis pour épreuve. On jugea qu'ils se manœuvraient assez

facilement et ne repoussaient point. Mais quelques personnes ont trouvé qu'il était difficile de tirer juste avec ces armes; et chacun a été d'accord sur l'inconvénient que la capsule ne pouvait souvent faire feu qu'au second coup. Aussi a-t-on pensé qu'il vaudrait mieux qu'elle fût détachée de la cartouche. Au demeurant, il est certain que ces armes nous offriraient un avantage immense sur les mousquets ordinaires à pierre, si nous étions obligés d'avoir affaire à des sauvages, surtout à travers des fourrés et par un temps pluvieux*. 1838. Juin.

Le 3 juillet fut une journée néfaste pour l'*Astrolabe*: à 7 heures 45 minutes, le cri lugubre d'une *homme à la mer* retentit sur le pont. Aussitôt deux canots furent amenés, et M. Gourdin embarqua dans l'un d'eux; la *Zélée*, de son côté, envoya aussi une embarcation en quête de l'homme qui avait disparu. Sur-le-champ, j'avais fait lancer dans le vent et mettre en panne. Mais toutes ces précautions auxquelles s'unissaient les circonstances d'une mer calme et d'un petit vent nous furent inutiles. On ne put même pas voir passer l'homme le long du bord, et son bonnet fut le seul objet qu'on put sauver. 3 juillet.

Le malheureux qui disparut ainsi se nommait *Geolier*, bon petit matelot, d'un caractère doux, obéissant et d'une conduite régulière; en général aimé par ses chefs et par ses camarades. Le scorbut l'avait assez fortement frappé, mais il s'en était parfaitement ré-

* Note 55.

1838. Juillet. tabli, et personne n'eût pu deviner que c'eût été pour finir d'une manière si triste et si imprévue. Pressé de satisfaire un besoin, au lieu de s'asseoir simplement sur un des siéges de la poulaine, il avait eu la funeste idée d'aller se percher sur le garde-fou de babord. L'écoute du grand foc étant venu à battre, l'avait saisi par le milieu du corps et précipité à l'eau. Tombé sous la joue du navire, et embarrassé par ses vêtements, il est probable qu'il avait coulé sur-le-champ; d'autant plus qu'il ne savait pas nager. C'est là ce qui rendit superflus tous nos efforts pour le sauver *.

Au bout d'une heure de vaines recherches, et lorsque l'on fut bien convaincu qu'il n'y avait plus rien à faire pour le pauvre *Geolier*, je rappelai les canots et fis remettre en route. Cet accident, le premier de cette nature qui nous arrivait dans la campagne, rendit un moment tous les visages tristes et moroses. Mais le matelot est si peu capable d'impressions profondes, il est d'ailleurs tellement familiarisé avec de pareilles idées, que dès le soir ils avaient tous repris leur insouciance et leurs plaisanteries habituelles.

Quant à moi, j'admirai pour la centième fois de ma vie comment un homme osait s'aventurer sur la mer sans savoir nager. J'ai toujours cru d'ailleurs qu'il serait du devoir des chefs du gouvernement de faire prendre des mesures dans la marine pour que tous

* Notes 56 et 57.

les hommes appelés à y servir devinssent familiers avec cet exercice*. 1838. juillet.

Dans les journées du 6 et du 7 juillet, il nous fallut subir un coup de vent du S. O. à l'ouest. Du reste, 7.
malgré les fréquentes variations du vent entre le N. N. O. et le S. S. O., la direction de la houle avait toujours été celle du S. O. au N. E.; preuve infaillible que le vent du S. O. n'avait pas cessé de régner dans les régions plus australes.

Le 8, au matin, nous voyons passer un paquet de 8.
plantes le long du bord. Sans doute il provient de l'île de Pâques, et les courants qui n'ont cessé de porter à l'Est l'auront entraîné à 200 milles sous le vent de leur sol natal.

L'après midi, un phaëton voltigeant autour du navire nous annonce aussi la proximité de la terre; en effet, notre position de 27° 24′ lat. S. et 108° 33′ O. nous rapproche déjà beaucoup de l'île Salas-y-Gomez.

Le lendemain au point du jour, d'après notre point 9.
nous n'avions pas dû passer à plus de sept ou huit lieues de cette île, et d'après celui de la *Zélée*, nous n'en étions qu'à deux ou trois lieues. Cependant nous ne vîmes rien, quoique l'horizon eût permis de distinguer une terre à une plus grande distance. J'en conclus déjà que nos montres devaient avoir des erreurs assez considérables.

Le jour suivant dans la soirée, le vent persistant 10.

* Note 58.

1838. Juillet. toujours à l'O. N. O., ma patience si longtemps mise à l'épreuve fut définitivement à bout. Quoique je ne m'estimasse plus qu'à soixante-dix lieues de Pâques, il m'eût peut-être fallu encore perdre huit ou dix jours pour l'atteindre, ensuite avec les vents d'ouest continuels il m'eût été probablement impossible de mettre les pieds à terre. Aussi je résolus de piquer désormais au nord, jusqu'à ce que je trouvasse les vents alisés, emportant le regret d'avoir mis trop d'opiniâtreté dans mon dessein de visiter l'île de Pâques; mais du moins cette leçon m'apprit pour la suite à céder plus facilement aux circonstances, pour en tirer tout le parti possible.

14. Ce ne fut que le 14 au soir, par 19° 50′ lat. S. et par 110° long. O., que nous trouvâmes les vents du S. S. E. Nous pûmes désormais faire route assez régulièrement à l'O. S. O. et O $\frac{1}{4}$ S. O. Du reste, la température jusqu'alors délicieuse, commença à s'élever, et elle se maintint assez régulièrement entre 21 et 23°. Aussi je quittai la couchette de ma chambre pour reprendre le cadre de la dunette.

16. Des distances du soleil à la lune observées sur les deux corvettes dans les journées du 15 et du 16 nous indiquent que nos chronomètres nous placent de près de 30 minutes trop à l'ouest. Ces différences sont un peu fortes pour un intervalle de cinquante jours au plus depuis le point où nos montres ont été réglées.

22. Le 21 et le 22 sont des journées de calme. Le 22 au matin, on prend à la ligne un beau tazard de plus

de trois pieds de long, aux reflets changeants et brillants comme ceux de la dorade. Sa chair est délicieuse et se rapproche aussi de celle de ce dernier poisson. 1838. Juillet.

Dans un calme profond, le thermométrographe est envoyé à 1,000 brasses de profondeur au moyen d'une ligne en soie et d'un petit treuil pour la ramener à bord. L'expérience réussit très-bien. La température de la surface était de 23°,6, elle descend à 3°,9, à la profondeur de 1,000 brasses. La *Zélée* s'étant approchée de nous, le capitaine Jacquinot me rend compte qu'il a envoyé aussi un instrument à la profondeur de 700 brasses où il a donné 4°,4.

Le 24, on prit trois bonites à la ligne, ce qui fut une 24.
bonne et rare aubaine; car nous ne sommes pas aussi heureux que Lapérouse qui fut, dit-il, accueilli dans ces parages par un banc de bonites, qui lui tint fidèle compagnie et fournit chaque jour à la subsistance de ses équipages.

Bien que notre latitude ne soit plus que de 20°, les vents d'ouest viennent encore quelquefois interrompre les vents généraux et apporter de tristes entraves à nos progrès. Aussi nous n'approchons du terme de notre navigation qu'en continuant de courir à la bouline.

Enfin, le 31 à six heures et demie du matin, la 31.
vigie annonce la terre devant nous, et à neuf heures et demie je distingue le mont Duff, commençant à surgir sur l'horizon, dans l'O. $\frac{1}{2}$ S., à toute vue, c'est-à-dire à quarante milles environ. Deux heures

1838. Juillet.

après, l'île Crescent commence à paraître dans le S. E., à huit ou dix milles de distance au plus.

A midi, nous avons pu vérifier que notre montre nous plaçait près de quarante milles trop à l'ouest.

Comme le vent soufflait alors entre le S. O. et l'O. S. O., il fallait courir des bordées pour gagner au vent. Le soir, à six heures, nous étions parvenus à trois lieues de la bande de l'est, et nous pouvions reconnaître les cocotiers qui s'élevaient sur les îles basses, jetées çà et là sur la ceinture de récifs. A cette distance le mont Duff et les autres sommités des îles hautes offraient une teinte jaunâtre, sèche et triste qui ne me rappelait pas l'aspect habituel des riantes îles de la Polynésie. Il est facile de voir qu'on est déjà à la limite de la zone torride *.

1er août. Au point du jour, je vis que le courant m'avait reporté à quatre ou six milles au plus de Crescent, et je portais à peine sur le mont Duff. Ayant forcé de voiles, nous commençions à être très-près des brisants à neuf heures, quand nous vîmes une baleinière sortant des récifs et se dirigeant évidemment sur nous. Je diminuai de voiles pour l'attendre, et à dix heures quinze minutes, elle nous accosta. Elle était montée par trois Européens et cinq ou six naturels **.

Le premier de ces Européens s'avança vers nous et me rappela qu'il m'avait quelques années auparavant rencontré et entretenu dans une rue de Paris, comme

* Note 59

** Notes 60 et 61.

il se trouvait en compagnie de M. l'évêque de Nilopolis. 1838. Août.
Son nom était Urbain de Fleury de la Tour; quoique laïque, il s'était volontairement associé à la fortune de M. Rochouse, pour venir partager les travaux des missionnaires, et il s'était particulièrement dévoué à l'instruction des naturels auxquels il enseignait à lire, à écrire, quelques éléments de calcul et de géographie. Le brave homme était si heureux de revoir des compatriotes, qu'il resta un moment sans pouvoir toucher aux aliments qu'on lui offrit pour réparer ses forces affaiblies, car il nous avoua qu'il n'avait encore rien pris de la journée, quoiqu'il fût à la mer depuis le point du jour.

Les journaux avaient d'abord appris aux mission- 2.
naires mon départ de France; et M. Rugg, arrivé depuis trois jours à *Gambier*, leur avait annoncé notre prochaine apparition. Le capitaine Rugg avait perdu la veille son beau-frère, et cette raison seule l'avait empêché de venir lui-même m'offrir ses services.

Les deux autres Européens étaient des Français, l'un Normand, nommé Marion, l'autre Breton, nommé Guillou, matelots de profession. Après avoir rôdé dans les diverses îles de la Polynésie, après avoir habité successivement Taïti, Tonga, Nouka-Hiva et les Pomotou, ils avaient fini par s'établir aux îles Manga-Reva, où ils s'étaient mariés sous les auspices de l'évêque, et ils avaient tous deux des enfants. Ils eurent bientôt fait des amis dans les hommes de l'équipage, et en outre je leur fis fournir la ration du bord, pour tout le temps qu'ils resteraient sur l'*Astrolabe*.

1838. Août.

Les naturels sont tous jeunes, bien conformés, alertes et vigoureux. Ils sont d'une humeur douce et paisible, se montrent très-sensibles aux avances d'amitié qu'on leur fait et disent à chaque instant qu'ils sont catholiques; ils ne mettent pas un morceau à la bouche, sans faire le signe de croix et paraissent surtout très-heureux quand quelques-uns de nos hommes en font autant et leur débitent quelques mots de prières. Chez ces nouveaux chrétiens règne aussi toute l'ardeur du néophyte.

Ensuite je continuai à courir des bordées le long du récif pour donner dans la passe du S. E. Mais la brise d'ouest non-seulement resta contraire, mais elle mollit par degrés, et le courant nous reportait évidemment au N. O. Ainsi nos efforts furent inutiles, et je vis qu'il fallait encore ajourner notre entrée au lendemain.

Le soir je fis avertir mes hôtes qu'il était temps de songer à rejoindre leurs pénates. Tous depuis M. de la Tour jusqu'au dernier des naturels, témoignèrent le désir de passer la nuit à bord. Bien que cela pût entraîner des inconvénients, surtout si les vents nous forçaient à quitter brusquement ces îles, je ne pus refuser cette satisfaction à des gens qui semblaient se trouver si heureux d'être avec nous. Un lit fut dressé dans ma chambre pour M. de la Tour, les deux marins furent logés dans le faux pont, et les naturels furent établis dans la chaloupe sous des bonnettes et des voiles de rechange.

Plusieurs de nos officiers, impatients de satisfaire

leur curiosité au sujet des résultats obtenus par les missionnaires sur l'esprit des sauvages, mirent à contribution les trois Français. Tout en différant sur la forme et quelques détails, les renseignements obtenus de la part de M. de la Tour comme des deux aventuriers s'unissaient à représenter les naturels depuis leur conversion comme des hommes dociles, bons, et même hospitaliers. Désormais les Européens ne couraient pas chez eux l'ombre d'un risque, et leur piété était devenue exemplaire *.

1838. Août.

Pour moi, selon ma coutume, empressé de pouvoir substituer les véritables noms de la langue du pays, aux noms provisoires imposés par le premier qui visita ces îles, je questionnai M. de la Tour, et j'appris que 1° la grande île, et par conséquent le groupe entier avait nom *Manga-Reva*; 2° l'île Elson de Beechey devait s'appeler *Ao-Kena*; 3° Wain-Wright, *Akamarou*; 4° Collie, *Kamaka*; 5° enfin Belcher, *Taravaï*. Ce seront là les seules désignations que j'emploierai désormais.

Nos naturels se prêtent avec beaucoup de condescendance aux mesures et aux observations de tout genre que les médecins exécutent sur diverses parties de leur corps. L'un d'eux pousse même la complaisance jusqu'à laisser mouler sa tête entière par M. Dumoutier, et il subit l'opération complète sans faire un seul mouvement et sans donner un signe de mécontentement ou d'ennui. Ce succès inespéré sur lequel

* Note 62.

1838. Août. je ne comptais pas, est d'un heureux augure pour la suite des travaux du phrénologiste. Pour récompense, il donna au sauvage un mouchoir, j'y ajoutai un grand couteau, et il reçut l'un et l'autre avec une vive satisfaction et en faisant le signe de la croix.

Pour éviter l'inconvénient de la nuit dernière, et comptant sur le vent du S. O., une bonne partie de la nuit j'avais prolongé ma bordée tribord; mais il n'y a pas eu de courant cette fois, et il en est résulté qu'au jour je me suis trouvé à quinze ou dix-huit milles du groupe. En outre, le vent n'a pas varié du N. O., et il nous a fallu louvoyer de nouveau pour rallier les terres.

A l'aide d'une brise assez fraîche, vers trois heures nous étions déjà près des brisants, quand M. Duroch me prévint que la pirogue des missionnaires restée à la traîne, fatiguait beaucoup. Malgré mes observations, les sauvages et les deux Français l'avaient laissée à la foi des éléments sans en avoir aucun souci. Vainement je leur commandai d'aller en prendre soin et de la préparer pour être embarquée; les naturels, en cela bien différents de la plupart des Polynésiens si habiles navigateurs, se contentèrent de regarder la baleinière d'un œil indifférent et semblaient redouter l'idée même de s'aventurer sur l'eau. Les deux Français étaient encore moins disposés à faire cette besogne. Il fallut donc que deux de nos matelots se décidassent à prendre ce soin; mais au moment où elle accostait le long du bord, elle s'engagea sous les flancs du navire, elle chavira et fut entièrement dislo-

quée. Comme je voulais encore sauver sa carène, le matelot Evenot sauta légèrement sur sa quille et se mit sur-le-champ à l'étalinguer; une vague le renversa dans l'eau tandis qu'il était occupé à ce travail, et il fallut tout laisser de côté pour le sauver, ce qu'on réussit à faire au moment même où l'on signalait un requin sur l'avant de la corvette. Pendant ce temps la baleinière s'était considérablement écartée de nous. Comme il ventait une brise très-fraîche, nous avions nous-mêmes beaucoup dérivé sous le vent. Considérant donc que pour rattraper la pirogue brisée, il me faudrait perdre un temps précieux et qu'après tout je n'en pourrais sauver que des morceaux, je pris le parti de l'abandonner aux flots, et je recommençai à louvoyer pour atteindre la passe du S. E. * 1838. Août.

A quatre heures nous avons commencé à pénétrer sur la zone occupée par les coraux. Là nous trouvâmes la mer plus courte et très-irrégulièrement agitée; et souvent nous pouvions voir les têtes de coraux s'élever jusqu'à six ou sept brasses dans l'eau.

Il fallut courir des bordées durant deux heures environ, et ce métier était d'autant plus épineux que cet espace n'avait pas été sondé par Beechey, dont le plan seul me servait de guide. Aussi je faisais veiller attentivement les vigies, dont l'une d'elles était un officier, et moi-même j'ouvrais les yeux avec le plus grand soin, car je n'avais pas tardé à voir que mes deux Français qui s'étaient donnés pour pilotes de ces

* Note 63.

1838. Août. lieux, étaient de francs ignorants. Ils avaient même fini par être si effrayés du métier que je faisais, qu'ils répandaient l'alarme parmi l'équipage, en s'écriant que je voulais perdre mes navires. Je les fis appeler et leur ordonnai sévèrement de se taire s'ils ne voulaient pas que je les misse aux fers à fond de cale. Heureusement leurs clameurs produisirent très-peu d'effet sur nos matelots habitués aux dangers tout autrement terribles des glaces, et ils étaient les premiers à se moquer des terreurs des deux marrons *.

Vers six heures du soir, une fois parvenus sur la ligne qui joindrait Kamaka à Aka-marou, nous avions dépassé la crête de la chaîne du grand brisant et le fond augmenta considérablement : je continuai de louvoyer, mais à sept heures la nuit étant venue, la brise ayant fraîchi et les ténèbres rendant nos bordées courtes et périlleuses, je me décidai à mouiller sur la pointe S. O. d'Aka-marou, à un demi-mille environ de la côte. Un quart d'heure plus tard, la *Zélée* en faisait autant. Dans la nuit, il passa des rafales assez fortes du N. O.; mais nous étions abrités par les terres dans cette direction, et nos navires furent peu fatigués par la mer.

Après soixante-quatre jours de la navigation la plus lente et la plus contrariée, il nous fut bien agréable de nous voir enfin parvenus au but de nos efforts et de respirer l'air de la terre. Nous n'étions pas non

* Note 64.

plus indifférents à l'espoir de nous procurer quelques rafraîchissements, surtout de pouvoir savourer quelques-uns de ces fruits des tropiques, si précieux pour des estomacs fatigués par les privations de la mer.

1838. Août.

CHAPITRE XXI.

Sejour aux îles Manga-Reva.

1838. 3 août. Le vent ayant passé à l'O. S. O. et S. O. avec des rafales, des grains de pluie et un peu de mer, je ne jugeai pas à propos de bouger de place et je filai au contraire jusqu'à soixante-dix brasses de chaîne pour assurer notre tenue*. L'équipage pêcha à la ligne et prit beaucoup de poisson, surtout à bord de la *Zélée*. Comme j'étais impatient de substituer ces vivres frais à ma diète habituelle, je me fis servir pour mon dîner un de ces poissons, bien que les naturels eussent observé qu'il était mauvais à manger. Mais je fus bientôt puni d'avoir méprisé leur avis. En effet, je ne tardai pas à éprouver un violent mal de tête avec des maux d'estomac et des nausées. MM. Roquemaurel et Demas furent aussi indisposés. Il est donc constant que cette espèce est au moins quelquefois dangereuse.

* Note 65.

Heureusement on en eut pris bientôt d'une autre qui ne fit pas le moindre mal. 1838. Août.

Le vent ayant fraîchi au S. O. dans la nuit, a soulevé la mer, et le matin nous l'avons vue briser dans toute l'étendue de la zone que nous avons dû traverser avant hier. Bien que le temps fût loin d'être au beau, le vent ayant beaucoup diminué, vers huit heures je me décidai à lever l'ancre pour courir des bordées. Durant près de deux heures les risées furent si irrégulières et si peu favorables, que loin de pouvoir avancer, nous perdîmes près d'un mille sous le vent, tandis que la *Zélée*, avantagée par ces mêmes variations, s'avançait triomphante dans la baie.

Enfin vers midi un petit souffle adonnant jusqu'au S. S. O., m'avait permis de me relever et de doubler la pointe d'Aka-marou, quand une acalmie vint nous surprendre à deux encâblures des roches de la côte. Je songeais déjà à laisser tomber l'ancre dans cette mauvaise position, ce qui m'eût bien contrarié, quand se ranimant, le vent enfla de nouveau nos voiles; je pus gouverner et rallier la ligne de direction qui joint les deux pointes est de la principale île de Manga-Reva. Ensuite, laissant porter dans cet alignement et veillant attentivement à la couleur de l'eau sur la route, je pus atteindre le mouillage qu'occupa Beechey, où je laissai tomber l'ancre par quinze brasses fond de corail.

Comme je l'ai déjà dit, le capitaine Jacquinot, mieux favorisé par le vent, avait pu doubler sans peine Aka-marou et s'avancer dans la baie, où il avait

mouillé près de deux heures avant nous. Mais en voyant sa position dans l'est à nous, je reconnus qu'il avait pris un mauvais poste. En effet, il m'envoya M. Thanaron pour m'annoncer que sur les indications données par les naturels, il s'était vu forcé de laisser tomber l'ancre par quarante-six brasses, tout près d'un récif placé contre la poupe du navire, et dans un endroit où il n'y avait point d'appareillage avec des vents du S. E. Il me demandait des secours pour changer de mouillage. Je lui fis répondre qu'en effet c'était une opération indispensable, mais qu'il fallait attendre pour cela un changement de vent, et qu'alors je lui enverrais sur-le-champ un renfort de bras.

Aussitôt mouillé, j'avais fait mettre les canots à l'eau, et j'avais expédié le grand canot vers Ao-Kena, sous les ordres de M. Marescot *, pour porter à l'évêque les paquets qui lui étaient destinés et lui faire mes compliments. MM. Dumoulin, Dumoutier et Le Breton saisirent cette occasion pour commencer leurs travaux.

Vers trois heures et demie, une petite yole montée par quatre naturels, dont l'un tenait gravement à la main un pavillon ajusté au bout d'un bâton, vint accoster le long de l'*Astrolabe*. L'homme au pavillon, vêtu proprement, expliqua du mieux qu'il put, qu'il était l'envoyé de l'*aka-riki* de Manga-Reva ** vers l'aka-

* Note 66.
** Note 67.

riki des Français; puis il demanda où se trouvait celui-ci. 1838. Août.

Sans doute il eut peine à reconnaître le puissant chef qu'il cherchait sous le costume négligé dont j'étais revêtu, car il répéta jusqu'à trois fois sa demande. Enfin quand il ne put conserver plus longtemps ses doutes, il me remit une lettre de l'abbé Guillemard qui m'annonçait que le roi *Mapou-teoa*, l'ami des Français, m'envoyait présenter ses compliments et m'offrait ces petits cadeaux comme preuve de son affection. C'était une quinzaine de poules, des cocos, des bananes et des fruits-à-pain, que je fis sur-le-champ distribuer aux diverses gamelles. Aux ordres que je donnais, à la prompte obéissance dont ils étaient suivis, Matea, le digne envoyé, qui en homme discret et prudent avait sans doute voulu acquérir des preuves irrécusables de ma dignité avant de se dépouiller de la partie la plus précieuse de son message, me prit à part d'un air mystérieux et tira de dessous son gilet un petit paquet soigneusement enveloppé de plusieurs morceaux d'étoffe du pays. Enfin je découvris quatre ou cinq perles qui auraient été d'un certain prix pour la forme et pour la taille, si elles avaient été d'une belle eau. Mais elles étaient cendrées ou brunes. Sans doute le sage Mapou-teoa ayant en vain tenté de les vendre aux pêcheurs de perles, avait saisi ce moyen de faire des largesses à peu de frais pour son trésor. Je ris en moi-même de la ruse du bon roi, et invitai son envoyé à partager mon repas qu'on venait de servir. Il se comporta avec beaucoup de

1838. Août. décence à table, mangea discrètement, puis se rembarqua toujours avec la même gravité, mais non sans m'avoir demandé à plusieurs reprises quand je comptais aller voir Mapou-teoa. Il parut satisfait quand je l'autorisai à annoncer ma visite pour le jour suivant. Il se rembarqua toujours avec son pavillon à la main, et je dois à la vérité de déclarer que le brave Matea s'acquitta de sa mission avec la dignité et la noblesse du diplomate le plus consommé dans son art.

MM. Roquemaurel et Demas étaient allés chercher à la côte un emplacement favorable pour faire notre eau et les observations astronomiques. Ils eurent beaucoup de peine à débarquer, et ils s'assurèrent que l'eau serait fort difficile à faire. Ils furent obligés d'aller jusqu'à Manga-Reva, où ils furent accueillis de la manière la plus amicale par les naturels, qui remplirent de fruits leur canot*.

M. Marescot et ses compagnons sont revenus le soir d'Ao-Kena tous enchantés de l'accueil qu'ils ont reçu de M. l'évêque de Nilopolis. Le bon prélat lui-même avait montré la plus grande satisfaction de me voir arriver dans ses îles, et avait chargé M. Marescot de ses remerciements pour le service que je lui avais rendu. Tous ces officiers faisaient l'éloge de la conduite du prélat à l'égard des naturels et vantaient hautement les admirables résultats qu'il avait su obtenir sur leurs mœurs et leur caractère par les

* Notes 68 et 69.

seuls moyens de la douceur et de la persuasion. 1838. Août.

M. Jacquinot a profité du calme de la matinée pour 5. changer de place et mouiller par vingt-six brasses, mais toujours trop près des récifs de la pointe, de sorte qu'il lui faudra faire un nouveau mouvement pour s'en éloigner.

MM. Dumoulin * et Demas sont allés à Manga-Reva; le premier doit gravir au sommet de mont Duff et y faire une station géographique, l'autre va commencer les observations nécessaires pour régler les montres **.

Moi-même, à neuf heures, je m'embarquai dans ma yole, et après avoir pris le capitaine Jacquinot à son bord, nous nous dirigeâmes vers Ao-Kena. Nous fûmes un peu mouillés dans le trajet par la lame, mais nous arrivâmes, sans autre inconvénient, sur la plage de l'île, aux acclamations de la population entière, qui s'était réunie pour nous recevoir. On nous conduisit à la résidence épiscopale, modeste maison construite en blocs de corail, assez bien bâtie, et divisée intérieurement en quatre petites pièces dont l'ameublement se réduisait au plus strict nécessaire ***. Pl. XXXIX.

L'évêque qui nous attendait en costume à la porte de son modeste palais, nous accueillit de la manière la plus cordiale; il me rappela la visite qu'il m'avait faite à Paris quelque temps avant son départ, et

* Note 70.

** Notes 71, 72 et 73.

*** Notes 74 et 75.

1838. Août. m'avoua qu'il était bien aise de me voir parmi ses nouveaux convertis, afin que je pusse juger par moi-même s'il n'était pas fidèle aux promesses qu'il m'avait faites relativement à la conduite qu'il se proposait de tenir avec les peuples de l'Océanie.

Après avoir répondu à ses honnêtetés et lui avoir remis la somme qui m'avait été comptée à Valparaiso par le père Jean Chrysostôme, je lui adressai quelques questions sur les naturels dont il me fit l'éloge le plus complet et le plus touchant. Il les dépeignit comme des hommes doux, faciles à conduire, pleins d'attentions et de prévenances pour lui comme pour tous les missionnaires. D'ailleurs au bout d'une demi-heure, j'avais pu me convaincre que sa conduite avec eux était tout-à-fait celle d'un père envers ses enfants, et à un simple geste du prélat, chacun d'eux s'empressait de satisfaire ses moindres désirs.

L'heure de son dîner était arrivée, et il nous offrit d'y prendre part, mais nous le remerciâmes et lui témoignâmes le désir de faire un tour dans son île. Pour nous conduire, il nous donna un naturel et un Français attaché à son service. Nous suivîmes la bande du nord en marchant sur le bord de la mer, le long de petits sentiers ombragés contre les ardeurs du soleil. Là, je retrouvai avec joie ces beaux arbres de la zone équinoxiale que j'avais jadis contemplés tout à mon aise, savoir : le Cocotier, le Bananier, les Pandanus, Artocarpus, Inocarpus, Aleurites, Broussonetia, Barringtonia, Thespesia, Hibiscus, etc.,

qui forment la base ordinaire de ces forêts; ainsi que les plantes herbacées qui sont leurs compagnes habituelles. Du reste, il n'y a qu'une étroite lisière de terre ombragée et susceptible de quelque culture. 1838. Août.

Dès qu'on s'écarte un peu du littoral, le terrain en pente assez rapide n'est plus couvert que de hautes graminées appartenant aux genres Saccharum et Arundo dont les feuilles acérées sur les bords, risquent de vous déchirer les doigts, tandis qu'un soleil brûlant vous dévore.

On nous montra une petite source au bord de la mer, où les navires, nous dit-on, faisaient quelquefois leur eau. Mais elle n'était ni fraîche ni abondante. En moins d'une demi-heure, nous arrivâmes sur un point où l'île réduite à une très-petite largeur, se traverse sous une arcade naturelle d'où l'on peut voir la mer des deux côtés. C'est une position vraiment pittoresque, qui frappa sans doute aussi l'imagination des naturels, car on nous apprit que cet endroit était un de leurs lieux sacrés. Sur l'arcade était une petite esplanade où les prêtres célébraient leurs cérémonies quelquefois ensanglantées par les sacrifices humains. Là nous passâmes sur la partie méridionale de l'île, qui offre l'aspect remarquable d'une falaise escarpée, tapissée de belles fougères et bordée par une lisière de terre uniforme, plate et couverte d'assez beaux arbres qui y entretiennent une délicieuse fraîcheur. Pl. XL.

Cette partie d'Ao-Kena porte le nom d'*Ivi-Toua*, qui là, comme à la Nouvelle-Zélande, signifie *dos* ou

[illegible] [illegible] communication avec la bande du nord, qu'ils regardent sans doute comme le devant de l'île.

Sur ce revers, on nous montra l'autre aiguade dont l'eau, plus courante, est aussi plus fraîche et plus limpide. La source n'est qu'à deux cents pas du littoral, où elle forme une superbe plage d'un sable blanc. Malheureusement elle est bordée par un récif qui rend encore [illegible] l'embarquement des barriques [illegible] pénible.

Là, nous trouvâmes un groupe de naturels occupés à divers travaux. Sur un signe de notre part, ils s'empressèrent de grimper au sommet de beaux cocotiers dont les cimes se balançaient sur nos têtes; ils en détachèrent quelques fruits, et nous en avalâmes avec délices l'eau fraîche, qui nous parut un nectar exquis.

Parmi ces naturels, je remarquai un vieillard de soixante à soixante-dix ans, dont la taille de 1 mètre 80 cent., était encore droite et majestueuse. Sa superbe barbe, blanche comme ses cheveux, sa physionomie à la fois gaie, douce, bienveillante, et surtout son beau type de tête en auraient fait presque un modèle de ces patriarches tels que nous les dépeint l'écriture. Cet homme, nous dit-on, nommé Mapoua, appartenait tout simplement aux rangs du peuple, et ne jouissait d'autre considération que de celle qu'inspirait son grand âge.

Nous revînmes tout doucement chez M. de Nilopolis, et cette fois notre appétit se trouvant aiguisé par la marche et la chaleur, nous acceptâmes volontiers

notre part d'un canard que le prélat avait fait rôtir à notre intention, puis d'un morceau de fromage et de biscuit, provisions obtenues de quelque navire anglais ou américain. 1838. Août.

M. de la Tour, qui habite avec M. Rochouse, auquel il se rend très-utile par son zèle et son dévouement à le seconder dans ses travaux, remit avec beaucoup d'obligeance à ma disposition la petite collection de coquilles qu'il avait ramassée dans ce groupe. J'en choisis quelques-unes, mais je n'y trouvai rien de remarquable; c'était bien les mêmes espèces que j'étais accoutumé à voir dans toute l'Océanie. Tout en remerciant M. de la Tour, je le priai de me transcrire un vocabulaire assez complet et assez détaillé des mots de la langue du pays qu'il avait déjà réussi à se procurer. Le peu que j'ai été à même d'observer de cet idiôme, m'a prouvé qu'il appartient à la grande langue polynésienne et se rapporte de plus près encore au dialecte de la Nouvelle-Zélande qu'à tous les autres.

A cet égard, M. l'évêque de Nilopolis m'a rendu un véritable service pour mes recherches ethnographiques, en me gratifiant d'un vocabulaire assez riche de la langue d'*Hawaii*, ouvrage dont j'avais jusqu'alors vainement recherché l'acquisition. Les missionnaires méthodistes sont tellement occupés de leurs intérêts temporels qu'ils ont peu de temps à donner à ces études, tandis que deux ou trois ans de séjour avaient suffi aux catholiques tout-à-fait étrangers aux spéculations du commerce. Il me fit cadeau d'une petite

1838
Août.

toute en bois dur, assez bien sculptée, échappée à la destruction des dieux indigènes.

Ensuite il me montra avec un certain orgueil une petite chapelle faite en blocs de coraux dont la construction était très-avancée, et qui devait remplacer la chapelle actuelle en bois, couverte de feuilles de cocotier et de bananier. Comme je faisais remarquer à M. [illegible] que les fenêtres me semblaient un peu étroites pour y laisser circuler la quantité d'air nécessaire, il me répondit qu'il n'avait jamais observé dans ces îles de chaleurs insupportables, mais qu'il y avait souvent éprouvé de grandes fraîcheurs. Toutefois, je persistai à penser que les édifices en bois conviennent mieux dans ces climats que ceux en pierre, à en juger seulement par l'échantillon que je venais de voir de leur température dans ma courte promenade.

Je fis un tour dans le village. Au milieu des modestes cases des naturels, se faisaient remarquer les maisons un peu plus vastes de Jacobs et de Marion. Le premier est un Belge, naguères officier dans les troupes de Java, qui a quitté sa commission pour tenter le commerce des perles, où il a déjà fait d'assez bonnes affaires. L'autre, dont j'ai parlé, a femme et enfants, et habite auprès de l'évêque; il a devant sa case une baleinière en assez bon état dont il se sert pour la pêche des perles. Près de là se trouve une chaloupe brisée, appartenant au roi des îles, dont Marion me conta l'histoire.

Un Italien commandait un navire, nommé *San-Pedro*, faisant le commerce de la nacre pour le

compte d'un certain Don Mathias, de Valparaiso. Le brave Mapou-teoa, qui désirait beaucoup faire l'acquisition d'un canot européen, s'engagea à lui livrer 120 tonneaux de la plus belle nacre. Le fourbe Italien reçut toute la nacre et céda sa chaloupe, mais elle se trouva si mauvaise, si délabrée, que dès la première fois que Mapou-teoa voulut la mettre à l'eau pour l'emmener à Manga-Reva, elle coula à fond et il fut obligé de la faire tirer à terre où elle achève tranquillement de pourrir. 1838. Août.

Ce trait d'escroquerie s'était passé sept ou huit mois auparavant, et joint à plusieurs autres, il n'avait pas peu contribué à donner aux naturels la plus fâcheuse opinion sur le compte de la plupart des Européens. Ainsi, un autre capitaine qui prenait le nom de *Bill*, faisait tranquillement son chargement de nacre sans se donner la peine de pêcher ; il se promenait le fusil au bras et faisait embarquer par ses hommes tous les tas de nacre déjà pêchée. Enfin, les habitants poussés à bout se réunirent et voulurent exterminer ces brigands. On ne sait trop ce qu'il en serait arrivé si les missionnaires ne fussent intervenus pour apaiser les naturels, et Bill ne s'échappa qu'avec peine avec son canot.

Enfin, peu de temps auparavant, les plongeurs d'*Ebrill*, autre aventurier qui parcourait ces parages, après avoir été généreusement accueillis et traités par les habitants, finirent par les piller sans pudeur. Ceux-ci se seraient encore portés à quelques excès, sans l'entremise des missionnaires qui leur con-

1838. Août. seillèrent d'aller demander justice à Ebrill. Mais ce dernier dans sa crainte, mit sur-le-champ à la voile, sans vouloir ni les attendre, ni les entendre.

Dès trois heures, nous fîmes nos adieux à l'évêque et reprîmes la route de nos corvettes. En approchant de la *Zélée*, la houle vint à chaque instant déferler contre notre embarcation et nous mouiller jusqu'aux os. Malgré mon envie et la promesse que j'avais faite la veille, trempé comme je l'étais, je ne pus aller faire ma visite à Mapou-teoa, et je me hâtai de retourner me sécher sur l'*Astrolabe*.

MM. Dumoulin et Hombron ont gravi à la cime du mont Duff, mais non sans quelques difficultés. A 50 mètres du sommet ils avaient trouvé les ruines de la demeure où était confiné, dans son enfance, l'héritier présomptif de la couronne, d'après les coutumes en vigueur. Au-delà, ils avaient été obligés de faire le reste du chemin à califourchon sur l'arête de la montagne, tant elle était devenue étroite et même aiguë.

MM. Demas, Montravel et Duroch avaient eu du soleil pour leurs observations*.

6. Le temps étant assez beau et la brise faible de la partie du S. E., je m'embarquai à dix heures dans ma baleinière avec M. Le Breton et les cadeaux que je destinais à Mapou-teoa. Au moment où je passai le long de la *Zélée*, M. Jacquinot se joignit à moi avec quelques-uns de ses officiers.

* Notes 77, 78 et 79.

Aussitôt que nous eûmes contourné la pointe du S. E. où les missionnaires ont établi le cimetière actuel, nous vîmes se déployer la jolie vallée où se trouve la résidence royale. Après quelques retards causés par les pâtés de corail qui embarrassent la route, nous allâmes débarquer à un môle construit en madrépores. 1838. Août.

Le roi Mapou-teoa, son oncle l'ex-grand-prêtre et les deux missionnaires, MM. Cyprien, Liouzou et Guillemard, nous attendaient au bord du quai; M. Cyprien, déjà au courant de la langue, me servit d'interprète. Plusieurs naturels les entouraient. On nous reçut à la sortie de nos canots M. Jacquinot et moi, et l'on nous conduisit en cérémonie devant la case royale, distante de 200 pas environ.

Je remarquai que de ce côté l'accès du village était défendu par des palissades et qu'on n'y pouvait pénétrer que par des défilés entre des troncs d'arbres très-resserrés, qui ne permettaient qu'à un seul homme de passer à la fois. C'était sans doute un reste des anciens moyens de défense des sauvages quand ils se trouvaient si souvent en guerre entre eux ou avec leurs voisins.

Arrivé devant la case du roi, on me fit asseoir sur une espèce de fauteuil qu'on couvrit d'une grande pièce blanche de *tapa*. M. Jacquinot prit place à côté de moi, ainsi que Mapou-teoa et les deux missionnaires, sur des banquettes en bois. Presque tout le peuple de Manga-Reva, distribué par groupes, était rangé sur un amphithéâtre naturel, formé par le terrain à 40 ou 60 mètres de distance, tous accrou-

1838. Août. pis sur leurs genoux et attendant avec anxiété le résultat de cette conférence. Le sol soigneusement dégagé de pierres et de broussailles était parfaitement abrité des rayons du soleil par les cocotiers, les arbres à pain et autres arbres qui formaient des voûtes impénétrables au-dessus de nos têtes. Tout cela contribuait à donner à notre réunion une sorte de grandeur solennelle dans sa simplicité sauvage.

Le brave Mapou-teoa était assez proprement vêtu d'une redingote bleue, avec chemise, pantalon et
Pl. XLVIII. chapeau; les souliers seuls manquaient à sa parure. Mais avec tout cela, il conservait un air contraint et même un peu confus, que ne rehaussaient ni sa bonne mine, ni son extérieur, ni ses manières tout-à-fait plébéiennes. Je dirai même que tout ce que j'ai vu de lui, ne m'a annoncé qu'un homme épais et borné, bien que les missionnaires s'accordent à vouloir lui donner la réputation d'un esprit judicieux et réfléchi. Peut-être jugent-ils nécessaire de relever le caractère sacré du monarque par une bonne renommée, même aux yeux des étrangers.

Comme tous ses sujets, ce chef a reçu avec le baptême un nom nouveau; celui de *Gregorio* lui a été imposé, de sorte qu'il se nommera désormais *Gregorio* Mapou-teoa.

Pl. XLVIII. L'oncle Matoua, haut d'un mètre 90 centimètres, ex grand-prêtre, l'un des premiers sectateurs des missionnaires et l'un des plus fervents adeptes de la nouvelle religion, malgré sa barbe blanche et son âge déjà avancé, a une tout autre apparence que

son chétif neveu et pourrait présenter un véritable type de la dignité sauvage, sous l'unique chemise qui forme tout son costume. 1838. Août.

Quand je vis tout le monde prêt à m'écouter, du ton le plus grave que je pus prendre, je prononçai les paroles suivantes, que je chargeai M. Cyprien de traduire.

« Tous les Français et leur roi lui-même ont « éprouvé beaucoup de satisfaction en apprenant « que les habitants de Manga-Reva, renonçant à « leurs coutumes sauvages, avaient adopté le chris- « tianisme et s'étaient faits catholiques. Les mis- « sionnaires ont rendu les témoignages les plus « flatteurs sur leur conduite actuelle. Je ne puis « que les encourager à persévérer dans ces senti- « ments ; le roi des Français a beaucoup d'autres « navires bien plus grands, bien plus forts que les « nôtres et il en enverra de temps en temps quelques- « uns visiter leurs îles amicalement, si les mission- « naires continuent à se louer d'eux. En atten- « dant, je suis chargé de sa part d'offrir à Mapou-teoa « quelques présents. »

Le P. Cyprien m'assura que Mapou-teoa était très-sensible à mes paroles, qu'il était l'ami sincère et dévoué des Français, et qu'il me renouvelait l'offre de tous ses services.

Alors je fis apporter la caisse qui contenait les cadeaux. Je lui offris d'abord en mon nom particulier un habillement complet, savoir; une lévite bleue, un gilet, un pantalon et deux chemises ; puis au nom des Fran-

1838. Août. çais en général, des miroirs, des ciseaux, des colliers de verre, des couteaux de table, des couteaux ordinaires, quatre ou cinq pièces entières d'étoffes de couleurs assorties, un coupon de drap écarlate, enfin un beau fusil à deux coups et cinq rouleaux de poudre d'un demi-kilogramme chacun.

Mapou-teoa et ses oncles parurent enchantés de ces largesses, les missionnaires m'assurèrent qu'ils étaient loin de s'attendre à une telle générosité, et qu'ils en garderaient longtemps le souvenir. Je remarquai qu'à mesure que je laissais paraître ces divers objets, les deux oncles les saisissaient sur-le-champ pour les ramasser, comme s'ils eussent craint de les voir longtemps exposés aux regards de la multitude *.

Mapou-teoa me montra ensuite une centaine de poules et un monceau de cocos, de bananes et de courges qu'il me destinait. Je donnai l'ordre aux canotiers d'en faire deux parts égales, l'une pour l'*Astrolabe*, l'autre pour la *Zélée*. Puis je m'éloignai avec les deux missionnaires pour visiter le village et ses environs. On me montra d'abord l'église actuelle, hangar solidement construit et couvert en feuilles de pandanus artistement assemblées, de manière à former un toit tout-à-fait impénétrable aux plus fortes pluies. Le hangar est en équerre et l'autel est au sommet de l'angle; les hommes sont placés d'un côté et les femmes de l'autre, pour assister au service du culte.

Pl. XLIII.

* Notes 80, 81 et 82.

Ces Messieurs me montrèrent ensuite leur habitation, assez modeste, mais large et bâtie à la manière des cases des naturels, où tout indique le mépris et l'insouciance des commodités de ce monde. Je me rappelais à ce sujet celles des missionnaires protestants que j'avais observées dans mes précédents voyages à Taïti, à Tonga et à la Nouvelle-Zélande; dans ces dernières au contraire, tout respirait le confortable, une sorte de luxe bien supérieur à la condition primitive de leurs propriétaires qui provenaient des plus basses classes de la société. 1838. Août.

De là, on me fit voir l'ancien temple, beau hangar de vaste dimension et d'une solide construction. Les dieux qui l'habitaient ont tous disparu; leurs propres adorateurs convaincus de leur impuissance, les ont livrés aux flammes à la suggestion des missionnaires. Quelques poteaux en bois sculptés au sommet attestent seuls l'ancienne destination de cet édifice, et tout l'intérieur est encombré par de beaux blocs de corail taillés par les naturels et destinés à la construction de l'église qui sera élevée sur le même emplacement. En contemplant ces blocs massifs, et en songeant aux fatigues et au temps qu'ils avaient dû coûter aux naturels pour les extraire, les tailler et les amener jusqu'ici, je ne pus m'empêcher de regretter un temps et un travail si mal employés et qui eussent pu l'être d'une manière plus profitable au bien-être de ce peuple; je trouvais aussi que des édifices en bois couverts de feuilles de palmier ou de pandanus, convenaient mieux dans ces Pl. XLIII.

1838. Août.

climats. On me fit observer que des monuments en pierre étaient plus appropriés à la majesté du culte et inspiraient plus de respect aux fidèles. C'est possible ; mais quoi qu'il en soit, je vis bientôt avec plus de satisfaction un autre grand travail tout récemment exécuté par les naturels, à l'exhortation des missionnaires. C'était une belle route large, unie, qui traversait la vallée entière dans l'étendue de plus d'un mille, en longeant le bord de la mer. Ses deux côtés sont couverts de jolies plantations de taros, de cocotiers et de bananiers bien entretenues, et l'on a ménagé les arbres dont quelques-uns poussent au milieu de la route, et qui en font une promenade délicieuse. Tout cet espace était jadis inculte et presque impénétrable ; à l'instigation des missionnaires qui joignent l'exemple au précepte, les naturels ont poussé cette besogne avec une telle vigueur, qu'ils ont accompli ces beaux travaux en moins de deux ans. Dernièrement encore, ils y travaillaient avec tant de zèle et d'ardeur, que les missionnaires ont été obligés eux-mêmes de les faire cesser, pour les renvoyer aux travaux de l'agriculture, qu'ils auraient peut-être négligés. Voilà du moins de la philantropie éclairée !

Quelques cases sont éparses près de la route. L'une d'elles appartient à un des oncles du roi ; au milieu de la place ou *malaï* située en avant, s'élève un pandanus assez touffu.

Au-dessous, l'on me montra l'endroit où quatre ou cinq ans auparavant, un homme avait été offert à

Tou[1], la divinité principale du lieu, puis tué et mangé. Quelques-uns des assistants confessaient avoir pris part à ce festin, mais ils paraissaient faire cet aveu avec quelque embarras. 1838. Août.

Un peu plus loin, on me montra dans un bouquet d'arbres la case solitaire où vivait l'unique naturel qui eût résisté aux prédications des missionnaires. Cet homme, âgé de plus de 60 ans, voulait mourir, disait-il, dans la croyance de ses pères. Les missionnaires qui affectaient de le regarder comme un insensé, m'avaient assuré qu'il ne m'attendrait pas dans sa case, mais qu'il s'enfuirait dans le bois. Cependant il m'attendit de pied ferme, accroupi devant sa cabane et enveloppé d'une étoffe du pays ; sa figure était assez vénérable, mais à travers l'air de fermeté qu'il affectait, il me fut facile de deviner qu'il était très-agité intérieurement et il tressaillait de tous ses membres. Il me considéra un moment avec anxiété et il me dit d'un ton saccadé, « *Atoua, atoua, ne me fais pas de mal, cette cabane, ces arbres sont à toi ;* » en me montrant sa case, ses bananiers, ses fruits à pain et ses cocotiers. Puis s'enhardissant, il m'invita par deux ou trois fois à lui donner le salut du pays (l'attouchement du nez) que je lui accordai. Alors il

[1] M. Cyprien pense que ce *Tou*, à Manga-Reva, était considéré comme le fils de *Tanga-loa*, père des dieux ; à Taïti, *Tou* signifiait dieu en général. *Tanga-loa* était une divinité célèbre à la Nouvelle-Zélande comme à Tonga. Il est évident que tout cela tient au même système de théogonie.

parut plus [illegible]. Je restai assis près de lui cinq ou six minutes et lui adressai quelques mots d'amitié, puis nous nous quittâmes très-bons amis. Je ne pouvais m'empêcher de le considérer avec un certain sentiment d'intérêt, cet unique représentant de l'ancienne société de ces lieux. Il est possible qu'il fût aliéné; mais il faut convenir qu'après une si longue existence, il voyait depuis deux ou trois ans se passer autour de lui des choses si étranges, si inconcevables, qu'une raison plus solide aurait bien pu en être altérée.

Comme je revenais sur mes pas, je fis la rencontre de M. Jacobs qui ne se trouvait pas la veille à Ao-Kena, étant alors en route pour me rendre visite à mon bord. M. Jacobs était établi depuis 7 ou 8 mois à Manga-Reva pour le commerce des perles, sur lequel il me donna quelques renseignements. Aujourd'hui, le meilleur moyen d'échange pour le pays se fait avec de la toile blanche qu'on achète au Chili, un réal le yard (environ 12 sous le mètre) et à laquelle ils donnent ici la valeur d'une piastre. M. Jacobs estime qu'il revendra l'once de petites perles à raison de 80 piastres; plus grosses et d'une belle qualité, elles valent de 1, 2, 10 jusqu'à 100, 200 et même 1,000 piastres la pièce. Il venait d'en acheter une au Français Mauruc, moyennant une valeur réelle de 300 fr. en marchandises qu'il évalue ici à 300 piastres; mais il ne la céderait pas pour 1,000 piastres. M. Jacobs se plaignait vivement de ce que les naturels étaient devenus bien plus exigeants qu'autrefois pour

leurs perles; comme je lui répondais que ses bénéfices me semblaient assez raisonnables, il allégua qu'il fallait aussi prendre en considération la distance, les fatigues et les risques de ce genre de spéculation. 1838. Août.

Il me dit ensuite que le prix ordinaire de la nacre de belle qualité était de 10 à 15 piastres le tonneau; mais qu'aujourd'hui ce commerce se trouvait arrêté, attendu que les marchés d'Europe étaient encombrés de cette marchandise.

L'écaille de tortue variait depuis 15 jusqu'à 25 piastres la livre suivant la qualité. Bureau, assure Jacobs, en avait à son bord plus de trois milliers de la plus belle espèce, quand il fut assassiné par les sauvages de Viti.

M. Jacobs me remit une note du capitaine *Rugg*, qui avait découvert un récif entre Manga-Reva et Crescent. Je grimpai ensuite sur le morne du S. E., où les naturels ont planté leur nouveau pavillon, et où les missionnaires ont établi leur cimetière. C'est une espèce de carré entouré d'une haie vive avec des arbres plantés de distance en distance. Le terrain est bien déblayé et garni çà et là de jolis arbrisseaux.

Du sommet de ce morne, on a une vue superbe du groupe de Manga-Reva; et en jetant les yeux sur la *Zélée* mouillée presque à mes pieds, je vis qu'elle se trouvait beaucoup trop près du récif de la côte, et qu'il fallait qu'elle changeât de place au plus tôt.

Redescendus dans la plaine, nous visitâmes l'aiguade qu'on nous avait indiquée, mais l'eau en est peu abondante et fangeuse. Nous passâmes chez

1838. Août. Matoua, dont la case est assez spacieuse et entourée d'un beau *malaï* ombragé par de grands arbres. Le brave chef nous offrit à M. Jacquinot et à moi, une grande pagaie, un vase pour pétrir le fruit à pain et deux grandes calebasses qui servent de vases à eau dans le pays.

Naguères, avant l'arrivée des missionnaires, les partisans du roi et ceux de Matoua se livraient périodiquement des combats à coups de lances, de pierres et de massue, et l'affaire cessait d'ordinaire quand un ou deux champions avaient succombé. Aujourd'hui tout cela a cessé, tous vivent en paix et Matoua est devenu l'un des chrétiens les plus dévoués et les plus fervents. Près de sa case est un édifice qui lui servait de chapelle particulière, et qui maintenant est veuf de ses dieux et ne sert plus qu'à des usages domestiques.

A 3 heures, je m'en retournai à bord. MM. Duroch et Dumoulin étaient de retour de l'île Taravaï où ils avaient fait leurs observations. Ils avaient reçu un accueil plein d'amitié de la part de M. l'abbé Armand Chausson, desservant de cette île, et de tous les naturels qui composaient son petit troupeau.

Notre chaloupe travaille à faire de l'eau à la côte derrière le navire; mais elle n'a pu remplir que cinq barriques dans toute la journée. L'eau est bonne et assez abondante, mais les barriques sont très-difficiles à rembarquer à cause du ressac et des coraux. La chaloupe de la *Zelée* a été plus heureuse à Ao-

kena, elle a pu y faire son chargement complet sans trop de peine. 1838. Août.

Les missionnaires m'ont assuré que les naturels de ces îles avaient aussi un chant national qu'ils appelaient *Pihe*. C'est un trait de plus de ressemblance avec ceux de la Nouvelle-Zélande.

Le matin vers dix heures, la brise étant favorable, 7.
la *Zélée* appareilla et, aidée par notre grand canot, vint se placer à deux encâblures de nous.

J'avais expédié M. Thanaron pour sonder les passes du S. E. et du S. O., mais il revint sur les onze heures, et me rapporta qu'il avait trouvé une mer monstrueuse au lieu même où nous étions si paisiblement mouillés près d'Aka-Marou, ce qui lui avait interdit toute espèce de travail.

A 2 heures après midi, je reçois la visite de M. l'évêque de Nilopolis, accompagné de M. l'abbé Laval, préposé à la direction spirituelle de l'île Aka-Marou. J'annonce à M. Rochouse que je suis résolu d'assister dimanche prochain, avec les officiers et les matelots des deux corvettes, au service qu'il compte célébrer à Manga-Reva. Ayant aussi appris que les missionnaires et les naturels étaient dans un grand dénuement d'instruments, je lui promets de mettre de côté pour leur usage, tous les outils et tout le fer dont je pourrais disposer. Il me fait de vifs remerciements, disant que je deviendrai ainsi un vrai bienfaiteur de la mission. A son départ, je le salue de neuf coups de canon; la *Zélée* en fait autant. J'ai cru convenable de rendre ces honneurs non-seule-

ment à sa dignité ecclésiastique [illegible] l'homme charitable et désintéressé qui se voue d'une manière si honorable au bien-être des naturels qu'il a pris sous sa tutelle*.

A peine était-il parti que je reçus la visite du capitaine Rugg qui, après les complimens d'usage, me pria de lui céder un peu de fil pour réparer ses voiles qui étaient très-maltraitées par le vent, attendu qu'il lui serait impossible de s'en procurer dans le reste de son voyage; je lui en fis délivrer 4 livres, à titre gratuit. Il m'apprit qu'il avait passé deux jours devant l'île de Pâques, mais sans pouvoir y accoster, à cause des vents du S. O. Neuf naturels étaient venus à son bord avec de simples planches qui leur servaient à se soutenir sur l'eau jusqu'à la distance de quatre ou cinq milles. Ils ressemblaient à de véritables phoques et nageaient presque aussi facilement. Du bord on a aperçu les naturels réunis sur la plage presque au nombre de mille; on a aussi distingué des plantations régulières et bien alignées, enfin des espèces de masses pyramidales en pierres, sans doute les restes des colosses mentionnés par Cook et Lapérouse, et dont les têtes avaient peut-être été abattues**. Rugg part dans quelques jours pour Rapa où il emmène Jacobs. Celui-ci commence à craindre qu'un petit navire qu'il a expédié il y a déjà longtemps dans cette île, et qui n'a point reparu, n'ait été saisi et pillé par les ha-

* Note 84.

** Note 85.

bitants, en représailles des mauvais traitements que le capitaine s'était permis à leur égard. Il ira ensuite à Taïti et de là reviendra à Manga-Reva. 1838. Août.

Dans la soirée, le vent a passé au nord et il est descendu de petites rafales des flancs de la montagne. Il en est résulté que le navire a rappelé sur son ancre de toute la longueur de la chaîne, dans une direction nouvelle. A dix heures, nous avons tout à coup senti des secousses assez fortes qui m'ont fait soupçonner que la corvette talonnait sur le banc de deux brasses indiqué sur le plan de Beechey et que je n'avais pas encore pu découvrir. Sur-le-champ, le branle-bas eut lieu, l'ancre fut relevée et au moyen du grand foc seulement, au bout d'une demi-heure, nous étions remouillés à deux encâblures plus à l'ouest, par quinze brasses et parfaitement en sûreté. L'étendue de ce petit banc de coraux fut trouvée de cinquante brasses environ.

Guillou et Marion étaient venus à bord dans la matinée; je leur fis cadeau de quelques étoffes pour leurs femmes, et j'adressai plusieurs questions au dernier. Il avait passé trois ans au service du capitaine Bureau, avec lequel il se trouvait très-bien et qu'il me vanta comme un excellent marin, et comme un homme généreux et affable envers les sauvages. Personne, ajouta-t-il, ne pouvait soupçonner le motif pour lequel ceux-ci l'avaient tué à Pao, et il pensait qu'ils n'avaient été poussés à ce crime que par le désir de piller son navire. Celui-ci fut acheté par un Américain qui arriva le surlendemain, mais après

1838. Août. avoir reçu le paiement, les naturels refusèrent de le livrer. J'aurais bien voulu obtenir quelques renseignements sur les îles Viti, mais Marion était si ignorant que je ne pus rien en tirer de bon.

En passant à Vavao, il avait eu occasion de voir Simonet (Charles), notre ancien déserteur de l'*Astrolabe*. Il était alors le conseiller intime du premier chef de Vavao, qui n'osait rien faire sans prendre son avis. En voyant d'abord la *Joséphine*, Simonet craignait que ce ne fut un brick de guerre et n'osa se montrer, mais quand il eut reconnu son erreur, il alla à bord et rendit divers services à Bureau.

Je m'acheminai vers Manga-Reva où j'arrivai à deux heures et demie. Mapou-teoa vint lui-même me recevoir au débarcadère. Je le saluai ainsi que sa femme qui était sortie de sa case et je poussai droit chez le père Cyprien. Je les invitai l'un et l'autre à venir dîner le jour suivant à bord avec moi, ce qui parut les flatter également. Puis nous cheminâmes ensemble sur la belle promenade dont j'ai déjà fait mention, accompagnés de plusieurs naturels qui nous firent cortége. Parmi eux je choisis un vieillard à barbe blanche, que j'interrogeai par l'organe de M. Cyprien et qui répondit avec intelligence et précision à mes questions. . .

Avant l'arrivée de Beechey les naturels de Manga-Reva n'avaient jamais vu de blancs auxquels ils ont donné le nom de Pakeha (ce dernier mot était aussi employé à la Nouvelle-Zélande). Mais ils avaient quel-

quefois aperçu des navires flottant au large, et ils les prenaient pour des esprits. Maupe-Rere, alors chef de l'île, se montra à Beechey et en reçut des présents; mais tout fut bientôt gâté par quelques esprits turbulents, que la cupidité poussa à voler les étrangers. Il y eut une rixe, et plusieurs coups de canon furent tirés du *Blossom*. 1838. Août.

A mon passage devant les cases, les habitants sortaient de leurs maisons, et venaient me saluer d'un air riant et amical par ces mots, *Iko-na-ra, tena-koe* et *botoir* (pour bonsoir), auxquels je répondais par les mots *Iko-na-ra, kokoe-noti*, ce qui leur faisait grand plaisir. De grandes filles à l'air de santé, pleines de candeur et de naïveté, se mettaient à me suivre tout en continuant de filer leurs quenouilles de coton, et se contentaient de rire avec innocence quand je jetais les yeux sur elles. A ce cortége se joignait encore une foule d'enfants éveillés, agiles et joyeux, mais tous doux, paisibles et sans malice. En vérité cette peuplade dans son état actuel présentait un spectacle intéressant et paraissait jouir de toute la part de bonheur dont elle était susceptible.

Comme je passais près de la case du pauvre païen obstiné, Koko-Anga, je le vis se lever précipitamment, se draper de sa natte et rentrer dans sa demeure. Respectant le désir qu'il me témoignait par là de n'être pas troublé, je passai outre.

Je poursuivis ma promenade, continuant d'enregistrer les détails que me donnait M. Cyprien.

Tou était le fils aîné de Tanga-loa, et comme il pré-

1838. Août. sidait plus spécialement aux productions de la terre, c'était à lui que les naturels s'adressaient le plus souvent. Mawi, divinité si célèbre à la Nouvelle-Zélande, jouait aussi un rôle dans leur mythologie. Il régnait sur son compte une tradition remarquable. Mawi qui n'était alors qu'un homme, s'amusait avec ses compagnons à pêcher; n'ayant pas à sa disposition d'amorce, il se coupa une oreille qu'il mit à l'hameçon de sa ligne.

Bientôt il le retira et les terres furent amenées à la surface de la mer. A cette vue, ses compagnons se jetèrent dessus pour s'en emparer; mais de dépit Mawi laissa retomber sa ligne et il n'en resta qu'un morceau fixé à l'hameçon. C'était *Manga-Reva* que Mawi conserva pour lui-même *.

Tous ces naturels croyaient à une nouvelle existence après la mort pour l'âme qu'ils placent dans le ventre. Elle se rendait au centre de la terre dans un lieu nommé *Po;* ce lieu était divisé en deux parties; l'une nommée *Po-poroutou,* était réservée aux âmes (*rouana*) des bons (*Poroutou*); l'autre appelée *Po-kino,* était destinée aux âmes des méchants (*ridia* ou *kino*).

Quand Beechey parut à Manga-Reva, Mapou-teoa était déjà descendu de la montagne et s'était manifesté aux hommes; mais il était encore relégué au bout de l'île, loin de leur commerce habituel.

M. Cyprien me montra un vieux gaillard dont la

* Note 86.

barbe et les cheveux grisonnaient déjà, mais encore vert et robuste, qui était un ancien pourvoyeur du roi pour les sacrifices. On m'a assuré qu'il a souvent croqué sa bonne part du gibier qu'il était chargé de pourchasser. Je voulus tâter son crâne, il me laissa faire très-paisiblement en riant de tout son cœur; je ne trouvai rien de remarquable sous le rapport de l'organe que Gall appelait *l'instinct carnassier*. Mais en revanche, je pensai qu'à l'état primitif, ce pouvait être un sauvage très-redoutable, et son regard avait quelque chose de celui du tigre, alors même qu'il s'efforçait de le rendre amical. 1838. Août.

L'Aleurites ou *Tiaïre* à *Taïti*, se nomme ici *Rewa*. L'Inocarpus s'appelle *Toeriki* et *Pourao*, et l'Hibiscus Tiliaceus se nomme *Ao*. L'Arum macrorhizum a nom *Kape*, et les missionnaires l'ont fait cultiver dans les lieux non submergés, où il réussit aussi bien et vient d'aussi bonne qualité que baigné dans l'eau même. Tout le coton qu'ils cultivent dans l'île provient d'un pied unique qu'ils trouvèrent dans la montagne. Il m'a paru bon et donne un fil très-fort.

Je quittai le rivage à quatre heures; mais je trouvai pour m'en retourner le vent debout, le courant contraire et il tombait une pluie continuelle, de sorte que je n'arrivai à bord qu'à six heures environ, trempé jusqu'aux os*.

* Notes 87 et 88.

CHAPITRE XXII.

Suite du séjour à Manga-Reva.

1838. 9 août. Dans la matinée j'ai expédié M. Demas avec le grand canot à Ao-Kena, pour porter à M. l'évêque de Nilopolis tous les instruments et objets en fer dont j'ai pu disposer en faveur de la mission. Bien que je ne fusse pas autorisé de fait à disposer ainsi de ces objets, en cela j'ai cru faire une œuvre louable, et j'ai pensé que personne ne pourrait me blâmer de ces largesses en faveur d'hommes qui, indépendamment même du point de vue purement religieux, méritaient l'estime et l'intérêt de leurs compatriotes pour les services désintéressés qu'ils rendaient aux sauvages.

A dix heures et demie, je quittai le bord dans ma yole pour essayer de débarquer à l'aiguade où nous faisions notre eau, derrière la corvette. Mais la mer et les récifs m'en empêchèrent. Alors je fis le tour de la pointe S. E. et mis pied à terre sur une jolie plage de sable, devant un petit groupe de maisons qui

commence la vallée *Riki-Tea*. Je fis route le long de la mer en ramassant quelques fougères et observant de temps en temps les habitants occupés paisiblement à divers travaux et dont aucun ne manquait de me saluer affectueusement. 1838. Août.

J'arrivai ainsi chez le matelot Guillou dont la case avait un petit air de propreté et d'arrangement qui faisait plaisir à voir.

Sa petite femme accorte et assez bien tournée, portait dans ses bras un enfant de six à huit mois tenu très-proprement. Auprès de sa case, il avait un petit enclos où j'avais envoyé tous les charpentiers des deux navires, pour achever un canot commencé par Guillou, et qu'à ma prière il avait cédé aux missionnaires à un prix modéré. Car je tenais beaucoup à pouvoir remplacer avant mon départ la baleinière qu'ils avaient si tristement perdue le long de l'*Astrolabe*. La besogne avançait, mais le temps souvent pluvieux les avait contrariés.

Le brave Matoua vint se présenter à moi, et apprenant que je me proposais d'aller de l'autre côté de la montagne, il s'offrit à m'accompagner avec six ou sept de ses serviteurs.

Un matelot, nommé Baur, portait ma boîte de botanique, et malgré un soleil brûlant, je respirai le grand air avec délices, et cueillis quelques plantes, dont les naturels me donnaient sur-le-champ les noms dans leur idiôme. Au reste, je ne trouvai rien que je n'eusse depuis longtemps récolté à Taïti et à Tonga-tabou.

1838. Août.

Après avoir dépassé le cimetière, je me trouvai sur un terrain assez spacieux, élevé de 100 ou 150 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce plateau est occupé en partie par des plantations de coton, de courges, de haricots et de patates, et en partie par des bosquets de cocotiers, de bananiers et d'arbres à pain, sous lesquels on trouve quelques cases solitaires. Je remarquai à l'entrée des murailles massives qui semblaient attester que ces lieux avaient dû être occupés par une population plus nombreuse.

Là, je commençai à sentir de vives douleurs aux reins. Je congédiai Matoua en lui faisant comprendre que je l'enverrais chercher à trois heures dans mon canot avec son frère et M. Cyprien, pour venir dîner avec moi; car je voyais que le digne chef aurait été désolé de manquer cette bonne aubaine.

Plus loin la terrasse devenait très-étroite, et le mont Duff s'élevait immédiatement sur la droite comme une muraille presque perpendiculaire de 2 ou 300 mètres de hauteur. Alors je me mis à descendre vers la plage par un sentier très-escarpé que la pluie de la veille avait rendu fort glissant, et sur lequel les pieds ne pouvaient tenir que par des entailles pratiquées dans le sol. Aussi le pauvre Baur qui avait une vue très-courte, tombait à chaque instant, et il finit par faire sur son derrière la plus grande partie de la descente. Ses glissades faisaient rire aux éclats les naturels qui marchaient tout aussi

aisément dans ces mauvais pas qu'auraient pu le faire des singes. Arrivé au bas de la colline, je me trouvai dans une espèce de lisière qui borde la mer, ombragée par des arbres fruitiers et occupée par quelques habitations. Je sentis mes douleurs redoubler, et je m'assis au bord d'un petit ruisseau d'eau fraîche, pour m'y tremper les pieds et me baigner le visage, dans l'espoir de me soulager, comme cela m'arrivait quelquefois en pareille circonstance. Puis je me relevai pour essayer d'atteindre l'aiguade à peine distante d'un demi-mille, où j'avais envoyé mon canot m'attendre. 1838. Août.

Mais au bout de quelques pas, les douleurs de tête et d'entrailles devinrent si cruelles que je me sentis prêt à défaillir et je fus obligé de m'étendre sur la plage. Les naturels qui me suivaient parurent consternés de me voir dans cet état. Les uns allaient chercher de l'herbe et des feuilles pour appuyer ma tête, les autres m'offraient leurs dos ou leurs bras pour me porter; enfin l'un d'eux eut la bonne idée de me frotter le ventre à nu. Ces frictions réitérées apaisèrent sensiblement la douleur et me permirent d'aller rejoindre un canot qui me rendit à bord vers une heure. Là je me mis au lit deux heures environ, puis je me trouvai passablement soulagé de cette indisposition, assez du moins pour recevoir mes convives.

En effet, à trois heures et demie, mon canot amena M. Cyprien, Mapou-teoa et Matoua. Je fis hisser le pavillon de Manga-Reva en tête du mât, puis je le saluai de cinq coups de canon, ce qui parut flatter beaucoup la

[illegible] vanité du chef, et surtout celle de son oncle qui était bien autrement expressif dans ses démonstrations de satisfaction. Ayant appris que celui-ci soupirait ardemment après la possession d'un fusil qu'il n'osait pas me demander, j'en envoyai chercher un dont je le gratifiai. En outre, je le fis charger et tirer devant lui pour lui prouver qu'il était en bon état, et sur le désir qu'il en témoignait, je le fis charger de nouveau et le lui donnai pour qu'il le tirât lui-même. Il lâcha la détente assez bravement, tout en détournant la tête, il est vrai. Cependant il fut si enchanté de sa prouesse, qu'il se mit à sauter comme un enfant en caressant son arme avec tendresse. Désormais, me dit M. Cyprien, Matoua était à moi à la vie et à la mort. J'offris à Mapou-teoa de lui faire tirer aussi un coup de fusil; il refusa en secouant la tête d'un air visiblement effrayé. Décidément le bon prince ne m'a point paru avoir les indices de la *Combativité*, et il a bien eu raison d'adopter les paisibles préceptes de l'Évangile, car il eût fait un triste guerrier*.

On vint me prévenir que le dîner était prêt. M. Roquemaurel se joignit à nous et nous nous mîmes à table. Mapou-teoa s'y comporta fort décemment et apprit même à présenter son assiette pour la changer. Mais Matoua ne put réussir à comprendre cette manœuvre qu'il trouvait sans doute fort inutile.

Mes deux sauvages furent émerveillés de notre luxe européen et ébahis du nombre des plats qui parais-

* Notes 89 et 90.

saient à ma table, quoique le service eût été bien mesquin pour un gourmet. A ce propos, Matoua ne pût même s'empêcher de s'écrier: 1838. Août.

« Que nous étions simples, nous autres, de « plaindre les blancs quand nous voyions passer leurs « grands navires, en pensant qu'ils n'avaient rien à « manger puisqu'ils n'avaient pas d'arbres à bord ! »

Voyant Mapou-teoa mordre à belles dents le pain dont il paraissait très-friand, j'eus l'idée de lui demander comment il l'appellait dans sa langue. — « Pourquoi cette question? est-ce que nous con« naissions cela? »

Le père Cyprien me pria d'envoyer mon patron de canot, Evenot, qu'il savait être tailleur, afin de couper un patron de pantalon pour le roi. M. Roquemaurel ayant fait observer en souriant que ce patron ne pourrait pas servir à Matoua, colosse de 6 pieds de haut et gros à proportion, Mapou-teoa qui devina le sens de la plaisanterie, se mit à taper sur la bedaine de son oncle en disant: « N'est-ce pas, que « c'est-là un beau patron pour Manga-Reva? »

Mapou-teoa n'en revenait pas de l'étendue du local affecté à mon service particulier. Après s'être bien fait expliquer et répéter que tout cela était bien à moi: « Mais si tout cela est à lui, dit-il, que « reste-t-il donc aux autres? »

Quiconque n'a vu que de dehors un navire de guerre, même en Europe, ne peut se faire une idée exacte de sa grandeur. Aussi, notre dîner une fois terminé, je fis promener mes deux sauvages dans

1838. Août. toutes les parties de la corvette, du haut en bas. Ils revinrent sur le pont stupéfaits et, comme je pus en juger, épouvantés de tout ce qu'ils avaient vu. Qu'auraient-ils donc pensé et dit, s'ils avaient pu parcourir un vaisseau de ligne ou seulement une frégate de 60 canons?

Comme la nuit approchait, je congédiai mes convives. Ils voulurent en passant près de la *Zélée* saluer M. Jacquinot qui fit aussi une salve. Mais j'appris ensuite qu'ils étaient fort impatients de s'en aller et Mapou-teoa ne voulut pas même se donner la peine de monter à bord. M. Jacquinot crut entrevoir qu'il était encore sous le coup d'un sentiment de terreur assez marqué *.

M. Cyprien m'envoya par mon canot une petite idole en bois parfaitement conservée qu'il avait sauvée de l'incendie général des dieux du pays, et l'on y remarque un germe de l'art de la statuaire assez prononcé. Elle doit se trouver au Musée Naval auquel je l'ai adressée. Le matin, j'avais reçu de l'évêque un grand tamtam national qui doit être aussi au même musée **.

10. La journée fut très-pluvieuse, ce qui contraria beaucoup les travaux de MM. Thanaron et Duroch, envoyés tous les deux, l'un pour sonder les passes du S., et l'autre celle de l'O. M. Thanaron ne put que sonder très-incomplétement la passe du S. O., à cause de la houle, et il y trouva que le moindre fond était de

* Note 91.

** Notes 92, 93 et 94.

cinq brasses sur les coraux. Il ne put point non plus aborder sur l'île Kamaka qu'un violent ressac entourait de toutes parts. 1838. Août.

A dix heures et demie, je descendis à Riki-Tea, où je fus reçu comme de coutume par le brave Mapouteoa et me rendis chez M. Cyprien à qui j'offris six bouteilles de vin rouge, deux d'eau-de-vie de Languedoc et quelques boîtes de conserves d'Appert. Puis, malgré la pluie, je lui témoignai le désir de gravir sur le coteau pour avoir une vue des deux côtés de l'île, et le bon prêtre voulut bien m'accompagner. La pluie avait rendu le sentier si glissant que sans l'aide d'un naturel qui me tirait à lui avec ma canne et me soutenait ainsi, je serais tombé à plusieurs reprise dans les lieux les plus roides. Enfin, grâces à ce moyen, j'arrivai à bon port sur la crête de la chaîne, d'où je pus jouir d'une vue superbe.

A l'est s'étendait la riante vallée de Riki-Tea, résidence du roi que j'ai déjà mentionnée plusieurs fois. A l'ouest se dessinait celle de Nga-tavaka, qui lui ressemble sous beaucoup de rapports, mais qui est moins étendue et moins peuplée. Au sud s'élevait le double piton du mont Duff; celui de l'est est proprement Manga-Reva, et l'autre se nomme Mokoto.

La pointe du S. E. où est le nouveau cimetière, a nom *Kara-Ea;* l'ancien cimetière qui était un petit enclos de pierres dans la mer, près de la maison du roi, se nomme *Tea-Kaou*, la pointe du N. E. *Mataloutea*, la pointe S. O., *Toupoto* et enfin la résidence de l'évêque à Ao-Kena, *Poui-Rao.*

1838. Août. Comme nous causions ensemble, un naturel est passé, portant des pastèques. M. Cyprien en prit une qui se trouva de bonne qualité et elle nous rafraîchit à propos. Comme nous revenions sur nos pas, M. Cyprien aperçut une chèvre qui s'était hasardée à descendre de la montagne avec ses deux petits; aussitôt il mit quelques naturels à ses trousses, la mère allait un peu plus vite qu'eux et se serait facilement échappée, mais ses deux chevreaux n'avaient pas encore d'assez bonnes jambes et ils furent promptement saisis. Alors la pauvre bête entendant leurs cris, s'en vint en gambadant après les ravisseurs et nous suivit désormais d'elle-même sans qu'il fût besoin de lui faire violence. M. Cyprien m'offrit la mère et les petits, disant que ceux-ci pourraient faire deux rôtis et que la mère me fournirait du lait. J'acceptai et les envoyai à bord où toute la famille fut bientôt prise en grande amitié par les matelots, et je ne pus me résoudre à tuer les deux chevreaux, aussi je dus me passer du lait de la mère.

M. Cyprien m'assura que le roi étant le propriétaire né de toutes les terres, les naturels lui en devaient la récolte. Il avait ainsi le tiers, la moitié et souvent la totalité de tous les produits qu'il distribuait ensuite à sa fantaisie. Ses parents seuls étaient exempts de cette obligation. Jadis ceux qui auraient refusé de s'y soumettre, auraient couru risque d'être châtiés sévèrement ou même mis à mort suivant le cas. Aujourd'hui le roi ne pourrait pas employer d'autre punition envers les récalcitrants que de les

envoyer à la montagne ou de leur faire couper la barbe et les cheveux d'une manière ignominieuse. 1838. Août.

Le titre de *Motire* était particulièrement affecté au roi; car celui de *Aka-riki* ou par syncope, *Akarii*, lui était donné par les autres chefs seulement relativement, de même que celui de *Ranga-tira* était accordé à tout individu par ceux qui lui étaient inférieurs.

On m'avait dit que le mal vénérien était fréquent dans ces îles. Mais M. Cyprien m'a assuré que 8 ou 9 femmes au plus pouvaient en être infectées.

Il me montra le four qu'il a fait établir pour fabriquer de la chaux en faisant cuire les coraux; la grande fosse où sont logés un verrat et trois truies, l'espoir de la génération future de cette race d'animaux, dont on prend un grand soin en attendant leur multiplication.

Près de la maison du roi, à 2 mètres au-dessus du niveau de la mer et à 30 ou 40 mètres du rivage, je remarquai un gros bloc de basalte enfoncé dans le sol et qui était en partie couvert de polypiers coralligènes. Comme il est peu probable qu'une masse aussi considérable ait été transportée à bras d'homme, on pourrait attribuer sa situation actuelle à quelque soulèvement. Du reste, on nous raconta que le 7 novembre dernier, jour du tremblement de terre qui détruisit Valdivia, on ressentit ici plusieurs effets de marée subits et extraordinaires; mais la terre n'éprouva point de secousse.

Dès ma première promenade je m'étais assuré que

1838. Août. le Kava ou *Piper Methysticum* ne croissait pas dans l'île et la liqueur enivrante de ce nom n'était point connue.

Les cases des insulaires étaient jadis basses et étroites, et ils couchaient par terre sur des monceaux de feuilles. Les dieux seuls avaient des édifices plus grands. Aujourd'hui les cases sont plus vastes et pourvues d'estrades ou claies sur lesquelles les naturels peuvent s'étendre à l'abri de l'humidité du sol; mais ces habitations sont toujours dépourvues de portes et de fenêtres et ouvertes au premier venu, sans qu'ils aient à redouter les voleurs; ce qui annonce beaucoup de bonne foi chez ce peuple.

Devant chaque demeure est un grand four en terre dans lequel ils entassent les fruits à pain, bananes et taro qu'ils laissent fermenter pour en faire leur provision d'hiver. Ce sont là leurs vrais greniers et ils mettent leur amour-propre à ce que leur trou soit le mieux garni de provisions.

L'espèce de *Bidens* si commune dans tous les autres archipels de l'Océanie s'est aussi répandue à Manga-Reva. Les naturels attribuent son introduction à Beechey, et M. Cyprien à Mauruc, mais je partage plutôt l'opinion des premiers *.

1. Avant de renvoyer M. Amand Chausson dans son île de Taravaï, j'ai encore obtenu de lui quelques détails dont voici le résumé.

Sur Manga-Reva on compte 1,600 âmes, 180 sur

* Notes 95, 96, 97, 98 et 99.

Taravaï, 200 sur Ava-Marou, 100 sur Ao-Kena; enfin une douzaine sur Anga-Kawita, jadis inhabitée et *tabou* (sacrée), attendu qu'elle était réservée pour la sépulture des rois. 1838. Août.

Aujourd'hui tous les actes de mariage, de décès et de naissance sont enregistrés et tenus au courant par les missionnaires. Presque tous les habitants se trouvent sur les registres de baptême, avec les indications de leurs père et mère, et de leur mère au moins quand ils étaient illégitimes, ce qui annonce qu'ils reconnaissaient une espèce de contrat, même dans leur état primitif.

Dans le principe, les missionnaires eurent beaucoup de peine à régulariser les mariages, tant à cause des concurrences de la part des femmes et des obstacles de parenté, qu'à cause des enfants déjà nés; mais les naturels s'exécutèrent de bonne grâce, et même ceux qui étaient habitués à courir la nuit, pour se livrer à la débauche, s'amendèrent et adoptèrent une conduite régulière. Il est à remarquer qu'excepté pour ce motif, les naturels ne se hasardaient jamais à sortir la nuit, de crainte des esprits, des revenants et aussi de leurs ennemis.

Toute la journée il a fait très-mauvais temps, le vent a régné du sud avec force, accompagné de rafales et d'une pluie abondante et continuelle. La mer a brisé avec force à la plage comme sur les récifs extérieurs. Tous les travaux ont été forcément suspendus et j'ai été réduit à garder le bord toute la journée. C'est vraiment chose remarquable que de

1838. Août. voir combien ces îles situées sous le tropique du capricorne se ressentent déjà des temps orageux et des vents impétueux de la zone tempérée australe *.

12. C'était aujourd'hui dimanche, le jour que j'avais désigné pour aller assister, avec les états-majors et les équipages des deux corvettes, à une messe célébrée par M. l'évêque. J'avais engagé tous ces Messieurs à m'accompagner à cette cérémonie, en leur faisant observer que ce n'était point un ordre de ma part, mais seulement une invitation. Tous, au reste, s'y rendirent, et même deux ou trois personnes qui appartenaient au culte protestant.

Les préparatifs avaient été faits en conséquence et bien que le mauvais temps continuât, je crus devoir tenir ma parole à MM. les missionnaires, sachant tout l'intérêt qu'ils attachaient à cette démonstration. A neuf heures et demie, je m'embarquai dans le grand canot accompagné de tous les officiers en grand uniforme comme moi, et de 40 hommes de l'équipage, dont 20 armés de mousquets suivirent dans la chaloupe. La même nanœuvre eut lieu sur la *Zélée*. Puis cette petite escadrille avec ses pavillons au vent, se dirigea sur Manga-Reva. Les deux corvettes avaient été elles-mêmes pavoisées du haut en bas.

Sur les dix heures les embarcations abordèrent à Riki-Tea, et le brave Mapou-teoa vint nous y recevoir. Pour nous saluer, il fit tirer plusieurs coups de

* Note 100.

fusil et amena son pavillon à diverses reprises. MM. les missionnaires vinrent m'annoncer que je serais obligé d'attendre encore une heure environ l'arrivée de M. de Nilopolis, attendu que par suite d'un malentendu aucun prêtre n'était resté à Ao-Kena pour dire la messe à son troupeau et qu'il s'était vu obligé d'y retourner pour s'acquitter lui-même de cette cérémonie. 1838. Août.

Bien qu'un peu contrarié de ce retard, je pris mon parti, et me mis à me promener paisiblement avec M. Jacquinot sur le Malaï-Royal; tandis que les naturels avec une admiration mêlée de quelque crainte, considéraient tous nos brillants uniformes et les fusils étincelants du détachement armé. Jamais ils n'avaient eu que le spectacle de la petite troupe de Beechey; plusieurs encore en gardaient le souvenir ainsi que des effets terribles de leurs armes. Aussi cette vue ne pouvait-elle manquer de leur inspirer une certaine terreur.

Enfin l'évêque arriva; après les salutations ordinaires, nous nous dirigeâmes tous avec la troupe vers l'autel où la messe allait être célébrée. Il avait été élevé en plein air devant la chapelle, et décoré par les pavillons des deux corvettes qui formaient une espèce de tente de diverses couleurs, sous une voûte de Pandanus. Grâces à cet abri, on put défier les grains de pluie qui continuaient à se succéder de temps en temps. Pl. XLIV.

Les officiers des deux corvettes se placèrent au premier rang sur la droite, et le roi et ses oncles sur

la garde. Ensuite venaient tous les naturels; bien entendu que les hommes se trouvaient d'un côté et les femmes de l'autre. Les matelots sans armes étaient rangés sur deux files dans l'intervalle; enfin les hommes armés étaient placés tout-à-fait en arrière avec les capitaines d'armes à leur tête pour les commander.

M. l'évêque, assisté de deux missionnaires, dit sa messe qui dura environ une heure. De temps en temps les naturels chantaient dans leurs rangs des versets d'une hymne composée par les missionnaires; ces chants simples et paisibles qui avaient toujours lieu dans un unisson parfait produisaient un effet touchant. Parmi nous, personne ne put manquer d'en être vivement impressionné; même ceux qui, par habitude ou par tempérament, se trouvaient le moins susceptibles de pareilles sensations. Sans doute après les hommes religieux, ceux qui étaient le plus à même d'admirer ce spectacle devaient être les personnes qui pouvaient comparer l'état actuel de ces naturels élevant leurs prières au trône de l'être suprême, suivant un culte doux et plein d'humanité, avec les rites barbares et sanguinaires que leur commandait leur religion primitive.

Au moment de l'adoration, une décharge générale de mousqueterie eut lieu et produisit une vive impression sur les naturels: les femmes et les enfants poussèrent même quelques cris d'effroi qui furent bientôt réprimés. Par mon ordre, une salve d'artillerie fut tirée par les corvettes, mais le vent qui soufflait

avec force, l'empêcha de retentir dans les montagnes de l'île comme elle n'eût pas manqué de le faire par un temps calme. 1838. Août.

La messe dite, l'évêque adressa d'abord aux Français une petite allocution pour les remercier de l'assistance qu'ils avaient bien voulu porter aux travaux des missionnaires ainsi que des dons que nous leur avions faits à eux et aux naturels. Ensuite il fit une sorte d'allusion aux dangers que nous avions courus, déclarant que la providence nous avait sans doute arrachés aux glaces prêtes à nous ensevelir, dans le dessein de nous conduire à Manga-Reva, pour nous mettre à même de favoriser l'œuvre des missionnaires, par notre influence et nos exemples, comme pour donner un éclatant démenti aux calomnies des ennemis de la France et de la religion catholique. En prononçant cette petite harangue, le bon prélat était si ému qu'il fut souvent obligé de s'interrompre et de se répéter.

Enfin il s'adressa dans la langue du pays aux naturels, et cette fois ayant repris tout son aplomb, il les entretint durant près de vingt minutes avec beaucoup d'aisance et d'énergie. Sans doute, ce qu'il leur dit leur fit une vive impression, car ils observèrent un profond silence et restèrent encore un moment comme atterés sous le coup de ses paroles.

Tandis qu'il dépouillait ses ornements pontificaux, je fis faire quelques tours d'exercices à nos soldats. Les naturels étaient enthousiasmés de ce spectacle et

1838. Août. poussaient des cris de joie et d'admiration. Puis tout le monde se rembarqua pour les corvettes à l'exception des officiers qui voulurent rester à terre à se promener *.

Pour moi, je montai le grand canot de l'*Astrolabe* en compagnie de M. l'évêque, des abbés Liausou, Laval et Armand, et de MM. Jacquinot, Dubouzet et Roquemaurel. Le trajet dura plus d'une heure à cause du vent et de la houle assez forte. Aussitôt arrivés, nous nous mîmes à table; le dîner fut assaisonné par une douce gaieté et la plus franche cordialité; malgré ma modeste cuisine, mes convives depuis longtemps sevrés des jouissances de la civilisation, se régalèrent sans doute beaucoup plus qu'ils ne l'auraient fait en Europe à la table somptueuse d'un ministre ou d'un financier. En outre, ils semblaient tous si heureux de se retrouver avec des compatriotes que nous ne pouvions pas nous empêcher nous-mêmes d'être sensibles à leur joie.

Un peu avant quatre heures, je renvoyai le grand canot aux ordres des missionnaires pour les reporter sur Manga-Reva où ils voulaient retourner, et je passai le reste de la journée à bord, où le mauvais temps me consigna.

Le soir, une missive de M. Cyprien m'annonça avec tous les ménagements possibles qu'une tentative contre la pudeur des beautés manga-reviennes avait été faite par un de nos matelots, et il invoquait

* Notes 101, 102, 103, 104, 105 et 106.

mon autorité pour prévenir le retour d'une pareille action. Après un plus ample informé, je découvris que l'affaire se réduisait à ce qu'un marin par plaisanterie et sans aucune intention avait fait semblant de poursuivre une femme. Je répondis dans ce sens au bon abbé, et lui annonçai qu'en outre il pouvait être tranquille, puisque je comptais remettre à la voile dès le surlendemain, si le temps le permettait. 1838. Août.

Le vent du S. O. souffle encore avec force et la mer brise avec violence sur les récifs. Cependant je me décide à aller faire mes adieux à M. l'évêque; à sept heures et demie, je m'embarque dans le grand canot avec MM. Roquemaurel * et Gervaize, je dépose avec quelque peine mes deux serviteurs sur la porte de Manga-Reva pour aller laver mon linge et me ramasser du pourpier. Puis une belle brise nous pousse rapidement vers Ao-Kena. J'accoste la goëlette anglaise *the Friends*, pour rendre ma visite au capitaine Rugg qui paraît enchanté de cette démarche de ma part et m'en témoigne sa joie par un salut de neuf coups de canon à mon arrivée ainsi qu'à mon départ. En France on n'en aurait pas accordé davantage à un vice-amiral. 13.

Son navire était vraiment beau dans son espèce, très-large et armé de six caronades de douze, plus quatre petits canons de quatre et trois livres de balles. La grande chambre spacieuse et bien emmena-

* Note 107.

1828. Août. gée était revêtue sur toutes ses parois de fusils, de pistolets, de sabres et de haches d'armes entre-croisées, qui donnaient à ce navire un air guerrier et presque corsaire. Rugg m'avoua qu'il avait 400 mousquets presque tous de fabrique anglaise, achetés à Valparaiso au prix de 4 piastres la pièce. Tout cela, ajouta-t-il, était destiné à des échanges avec les sauvages. Il partait le samedi suivant toujours pour Rapa avec M. Jacobs, mais cette fois il comptait de là se rendre à Taïti, puis aller à Vavao et ensuite aux îles Viti.

En descendant à Ao-Kena, je passai d'abord chez M. Jacobs pour lui rendre ma visite. Il en fut si content qu'il voulut me montrer toutes ses perles. Il me fit d'abord voir celle qu'il venait d'acheter de Marion; elle était vraiment fort belle et il comptait en tirer 1,500 piastres; puis il me montra un petit bocal plein de perles dans les prix de 10 à 100 piastres, suivant leur taille et leur pureté; enfin trois livres environ de mitraille qu'il comptait vendre au prix de 80 francs l'once. En outre, je vis chez lui deux perles difformes, fort grosses et d'une belle eau; enfin une perle de la grosseur d'un œuf de pigeon mais à moitié engagée dans la nacre de sa coquille. C'eût été une pièce hors de valeur si elle eût été complète. L'écaille de tortue, m'assura-t-il, se vendait 10 piastres à Taïti et à peu près autant sur les côtes d'Amérique; mais en Chine elle atteignait jusqu'à 20 ou 25 piastres. L'intention de Jacobs était de suivre Rugg jusqu'à Boua ou Viti-Lebou, pour reconnaître les

lieux, puis s'en retourner en France afin de détermi- 1838. Août.
ner quelque armateur à équiper un navire à frais communs avec lui et revenir faire en ces mers le commerce de l'écaille et du bois de Sandal.

Il m'accompagna ensuite chez l'évêque avec qui je causai un instant, puis je sortis pour faire un tour dans son île, après lui avoir promis d'être de retour à midi pour déjeûner. Accompagné de MM. Roquemaurel et Gervaize et du matelot Bernard qui portait ma boîte, je commençai à me mettre en marche. Nous traversâmes d'abord l'arcade percée, puis nous suivîmes le revers méridional de l'île, le long de sa chaîne basaltique et bien tapissée de fougères et d'arbustes verdoyants, mais peu variés.

En passant devant l'aiguade, j'ai trouvé les matelots de la *Zélée* occupés à laver leur linge. Ils m'ont appris que quand ils travaillaient à y faire l'eau, le bassin de la source ne suffisait qu'au chargement de la moitié de la chaloupe. Ensuite ils étaient obligés durant quatre heures d'attendre qu'il se remplît de nouveau. On eût évité cet inconvénient en élargissant suffisamment le réservoir.

Nous continuâmes ensuite notre route le long de la mer, mais comme la marée était haute, nous trouvâmes des endroits où nous ne pûmes passer que très-difficilement; car les naturels ne se sont pas donné la peine de pratiquer un sentier sur la terre, préférant, sans doute, se mettre dans l'eau quand la mer est haute.

Non loin de la pointe ouest de Ao-Kena, nous

1838. Août. trouvâmes l'établissement de pêche de Jacobs, consistant en une petite maisonnette en bois entourée de plusieurs amas de nacre. Tout près, je remarquai un magnifique Barringtonia isolé, portant quelques-unes de ces brillantes fleurs dont la forme est si singulière et quelques maigres plantations de carottes, de choux et de baricots ; ces derniers sont dévorés par les chenilles. On éprouve un sentiment de surprise en retrouvant ces végétaux si vulgaires dans notre Europe égarés parmi les figures si étranges des plantes indigènes de l'Océanie.

Enfin nous doublâmes la pointe ouest d'Ao-Kena et fûmes bientôt de retour chez l'évêque. Durant cette dernière partie du trajet, dans une petite fente entre les rochers maritimes, nous découvrîmes un crâne bien conservé qui se trouvait encore sans doute là par suite des anciennes coutumes du pays ; car les naturels déposaient le plus souvent les cadavres de leurs morts dans les grottes au bord de la mer. M. Gervaize voulut bien se charger de cette relique pour la porter à notre phrénologiste.

A midi précis, je rentrai au manoir épiscopal, un peu fatigué de ma course en plein soleil, et de plus pourvu d'une bonne dose d'appétit. Aussi fis-je grand honneur au repas, quoique le menu se réduisît à des poules rôties ou bouillies, du chevreau en partie rôti, avec du vin de qualité très-médiocre. Mais tout cela me parut délicieux ; tant est vrai ce proverbe qui dit : *Il n'est meilleure sauce que l'appétit.*

Les convives étaient M. l'évêque, MM. Guillemard,

Latour, Dubouzet, Roquemaurel, Gervaize, Jacobs, Rugg et moi. 1838. Août.

Le repas fut très-gai et j'y recueillis encore divers renseignements, surtout sur l'établissement des missionnaires à Gambier, et sur les mauvais traitements qu'essuyèrent MM. Laval et Carret, à Taïti, de la part des habitants à l'instigation des méthodistes et particulièrement de M. Pritchard. M. Jacobs, qui paraissait fort indigné de la conduite des missionnaires anglais, s'étendit longuement sur ce dernier chapitre, surtout quand Rugg se fut retiré. Avant de quitter ces îles, je donnerai d'une manière succincte le résumé de ces conversations.

Au reste, ce que j'appris en cette occasion, acheva de me fixer sur la direction ultérieure de ma route. Déjà la triste expérience que j'avais faite en m'obstinant à vouloir atteindre l'île de Pâques, et le temps précieux que j'avais perdu dans cette tentative, m'avaient dégoûté de poursuivre ma route par les parallèles de 28 à 23°, pour aller reconnaître les îles de Vavitou, Rimatera, Mangia et Raro-Tonga, comme je l'avais proposé dans mon projet de voyage. Ce n'étaient d'ailleurs là que des points sans importance et désormais peu dignes d'intérêt, car je ne pouvais y trouver aucune ressource pour mes équipages, sans compter qu'il me faudrait peut-être consumer le reste de la belle saison de ces contrées dans une lutte stérile contre les vents.

Je sentis qu'il y avait bien plus d'avantage à aller visiter les groupes des îles Marquises ou Nouka-Hiva

1838. Août. qu'aucune des expéditions françaises n'avait parcourues. Les peuples y étaient encore à leur condition primitive, et j'étais persuadé que c'était là seulement que le capitaine Du Petit-Thouars avait dû conduire ses missionnaires, comme au vrai chef-lieu de cet archipel.

Il était d'ailleurs intéressant de savoir comment les naturels s'étaient conduits avec eux après le départ de la frégate et même de leur offrir notre protection, s'ils en avaient besoin.

Enfin ce que je venais d'apprendre au sujet des missionnaires qui avaient passé à Taïti, me donnait lieu de croire que l'honneur du pavillon me commandait d'aller sur les lieux, sinon pour en tirer moi-même vengeance, du moins pour recueillir des renseignements positifs au sujet de cette triste affaire, en informer mon gouvernement et menacer la reine et les chefs d'un châtiment exemplaire de l'outrage commis envers des citoyens français.

D'ailleurs, dans la route de Manga-Reva à Nouka-Hiva et de Nouka-Hiva à Taïti, je ne pouvais manquer dans l'archipel des Pomotou, d'avoir occasion de faire plus d'une rectification utile à l'hydrographie.

Cette résolution une fois arrêtée, j'en fis part à M. l'évêque en secret et lui recommandai le silence à cet égard; car j'avais déjà adopté le parti invariable de ne jamais faire connaître à l'avance le lieu où je comptais me diriger, parti que j'ai constamment suivi dans le cours de ma campagne et dont j'ai eu maintes

fois lieu de m'applaudir. Par là, j'ai su m'éviter bien des inconvénients et des désagréments, ce que comprendra facilement tout homme qui aura commandé un navire de guerre dans une navigation lointaine et active, sans que j'aie besoin d'entrer dans de plus grands détails. 1838. Août.

Le brave évêque fut ravi de cette résolution de ma part, et m'engagea surtout à représenter vivement au ministre qu'en ce cas il fallait des mesures promptes et énergiques pour imposer aux sauvages, et rabattre l'insolence des missionnaires anglais ou américains. Il déplorait amèrement l'issue des négociations de M. Du Petit-Thouars à Hawaïi, et surtout son consentement à l'expulsion de MM. Short et Bachelot de cet archipel; il eût préféré que rien n'eût été fait et que ces missionnaires fussent restés sous le poids des persécutions auxquelles ils avaient été jusqu'alors en butte; car il y avait toujours moyen d'en appeler, mais d'après ce qui était arrivé, il semblait qu'on eût donné l'assentiment au bannissement des catholiques. Il faut observer, il est vrai, que M. Du Petit-Thouars, n'ayant pas d'ordres positifs de son gouvernement, crut devoir avec quelque raison se contenter de la demi-mesure qu'il adopta.

Comme il était déjà trois heures et demie, je pris congé de MM. de Nilopolis, Guillemard et Latour qui me renouvelèrent tous leurs remerciements et leurs vœux pour le succès futur de nos opérations. L'évêque fit encore porter dans mon canot un mouton et trois chevreaux. M. Latour, fidèle à la promesse qu'il m'a-

1838. Août.

vait faite, me remit un vocabulaire de la langue de Manga-Reva, contenant 7 ou 800 mots divers. Je lui sus un gré infini de ce cadeau qui était un document très-précieux pour mes études de philologie océanienne.

Malgré le vent, une dernière bordée favorable nous porta sur Manga-Reva, où je débarquai à cinq heures. Là je fis mes derniers adieux à MM. Cyprien, Laval et Armand, puis à S. M. Mapou-teoa qui m'avait encore amassé quelques centaines de cocos pour emporter. Mais craignant de faire échouer mon canot, je n'en pris qu'une quarantaine, lui promettant d'envoyer chercher le reste le jour suivant, si je ne partais pas.

Je ramenai avec moi les charpentiers des deux bâtiments qui avaient constamment travaillé au canot des missionnaires; la besogne était bien avancée et les ouvriers de M. l'évêque pouvaient facilement faire le reste. Au moins notre visite à Manga-Reva n'aura pas privé la mission de son unique navire, et ce sera un regret de moins pour moi.

Notre retour à bord fut très-pénible à cause du vent et de la mer contraire. Ces inconvénients rendront toujours très-désagréable le mouillage de Manga-Reva. Sur celui qui est placé entre Ao-Kena et Aka-Marou, on serait bien a portée de la première de ces îles, mais alors on est très-éloigné de Manga-Reva, et si l'on en excepte l'eau, Ao-Kena est trop petit pour jamais offrir de grandes ressources*.

* Notes 108 et 109.

Le vent du S. O. est tombé dans la nuit, et il est venu souvent dans la journée de petites risées de l'E. S. E., mais si faibles, si variables qu'avec la grosse houle qui règne encore, j'ai jugé qu'il serait peu prudent de tenter de sortir des brisants qui cernent ce groupe. En conséquence, une fois le dîner de l'équipage terminé, j'envoyai prendre les cocos du digne Mapou-teoa, et permis à plusieurs officiers d'aller encore à terre. 1838. 14 août.

Moi-même, vers trois heures, je me suis décidé à aller faire un tour avec le capitaine Jacquinot aux environs de l'aiguade située près de nous sous le mont Duff. Nous n'avons pas pu accoster sans être complétement trempés par le ressac, mais nous avons pris gaiement notre parti. Un peu plus loin vers l'est de notre aiguade, nous avons trouvé un ruisseau d'une eau plus abondante et qui serait, je pense, plus commode à faire; devant cet endroit le récif est mieux tranché et ne se prolonge pas jusqu'au rivage en pâtés de coraux tranchants et isolés, comme devant l'autre cours d'eau.

Nous avons examiné quelque temps de jolies plantations de bananiers, de mûriers à papier, de Taros, de Dracænas et parcouru de beaux ombrages d'arbres à pain, de cocotiers et de Pandanus; nous avons cherché vainement des insectes, ce qui nous a prouvé que ce terrain est très-pauvre pour l'entomologie, même encore plus que Taïti. J'ai fini par accoster quelques naturels et je leur ai demandé les noms indigènes de quelques végétaux qu'ils m'ont donnés ainsi qu'il suit :

1828. Août.

Ici le Thespesia est *Miro*; le Saccharum sauvage, *Kakao*; le Broussonetia, *Pouri*; le Bidens, *Tarou*; une graminée rampante que je crois être le Thuarea, *Pori-rouaine*; une composée à fleurs jaunes, *Toutake-Pouaka*; l'Achyrantes, *Tarake*. Enfin le Barringtonia speciosa, *Houtou*, comme à *Taïti*.

A propos de cette dernière espèce d'arbre, j'en trouvai un magnifique individu tout près de la grève, que je crus très-convenable pour les mesures que m'avait recommandées feu mon ami le célèbre botaniste De Candolle. Son tronc, à 1 mètre 25 centimètres au-dessus du sol, se trouva être de 3 mètres 25 centimètres; il conservait cette grosseur jusqu'à 6 mètres de hauteur, puis il se divisait pour former une large cime d'environ 25 mètres de diamètre en tout sens.

Près de là, je remarquai aussi un Aleurites (*Rama*), dont le tronc avait 2 mètres 45 centimètres de contour, mais ne s'élevait que de 2 mètres 5 décimètres jusqu'aux ramifications.

J'aperçus par hasard quelques pieds de Ricinus; le naturel me donna pour ce végétal le nom de *Parama-Kirita*, que j'avais inscrit comme indigène, ou *Mahoï* (*Maodi* des Zélandais), content d'avoir ajouté un nouveau mot à ceux que j'avais appris. Mais Baur qui portait ma boîte, ayant prononcé à ce sujet le nom de *Palma-Christi*, un trait de lumière vint me frapper; je tentai de faire répéter à un sauvage ces deux mots latins, il me répéta distinctement *Parama-Kirita*. Il me fut impossible dès-lors de

douter de l'origine étrangère de cette plante. Je rapporte ce fait comme un exemple frappant des erreurs dans lesquelles il est facile de tomber en pareille circonstance. 1838. Août.

A cinq heures, je m'en retournai, mais comme d'habitude je ne pus rallier mon bord sans être complétement mouillé par la lame. Les naturels qui savaient que ce devait être notre dernier jour chez eux, étaient venus le long de la corvette plus nombreux que jamais, pour essayer de se procurer encore quelques bagatelles par des échanges. Mais leurs prix avaient plus que quadruplé depuis les deux premiers jours, et les acheteurs devenus aussi plus nombreux pestaient contre les sauvages. C'est pourtant un inconvénient auquel ils doivent s'attendre pendant toute la campagne. La concurrence est grande sur les deux navires, et d'un autre côté les naturels ont si peu de besoins, qu'ils ne tardent guère à devenir plus exigeants dès que leurs premiers désirs sont satisfaits.

Pour moi, bien décidé à partir le jour suivant, j'employai la soirée à mettre ordre à mes affaires. Mais avant de quitter définitivement ces lieux, je vais encore présenter quelques détails qui n'ont pu trouver place dans le récit des faits passés à Manga-Reva *.

* Notes 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122 et 123.

CHAPITRE XXIII.

Sur les missionnaires. — Détails sur Manga-Reva.

Ce groupe fut découvert en 1797 par le capitaine Wilson qui transportait sur son navire, le *Duff*, les missionnaires anglais destinés à convertir les peuples de l'Océanie. Ce navigateur ne chercha point à y aborder et lui donna le nom de *Gambier*, amiral anglais, l'un des plus fervents appuis de la société des missionnaires à Londres.

On n'a pas eu connaissance que ces îles aient été visitées jusqu'au capitaine Beechey, qui en 1826 y mouilla le premier et ne fit qu'y mettre le pied. Il fut d'abord assez bien accueilli par les naturels, mais une rixe s'engagea, et Beechey dut recourir à ses mousquets et même à ses canons. Quelques indigènes furent tués, et dès ce moment toute espèce de relations cessa de part et d'autre.

Cependant le capitaine Beechey fit lever un plan de ces îles aussi détaillé qu'on pouvait le désirer, eu

égard au temps qu'il lui fut permis d'y consacrer, et recueillit quelques observations curieuses. Il faut remarquer surtout celle qui atteste que les femmes de ce groupe, contrairement à ce qui se passait dans la plupart des archipels voisins, se maintenaient chastes et réservées avec les étrangers.

Le passage de Beechey laissa des traces profondes dans l'esprit des naturels. Bon nombre parmi ceux-ci portent encore gravées sur leurs épaules les épaulettes qu'ils se firent tatouer, soit pour perpétuer la mémoire de cet événement, soit parce que cet ornement leur parut honorable. Cette époque, du reste, est devenue pour ces insulaires une véritable ère à laquelle ils rapportent tous les faits arrivés auparavant comme ceux qui ont eu lieu plus tard.

Il paraît que quelques petits navires employés à la pêche des perles, voulurent tenter la fortune à *Gambier ;* mais les naturels se montrèrent constamment hostiles et peu traitables, soit par suite de leurs dispositions naturelles, soit aussi qu'ils eussent conservé quelque rancune des procédés de leurs premiers visiteurs. Enfin, il est possible et même probable d'après les exemples dont nous avons déjà parlé et qui eurent lieu de temps en temps avant notre arrivée, que les Européens aient mérité par leur conduite une fâcheuse réception. Aussi ces sauvages avaient-ils généralement la réputation d'hommes dangereux et farouches.

Le 7 avril 1834, deux des missionnaires catholiques de la maison de Picpus, à Paris, qui avaient

quitté leur patrie pour travailler à la conversion des peuples de l'Océanie, MM. Laval et Carret, amenés des rives de l'Amérique sur un navire anglais, abordèrent aux îles *Gambier* ou *Manga-Reva*, et nonobstant la réputation des habitants, ils se proposèrent d'y commencer leur œuvre de dévouement. Le canot qui les portait tenta vainement d'aborder sur l'île Aka-Marou, à cause des récifs qui la défendaient. Le hasard seul les dirigea sur l'île voisine d'Ao-Kena. Les habitants les reçurent froidement, mais ils n'en essuyèrent point de mauvais traitements. Les nouvelles doctrines que prêchaient les prêtres ne produisaient qu'un étonnement stérile sur les insulaires qui pouvaient à peine les comprendre, tant elles faisaient disparate avec leur mœurs, leurs habitudes et leurs croyances.

Cependant les hommes du peuple et surtout les femmes prêtèrent peu à peu plus favorablement l'oreille à des dogmes qui rapprochaient toutes les conditions et tendaient à abolir des prohibitions sévères et injurieuses. En outre on voyait des hommes désarmés et inoffensifs attaquer de front les dieux du pays sans qu'ils en fussent foudroyés, sans même qu'il leur arrivât aucun mal; enfin mettant utilement à profit certaines notions médicales, ils eurent le bonheur de guérir quelques malades. Cette dernière considération acheva de désarmer tout-à-fait la colère des naturels.

Ceux-ci en vinrent à offrir spontanément à leurs hôtes des vivres et une cabane, puis ils les traitèrent

avec amitié et respect, enfin ils se laissèrent baptiser; et la majeure partie d'Ao-Kena fut bientôt chrétienne.

Encouragés par un succès aussi inespéré, les apôtres entreprirent d'aller convertir les habitants des autres îles. Manga-Reva étant la plus grande, la plus peuplée, et de plus la résidence du chef dont le groupe entier reconnaissait les lois et la souveraineté; c'était un point de la plus haute importance pour la réussite de leurs projets. Les missionnaires s'y rendirent sur une frêle embarcation; mais à peine y furent-ils débarqués que le peuple excité par quelques fanatiques les reçut à coups de pierres. Non content de cet outrage, on voulut les exterminer. Poursuivis et traqués, les dignes missionnaires qui étaient préparés au martyre, si telle était la volonté du ciel, jugèrent cependant avec raison qu'il serait plus utile pour le succès de leur cause de chercher à sauver leur vie. Dans leur fuite ils purent gagner les hautes graminées qui couvrent les flancs du mont Duff, et ils y trouvèrent un abri protecteur contre les poursuites de leurs persécuteurs. Ceux-ci, dans la rage qui les animait, mirent le feu aux roseaux, dans l'espoir que les blancs ne pourraient pas échapper à ses atteintes. Mais le vent, tout en excitant l'incendie, suscita aussi des tourbillons d'une fumée épaisse qui déroba les fugitifs à la vue des sauvages; grâce à cette circonstance favorable, ils purent s'élever dans la montagne, et vers deux heures du matin ils parvinrent au sommet.

De temps en temps, aux lueurs de l'incendie qui couvrait les flancs de la montagne, ils purent distinguer les bandes de sauvages en armes qui les cherchaient pour les égorger. Mais ce n'était pas tout; exténués de fatigue et de faim, ils étaient torturés par une soif ardente sans voir la possibilité d'être soulagés. S'armant de courage et de patience, ils se préparèrent à passer la nuit parmi les ruines d'une méchante cabane située près de la cime du mont, lorsqu'un bruit soudain vint ranimer leurs frayeurs. C'était sans doute l'ennemi qui approchait, et cette fois il ne leur restait plus qu'à recommander leur âme à Dieu; c'est ce qu'ils firent en effet. Cependant ils remarquèrent bientôt que le bruit partait toujours du même endroit et ne se rapprochait point. Ils prêtèrent l'oreille attentivement et reconnurent enfin que c'était le murmure d'une petite cascade qui tombait contre les rochers. Leurs craintes se changèrent en actions de grâces à la providence qui leur envoyait déjà un soulagement inattendu dans leur détresse.

Les sauvages, ennuyés de l'inutilité de leurs recherches, s'étaient retirés chacun chez eux. Alors les missionnaires purent réussir à sortir de leur retraite, et avec de grands soins et beaucoup de prudence, ils purent retrouver leur canot qui avait été échoué au rivage, et s'en retournèrent à Ao-Kena.

Ils laissèrent ensuite s'écouler un certain intervalle pendant lequel ils accrurent encore leur renommée d'hommes utiles et chers à la divinité. Une circonstance heureuse avança beaucoup leurs affaires.

Le fils d'un des principaux chefs de Manga-Reva étant allé faire un tour à Ao-Kena, y tomba dangereusement malade, les missionnaires lui prodiguèrent tous leurs soins et eurent le bonheur de le sauver.

Le bruit de ce succès miraculeux se répandit à Manga-Reva, chacun en fut ému, et le roi Mapou-teoa désira lui-même les voir. On se doute bien qu'ils se rendirent avec empressement à ses désirs, et cette fois ils furent favorablement accueillis. Aussitôt ils se mirent à prêcher leur doctrine. Il est digne de remarque que les hommes des classes supérieures furent les premiers à comprendre et à goûter les vérités qu'on leur annonçait. A leur tête se distinguait Matoua, l'oncle du roi, grand-prêtre et sacrificateur qui abandonna ses pratiques pour embrasser le christianisme avec un empressement inoui. On ne peut douter que son exemple n'en ait entraîné bon nombre d'autres, particulièrement dans la classe du peuple. Les baptêmes commencèrent à avoir lieu et se succédèrent rapidement. Les habitants d'Aka-marou se rangèrent bientôt à la foi nouvelle. Ceux de Taravaï furent les plus tardifs et leur conversion ne datait encore que de deux ans lors de notre passage.

Au milieu de ces succès, les missionnaires un moment arrêtés dans leur marche triomphante par des persécutions imprévues, furent obligés encore une fois de se retirer à Ao-Kena, dont les naturels continuèrent de rester fidèles, après avoir été les premiers à écouter leurs prédications.

Ils attendaient donc une nouvelle circonstance qui leur permît de recommencer leurs labeurs évangéliques; et elle ne tarda pas à se présenter. L'équipage d'une goëlette américaine (sans doute celle de ce Bill dont il a déjà été question) vint à Manga-Reva pour la pêche des perles, et ne tarda pas à maltraiter les naturels; après avoir souffert quelques temps, ceux-ci, poussés à bout, se réunirent pour repousser les étrangers. Un engagement eut lieu, mais les effets des armes à feu épouvantèrent tellement Mapou-teoa qu'il eut recours à l'intervention des missionnaires, qui réussirent par leur zèle, leurs prières et leurs remontrances à persuader au capitaine du navire de se retirer. Les sauvages avaient pris dans le combat deux matelots qu'ils se préparaient à massacrer. Mais les missionnaires les réclamèrent et leur fournirent durant la nuit les moyens de s'enfuir sur leur navire.

Cette action eût pu leur attirer à eux-mêmes la colère des indigènes; mais ceux-ci furent sans doute si satisfaits d'être délivrés de leurs ennemis qu'ils ne s'en tinrent point offensés. Au contraire, ils furent tellement sensibles au service important qu'ils venaient de recevoir des missionnaires, qu'ils les regardèrent dès-lors comme des êtres d'une nature réellement supérieure. Dès ce moment les deux prêtres obtinrent une influence sans bornes dans ces îles, et peu à peu tous les naturels se firent successivement chrétiens catholiques.

Deux ans après MM. Laval et Carret, arriva l'évêque lui-même avec un renfort de missionnaires et

M. Latour. La conduite et les manières du prélat furent si douces, si conciliantes et si persuasives, qu'il sut gagner tous les cœurs. Sa tenue pleine de dignité et la pompe des cérémonies n'ajoutèrent pas peu à l'attachement que les naturels ressentaient pour leur nouveau culte.

Les missionnaires non contents d'avoir réformé le moral de ces hommes, s'occupèrent aussi avec activité des améliorations matérielles. Par leurs soins, des plantes nouvelles furent introduites, celles qu'ils possédaient déjà furent mieux cultivées, des animaux inconnus leur furent apportés et nourris avec soin pour leur assurer de nouvelles ressources à l'avenir. Les cabanes devinrent plus logeables; enfin des efforts furent tentés pour leur ménager des habillements plus solides que ceux qu'ils avaient auparavant.

Toujours ces missionnaires se montrèrent empressés de secourir et d'aider de tous leurs moyens les naturels dont ils avaient pris la direction. En même temps, toujours simples et modérés dans leurs besoins, contents de la modeste soutane blanche qui était le costume de leur ordre, ils savaient aussi se borner aux aliments du pays et même aux mêts que les naturels leur avaient préparés. Toute leur ambition, tout leur luxe, je l'ai déjà dit, se réduisaient à la construction d'édifices plus imposants pour le culte divin. Si en cela ils se trompaient, il faut du moins convenir que ce n'était point par suite de passions mesquines et égoïstes.

Par cette conduite sage, louable et modeste, ils avaient réussi à se concilier l'estime et l'attachement des naturels qui les considéraient comme leurs véritables pères. Leur respect et leur enthousiasme pour M. de Nilopolis ne pouvait pas être surpassé. Presque tous mes compagnons s'unirent à moi pour applaudir aux succès de nos dignes compatriotes; et je crus m'apercevoir que les étrangers eux-mêmes, Anglais ou Américains, nonobstant leurs préjugés et leurs préventions religieuses et nationales, ne pouvaient s'empêcher de rendre justice à la conduite exemplaire, à la modestie et à la charité sans bornes de nos missionnaires, vertus qui contrastaient si fort avec la cupidité, l'orgueil, l'intolérance des méthodistes, vices arrivés à un tel degré qu'ils étaient devenus le sujet de la réprobation universelle.

Le bruit des succès de la mission française se répandit jusqu'à Taïti, et la conduite de ces nouveaux apôtres toucha vivement les habitants de cette île déjà bien fatigués des leurs et de leurs exactions continuelles. Dans leur langage naïf, « Les Français, disaient-ils, donnent toujours et ne demandent jamais, mais les Anglais nous demandent toujours et ne nous donnent jamais rien. » Aussi bon nombre désiraient-ils déjà vivement changer leurs directeurs spirituels. Les Anglais, justement effrayés de ces menaces et de ces dispositions nouvelles, tremblaient à la possibilité de voir s'échapper de leurs mains l'autorité despotique qu'ils s'étaient arogée dans ces îles; leur orgueil en était pour le moins au-

tant froissé que leur cupidité, et ils s'efforçaient d'y obvier autant qu'il était en eux en redoublant les plus sales et les plus ridicules calomnies contre l'évêque, les missionnaires et les Français en général. Leur refrain perpétuel était que la reine d'Angleterre enverrait châtier les Taïtiens, si elle apprenait qu'ils devenaient infidèles à sa religion.

Cependant, en 1835, MM. Laval et Carret enhardis par les succès obtenus à Manga-Reva et apprenant les dispositions de plusieurs chefs de Taïti en leur faveur, crurent que le moment était arrivé de leur faire adopter les principes de l'église catholique en place des doctrines du protestantisme, et ils se rendirent à Taïti sur un navire anglais. Les missionnaires anglais et M. Pritchard à leur tête, avaient eu soin d'obtenir de la reine l'ordre de défendre aux Français de mettre les pieds sur l'île; mais ceux-ci, ayant débarqué dans le sud, loin de la résidence royale et du principal chef-lieu des missions, parvinrent à éluder cette défense. Ils réussirent à se rendre assez paisiblement à Pape-iti et furent même quelquefois accueillis avec faveur par les insulaires.

M. Pritchard et ses collègues, consternés à cette nouvelle, redoublèrent d'intrigues et de menaces sur l'esprit de la reine Pomare-Wahine pour les chasser de l'île. Celle-ci était peu disposée à prendre une mesure aussi violente et alléguait à ce sujet que le roi des Français avait aussi des vaisseaux qui viendraient demander raison de l'outrage commis sur ses sujets. Enfin la pauvre femme céda et les principaux chefs

furent convoqués pour délibérer sur les mesures à prendre en cette occasion.

Les avis furent partagés. Quelques-uns voulaient que les catholiques fussent admis à discuter publiquement leurs doctrines avec les Anglais, afin que chacun pût juger les deux causes et adopter celle qui lui conviendrait le mieux. Pritchard ne put admettre de sang-froid l'idée seule d'une pareille épreuve. En effet, c'eût été la ruine immédiate de son influence et de la mission tout entière. Les cérémonies catholiques avec leur prestige et leur pompe, aux yeux des naturels, l'eussent bien vite emporté sur la sècheresse, l'aridité du rite protestant. Qu'on joigne à cela les cruautés, les tortures et l'espèce d'inquisition établie par les Anglais, et l'on concevra que les naturels auraient saisi avec ardeur l'occasion d'échapper au joug de gens qui, sous le masque de la religion, sont devenus pour eux des oppresseurs et des espèces de vampires.

Aussi Pritchard fit valoir près des juges l'impuissance de la France et la vengeance de l'Angleterre prête à fondre sur Taïti. Il renouvela ses menaces et ses invectives contre les catholiques. Bref, il réussit à obtenir la sentence du renvoi immédiat des hommes dont il redoutait si vivement la concurrence.

Jusqu'à ce moment, toute honteuse, toute inexcusable qu'était la conduite des Anglais, on doit convenir qu'ils étaient au moins dans leur droit. Dans la crainte de voir des intrus leur enlever le do-

maine qu'ils exploitaient fructueusement et paisiblement depuis vingt ans environ, ils avaient usé de leur influence sur les naturels pour se débarrasser des étrangers, et ils pouvaient se retrancher dans le motif que ceux-ci étaient bien les maîtres chez eux.

Mais Pritchard, dont l'arrogance et l'exigence s'accrurent par le succès qu'il avait obtenu dans cette affaire, ne connut plus de bornes et ne garda plus de mesures. Les deux prêtres catholiques avaient été accueillis par M. Moerenhout, Belge établi à Taïti pour le commerce des perles et qui avait été nommé, par les Etats-Unis, le représentant de cette république. Il faut observer qu'en cette circonstance la conduite de M. Moerenhout était d'autant plus honorable qu'il compromettait ses intérêts vis-à-vis des Etats-Unis, car il était probable que les missionnaires américains, prenant fait et cause pour leurs coreligionnaires les Anglais, finiraient par lui devenir hostiles et lui feraient tout le mal qu'ils pourraient.

Les deux catholiques s'étaient donc retirés dans une case que M. Moerenhout avait mise à leur disposition, où ils disaient paisiblement leur messe et leurs prières. La sentence rendue par le conseil des chefs leur fut signifiée, et il leur fut intimé d'avoir à quitter l'île sur-le-champ. Cédant à la force, ils répondirent qu'ils étaient prêts à se soumettre à cette injonction; mais ils demandaient du temps pour attendre le départ d'un navire qui pût les conduire à Manga-Reva, ou du moins à Valparaiso : s'engageant

d'ailleurs à ne faire en public aucune démonstration religieuse. Cette demande si naturelle fut rejetée brutalement à l'instigation de Pritchard.

Puis, toujours à l'instigation de Pritchard, impatient de voir ses adversaires hors de l'île, quelques bandits, sous le titre d'officiers de police, furent dirigés sur la maison des missionnaires pour mettre le décret lancé contre eux à exécution. Pour qu'on ne pût leur reprocher le crime d'avoir violé le domicile d'un consul, le digne Pritchard trouva l'heureux expédient de faire entrer ses satellites par le toit de la maison qu'ils défoncèrent; ils tirèrent de force par cette issue les deux missionnaires français puis, on les traîna à la plage et on les jeta sur une petite barque de 20 tonneaux dont on contraignit le patron à emmener ces deux prêtres où il lui serait agréable. Sans doute on espérait les faire périr sur cette frêle embarcation. Il va sans dire que tous les objets que les missionnaires avaient apportés avec eux furent pillés, leur perte fut estimée dans cette occasion à 10,000 francs, en y comprenant les faux frais de leur voyage.

Du reste, le bateau sur lequel avaient été jetés si brutalement les deux missionnaires catholiques, rencontra au large de Taïti, un navire américain; ceux-ci firent prix avec le capitaine de ce bâtiment pour être conduits à Manga-Reva, où ils opérèrent enfin leur retour. M. Laval y reprit ses travaux, mais M. Carret se dirigea immédiatement sur la France pour y rendre compte des mauvais traitements qu'il avait reçus ainsi

que M. Laval à Taïti et en solliciter une réparation convenable.

Voilà ce que j'appris à Manga-Reva; c'est ce qui me décida à passer à Taïti, afin d'aller y faire une enquête plus exacte encore au sujet de ces événements, et menacer la reine Pomare de la vengeance des Français, pour éviter du moins à mes compatriotes les fâcheuses conséquences d'une impunité qui leur serait devenue funeste.

Le groupe de Manga-Reva se compose d'une réunion de petites îles hautes, entourées par un immense brisant d'environ quarante milles de circuit, dont le sol est assez élevé pour former une bande verdoyante dans la moitié de son étendue, depuis le N. O. jusqu'au S. E., en passant par le nord. Cette bande de récifs laisse en divers endroits des solutions de continuité, ou du moins des espaces où les coraux ne sont pas assez près de la surface des eaux pour en interdire l'entrée à de grands navires. Les deux principales sont celles du S. E. et du S. O. que nous avons pratiquées et qui nous ont paru assez saines pour être tentées par de plus grands bâtiments que l'*Astrolabe* et la *Zélée*. Il y en a une troisième dans le N. O. entre la grande île et Taravaï, dont l'accès est fort douteux, mais qui dans tous les cas pourrait servir seulement pour les petits navires.

Parmi les îles hautes, les seules qui soient habitées et même habitables, sont Manga-Reva, Taravaï, Aka-Marou et Ao-Kena. Manga-Reva qui est la principale n'a guère que quatre milles de longueur sur un mille

de largeur moyenne. Dans sa partie méridionale seulement, où s'élève le mont Duff, sa largeur atteint deux milles et demi, ce qui donne à l'île entière la forme de la coquille appelée *huître-marteau*.

Du reste, elle est si montueuse qu'il n'y a guère que les vallées de l'est et de l'ouest qui soient susceptibles de culture. La surface est médiocrement boisée et les pâturages y dominent. On y trouve assez abondamment de l'eau pour les besoins des habitants; mais elle est fort difficile à faire pour les navires en relâche.

Les trois autres îles habitées, Taravaï, Aka-Marou et Ao-Kena ont à peine de un mille à un mille et demi d'étendue, et la nature du terrain est telle qu'il n'y pourra jamais exister que des cultures très-bornées. Aussi je n'hésite pas à croire que dans leur état actuel de société, où les divers motifs qui s'opposaient à l'accroissement des habitants ont cessé d'exister, ces îles ne pourraient jamais atteindre plus du triple ou du quadruple de la population actuelle, c'est-à-dire de 6 à 8 mille habitants.

Anga-Kawita, îlot situé à la pointe S. E. de Taravaï, autrefois réservé à la sépulture des principaux chefs, nourrit aujourd'hui quelques pauvres familles. Kamaka, Manoui, Nga-Roua, Maka-Pou et Mokii sur Aka-Marou, ainsi que plusieurs autres sur la bande nord-est de Manga-Reva, ne sont que des rochers sans importance.

Il est donc fort probable que ces îles offriront peu d'intérêt et cesseront d'être fréquemment visitées dès

que la pêche des perles sera épuisée. C'est ce qui ne peut manquer d'arriver assez promptement, eu égard à l'avidité et au peu de jugement avec lesquels on la pratique aujourd'hui. Du reste, si par l'absence des navires les naturels doivent être privés des moyens de se procurer divers objets de consommation et d'habillements, sous le rapport des mœurs et de leur bonheur domestique, il est certain qu'ils n'auront rien à regretter. Arrivés au point où ils sont aujourd'hui, ils auront tout à perdre dans leurs rapports avec les peuples civilisés et bien peu de chose à gagner. Sans doute c'est une idée triste, mais qui n'en est pas moins vraie.

Dans leur état primitif, ces îles ne nourrissaient aucun autre quadrupède que le rat. Il paraît que les naturels loin de chercher à détruire cette race, l'affectionnaient et se plaisaient même à les nourrir. Il en résulta qu'ils pullulèrent au point de devenir très-nuisibles; les missionnaires introduisirent les chats pour les détruire, et ceux-ci se sont multipliés à leur tour au point qu'il faudra peut-être aussi chercher les moyens d'en débarrasser le pays. On s'occupe très-activement d'y introduire aujourd'hui les autres races d'animaux utiles à l'homme. Déjà les chèvres y ont si bien prospéré que les missionnaires nous invitèrent à leur donner la chasse, car elles allaient quelquefois dans les plantations des naturels. Les volailles, qui y réussissent aussi fort bien, passent promptement à l'état demi-sauvage et juchent en plein air sur les arbres, sans qu'on ait besoin de s'occuper d'elles.

Les habitants de Manga-Reva avaient une religion analogue à celles des autres peuples polynésiens et reconnaissaient diverses divinités, dont les attributions étaient au reste assez mal définies; mais dont les noms se retrouvent aussi dans les autres archipels.

Le *tabou* régnait dans toute sa force dans ce groupe avec toutes ses gènes et ses prohibitions. Enfin on ne peut douter, d'après leur aveu même et les documents recueillis, que ces sauvages ne fussent anthropophages. D'ordinaire leurs barbares sacrifices et leurs odieux festins n'avaient lieu qu'aux dépens des ennemis tués dans le combat. Pourtant quelquefois on les célébrait avec les corps d'enfants pris dans le sein même du peuple et assommés dans ce but. Aussi quand les enfants voyaient creuser et préparer un four en terre, et qu'ils ne connaissaient point de victime prête pour y rôtir, dans la crainte du sort qui les menaçait, ils avaient coutume de s'enfuir dans les roseaux de la montagne, dont ils ne sortaient que quand ils voyaient que le repas était accompli.

On assure même qu'en un temps de disette, les parents poussèrent l'oubli des sentiments les plus naturels, au point de sacrifier eux-même leurs propres enfants. Seulement pour n'être pas réduits à les dévorer eux-mêmes, ils avaient soin de les échanger entre voisins. Du moins il faut imaginer qu'ils n'en venaient à ces extrémités que lorsqu'ils étaient pressés par la famine la plus cruelle. Autrement, la population eût été bientôt détruite.

Mais une autre coutume non moins barbare, tout inévitable qu'elle pouvait être, était la suivante : Quand deux tribus ou deux factions différentes s'étaient fait la guerre, les membres de celle qui succombait étaient jetés sur de méchants radeaux et lancés sur les flots. Sans doute la plus grande partie se noyait, mais quelques-uns pouvaient être poussés sur les îles voisines, et c'est ainsi que plusieurs des îles Pomotou et même l'île de Pâques ont pu être peuplées, nonobstant la nature aride et stérile du sol. La population de Crescent, qui date d'une origine toute récente, est due à une émigration de ce genre qui ne remonte encore qu'à peu d'années, sous le règne de Mapou-teoa.

CHAPITRE XXIV.

Traversée de Manga-Reva à Nouka-Hiva.

1838. 15 Août. Dès sept heures du matin, l'ancre fut dérapée et à l'aide d'une petite brise du N. E., nous nous dirigeâmes vers le milieu de la passe du S. E., entre Kamaka et les bancs de sable à fleur d'eau qui forment la pointe S. E. de la grande ceinture de brisants. Le fond varie beaucoup dans l'intérieur, car il reste encore de 7 à 8 brasses jusqu'à trois encâblures au S. E. du mouillage, puis il augmente et s'élève après à 18 brasses jusqu'au récif extérieur; là sur une largeur d'environ trois câbles, nous eûmes à lutter contre une houle énorme, qu'on suivit de l'œil à tribord jusqu'aux sables de Wolf, et à babord jusqu'à une certaine distance au sud de Kamaka. Dans tout cet espace, nous ne trouvâmes pas moins de 7 brasses; plus loin la mer est sans fond. Cependant quand la houle est très-grosse, ce passage pourrait offrir des

dangers, au moins jusqu'à ce qu'il ait été mieux sondé qu'il ne l'a été. 1838. Août.

A huit heures nous étions tout-à-fait hors des brisants, et je commençai à revenir sur tribord afin de doubler sous le vent les sables de Wolf; mais le vent avait passé au N. N. O., et je fus réduit à louvoyer dans l'ouest de Manga-Reva.

Le lendemain le vent ayant continué à tourner jusqu'à l'ouest, je pus prendre babord amures et mettre le cap au nord et même au N. N. O., à raison de 6 à 8 nœuds. Sur les trois heures, nous passâmes à deux milles environ à l'est de la position où Moerenhout a placé l'île à laquelle il a donné son nom. Bien qu'il fît un horizon assez clair pour distinguer une île basse à quinze milles au moins du haut des mâts, rien ne fut aperçu, et il faut en conclure que l'île Moerenhout est mal indiquée, si toutefois elle existe. Il est vrai qu'un certain capitaine Dérius, qui prétend l'avoir vue le 27 décembre 1835, l'a placée par 21° 59′ S. et 138° 32′ O., c'est-à-dire à un degré de plus à l'ouest. 16.

Au coucher du soleil, nous nous estimions à 18 ou 20 milles au plus dans le sud de l'île Hood, dont le vrai nom doit être *Marou-Tea*, ainsi que je le sus à Manga-Reva. J'aurais été bien aise de reconnaître cette île, pour arrêter sa vraie position, mais il me répugnait de perdre une nuit entière en panne, et je laissai porter à l'O. N. O. pour doubler Marou-Tea à bonne distance.

Ce nom de Marou-Tea me rappela que c'était le lieu

1838. Août. qu'avait choisi pour fonder son empire, mons *Guillou*, un des deux aventuriers français établis à Manga-Reva ; car on saura que ce Guillou, tout abruti, tout ignorant qu'il était, avait sérieusement l'envie d'être roi. Il s'indignait, disait-il, à la pensée de servir un être aussi stupide, aussi inepte que Mapou-teoa. Il ajoutait que la couronne lui avait été offerte, et il l'aurait probablement acceptée s'il n'eût craint de trouver les missionnaires peu disposés à favoriser ses desseins. Au moins se proposait-il d'aller régner sur l'île Marou-Tea. Il est vrai qu'elle était alors inhabitée; mais il comptait avoir pour sujets, sa femme, son enfant et les nigauds qu'il espérait enrôler sous ses drapeaux. C'était dans ce but qu'il avait construit la pirogue que je l'avais engagé à céder aux missionnaires; mais il avait sur-le-champ remis sur les chantiers la quille d'une autre chaloupe qui devait lui servir à effectuer ses projets de grandeur future. C'est le cas de s'écrier : Où diable la manie de trôner va-t-elle se fourrer !.... Sans contredit Sancho à l'île Barataria eût été un vrai Salomon en comparaison de ce qu'il y avait lieu d'attendre de ce Guillou une fois déguisé en roi.

Toutefois je dois déclarer à son honneur qu'il tint la parole qu'il m'avait donnée de faire ma provision de pourpier à mon départ, tandis que son confrère Marion oublia complétement la sienne. Aussi Guillou reçut-il de moi quelques bouteilles de vin en retour, et je pense que leur contenu aura été plus précieux

pour lui qu'aucun des diamants de sa future couronne. 1838. Août.

Comme il soufflait une jolie brise d'E. S. E., avec un beau temps, je remis le cap au N. O. filant de 5 à 6 nœuds. Vers cinq heures du soir nous devions nous trouver à deux ou trois milles au plus de la position que donna Wilson pour son île Duff, position qu'occupait encore une certaine île *High-Island*, indiquée par M. de Krusenstern, d'après l'autorité d'ailleurs bien équivoque de l'Américain Reynolds. L'horizon nous aurait permis de distinguer une île basse jusqu'à quinze milles de distance au moins, à plus forte raison une île haute. C'est donc encore une terre fort incertaine ou du moins mal placée. 17.

La brise tombe presque entièrement et la chaleur devient déjà très-importune par 20° lat. S., bien que le thermomètre ne marque que 25 et 26°; mais la proximité des îles basses contribue sans doute à la rendre plus sensible, en donnant plus de pesanteur à l'air. 18.

La brise ayant repris au S. E., nous courons au N. $\frac{1}{4}$ E. et N. $\frac{1}{2}$ N. E., vers l'île Minerve que je désire reconnaître, ainsi que l'île Serles, avant de mettre définitivement le cap sur l'archipel Nouka-Hiva. A onze heures un quart du soir, le point ne nous plaçait plus qu'à 15 ou 16 milles au plus de Minerve; je courus des petits bords pour laisser le reste de la nuit s'écouler. Depuis huit heures du soir, à la suite d'un petit grain de pluie, la brise avait beaucoup fraîchi de la partie de l'est. 19.

1838. 20 Août. Dès cinq heures du matin, je fis servir en forçant de voiles et mettant le cap au N. $\frac{1}{4}$ N. E.; mon intention était de doubler l'île par le S. E., puis de prolonger sa bande du N. E., enfin de vider sans retour la question relative à l'identité de l'île Clermont-Tonnerre du capitaine Duperrey avec l'île Minerve. Mais à six heures et demie la pointe S. E. de Minerve se montra à toute vue droit devant nous, et nous étions presqu'au plus près du vent. Désespérant de pouvoir la doubler par l'est, je laissai porter en plein, attaquant ainsi l'île vers le milieu de sa bande du S. E. Comme nous allions bon train, ses arbres s'élevaient rapidement sur l'horizon. Arrivés près de l'île, nous avons vu un brisant qui la défendait dans toute son étendue, s'éloignant au plus de trois ou quatre encâblures de la plage et allant s'y réunir aux deux pointes S. E. et N. O. Comme nous rangions celle-ci à moins d'un mille de distance, nous avons aperçu huit ou dix naturels entièrement nus, dont quelques-uns portaient des lances. Du reste, tous nous ont semblé très-basanés et ressemblant beaucoup aux habitants de Manga-Reva.

L'île, malgré son peu de largeur (car elle ne paraît être qu'une langue de terre fort étroite), est bien boisée d'un bout à l'autre, avec quelques arbres qui élèvent leur cime au-dessus des autres. On y remarque des Pandanus en assez grand nombre; les cocotiers y sont moins fréquents, peu touffus et très-clair-semés. La mer nous a offert des phaétons, des

mouettes blanches et quelques beaux trigles aux nageoires d'un rouge pâle. 1838. Août.

A dix heures et demie, le travail de M. Dumoulin sur l'île Minerve étant terminé, j'ai laissé porter à l'ouest, filant de 6 à 7 nœuds afin de rallier l'île Serles.

De bonnes observations nous font placer la pointe N. O. de Minerve par 138° 43′ long. O., c'est 7 minutes de moins que M. Duperrey, et 9 de plus que Beechey. Les montres de la *Zélée* s'accordent à la minute avec les nôtres.

A midi nous voyons encore la pointe N. O. de Minerve de dessus le pont, mais prête à disparaître sous l'horizon dans le S. 71° E., et un quart d'heure après la vigie signalait l'île Serles dans l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. Dans toute la traversée j'ai soin de faire veiller attentivement dans la partie du nord sans rien découvrir. Il est donc très-probable que Clermont-Tonnerre de M. Duperrey n'est vraiment autre que Minerve, découverte l'année précédente par le capitaine Bell. Cependant je conviens que le doute ne sera complétement résolu que par le navigateur qui aura fait une route parallèle à la nôtre au moins de 45 milles plus au nord.

Bientôt nous atteignîmes la pointe est de Serles que distingue un bouquet d'arbres plus élevés que le reste. La pointe ouest est elle-même signalée par une touffe encore plus élevée, ce qui de loin lui donne tout-à-fait l'apparence d'un morne haut de 30 à 50 mètres. Près de cette pointe se montrent les seuls

1838. Août. cocotiers de l'île qui sont du reste assez nombreux.

Nous longeâmes toute la bande septentrionale à un ou deux milles de distance. De ce côté la mer vient briser à la plage même, tandis qu'au sud le récif forme un petit lagon plus étendu qui paraît en outre obstrué par des bas-fonds et des rochers à fleur d'eau.

Vers la moitié de l'île, nous remarquâmes une case qui nous parut être de construction européenne, car son toit était formé par des poutres juxta-posées, mode de construction entièrement étranger aux sauvages des *Pomotou*. Près de là nous aperçûmes quelques naturels, qui se mirent à courir le long de la plage en nous faisant des signes, comme pour nous appeler, les uns entièrement nus, les autres couverts de quelques guenilles, tous très-basanés et toujours de la même race.

Parvenus à quatre heures devant la pointe ouest et à moins d'un mille de distance, je remis le cap au nord, filant 8 nœuds, avec une belle brise d'est. Désormais mon but était de rallier le plus promptement possible l'archipel de Nouka-Hiva. C'est pourquoi je ne voulus pas reconnaître un plus grand nombre des îles Pomotou, dans la crainte d'être entraîné sous le vent par les courants qui portent constamment à l'ouest dans ces parages et de voir en même temps les vents varier au N. E., ce qui m'eût fait manquer mon but.

21. En effet, dès le jour suivant le vent varia au N. E.

et nous ne pûmes guère porter qu'au N. N. O., ce qui nous mettait déjà sous le vent des Marquises. Si le courant avait été violent dans l'ouest, je me serais vu forcé d'y renoncer. Mais il n'y en eut pas de sensible dans cette partie. 1838. Août.

Ainsi tout en restant tout-à-fait à la bouline, nous pûmes nous maintenir sur la direction convenable, et le 24, à dix heures du matin, la vigie signala la terre dans le N. O. ½ N., à grande distance. C'était l'île Otahi-Hoa ou Christina de Mendana. Sur-le-champ, je fis mettre le cap au N. N. O. pour prolonger la côte orientale de cette île et vérifier en même temps si le *Rock-Ship* de la carte d'Arrowsmith existe réellement. 24.

De quatre heures à six, nous prolongions à quatre ou cinq milles de distance la côte est d'*Otahi-Hoa;* c'est une terre très-haute, couronnée de pitons aigus et bien boisés; la plus grande étendue est tapissée d'une herbe jaunissante comme à Manga-Reva; mais les ravins sont abondamment pourvus d'arbres, et l'on en retrouve jusque sur la crête des montagnes. Bien que la côte soit assez accidentée, le plus souvent elle est escarpée et sans plage au bord de la mer; je n'y ai distingué non plus aucune apparence de baie. Enfin on n'y remarque ni cabanes, ni pirogues, ni aucun feu, ce qui annonce que de ce côté du moins sa population doit être très-faible.

Dans la montagne, un point blanc m'a paru d'abord être une fente dans un rocher, mais en l'observant avec plus d'attention, j'ai fort bien pu

1838. Août. supposer que c'était peut-être une route nouvelle pour l'eau de quelque cascade éclairée par le soleil, ce qui la faisait trancher et briller sur la couleur plus terne du reste du sol.

A six heures, nous dépassions la pointe nord de l'île, et là nous ne devions être qu'à dix milles au plus du Rock-Ship. L'horizon était d'une admirable pureté, et cependant nous ne pûmes rien voir. C'est donc encore un point dont l'existence est fort douteuse.

Je fis le signal au capitaine Jacquinot de passer à poupe de l'*Astrolabe*, et quand il fut assez près, je lui hélai au porte-voix que je comptais tenter le jour suivant l'entrée du port Anna-Maria, qu'il eût donc à se tenir prêt à mouiller par 20 brasses, dans le cas où le calme ou des brises contraires nous empêcheraient de gagner le fond de la baie.

Puis je continuai à faire route au nord sous les huniers, à raison de cinq ou six nœuds.

25. A quatre heures du matin je mis en panne, dans la crainte de dépasser Hiva-Hoa. A cinq heures et demie je laissai porter à l'ouest et l'O. S. O. pour prolonger la bande méridionale de cette île qui est étendue et composée de terres hautes, bien accidentées et médiocrement boisées. A leur base se montrent quelques petites plages, mais on n'aperçoit que quatre cases perchées sur le sommet de mornes élevés. Quelques cascades forment des filets argentés dont la teinte se détache sur la verdure générale.

Sur la gauche, nous avons laissé Motane, petite

île haute et montueuse, mais sans apparence d'habitations; sur l'avant à babord nous voyons s'élever peu à peu Tao-Wati ou Madre de Dios de Mendana. C'est encore une île haute, mais peu étendue et séparée de Hiva-Hoa ou la Domenica par un canal à peine large de deux milles. Dans sa partie du nord, nous remarquâmes une petite vallée d'un aspect plus agréable que le reste du terrain et devant laquelle se trouve une petite baie qui paraît être un abri sûr, si le fond est de bonne qualité. 1838. Août.

En donnant dans la passe qui paraît être bien saine, nous aperçûmes près d'une des cabanes dans la montagne, un naturel qui hissait et amenait successivement une sorte de drapeau blanc. A tout hasard je fis hisser nos couleurs. En ce moment même il survint quelques grains si épais qu'ils nous masquaient parfois l'aspect des deux côtés malgré leur proximité. Heureusement les sommets restaient visibles; je continuai notre route, et à midi nous étions hors de la passe; désormais abrités par les terres nous avons perdu le vent, et nous sommes restés à la merci de folles brises et de courants irréguliers, à un mille au plus des terres de la pointe occidentale de Hiva-Hoa.

Pendant ce temps deux pirogues parties de la côte réussirent à nous atteindre; chacune d'elles était montée par un homme et deux enfants. Ils n'apportaient que quelques cocos et quelques poissons qui eurent bientôt trouvé des acheteurs *.

* Note 124.

1838. Août.

Ces hommes sont bien tournés, vigoureux, agiles, plus ou moins tatoués et porteurs de figures intelligentes. A bord ils se comportèrent décemment et se contentèrent de recevoir ce qu'on leur donna en paiement, sans faire la moindre tentative de larcin. Tout en montrant de la confiance, ils sont déjà d'habiles brocanteurs. L'un d'eux plus accoutumé au commerce avec les blancs, me donna les noms des différentes îles de l'archipel, et ces noms se rapportaient assez bien à ceux que j'ai adoptés sur ma carte de l'Océanie et dans le *Voyage pittoresque*. Pour m'inviter à aller mouiller sur l'île Hiva-Hoa, ils m'ont assuré que j'y trouverais beaucoup de cochons, de patates, de bananes, de femmes, appuyant sur ce dernier mot avec une intention très-marquée comme des gens persuadés que ce serait là l'argument le plus puissant pour me déterminer. Mais quand ils virent que leurs instances étaient inutiles, et que j'étais décidé à aller à Taïo-Hae sur Nouka-Hiva, ils nous quittèrent pour aller faire un tour sur la *Zélée* où ils espéraient peut-être mieux réussir

Le capitaine Jacquinot profita du calme pour venir me voir, et je lui donnai de nouveaux renseignements pour l'arrivée au mouillage à défaut de plan dont je n'avais même pas un croquis imparfait. Je lui communiquai aussi la défense relative au commerce de la poudre que j'avais signifiée déjà à bord de l'*Astrolabe*, pour la faire mettre également à exécution à bord de son navire. J'avais déjà pu acquérir la certitude que si je tolérais de la part des officiers des échanges de

poudre contre des objets d'industrie, cette denrée ne tarderait pas à perdre sa valeur, et je n'aurais plus aucun moyen de me procurer des vivres pour l'équipage; et cela sans parler des abus auxquels ce brocantage pourrait donner lieu. En conséquence, je chargeai le lieutenant M. Roquemaurel d'annoncer aux officiers, élèves et matelots que le commerce de la poudre serait sévèrement interdit, à moins qu'il n'eût pour but d'obtenir des provisions de bouche pour les tables. Comme en toute circonstance semblable, je donnai le premier l'exemple de la soumission à cette loi. 1838. Août.

A peine M. Jacquinot avait-il débordé de l'*Astrolabe*, que deux nouvelles pirogues vinrent nous accoster. Chacune d'elles, très-étroite et montée par quelques naturels, se composait d'un tronc d'arbre creusé et assez proprement travaillé. Deux planches artistement cousues sur chaque côté du tronc servaient de plats-bords à la pirogue.

L'un de nos nouveaux visiteurs, homme d'une quarantaine d'années, bien fait, bien bâti, monta à bord sur-le-champ, comme une vieille connaissance, se fit indiquer le *capitaine;* puis sans regarder un seul des autres, s'avança directement vers moi, et me salua avec aisance en me donnant une poignée de main que j'acceptai. Voyant que je l'accueillais, il débuta par m'annoncer dans une espèce de jargon mêlé d'anglais, d'espagnol et de nouka-hivien, qu'il avait beaucoup navigué avec les *Anglais* et les *Américains,* qu'il était allé en Angleterre et même à Gou-

1838. Août. ham, enfin qu'il savait parler anglais. Puis il se redressa et se donna des airs d'importance tout-à-fait amusants.

Voyant que mon homme était si savant, sans perdre de temps je lui demandai les noms des îles de l'archipel; aussitôt il me donna d'une manière très-positive les noms suivants : 1° Pour Magdalena, *Fatou-hiva*; 2° pour Pedro, *Motane*, inhabitée; 3° Christina, *Tahou-aita*; 4° Domenica, *Hiva-hoa*; 5° Hood, *Fatou-houkou*, inhabitée; 6° Houa-poua, *Houa-poou*; 7° Nouka-hiva, *Nouka-hiva* ou *Nouhiva*; 8° Houa-houga, *Houa-houna*, 9° Hiaou, *Hiao*; puis enfin une petite île *Kikimaï*, qu'on doit peut-être rapporter à Motou-iti. Ce sont là les désignations que j'emploierai désormais comme les plus authentiques que j'aie pu obtenir.

Mon brave ami jugea alors à propos de m'apprendre que son nom véritable était Moë, mais qu'il avait aussi un nom anglais qui était *Ouram Malbrouk*, et je conjecturai que ce devait être la corruption de *William Malbouroug*, l'un de ces sobriquets dont les anglais sont si prodigues envers les sauvages. Moë se donnait pour un chef ami du roi de Hiva-hoa nommé Tioka et presque son égal. Il était originaire de Tahou-ata, mais établi depuis une trentaine d'années à Hiva-hoa, dont il était devenu citoyen.

Sur Hiva-hoa résidait un blanc (Américain) qu'il m'a nommé Kiri-kiri, probablement Gray ou quelque chose d'approchant. A Taïo-hae il y a aussi des blancs établis, savoir un Anglais et un Américain.

Les habitants de Hiva-hoa et de Tahou-aita sont en

guerre et s'administrent mutuellement des coups de lance et de *bouhi* (fusils), toutes les fois qu'ils peuvent en trouver l'occasion. 1838. Août.

Sur cela je lui fais observer en souriant qu'ils doivent s'entre-croquer à belles dents. Mais prenant un air sérieux, il répond négativement, tout en confessant qu'autrefois c'était la coutume, mais qu'aujourd'hui les morts sont enterrés.

Je suis disposé à croire qu'ils se cachent de cette action vis-à-vis des Européens; mais quand ils espèrent pouvoir le faire hors de leur présence, je doute fort qu'ils en soient venus au point de se priver définitivement de ce régal.

Suivant Moë, les habitants de Nouka-hiva seraient aujourd'hui en paix entre eux, et Keata-nouï commanderait encore ceux de la vallée de Taïo-hae. Le roi de Tahou-aita se nomme Hio-tete. C'est un *mauvais* homme, et il ne peut en être autrement puisqu'il est *ennemi*. Ces deux mots sont toujours synonymes chez les sauvages, et bien souvent même chez les peuples soi-disant civilisés. Le roi de Fatou-hiva se nomme Taï-Hiohio.

Pour m'engager à aller mouiller en son île, Moë m'assura qu'un peu en dedans de la pointe près de l'extrémité ouest de Hiva-hoa, et sur sa bande nord se trouve un mouillage commode, tout aussi sûr que celui de Taïo-hae. Sans doute j'aurais été bien aise de pouvoir constater ce fait, mais j'étais si pressé par le temps qui s'enfuyait avec vitesse que je ne voulus pas

1838. Août. m'exposer à perdre un ou deux jours dans une recherche qui serait peut-être inutile.

Après m'avoir donné ces renseignements avec une rare intelligence et des formes très-polies, Moë s'enhardissant de plus en plus, me prend à l'écart et me fait signe qu'il a quelque chose à me dire en secret. Je l'invite à parler. Alors prenant l'air le plus insinuant et le plus doucereux du monde, il me représente que je suis un très-grand chef, mais qu'il est aussi un grand chef, et qu'étant aussi riche que je le suis, il est juste que je lui donne des canons et des fusils (boubou et bouhi). L'air et le ton qu'il prenait en me contant cela étaient si comiques que j'eus beaucoup de peine à m'empêcher de rire; cependant je lui répondis d'un grand sérieux que ces objets étaient *tabous* et qu'ils appartenaient au grand chef des Français qui me punirait, si j'en disposais sans son ordre.

Content de cette objection, sans se déconcerter le moins du monde, il me dit que je pourrais au moins lui donner *poura*, de la poudre. Quant à cet objet, je convins que je pouvais lui en donner et même beaucoup, mais qu'il fallait des cochons, des patates et des bananes en retour. Cette fois il insista en prenant un air suppliant, je lui répondis sur un ton aussi piteux que le sien, que mes hommes avaient grand faim, et que si je ne leur procurais pas des vivres pour de la poudre, ils finiraient par se fâcher contre moi, et me casser la tête.

Moë fut-il réellement la dupe de ma défaite ou bien

le rusé compère la prenant pour ce qu'elle était, jugea-t-il plus à propos de s'en contenter? C'est ce que j'ignore. Mais ce qui est certain, c'est qu'ayant l'air d'admettre toute la justice de mon refus, et sans en paraître le moins du monde contrarié, il me pria avec la plus parfaite aisance de lui donner du tabac. 1838. Août.

Sans doute je lui aurais accordé de grand-cœur cette faveur, si je l'avais pu, mais il me prenait là par mon faible, comme naguère la pauvre femme Pêcherais au hâvre Pecket. Je jugeai donc à propos de m'en tirer par une gasconnade. Affectant un air de mépris et presque comme si j'avais été offensé d'une pareille demande, je lui représentai que le tabac était *tabou* pour un grand chef comme moi, que c'était tout au plus bon pour les matelots et les chefs inférieurs, et que j'étais bien surpris que lui Moë pût en user s'il était réellement un chef de distinction, qu'au surplus il eût à s'adresser pour cela aux matelots. Rien ne devint plus plaisant que la figure de Moë; le brave sauvage me regardait d'un air singulier, puis il tournait la tête vers les officiers dont plusieurs en ce moment même avait la pipe ou le cigarre à la bouche. On voyait en lui la lutte de la vanité avec la sensualité. Enfin M. Demas lui ayant offert un paquet de tabac, ce dernier sentiment l'emporta, et il accepta, mais avec un certain air de protection, comme s'il eût fait une faveur à son donateur.

Ces sauvages, en guise de pendants d'oreilles, portaient des petits morceaux d'ossements de baleine ou de cochon, travaillés d'une manière assez délicate et

1838. Août.

quelquefois ornés de petites têtes humaines sculptées. M. Roquemaurel avait apporté un rasoir un peu usé, pour essayer de l'échanger contre un de ces objets. Je ne sais si Moë vit le rasoir, ou si l'idée lui en vint spontanément; quoi qu'il en soit, il s'empressa de m'en demander un comme une chose toute simple; je lui dis que je n'en avais point, mais je lui fis comprendre, en lui montrant le lieutenant, que ce chef lui en céderait un s'il voulait lui donner en échange ses pendants d'oreilles. Il parut d'abord y consentir; mais quand il eut le rasoir dans les mains, il le considéra en faisant une grimace indiquant le mépris au plus haut degré, puis il le rendit avec dédain à son propriétaire, après m'avoir expliqué que la lame était trop mince et trop étroite, et qu'en la frottant sur la pierre elle serait bientôt usée : par un geste expressif, il fit comprendre qu'il en désirerait un de six pouces de long sur trois pouces de large et épais à proportion. Je lui montrai un tranchant de cette dimension et plus grand encore; cette fois il vit bien que je me moquais de lui, et il fit semblant de s'occuper de toute autre chose. Cependant le rusé matois suivait le rasoir du coin de l'œil. Puis au bout de quelques minutes il le redemanda comme pour l'examiner de nouveau; après avoir tenté de l'obtenir pour un seul de ses pendants d'oreilles, il finit par les livrer tous deux; mais non sans avoir développé un talent de négoce bien remarquable, et qui aurait pu faire honneur au juif le plus exercé.

Je fis servir un verre de grog à Moë qui l'avala

avec beaucoup d'aisance et de gravité, après m'avoir 1838. Août.
salué d'un *at your health* et en remerciant ensuite par un *denke* (*thank'ee*). Il eut soin d'ajouter qu'il connaissait aussi fort bien le sucre, le café, le thé, la bière, le pain, etc.

Comme il examinait la roue du gouvernail d'un air capable, je lui demandai s'il serait en état de gouverner un navire : d'un sang-froid impertubable il répondit *me steer ship very well,* et s'offrit à m'en donner la preuve.

Quand il ne prend pas son air bouffon, la tournure de Moë est noble, grave et assurée; il a soin de ne point se compromettre avec les matelots. Il affecte un ton de supériorité vis-à-vis ses compatriotes, et vient me les présenter avec beaucoup de convenance et de dignité à mesure qu'ils montent à bord, puis il a soin de les faire retirer au large.

Cependant une petite brise d'est s'est relevée, et nous avons déjà quitté l'île, aussi la mer est-elle un peu clapoteuse. Moë me le fait remarquer et me montre qu'elle fatigue sa frêle pirogue. Puis il me demande avec beaucoup de politesse la permission de s'en aller. Alors je lui propose de renvoyer sa pirogue et de m'accompagner sur le navire à Nouhiva; il répond tranquillement qu'il y consent et reste volontiers, si je lui promets de le ramener ensuite sur son île, mais que dans le cas contraire ce serait pour lui une mauvaise chose. Comme je ne voulais pas tromper ce pauvre diable, ni le mettre dans l'embarras, je fus le premier à le congédier.

1838. Août. Avant de me quitter, il me prie encore de lui donner un papier écrit avec les noms des deux navires et de leurs capitaines, pour pouvoir le montrer à ceux qui viendraient après devant son île. Il m'avait si bien amusé et j'avais été si satisfait de son intelligence et de son bon sens, que je lui fis cadeau d'une médaille en bronze de l'expédition, après lui avoir expliqué son contenu, son but et sa destination; il en parut enchanté.

Je le croyais parti et nous étions encore à rire du spectacle qu'il nous avait donné, quand il reparut tout à coup pour nous donner un nouveau plat de son métier, digne des autres. Un de ses camarades, en voyant son rasoir, avait eu l'envie d'en avoir aussi un, et Moë s'était chargé de négocier l'affaire pour lui. M. Dumoutier avait témoigné le désir d'avoir des pendants d'oreille et je l'abouchai avec Moë. Aussi le marché fut-il bientôt conclu. Le rasoir livré par M. Dumoutier, était plus neuf et par conséquent plus épais que celui de M. Roquemaurel, Moë le reçut avec un air bien marqué de convoitise et de regret tout à la fois; puis revenant tout pensif, il nous regarda en nous faisant signe de nous taire, et comme se ravisant tout à coup par un geste d'une admirable prestesse il ôta le rasoir qu'il avait soigneusement enveloppé dans un morceau de tapa, et le substitua au dernier qu'il venait de recevoir, puis alla le présenter d'un air sérieux à son collègue qu'il eut l'air de féliciter. Mais il me jeta un coup d'œil de côté comme pour me dire, *ce n'est qu'un sot*,

voyez comme je l'ai mis dedans. Enfin il poussa l'autre hors du bord et décampa. 1838. Août.

Chacun de nous rit de bon cœur de ce nouveau tour de Scapin, et surtout des gestes dont il fut accompagné. Moë durant son long séjour avec les matelots, avait admirablement profité des leçons de cette espèce d'hommes qui se trouvent destinés dans chaque équipage à amuser les autres par des tours d'escamotage et de passe-passe; mais il faut convenir que la nature avait dû le former à l'avance pour ce métier. Du reste tout en lui annonçait l'intelligence, sa partie frontale était bien développée, et je suis persuadé qu'avec une bonne éducation il eût pu devenir un homme remarquable dans son genre.

Il est juste d'observer que bien qu'il eût vécu avec les matelots, Moë s'exprimait toujours avec une grande civilité, avec des manières très-polies et n'avait jamais de jurons à la bouche. M. Demas en lui parlant espagnol proféra en plaisantant le mot *caraxo*. Moë sut très-bien lui faire observer avec politesse que c'était là un bien mauvais mot à prononcer. Moë comme ses camarades avait la peau de couleur peu foncée, dans les endroits où il n'y avait point de tatouage; les traits de ces hommes m'ont paru beaucoup plus expressifs que ceux des habitants de Taïti *.

A l'aide d'une jolie brise de l'est, nous avons pu faire route au N. N. O. La côte septentrionale de cette

* Notes 125, 126 et 127.

1838. Août. île s'est peu à peu développée en entier; comme celle du sud elle est montueuse, peu boisée, et sillonnée du haut en bas par des ravins profonds qui semblent indiquer que l'île entière se réduit presqu'à l'arête centrale. Nous avons laissé sur notre droite Fatou-houkou, qui n'est guères qu'un rocher de peu d'étendue. A 9 heures 30′ nous avons aperçu Houa-houna devant nous, et comme le point ne nous en plaçait qu'à huit milles environ, à dix heures nous avons mis en panne tribord amures.

26. A cinq heures du matin, je laissai porter au nord, puis à l'O. S. O. et prolongeai à deux milles de distance la côte sud de Houa-houna, côte qui paraît bien saine, mais qui n'offre aucune apparence de mouillage. L'île elle-même est très-haute, bien accidentée, couverte d'une belle verdure avec des bouquets d'arbres dans les ravins. Mais le bord de la mer est dépourvu de plage, et mes yeux même armés de lunettes ne purent y saisir aucun indice de population, bien qu'on nous eût assuré qu'elle était habitée. Sa bande méridionale est flanquée de deux îlots, l'un élevé et escarpé, l'autre bas et très-plat.

Quand nous eûmes dépassé Houa-houna, nous gouvernâmes directement sur Nouhiva dont les montagnes se développaient dans l'ouest, tandis que celle de Houa-Poou se montraient confusément dans le S. O. Nous avons couru rapidement, poussés par une belle brise d'est.

Au navigateur qui vient de l'est, le cap Martin, pointe S. E. de Nouhiva, se présente sous la forme

d'une falaise nue, noire, taillée à pic et surmontée par une roche quadrangulaire qui simule assez bien la forme d'un vieux château en ruines. Mais pour celui qui vient du sud et du S. O., cette forme fait place à celle d'un gros pouce incliné vers la mer. 1838. Août.

A midi précis, nous passâmes au sud et à un mille au plus de cette pointe, et bientôt la vaste baie des Taï-piis se découvrit à nos regards, avec sa double anse et ses riants coteaux, mais sans ces villages populeux, ces jolies habitations et ces nombreuses forteresses citées avec emphase par Porter et Paulding. Tout ce que je pus apercevoir fut trois ou quatre petites cases perchées sur le penchant des collines.

Cette baie paraît d'un accès facile et libre de dangers, seulement il faut veiller à une petite roche qui s'élève environ à un mètre au-dessus de l'eau, à deux encâblures de la pointe Martin. Continuant ma route sous toutes voiles le long de la côte de Nouhiva, je cherchais attentivement les deux îlots et la raie blanche que Porter signale pour la reconnaissance de l'entrée de la baie Taïo-thae ou Anna-Maria.

Longtemps je ne vis rien; enfin je reconnus la sentinelle de l'est, roc nu, noirâtre, haut, irrégulier et séparé de l'île par un canal de 100 mètres au plus de large, puis la raie en question, traçant à peu de distance à droite un sillon presque perpendiculaire qu'on prendrait volontiers pour une cascade; enfin un peu plus loin, la sentinelle de l'ouest, îlot conique assez élevé et d'un aspect grisâtre mais moins terne que celui du premier.

1838. Août. Dès-lors ma marche est devenue assurée, j'ai gouverné sur la sentinelle de droite que j'ai contournée à moins de cent brasses de distance, en venant promptement sur tribord. Puis j'ai gouverné sur le fond de la baie qui s'est bientôt montrée dans toute son étendue avec ses riantes plages, ses frais ravins et surtout sa majestueuse enceinte de hautes montagnes qui lui donnent l'aspect d'un immense amphithéâtre.

Favorisés par une charmante petite brise du sud, nous avançâmes paisiblement vers le fond de la baie, où se balançait un navire baleinier à trois mâts qui hissa son pavillon (américain). A mi-chemin, nous fûmes accostés par une baleinière. Un homme monta à bord qui se dit être Américain des Etats-Unis, se nommer Hutchinson, et être établi depuis deux ans dans l'île. Puis il se mit à vouloir me faire des questions, et enfin il m'offrit ses services comme pilote. Je l'envoyai se promener et je lui répondis sèchement qu'il voyait bien que ses services m'étaient inutiles, et que je savais où il fallait mouiller.

Puis je continuai ma route sans plus m'occuper de mon homme, et allai laisser tomber l'ancre à 12 brasses, fond de sable vasard à une encâblure environ du morne où Porter dut former son établissement. Cinq minutes après, la *Zélée* prenait son poste à une encâblure environ dans l'est.

NOTES.

NOTES.

Note 1, page 1.

Dès le point du jour nous étions tous à considérer la terre ; le village de Talcahuano et les jolis coteaux d'alentour, couverts de beaux arbres, nous parurent un Eden auprès des terres australes, dont les images étaient encore si récentes dans nos têtes. Parmi tous nos malades, ceux qui eurent la force de se traîner sur le pont vinrent jouir de cette vue délicieuse qui semblait les ranimer.

(*M. Dubouzet.*)

Note 2, page 3.

Une partie de l'équipage reçoit la permission de descendre à terre, en même temps qu'on cherche un local convenable à l'établissement d'un hôpital pour nos malades dont le nombre est considérable. 38 scorbutiques sont alités à bord de la *Zélée*, dont 7 ou 8 à toute extrémité. Chez nous une vingtaine de matelots sont sur les cadres. Deux ou trois seulement laissent des inquiétudes. Un homme est mort à bord de la *Zélée* le 1er avril : c'est la seule victime. Espérons que l'influence des vivres frais et d'un traitement complet arrachera nos malades à une aussi triste fin. Il était temps d'arriver. Encore quelques jours de mer, et nous étions

tous malades. MM. Demas et Dumoulin, à notre bord, éprouvaient déjà les atteintes du mal. Leurs jambes enflées et les bouffissures des traits ne leur donnaient que peu de jours avant d'être alités. Tous les autres officiers, le commandant lui-même, éprouvaient un malaise continuel, précurseur d'un état plus grave. A bord de la *Zélée* il en était ainsi et même pis. Plus gravement atteint que nous en arrivant au mouillage, l'équipage valide se composait de quatre ou cinq hommes par bordée. Les officiers souvent exécutaient la manœuvre que l'affaiblissement des hommes ne permettait pas de faire. Ce qui me paraît certain maintenant, c'est qu'un hivernage dans les glaces eût été notre perte à tous. Personne n'eût échappé au scorbut.

(*M. Desgraz.*)

Note 3, page 8.

Quoi qu'il en soit, les Anglais ayant su qui nous étions, vinrent nous faire une nouvelle visite toute de politesse, suivie d'une invitation à dîner pour les états-majors des deux corvettes. Il nous était bien pénible d'avouer à nos orgueilleux rivaux que notre tentative pour atteindre le pôle austral avait été infructueuse, et que nous n'avions pu franchir le 64° parallèle; mais le délabrement de nos corvettes, nos malades entassés dans la chaloupe pour aller à terre, la fatigue et la souffrance empreintes sur les visages du reste des officiers et des matelots témoignaient assez de nos efforts pour atteindre au pôle et des obstacles que nous avions eus à combattre. Après avoir suivi sur la carte la route des corvettes dans les glaces, leur navigation le long de la barrière solide dans une étendue de deux cents lieues, leur blocus au milieu des glaces pendant six jours, la découverte de la nouvelle terre de Joinville, la reconnaissance de la terre Louis-Philippe à peine aperçue par les baleiniers, après avoir examiné tous les autres travaux de l'expédition, les Anglais ne

regardèrent point cette expédition comme infructueuse, et l'accueillirent au contraire avec un enthousiasme bien fait pour nous dédommager de la défaveur avec laquelle cette partie de la campagne sera sans doute vue par quelques-uns de nos dignes compatriotes.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 4, page 8.

Les officiers anglais, qui frayèrent beaucoup avec nous, nous parlaient avec enthousiasme de notre voyage, qu'ils appelaient une glorieuse et honorable expédition.

(*M. La Farge.*)

Note 5, page 11.

Les capitaines baleiniers et leurs officiers jettent l'argent à pleines mains et apportent l'abondance à Talcahuano. Mais si le pays y a gagné en richesses, il est loin d'y avoir gagné en moralité. Tous ces étrangers ont fait affluer une foule de filles de joie qui viennent y vendre leurs caresses à ces joyeux enfants de Neptune. Le nombre en est si grand, qu'en y ajoutant quelques artisans misérables et parvenus, trois ou quatre négociants, les employés de l'illustre république et enfin un tas de Français de la dernière classe, déserteurs pour la plupart, drôles s'il en fût jamais, exploitant le petit commerce des vins et des cabarets, vous aurez un aperçu complet de la population de ce pays. De prime abord, je fus étonné du nombre de ces gens qui se disaient Français. Tous ces drôles provenaient de navires de guerre qui avaient stationné au Brésil ou dans ces parages. Ne sachant que faire dans leur pays, où le travail et une bonne conduite donnent seuls une existence assurée et assez douce, ils tournèrent alors leurs regards vers l'A-

mérique. C'est qu'ils espèrent, comme les Pizarre, les Almagro, rencontrer d'immenses trésors, que, sans peine et sans souci, le cuivre se changera en or; enfin c'est le pays qu'ils s'imaginent devoir être pour eux ce fameux *Eldorado*, si vainement cherché par les Espagnols, et, plus tard, par quelques aventuriers français. Ils s'embarquent alors comme domestiques à bord des bâtiments destinés à ces stations lointaines et désertent quand ces navires quittent le pays. Les voilà alors contents; ils ne sont plus sous la discipline du bord, ils sont libres et dans le pays objet de leurs vœux. Cependant leurs faibles économies s'épuisent; alors il faut vivre, et leurs brillantes illusions les abandonnent. Pour ne pas mourir de faim, ils sont obligés de se plonger dans la fange, ils élèvent presque tous de méchants cabarets peuplés de prostituées et deviennent le rebut de la société. Quelques-uns, plus heureux et plus fins, emploient, dès leur arrivée, tous les moyens possibles de réussir, et, après avoir volé beaucoup et s'être traînés dans la boue, ils finissent par se faire une petite fortune. Ils veulent alors trancher du grand et redevenir honnêtes en apparence; mais, malgré leur argent, ils sentent toujours l'ordure dont ils sont sortis, et, malgré leur impudence, restent toujours des objets de mépris pour leurs compatriotes des navires de guerre, devant lesquels ils font des bassesses pour se faire pardonner leur ignominie et leur argent gagné si peu honorablement.

(*M. Duroch.*)

Note 6, page 11.

De misérables étrangers de toutes nations viennent y faire fortune et exploiter la bonne foi des habitants. Matelots ou domestiques pour la plupart, déserteurs des bâtiments qui fréquentent ces côtes, ils continuent leur métier servile ou se font cabaretiers. Avec un peu d'ordre, ils font promptement fortune, deviennent

négociants, puis fournisseurs, et quelquefois même ils réussissent à se faire nommer agents consulaires.

Eh bien! dans ce pays misérable, ces gueux obtiennent quelquefois du crédit et de la considération, et parviennent à des postes importants : ils deviennent même quelquefois députés.

Un des principaux négociants de Talcahuano était un Français ancien garçon de café, pris à Buenos-Ayres comme domestique, et amené au Chili à la suite d'un Espagnol. Cet homme, après avoir pillé et trompé son maître et ceux qui avaient eu quelque confiance en lui, s'était enrichi et était devenu fournisseur des bâtiments de guerre et des baleiniers français qui relâchaient dans ce port. En pillant les uns et les autres, sa fortune s'accrut chaque jour. Il posséda la confiance des habitants pendant quelque temps, il fut commandant de la ville et député ensuite à l'assemblée nationale. Il paraît que le président de la république, qui avait été son maître, l'en fit chasser. Après avoir prêté de l'argent à un capitaine français pour faire réparer son bâtiment, il refusa tous les effets qu'on voulait lui donner sur Valparaiso, fit vendre le bâtiment et en devint l'acquéreur pour une somme très-minime.

(*M. Gourdin.*)

Note 7, page 13.

Le lendemain de grand matin, nous nous occupâmes à faire transporter nos malades à terre. Cette opération fut longue et pénible : il fallut employer toutes les précautions possibles pour les enlever de l'entrepont un par un sur un cadre, et les déposer ensuite dans la chaloupe. L'on ne pouvait s'empêcher d'éprouver un sentiment tout de peine, tout de douleur, à la vue de ces malheureux qui, cinq semaines auparavant, étaient frais et dispos, et qui aujourd'hui apparaissaient au jour comme autant de spectres sortant du tombeau. Quelques-uns étaient tellement changés

et tellement méconnaissables, que je me vis obligé de demander leurs noms, ne pouvant rien apercevoir dans leurs traits qui pût me les rappeler.

(*M. Jacquinot.*)

Note 8, page 19.

Dans les premiers jours de 1837, une horde d'Indiens fondant à l'improviste sur les possessions chiliennes de la Concepcion, avait envahi et ravagé une partie de la province ; une division chilienne les avait repoussés et poursuivis jusque dans l'intérieur. Ce mouvement, bien que promptement réprimé, avait cependant donné de l'inquiétude au gouvernement. L'expédition qui se préparait contre le Pérou exigeait une réunion des troupes qui garnissaient la frontière, et il fallait néanmoins pourvoir à la sécurité du pays. En conséquence l'intendant dépêcha auprès des tribus qui n'avaient point pris part au mouvement, un Indien fidèle, chargé d'engager les principaux chefs à venir parlementer avec lui à Arauco, village situé à 22 lieues au sud de Concepcion. Il avait eu l'intention de me faire part de cette démarche, ainsi qu'à M. Rouse, consul d'Angleterre, et de nous inviter à l'accompagner, si le *Parlamento* avait lieu. Outre l'intérêt de curiosité que nous offrait cette expédition, il en était un autre d'une plus haute importance. Nous aussi, nous avions nos intentions d'établir des relations avec les Indiens de la côte. Nous désirions être utiles à ceux de nos compatriotes assez malheureux pour faire naufrage dans ces parages. Les équipages des navires français la *Rose* et la *Confiance*, ceux des navires anglais *Challonger* et *Savreen*, avaient été dépouillés ou maltraités par eux. Nous devions tâcher d'éviter à d'autres un pareil sort.

Nous partîmes le 1er mars, accompagnés de quelques officiers de nos équipages ; à huit heures du matin, nous traversâmes ce Bio-bio, si souvent le théâtre des exploits des Araucaniens.

Cette rivière, à en juger par sa largeur, par l'abondance et le cours paisible de ses eaux, devrait être navigable; cependant elle ne l'est pas. Profonde, tant qu'elle reste encaissée dans les montagnes, elle étend beaucoup son lit vis-à-vis de Concepcion, et seulement un chenal assez étroit offrirait passage à des navires d'un tonnage moyen (60 ou 80 tonneaux). En outre, avant d'y arriver, il faudrait franchir à l'embouchure une barre extrêmement dangereuse. Les seules embarcations qui naviguent sur le Bio-bio sont de grandes chaloupes à quilles plates; elles servent à conduire les fruits de l'intérieur jusqu'à Concepcion; on en transporte aussi sur des trains de bois, formés de gros arbres qui sont également vendus pour servir, soit de bois à brûler, soit de bois de construction.

De l'autre côté du Bio-bio est San-Pedro, autrefois place fortifiée par les Espagnols, aujourd'hui petit village dont la structure est assez pittoresque. A notre arrivée, nous fûmes reçus par le maire, honnête et bon paysan dont nous fûmes obligés d'accepter et de manger le détestable déjeûner.

Cette corvée expédiée, nous nous disposâmes à continuer notre route. Nos chevaux et nos domestiques nous attendaient chez notre hôte; ils y étaient venus coucher la veille. Avec eux était aussi un petit char-à-banc américain que l'intendant voulut absolument nous faire partager. Bien que très-reconnaissant de cette politesse, je ne fus pas longtemps de la partie. Cette voiture qui est basse et très-solidement suspendue sur les essieux, demande à être conduite avec soin, non dans la crainte de verser, mais pour en adoucir un peu les mouvements. C'était justement ce que ne voulait pas entendre notre intendant, qui est un vrai casse-cou : il allait, il allait et fouettait son cheval tantôt par ci, tantôt par là; ma foi je trouvai plus convenable de reprendre ma monture. M. Rouse, victime de son imperturbable politesse, se vit obligé de laisser ses os à la discrétion de notre cher intendant.

A une lieue de San-Pedro, nous nous trouvâmes dans une

grande plaine fermée à l'ouest par la mer et à l'est par des montagnes peu boisées. Je n'apercevais pas encore cette belle végétation qu'on m'avait annoncée, et je croyais me trouver de nouveau mystifié par le patriotisme des Chiliens, qui leur fait voir tout en beau dans leur pays. Mais au fur et à mesure que nous avancions le terrain prenait un aspect plus varié. Nous ne tardâmes pas à galoper au milieu de petits bois très-agréablement groupés, à rencontrer deux ou trois jolis lacs très-gracieusement situés. Enfin au sortir d'un chemin ombragé nous aperçûmes l'habitation du Coronal qui appartient au général Rivera. Après avoir traversé un pont de bois construit sur un ruisseau d'une eau fraîche et limpide, nous dominâmes tout à coup une petite pelouse parsemée de bosquets aussi élégants que variés. En face de nous s'élevait une haute montagne, couverte de beaux et grands arbres du bas jusqu'au sommet, qui nous présentait une nappe de verdure d'un effet vraiment pittoresque. A droite sont les maisons et une autre montagne couverte de vignes dont le vert feuillage faisait paraître plus sombre celui de la colline voisine. Le général Rivera était absent ; nous ne fîmes donc là qu'une halte d'une demi-heure, et après avoir pris quelques rafraîchissements, nous continuâmes notre route.

A deux lieues plus loin, force fut à l'intendant d'abandonner sa carriole. Nous allions entrer dans les montagnes. Depuis cet endroit jusqu'à Arauco, le chemin est ce qu'on appelle mauvais, cependant il n'est pas sans agrément. On me permettra sans doute d'en donner ici une description sommaire ; car celui de chaque site, quelque varié qu'il soit, deviendrait par trop monotone. Comme nous longions la côte, nous avions alternativement à passer par le fond de différentes baies, et par les pointes des hautes montagnes qui donnent au rivage un aspect si escarpé ; souvent après avoir galopé quelque temps sur une plage de sable où le soleil, bien qu'au mois de mars, ne laissait pas de nous incommoder, nous nous trouvâmes tout à coup sous l'ombrage

très-épais d'arbres d'une hauteur prodigieuse. Les chemins des montagnes sont droits, profonds, escarpés, et la plupart même sont remplis de trous faits par les pas des mules en hiver, ce qui leur donne presque la forme d'escaliers. Des arbres très-touffus et entrelacés les couvrent de telle manière qu'il faut se coucher sur son cheval pour y passer. Cependant après avoir eu bien de la peine à gravir une montagne vous trouvez, en la descendant, de petits vallons que l'on traverse en passant sous de jolis berceaux garnis de fleurs des couleurs les plus variées. On remarque particulièrement une espèce de liane appelée dans le pays *Capibue*. La fleur qui a la forme du lis est d'un écarlate foncé, a des pistils jaunes, et son feuillage ressemble beaucoup à celui de la liane de notre pays. Cette liane s'attache et s'entrelace aux plus grands arbres, du sommet desquels elle retombe jusqu'à terre en formant des guirlandes festonnées avec un goût qui ne serait pas au-dessous de celui de nos meilleurs décorateurs. La vue de l'Océan Pacifique, celle des hautes montagnes boisées dont vous êtes entouré offrent à chaque instant des paysages que j'ai souvent regretté de ne pouvoir dessiner, mais pas un oiseau ne se montre dans ces forêts.

Après environ deux heures de marche, après avoir passé Bahia-Blanca, nous arrivâmes dans une petite baie nommée *Hatilla*, où M. Alemporte a formé un établissement pour la pêche de la baleine. Le directeur est un Hanovrien, dont le nom est Vagatbers, mais que les Chiliens appellent *Vergara*, et les Anglais *the Flyms dutchman*, le Hollandais *Notant*. Il a avec lui à peu près une trentaine d'hommes. La plus grande partie sont des *Canecas* Indiens d'Otahiti et autres îles de la Mer Pacifique; le reste se compose de déserteurs des baleiniers américains. Ils ont construit un appareil sur un des côtés de la baie, et c'est là qu'ils dépècent les baleines. Leur pêche est faite par quatre pirogues, seules embarcations qu'ils possèdent. C'est sans doute à cause de ces faibles moyens qu'ils ne prennent que des baleines de petites dimensions.

D'après ce que nous dit le majordome, il paraîtrait que l'une dans l'autre, elles ne lui produisaient que de 12 à 15 barils d'huiles. Cela me parut d'autant plus singulier que nos baleiniers qui péchaient dans les environs, en prenaient qui leur donnait la plupart du temps de 60 à 80 barils. Lorsque nous arrivâmes, nous aperçûmes un de ces cétacés accroché à l'appareil. Il avait été amené deux ou trois jours auparavant, et l'on pouvait déjà remarquer même à la distance où nous étions, qu'il était en état de putréfaction. Cependant cela ne nous empêcha pas de monter bravement dans les pirogues et de nous en approcher. Elle avait à peu près trente ou quarante pieds de long, et le lard n'en était épais que d'environ deux pouces. Nous aurions bien voulu pousser plus loin notre analyse, mais tous convinrent que la position n'était pas tenable.

A terre, sont les chaudières où l'on fait cuire le lard, après l'avoir coupé par très-petits morceaux. Le désir de perfectionner mon éducation baleinière, avait bien pu me faire supporter avec un courage héroïque l'inspection de la baleine. Cependant M. l'intendant comme propriétaire, M. Rouse par politesse, et les autres par flatterie trouvèrent qu'il était de toute nécessité de visiter la chaudière, dût-on se farcir le nez, les yeux et les oreilles de l'odeur la plus désagréable que je connaisse. J'attrapai mon cheval, et d'un temps de galop je me sauvai jusque sur le haut de la montagne voisine où je me trouvai bientôt dans un atmosphère dégagée de toutes les immondices que renfermait la baie que j'avais à mes pieds. Un instant après arrivèrent mes compagnons de voyage fuyant avec toute la vitesse de leurs chevaux, et cherchant à secouer le gaz méphytique qui les poursuivait. Nous avalâmes une bonne gorgée d'eau-de-vie, en disant : « Comment peut-on faire le métier de baleinier ! »

Comme rien ne nous obligeait à nous incommoder plus longtemps, nous reprîmes le cours de notre voyage, nous dirigeant vers les hauteurs de Colima. Chemin faisant, nous aperçûmes

un paysan et deux enfants s'occupant de battre leur chétive récolte. Cette opération avait lieu à la manière du pays; c'est-à-dire qu'on avait formé un cercle de branchages dans lequel étaient entassées les gerbes de blé. Puis un petit garçon faisait courir devant lui trois malheureux chevaux bien maigres qui, tout en décrivant leur pénible cercle, préparaient, sans s'en douter, la subsistance de la famille du maître qui les nourrisait si mal.

Bien que ce spectacle n'eût rien de nouveau, ni même d'intéressant, nous dûmes cependant faire une pause et entourer le bon paysan tout étonné de nous voir, et plus surpris encore de l'intérêt que nous prenions à sa petite propriété. Le blé est ici l'âme du commerce, et la mesure de toutes les spéculations; il tient lieu du *trois-six* ou des fonds publics de la bourse de Paris. On joue continuellement à la hausse ou à la baisse sur cet article, sans penser que ce jeu réduit souvent les pauvres habitants à se passer de pain. Or notre intendant qui est aussi le premier spéculateur de la province ne pouvait passer devant une cinquantaine de fanègues sans les examiner. Mais pendant que le bon agriculteur était accablé d'une grêle de questions faites avec la volubilité naturelle à son interlocuteur, nous aperçûmes que le feu avait pris à la paille extérieure et menaçait de gagner promptement l'intérieur. Nous avertîmes le bonhomme de cet accident causé peut-être par quelque cigarre jetté au hasard. Il répondit tranquillement: « *No hay cindado.* » Cependant deux minutes plus tard, l'incendie devint tel que si nous n'eussions été là pour le secourir, toute la récolte périssait, et cela par son indolence naturelle. Telle est l'indifférence dans laquelle vivent des hommes pour qui le présent est peu de chose et l'avenir n'est rien.

Colima où nous arrivâmes bientôt, était naguère une place fortifiée qui fut bien des fois prise et reprise par les Espagnols et les Indiens. Aujourd'hui on n'y voit plus que des ruines et quelques chaumières. La plus grande partie des habitants se sont trans-

portés dans une vallée au bas de la montagne, où M. Alemporte a formé un très-bel établissement. C'était là que nous devions passer la nuit, et nous y fûmes parfaitement reçus par M. Gloen, Écossais, associé et directeur de cet établissement.

Cette entreprise paraît montée sur une grande échelle. Déjà une machine à scier des planches présente de beaux résultats; on en installe une autre qui fera jouer 16 scies à la fois; ainsi dans quelque temps, il y aura 24 scies en mouvement jour et nuit. En même temps, le même cours d'eau devra servir de moteur à un moulin capable de moudre et de bluter cent fanègues de blé par jour. On construit en ce moment un mole dans le port pour faciliter l'embarquement des farines et du bois; un chemin de onze lieues de long, percé au travers des montagnes, établira une communication entre la mer et le Bio-bio, et servira à l'arrivage des grains de Colima. Il y a deux ans, cette vallée était déserte et couverte de grands arbres. Aujourd'hui elle est peuplée déjà d'une centaine de familles, et des bâtiments bien construits, des chaumières, des hangars, des champs cultivés ont pris la place des bois.

M. Alemporte, qui est bien capable de comprendre tout l'avantage qu'il peut tirer de cet établissement, y attire le plus d'habitants et surtout le plus d'étrangers possible. Déjà deux de nos compatriotes viennent de s'y établir dans l'intention d'y fabriquer quelques produits chimiques. Ils y construisent aussi un navire de [illegible]. Une maison anglaise de Coquimbo a fait explorer les mines de charbon de terre; elle aurait l'intention de faire [illegible] le métal de cuivre [illegible] des mines du nord pour fon[illegible] à Colima. Enfin M. Alemporte a [illegible] que ce [illegible] de commerce [illegible] un [illegible]. Déjà [illegible]

[illegible] nous [illegible], nous [illegible] de très [illegible] c'est-à-dire [illegible] qu'il nous

était impossible de pénétrer en dehors des chemins déjà tracés. L'établissement est monté de plus de bois qu'il n'en pourra expédier en dix ans, et bien qu'il devienne nécessaire dans la suite de faire venir les plus gros troncs d'arbres d'une grande distance, les chemins que l'on construit et des trinqueballes d'une grande dimension faciliteront cette opération. M. Alemporte m'a dit qu'il avait dépensé pour cette entreprise près de 36,000 fr., et qu'il pensait que pour la mettre sur le pied qu'il se proposait, il n'irait pas loin de 60,000 fr.

La province de Concepcion possède déjà plusieurs établissements de ce genre, bien que moins considérables ; entre autres celui de M. Delaunay de Saint-Malo, qui travaille avec beaucoup d'espoir de succès. On y compte encore six moulins à farine à l'instar de ceux de l'Amérique du nord. Les plus importants appartiennent à MM. Liferach et Burdon, Smith et Wolfard.

Le 2 mars, après déjeûner, nous nous remîmes en route. Nous passâmes d'abord la montagne nommée Villagran par les Espagnols, et Marihuena par les indigènes. C'est là où le célèbre Valdivia, après avoir été repoussé plusieurs fois par Campuleean, vit le terme de ses conquêtes et de sa vie.

Le chemin que nous parcourûmes se compose, comme depuis Coronal, de montagnes et des plages de différentes baies jusqu'à une petite rivière appelée la Raqueti. Après l'avoir traversée à pied, nous nous trouvâmes sur une espèce de plate-forme décrivant un demi-cercle. De ce point partaient dix rayons de bois de haute-futaie dont les intervalles formaient de belles vallées, larges de plus de deux lieues et tirées au cordeau. Toutes aboutissaient à une rivière nommée Carampangue (refuge de lions), et présentant une vue très-pittoresque. Au premier coup d'œil, on serait tenté de croire que cette espèce de parc est un effet de l'art ; mais il est facile de reconnaître que cette singulière distribution est l'ouvrage de la nature des vents. Le milieu des allées est formé de chaussées, et les arbres qui les séparent se trouvent

dans les bas-fonds. La mer, qui d'abord occupa ce terrain, s'étant retirée, la pluie et les eaux des montagnes voisines ont amené dans ces derniers de la terre végétale, d'où peu à peu se sont élevées des bruyères, puis des arbrisseaux, puis ensuite des arbres de 140 à 150 pieds de hauteur. Les chaussées sur lesquelles l'eau ne séjournait pas ont été parfaitement séchées par les vents, et la faible végétation qu'on y remarque ne produit que de maigres pâturages.

Après avoir galopé environ une heure, nous nous trouvâmes sur les rives du Carampangue. Nous en remontâmes le cours pendant près d'une lieue pour trouver un gué. Cette rivière est profonde à son embouchure, et peut facilement faire remonter des goëlettes de 40 à 60 tonneaux jusqu'à deux lieues de la mer. Pendant ce trajet, nous apercevions de distance en distance, sur la rive opposée, des groupes d'Indiens qui nous attendaient à l'ombre des bois de pommiers qui bordent cette jolie rivière. Ces petites troupes étaient des espèces de postes avancés placés par les chefs des différentes tribus pour annoncer l'arrivée de l'intendant. Nous traversâmes la rivière et passâmes devant eux; au fur et à mesure qu'ils nous avaient reconnus, les uns s'échappaient au galop et les autres, après nous avoir salués à leur manière, se formaient derrière nous comme pour faire partie de notre escorte.

A environ une demi-lieue de là, nous vîmes arriver à cheval les autorités d'Arauco. Plus loin était formée en bataille la cavalerie des milices de l'arrondissement, armée de lances comme celles des Indiens. En face et sur une seule ligne, étaient les mosatones des caciques. Ceux-ci s'avancèrent par petites troupes et furent présentés à l'intendant par Udaferi, lieutenant du cacique gouverneur, parce que leur chef était malade.

Cette cérémonie ne nous arrêtait pas; et le salut fait, chaque prince et sa suite se rangeaient sur les côtés ou derrière, et nous accompagnaient. Nous nous trouvâmes bientôt, de cette manière,

réunis près de 600 hommes, dont la bigarrure avait quelque chose d'étrange. En première ligne figuraient l'intendant, nous, les officiers et les caciques. Derrière venaient les Indiens, les guaços et les milices, affublées d'uniformes et d'immenses bonnets pointus. Parmi les caciques, quelques-uns avaient de mauvais chapeaux de feutre garnis de plumes et de rubans de différentes couleurs. Enfin le plus grand nombre n'avait qu'un ruban autour de la tête, et portait leur grande chevelure noire flottant au gré des vents. Plusieurs étaient nus jusqu'à la ceinture. Nous nous occupions, M. Rouse et moi, à les examiner, et surtout à nous amuser de l'étonnement que leur causaient les lunettes de cet ami, lorsqu'un cri d'Indiens parti de toutes parts donna le signal du galop que nous prîmes tous en même temps. Ce n'était pas une petite affaire que de se voir galopant au milieu de tous ces gaillards-là; il y avait chance d'être heurté de manière à perdre l'équilibre, ou à ce que, le cheval venant à tomber, tous les autres vous passassent dessus. Nous ne laissions pas, M. Rouse et moi, de faire ces réflexions; mais comment en sortir? il fallut bien suivre. De cette manière, nous nous trouvâmes bientôt transportés devant une espèce de grange construite en dehors des remparts. C'était là que les princes araucaniens avaient établi leur cour; c'était là que M. Antinahuel, cacique gouverneur des Indiens d'Arauco, était étendu sur une natte, par suite d'un coup de corne qui lui avait un peu chagriné les côtes. Nous étions tous conduits là pour le saluer, et voici comment nous nous y prîmes. A peine arrivés vis-à-vis l'entrée de ce palais, les Indiens recommencèrent leurs cris. A ce signal, nous fûmes enlevés de nouveau au grand galop, avec un peu plus de confusion, et fîmes ainsi trois fois le tour de leur habitation, au milieu d'un nuage de poussière, au son le plus fort de leurs cornemuses et de leurs effroyables cris. Tout se termina cependant sans autre accident que la chute d'un Indien par-dessus lequel nous passâmes en ne lui brisant qu'une ou deux côtes. Cette fois, nous nous dirigeâmes

encore avec le même cortége, mais plus paisiblement, vers la capitale du département. Nous trouvâmes la porte gardée par les *Civicos*, et les remparts couverts d'une foule de curieux et de curieuses. Notre entrée fut des plus brillantes; les cloches faisaient retentir l'air de leurs sons argentins et le tambour battait au champ.

C'était superbe en vérité.

Pendant qu'on marchait, j'observais ce spectacle, où se dessinait plus d'une figure assez grotesque; mon attention fut attirée par un guaço qui me salua en français. Je tournai la tête, et qu'on juge de ma surprise en trouvant auprès de mon cheval M. Lozier, ancien élève de l'école Polytechnique, qui habite, depuis quelques années, les environs d'Arauco. Où diable ce savant est-il venu se nicher!...

Nous arrivâmes bientôt au château du gouverneur, où des logements nous étaient préparés, et où nous eûmes l'immense plaisir de nous débarrasser des nobles habitants de l'Araucanie. Mais ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à les congédier. Plusieurs d'entre eux voulaient déjà avoir le plaisir de saluer plus particulièrement *el senor Martin Campo*. C'est ainsi qu'ils appellent l'intendant. Nous avons présumé que cette dénomination était une corruption du titre de *maëstro de Campo*, que portaient plusieurs gouverneurs espagnols.

Après le dîner, nous fûmes avec l'intendant passer l'inspection des remparts, que nous trouvâmes dans un état pitoyable.

Le lendemain, à onze heures du matin, nous nous rendîmes tous au palais champêtre des Indiens; nous fûmes reçus avec un feu de file d'accolades, d'embrassades et de compliments qu'il nous fallut supporter avec résignation, sous peine de passer à leurs yeux pour trois grossiers personnages.

Lorsque l'effervescence des protestations fut un peu calmée, l'intendant fit séparer par les interprêtes ceux des caciques auxquels leur influence ou leur pouvoir réel donnait le droit de fi-

gurer en première ligne dans cette affaire. On leur désigna des banquettes qui leur avaient été préparées, et ils s'assirent avec toute leur circonspection habituelle. Le menu peuple se rangea derrière eux, on forma un demi-cercle au milieu duquel l'intendant, le gouverneur notaire, M. Rouse et moi, nous nous plaçâmes sur des siéges avec beaucoup de gravité et entourés des interprêtes et autres officiers. Alors commença le *parlamento*.

Le cacique Couroumilla (or noir), en sa qualité de chef de l'ambassade, prit le premier la parole. C'était un de ceux dont l'intendant s'était servi pour engager les autres à se rendre sur la frontière. Il s'avança gravement au milieu de l'assemblée, puis, après avoir donné au *Martin Campo* l'accolade de rigueur, il lui demanda la permission de le saluer. Alors il lui fit une énormément longue narration du but de son voyage, de ses divers incidents; il lui nomma l'un après l'autre tous les caciques qu'il avait engagés à le suivre. L'intendant répondit en peu de mots qu'il les voyait avec plaisir disposés à la paix, qu'ils pouvaient compter sur la bonne foi du gouvernement, et qu'ils devaient savoir tous que cette réunion n'avait d'autre but que de les prémunir contre les piéges que pourraient tendre à leur crédulité certains ennemis de l'ordre et de la paix. Ces quelques phrases furent traduites par un des interprètes, qui eut bien de la peine à les débrouiller, tant il était étourdi par l'extrême volubilité de l'intendant. Couroumilla reprit la parole qu'il garda encore près d'une heure.

En général, lorsque les Indiens sont réunis en assemblée, ils sont très-circonspects. Personne n'oserait interrompre l'orateur, et celui-ci se croit obligé à parler très-longtemps et très-vite. Dans cette séance, Couroumilla prit trois fois la parole, et chaque fois il terminait par une formule qui voulait dire : *Ai-je bien dit, hommes puissants?* Les principaux points de ses trois discours étaient son voyage à l'intérieur, son retour, le rassemblement des caciques, enfin le désir de la paix et des protestations de

bonne foi; mais il brodait là-dessus de manière à en avoir au moins pour deux grandes heures.

Après lui se présenta Trangail-Lanec (ravin profond), cacique du Conu.

Son air fier et assuré, son regard sombre, sa longue chevelure noire qui retombait sur ses larges épaules, couvertes d'un long poncho de la même couleur, nous faisaient présager qu'il n'était pas un messager de paix. Cependant il commença et finit son compliment, qui dura bien une heure et demie sans que rien fût dit d'offensant à la nation chilienne. Il était placé debout au milieu; le grand silence qui régnait autour nous indiquait l'intérêt qu'il inspirait, et lorsqu'il termina par la formule, *Ai-je bien dit, hommes puissants?* on put remarquer qu'il avait plus d'influence que Couroumilla sur les princes assemblés.

L'intendant lui fit une réponse dans le genre des précédentes, et il ordonna que de copieuses rations de viandes et de vins fussent distribuées à ses hôtes; puis il leva la séance à notre grande satisfaction. Outre que ces messieurs, très-éloquents sans doute pour les leurs, n'étaient pas très-amusants pour nous, la puanteur qu'ils exhalaient, la chaleur du lieu n'étaient pas de nature à être supportés plus longtemps. M. Rouse, homme à précautions, trouvait qu'il avait commis une faute énorme en ne garnissant pas sa malle de quelques flacons d'eau de cologne.

Ces Indiens sont terriblement amis de l'étiquette : je crois qu'ils pourraient le disputer aux plus entichés des barons allemands. Ils ne vous font grâce de rien lorsqu'il s'agit des cérémonies de leurs assemblées. Ce sont aussi d'intrépides orateurs, du moins ils parlent longtemps et vite. Mais, d'après ce que j'ai cru apercevoir, ils ne disent pas grand'chose. Ils sont d'ailleurs razonneurs et répéteurs, ils narrent et renarrent dix fois la même chose, et ne vous épargnent surtout aucun des moindres incidents de leur voyage. Ainsi, avant d'entrer en matière, il faut que vous sachiez qu'ils sont montés à cheval, qu'ils ont pris le

rênes dans telle main combien de fois ils se sont arrêtés en route tant pour faire boire ou manger leur cheval, que pour se reposer eux-mêmes, quels gens ils ont rencontrés, les endroits où ils ont fait halte, enfin le jour, l'heure de leur arrivée et le temps qu'il faisait. Si vingt Indiens vous saluent, vous devez avoir la bonté d'écouter très-sérieusement vingt petites relations de ce genre. Ajoutez à cela que, leur langue étant très-pauvre, ils sont obligés d'avoir souvent recours à l'emploi du même mot dont le sens est relatif à sa collocation. Bien que cette observation soit relative à l'opinion de Molina, je crois qu'il est facile de la soutenir; car, si l'on observe l'état de leur civilisation, le petit nombre de leurs besoins, on voit que le cercle de leurs idées étant fort limité, une grande variété de mots ne leur est pas nécessaire pour les exprimer.

Ils ont une formule commune pour les compliments d'étiquette. D'abord, jamais un Indien, un cacique même, ne s'approche d'un supérieur, pour le saluer, sans lui en faire demander la permission par un autre plus âgé ou plus élevé en grade que lui. Alors il s'avance et demande l'accolade[1], qui ne lui est jamais refusée, à moins d'une inimitié déclarée; puis il commence la harangue d'usage, et Dieu vous donne patience pour l'écouter jusqu'à la fin.

Ce discours est prononcé sur un ton tout différent de celui qu'on observe dans les conversations ou dans les discussions; c'est une espèce de chant qu'on pourrait comparer au récitatif de nos opéras français. Chaque période est terminée par un point d'orgue en *re* mineur et très-soutenu. Pendant ce temps, le supérieur écoute la tête baissée, les yeux fixés vers la terre, et de

[1] Il y a plusieurs classes d'accolades suivant la position relative des individus. Deux chefs égaux ôtent leurs chapeaux, s'ils en ont, et se croisent les bras en passant la main droite sur l'épaule gauche. Un prince du sang n'inclinera le bras que jusqu'au-dessus de la saignée. Enfin, le menu peuple, lorsqu'il salue un supérieur, lui touche seulement la main du bout des doigts, ou bien celui-ci lui tend son bonnet et il le touche avec le sien.

temps à autre fait duo avec l'orateur, pour répéter les derniers mots d'une phrase.

Ils ont aussi leur tactique, leur rouerie parlementaire ; ils ne lâchent jamais de suite leurs meilleurs orateurs, ni leurs plus forts arguments ; ils les gardent en corps de réserve. Ainsi, le premier jour des conférences se passa en compliments ; le second, on vit peu à peu apparaître sur la scène quelques plaintes, quelques marques de défiance ; le troisième jour, ils devinrent exigeants ; ils se plaignirent amèrement, et avec beaucoup de feu, de la protection que le gouvernement accorde au chef Colipi. Ils dirent qu'il en profitait pour enrichir son territoire. Ils demandèrent à être placés entièrement en dehors de sa juridiction, et à ce que le seul cacique auquel ils eussent à reconnaître quelque autorité, fût Antinahuel (Tigre-Soleil), vieillard habitant aux environs d'Arauco, et reconnu par le gouvernement cacique gouverneur de ce district. Mais, bien que l'intendant leur protestât qu'il ferait des remontrances à Colipi, qui cependant était un fidèle allié des Chiliens, bien qu'il leur promît d'acquiescer à leur pétition, ils insistèrent pour que cette prétention fût satisfaite tout de suite et sanctionnée par la cérémonie d'usage en pareil cas. Il fallut céder. Alors l'intendant les fit se prendre tous par la main, plaça celle de Couroumilla dans celle d'Antinahuel et leur déclara qu'à l'avenir, et à dater de ce jour, les plaintes ou les demandes qu'ils auraient à faire au gouvernement devaient lui parvenir.

Cela terminé, deux autres se présentèrent, disant qu'ils désiraient profiter de cette réunion pour être reconnus en qualité de gouverneurs de leurs districts respectifs ; cette dignité leur ayant été léguée par leurs pères.

On voit que chez ces sauvages aussi il y a de l'hérédité. En effet, le pouvoir passe de père en fils, ainsi que les propriétés. Il est rare même de voir un cacique qui n'y soit pas arrivé de cette manière. On m'a fait remarquer quelques jeunes gens qui nous fu-

rent présentés comme devant commander un jour, parce qu'ils étaient fils de caciques. Cela n'empêche pas que quelques-uns ne s'emparent du trône, parce que la raison du plus fort est toujours la meilleure, et que

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Cependant ils paraissent avoir un grand respect pour les décisions des vieillards, et lorsqu'ils veulent protester de leur bonne foi, ils citent les sages conseils qui leur furent donnés par leurs ancêtres.

Une fois l'installation des grands dignitaires terminée, ils élevèrent une nouvelle prétention; ils demandèrent que le gouvernement leur nommât un plus grand nombre de capitaines de *amigos*. Ces officiers sont ce qu'on appelle aux Etats-Unis *indianis agents*. Ils servent ici d'interprètes et d'agents avec les Indiens. Les Indiens ne feraient aucun cas d'ordres ou d'avis qui leur seraient donnés par d'autres au nom du gouvernement. Cet emploi est confié à des Chiliens qui connaissent le pays et parlent la langue indienne. Leurs appointements sont peu de chose, mais ils ont l'avantage de faire presque exclusivement le commerce avec les Indiens. Les immunités du droit des gens sont strictement observées à leur égard, et il n'y a pas d'exemple qu'aucun d'eux ait été assassiné ou volé dans le cours de leur mission ou même de leurs affaires particulières. Les Chiliens devraient à cet égard les prendre pour modèles. Les capitaines de *amigos* sont au nombre de quatre, outre le commissaire-général Zuñiga. Les caciques trouvaient à juste titre que, pour le bien même du service, il convenait qu'ils fussent plus nombreux. Mais, pour cette fois, l'intendant éluda la question, en leur disant qu'il avait besoin de consulter le gouvernement suprême. Le fait est qu'il ne se souciait pas d'autoriser les rapports intimes d'un plus grand nombre d'individus avec les Indiens. D'après ce qu'il nous dit de ces peuplades, il avait des motifs de croire que la dernière invasion avait été provoquée par les ennemis du gouvernement, dans

l'hospitalité; qu'au contraire, s'ils recevaient bien nos compatriotes, s'ils leur donnaient des vivres et des chevaux pour les conduire à la frontière, nous les récompenserions comme l'avait fait déjà M. Rouse, dans les naufrages de la *Rose* et de la *Challenger*.

Aussitôt que j'eus fini, ils désignèrent un d'entre eux pour me répondre, c'était encore Trangoil-lanca qui prenait la parole. Il commença par nous indiquer les caciques dans la juridiction desquels avaient fait naufrage le brig la *Rose* et le trois mâts la *Confiance*. Il leur reprocha lui-même leur conduite; mais ceux-ci se disculpèrent; ils dirent que c'étaient des mosetones (des soldats) qui avaient commis ces désordres. Que quant à eux, loin d'avoir fait le moindre mal aux naufragés, ils leur avaient procuré des chevaux. Le cacique Catrilevi de Moncuill dit que même un capitaine lui avait promis une récompense et lui avait manqué de parole, que cette action leur avait donné mauvaise opinion des chrétiens de Perguilauques (de l'autre côté de la mer); mais qu'à présent qu'ils voyaient qu'ils avaient affaire à des senorias Martin Campo, ils feraient ce que nous demandions.—M. Rouse prit cependant la liberté de rappeler au sieur Catrilevi que le capitaine Maréchal, de la *Rose*, lui avait donné sa montre et que cette récompense aurait dû lui paraître suffisante. Le dignitaire ne répondit pas, il paraît qu'il avait oublié ce petit incident ou qu'il espérait que nous n'en avions pas connaissance. — Ensuite Trangoil-lanca nous fit un long discours qui se réduisait à nous dire que nous pouvions compter sur ce qui était promis; que lui et les autres caciques allaient travailler pour que nos navires fussent bien reçus sur toute la côte.

Les choses ainsi convenues, nous passâmes au solide de l'affaire, c'est-à-dire aux présents. Lorsque les Indiens traitent avec des chrétiens, ils ne considèrent rien d'arrêté tant qu'on ne leur a pas fait quelques cadeaux. C'est pour eux une preuve qu'on ne veut pas les tromper, ce sont des espèces d'arrhes qu'ils exigent pour assurer le marché. Nous avions eu déjà une preuve de ce système

à notre arrivée. Les caciques étaient depuis quinze jours réunis à Arauco où les avait cités l'intendant qui ne paraissait pas. Ils étaient fatigués de ce retard, bien qu'on les traitât le mieux possible ; ils parlaient de se retirer disant qu'on voulait les tromper ; mais ils virent arriver les chevaux qui apportaient les présents qu'on leur destinait et cela suffit pour les arrêter ; ils déclarèrent même au commandant de la place qu'ils commençaient à croire qu'on voulait traiter avec eux de bonne foi.

Nous leur donnâmes donc ce que nous avions apporté pour eux, c'est-à-dire des cornets d'indigo (ils attachent un grand prix à cette teinture), des mouchoirs rouges de coton, des miroirs de carton, des grelots, des médailles, des rubans, des colliers, des verroteries, des guimbardes, du tabac, etc. Il fallut distribuer très-également à chacun ce qui lui revenait, car ils n'ont pas grande confiance dans leur probité respective. La cérémonie se termina par une grêle d'accolades qu'ils nous demandèrent la permission de nous donner. Puis, ils retournèrent à leur logement où les attendaient les libations habituelles. Trois heures après ils étaient dans l'extase de la plus parfaite ivresse. Dans la soirée nous allâmes leur faire une visite ; l'intendant et M. Rouse se tinrent à l'écart, mais je me mis au milieu et n'eus pas à me repentir de cet acte de popularité. Çà et là étaient formés de petits groupes où les plus raisonnables s'occupaient à *romancear*, c'est-à-dire à raconter, je pourrais dire à chanter aux autres leurs aventures. Les femmes entouraient les feux, plusieurs avaient sur leurs genoux une espèce de poupée bien roide ; c'était un enfant emmailloté[1], ou pour mieux dire, ficelé de manière à ne pouvoir remuer ni pieds ni mains ; toutes s'occupaient à faire des

[1] Les enfants nouveaux-nés sont enveloppés d'un tissu de laine très-grossier et étendus sur une planche où on les attache fortement depuis les pieds jusqu'au cou. Outre que les Indiens pensent que cela convient à leur santé, ils y trouvent l'avantage de les transporter à cheval, devant eux, dans leurs voyages.

grillades pour ceux de leurs maris qui étaient encore en état de manger. Le plancher était parsemé de bon nombre de ces héros qui n'avaient pas pu résister aux coups trop répétés du divin jus de la treille. Lorsque j'entrai, quelques-uns des plus vivants m'entourèrent en me faisant force signes d'amitié, auxquels ils ajoutèrent tous les mots espagnols qu'ils savaient. Il fallut bien fraterniser, et pour cela mouiller mes lèvres dans les vases qu'ils me présentaient; mais ils furent tous très-respectueux. Malgré ce petit désagrément et les inconvénients qui pouvaient en être la conséquence, je n'étais pas fâché de me faire remarquer de ces Indiens. Qui sait si je ne serai pas obligé un jour d'aller tirer de leurs mains quelques pauvres naufragés?

Le lendemain, il s'agissait de planter la croix sur le lieu des conférences. L'intendant et les officiers considéraient cette cérémonie comme une vraie comédie; mais cependant nous l'engageâmes à lui donner tout l'apparat possible et il se rendit facilement à nos conseils.

En conséquence, à dix heures du matin, toutes les troupes étaient sous les armes, le curé en grande tenue; les cloches sonnaient et le tambour battait. Nous nous rendîmes à l'église accompagnés des autorités civiles et militaires; l'intendant, le consul anglais, le commandant de la place et moi, nous portions des cannes comme celles données aux caciques. J'avais indiqué cette idée comme devant faire attacher une plus haute importance à ce signe distinctif, puisque les indigènes ne le voyaient que dans les mains des personnes qu'ils considéraient comme jouant un grand rôle dans le pays.

En entrant dans l'église, nous trouvâmes au milieu une grande croix de bois qui pouvait avoir de 25 à 30 pieds de longueur. Autour étaient les caciques debout, dans une contenance dont la bizarrerie ajoutait à celle de la cérémonie. La veste bleue à collet et parements rouges, qui leur avait été donnée la veille, était leur principal ornement; au lieu de pantalons, ils portaient une pièce

de leur tissu de laine attachée à la ceinture et formant une espèce de jupon qui leur descendait jusqu'aux pieds. Ils avaient la tête ornée de verroteries, de grelots, de rubans, et autres colifichets, le tout artistement placé par-dessus un mouchoir de coton de différentes couleurs; enfin ils tenaient à la main la fameuse canne à pomme d'argent.

Après une pause d'un instant dont le curé profita pour bénir la croix, une quinzaine d'Indiens la portèrent sur leurs épaules et le cortège, ayant le curé en tête, se mit en route au son du tambour. Arrivées sur le lieu des conférences, les troupes formèrent un grand cercle au milieu duquel nous nous plaçâmes, les caciques se groupèrent en face de nous.

Alors recommencèrent devant la croix les longs discours, les protestations de part et d'autre, mais elle ne fut plantée et sa base ne fut recouverte de terre, qu'après qu'il fut bien convenu que toutes les paroles étaient bien enterrées. Les caciques demandèrent ensuite qu'un agneau fût apporté; on l'immola au pied de la croix et trempant eux-mêmes leurs mains dans le sang, ils la barriolèrent de plusieurs signes, en apparence hiéroglyphiques. Je fus frappé du rapprochement de ces coutumes avec celles des Hébreux dans les cérémonies desquels l'agneau et le sang de l'agneau jouaient bien souvent un rôle important.

Les Chiliens qui nous entouraient, tournaient en ridicule la solennité des Indiens. Les premiers, il est vrai, se promettaient bien de manquer à leurs promesses à la première occasion, tandis que les caciques avaient l'intention de les tenir.

Enfin, un feu de peloton de l'infanterie termina la cérémonie, et je crus m'apercevoir que cette marque de considération à laquelle ne s'attendaient pas ces Messieurs, ne leur fut pas des plus agréables.

Nous reconduisîmes le curé à l'église où il fallut encore que l'intendant Rouse et moi restions agenouillés et en contemplation pendant quelques minutes.

Les caciques paraissaient satisfaits et faisaient leurs préparatifs de voyage; nous-mêmes nous pensions aussi à reprendre le chemin de Concepcion, lorsqu'arriva le capitaine Zuñiga.

Il était annoncé depuis plusieurs jours et revenait de l'expédition qui avait repoussé les tribus soulevées. Tout devait, disait-on, changer de face à son arrivée. J'étais donc curieux de le voir, de l'entendre et surtout en présence des caciques. Cet officier chilien est le commissaire-général des Indiens, le chef de tous les capitaines de *amigos* ou interprètes. C'est un homme de trente-quatre ans environ, d'une taille moyenne, mais bien prise; sa physionomie, sans être belle, est remarquable par son expression et toutes ses manières sont franchement militaires.

Son père était habitant d'Arauco et l'un des capitaines de *amigos*, lorsque la guerre de l'indépendance éclata; poursuivi par les patriotes, il se réfugia à Jucapel au milieu des Indiens. Là, le jeune Zuñiga apprit de bonne heure leur langue, leurs mœurs, leurs exercices et bientôt il se fit remarquer par son adresse et son courage; plus tard il se réunit à la bande du chef espagnol Pico et vécut ainsi douze ans parmi toutes les peuplades indiennes. Souvent et lorsque sa valeur lui eut acquis une grande influence sur ses compagnons d'armes, il traversa les Cordillères pour envahir alternativement les provinces de Mendoza, Cordova et même Buenos-Ayres. Véritable bédouin, Zuñiga ne connut pendant longtemps ni patrie ni pénates. Connu chez les sauvages sous le nom de Neculpan ou Neculpangue (lion du désert ou lion coureur), il prit souvent part aux combats qu'ils se livraient entre eux. et même encore aujourd'hui ils croiraient lui faire une injure de ne pas lui conserver ce nom.

Il se trouvait depuis quelque temps réuni à la bande du célèbre partisan Pincheira, lorsqu'un des frères de ce chef, fatigué de la vie errante, prit la résolution de se soumettre au gouvernement chilien. Zuñiga et Gatua furent les agents de cette capitulation. Cette troupe était de près de 400 hommes; une grande partie qui

voulut résister fut prise et fusillée ; on forma avec le reste un escadron dit de carabiniers dont Zuñiga, Gatua et Rozas furent nommés capitaines. Plus tard, le premier obtint par son intelligence et son influence sur les Indiens, l'emploi de commissaire-général. On pourrait croire que la vie errante qu'il a menée pendant longtemps, devait lui avoir fait contracter les habitudes grossières des peuplades parmi lesquelles il a habité; cependant il n'en est pas ainsi. Neculpan n'est pas un petit maître; mais j'ai vu bien des militaires élevés au milieu des peuples civilisés dont les manières étaient plus brusques que celles de cet élève de la nature.

Comme on nous l'avait annoncé, sa manière de traiter les Indiens était bien différente de celle qu'avait employée l'intendant et les autres chefs. Plus de cette condescendance, plus de ces considérations qui au fait n'indiquaient que de la faiblesse; loin de cela, on remarquait chez Zuñiga, la roideur et l'arrogance d'une supériorité peut-être trop affectée.

Le jour que nous arrivâmes, comme je vous l'ai déjà dit, les Indiens nous assaillirent; l'intendant leur fit à tous des politesses, leur donna des accolades sans nombre, enfin,

Il aurait du mitron embrassé la marmite.

A peine l'arrivée de Zuñiga fut-elle connue, que le cacique Antinahuel se présenta seul pour le saluer et lui demander la même faveur pour les autres qui étaient formés à vingt pas de distance. Zuñiga répondit d'un air dédaigneux, qu'il ne pouvait les recevoir pour le moment, qu'il se rendrait bientôt sur le lieu des conférences, et qu'alors il leur ferait connaître la nature des *paroles* qu'il leur apportait; le cacique se retira humblement, rendit compte de son message à ses commettants qui firent leur demi-tour sans rien dire et retournèrent à leur logement.

Deux heures plus tard, nous partîmes avec l'intendant pour assister aux nouvelles conférences. Zuñiga nous avait devancé. Lorsque nous arrivâmes, il était appuyé nonchalamment contre

un poteau, la main sur la poignée de son sabre. Les Indiens formaient un grand cercle autour de lui, et trois ou quatre caciques seulement s'étaient approchés pour le saluer. Il recevait leurs accolades d'un air de mépris et les leur rendait à peine. Un d'eux voulut commencer la harangue d'usage; il lui fit signe de la main de se retirer, et lui dit qu'il l'avertirait quand il en serait temps. Un instant après nous prîmes place sur les mêmes siéges que nous avions occupés les jours antérieurs. Zuñiga, après être convenu avec l'intendant de ce qu'il allait faire, demanda une chaise, la plaça au milieu du cercle, et fit signe de la main qu'il était prêt à entendre les ambassadeurs.

La cérémonie fut la même que le premier jour. Couroumilla, Trangoil et Henihuel, envoyé du cacique *Inal de los Malales*, firent leur harangue de salut. Zuñiga les écoutait nonchalamment étendu sur sa chaise et la tête baissée. Comme eux il faisait chorus en chantant les derniers mots de chaque période; mais à chacun il faisait une réponse. Alors ses attitudes changeaient; elles devenaient menaçantes, imposantes, et ses yeux brillaient d'un feu vraiment martial. Il leur reprocha leur mauvaise foi dans la plupart de leurs traités; il leur demanda combien d'entre eux avaient fait un faux serment sur la croix plantée la veille avec tant de solennité. Il leur dit qu'il était bien informé, et que si aujourd'hui ils n'étaient pas réunis aux Amadils qui avaient envahi la province, ce n'était que la crainte qui les avait retenus; qu'il leur conseillait de conserver cette crainte salutaire, parce que, s'ils osaient bouger, lui, Zuñiga, irait les chercher dans leurs montagnes, dont il connaissait les sentiers aussi bien qu'eux, qu'il enlèverait leurs bestiaux, brûlerait leurs blés et leurs moissons, comme il venait de brûler ceux du cacique Manguil et de ses alliés; que si Colipi était protégé, c'est qu'il le méritait.

Tous les Indiens l'écoutaient en silence, ils suivaient des yeux jusqu'au moindre de ses mouvements. Ils paraissaient saisis de la vigueur et de la rapidité de son langage. Ces physionomies

apathiques, sur lesquelles nous cherchions en vain des sensations les jours précédents, étaient animées et changeaient d'expression suivant les inflexions de voix de l'orateur. Le fougueux, l'audacieux Trangoil-lanca lui-même était entraîné, subjugué. Un peintre habile aurait pu saisir le plan d'un beau tableau. Tout se termina enfin par des protestations d'amitié; Neculpan fut embrassé, fêté par tous les caciques, et, comme les jours précédents, d'abondantes libations vinrent replonger nos princes dans une douce mais assez brusque ivresse.

Le soir, arriva le cacique Colipi. Les caciques réunis se plaignaient de lui; il venait écouter les reproches qu'ils osaient lui faire et leur apporter sa réponse. Ce chef allié des Chiliens avait fait partie de la division qui, avec Zuñiga, venait de châtier le cacique Manguil de *Boroa*. Il y avait conduit quatre cent soixante et dix lances. C'était pour ainsi dire couvert des dépouilles de ses ennemis qu'il se présentait devant eux. Il était accompagné de sept caciques, ses alliés. Lorsque dans l'assemblée on annonça son arrivée, il y eut un mouvement de mécontentement. L'intendant ayant donné l'ordre à un des capitaines interprètes d'aller le recevoir et de lui préparer un logement, les Indiens parurent blessés de cette distinction. Trangoil se leva et lui reprocha cette préférence; il dit entre autres que si Colipi était colonel, eux ils étaient des Indiens libres. Mais Zuñiga les fit bientôt rentrer dans l'ordre. Il leur déclara que Colipi méritait par sa fidélité les égards qu'avait pour lui le gouvernement, qu'eux n'étaient que des rebelles de mauvaise foi, qu'ils n'avaient qu'à changer de système, qu'à imiter la conduite de Colipi, et qu'ils seraient aussi protégés par les Chiliens.

L'arrivée de Colipi indiquait une nouvelle conférence; elle eut lieu le lendemain, et ce fut encore un beau débat à voir. Le cacique était plein de l'arrogance que lui donnaient et sa puissance, et la protection du gouvernement. Il leur déclara qu'il n'avait pas besoin qu'aucune autorité lui fût confiée sur les autres peupla-

des, que sa lance lui donnerait le moyen de châtier ceux qui oseraient mettre le pied sur son territoire. La querelle devenait sérieuse; mais Neculpan les apaisa tous, et la réconciliation parut être complète.

Enfin notre mission était terminée, et nous partîmes d'Arauco pour revenir à Concepcion. Mais l'intendant désirant nous faire connaître le pays, nous proposa de prendre un autre chemin. Nous pensâmes alors à aller rendre à M. Lozier la visite qu'il nous avait faite, et nous nous mîmes en route en remontant le cours du Carampangue.

Que n'ai-je cette facilité, cette grâce descriptive qui transmet facilement les impressions qu'on a reçues! je vous ferais connaître le beau pays que nous avons parcouru, des montagnes couvertes d'arbres immenses, de jolis vallons au milieu desquels se promène lentement une rivière capricieuse, des bois de pommiers surchargés de fruits, de riches pâturages, de gras animaux, et enfin de temps à autre, et dans des positions très-pittoresques, des peuplades d'Indiens assis. Voilà ce que nous avons vu; tâchez de vous en faire une idée. Je vous dirais bien qu'il y a beaucoup de rapprochement entre ces pays et les jolies vallées de l'Helvétie; mais, comme je ne les ai vues qu'au petit Trianon, je pourrais me tromper. Enfin nous arrivâmes à l'habitation du philosophe que nous allions visiter, et nous le trouvâmes comme un patriarche au milieu de sa famille.

M. Lozier est un des Français qui ont quitté la France à la chute de Napoléon. Après avoir parcouru les Etats-Unis, le Brésil, les provinces de la Plata, il est arrivé au Chili. Connu pour un homme vraiment instruit, il fut longtemps employé par le gouvernement chilien, tantôt comme ingénieur, tantôt comme recteur de l'*Instituto*, du temps du général Pinto. Après le changement qui amena au pouvoir le général Prieto, il fut envoyé à Concepcion pour y organiser un collége du gouvernement; mais quelques désagrements qu'il eut avec les autorités lui firent pren-

dre la résolution de se retirer. Il acheta aux Indiens d'Arauco une assez grande étendue de terrain pour vivre au milieu d'eux. C'est un homme de 50 ans, très-doux, mais très-original; il est d'un caractère très-timide, et cependant il vit au milieu des Indiens. Il est fatigué du monde et dit qu'il préfère les sauvages aux gens à moitié civilisés. Il est décidé à terminer ses jours dans son désert. Sa maison ressemble beaucoup à celle de Robinson Crusoë. Elle est dans une gorge, et c'est une caverne fermée par des roches qu'il a entourée de murailles en pierre. Il dit qu'il n'a qu'à se louer de ses voisins sur lesquels il a acquis une certaine influence. Il ne vient que très-rarement à la ville.

Nouveau Las Cases, il est un de leurs chaleureux défenseurs. Il prétend que ces hommes sont d'un naturel fort doux, et reproche continuellement aux Chiliens la mauvaise foi avec laquelle ils se conduisent à leur égard. Il s'occupe en ce moment de construire un moulin hydraulique. Du reste, M. Lozier n'est pas le seul savant qui soit venu avec l'intention de terminer sa carrière au milieu des Araucaniens. Don Simon Rodrigues, qui fut précepteur du fameux Bolivar, est aujourd'hui dans un *hacienda* sur la frontière. Après avoir voyagé longtemps dans toute l'Europe, en avoir étudié tous les systèmes d'éducation, il était revenu en Amérique pour régénérer ses compatriotes. Le gouvernement chilien le fit venir de Lima pour diriger un collége à Concepcion. Mais cet homme bizarre voulut introduire des principes à lui, et au lieu d'apprendre à lire à ses élèves, il s'occupait à leur prêcher les doctrines les plus singulières sur la vie naturelle. Sur quelques observations qui lui furent faites à cet égard, il donna sa démission et se retira sur la frontière. Sa femme est une Indienne de son pays; il a trois enfants appelés Choclo, Sanauria et Poroto[1]. Il n'a jamais voulu les faire baptiser, prétendant qu'ils n'ont besoin d'appartenir à aucune secte. Malgré une infinité de ridicules, c'est

[1] Épi de Maïs, Carotte et Haricot.

un homme d'une grande instruction; il parle six ou sept langues, est bon chimiste, physicien, astronome, grammairien, etc. Il a visité toutes les principales nations de l'Europe en voyageant à pied, bien que sa fortune à cette époque lui permettait de prendre les voitures publiques.

Après avoir parcouru une partie de ses domaines (à M. Lozier), nous le quittâmes pour continuer notre route vers Colima. Nous traversâmes encore une fort jolie plaine, celle de Lameseta, peuplée d'Indiens, et nous nous retrouvâmes à la Raqueti. Le soir nous allâmes coucher à Colima, et le lendemain à Concepcion.

Je devais terminer ici ma narration, mais je m'aperçois que je vous ai parlé de princes, de fortifications d'Arauco, du palais du gouverneur. Il y aurait vraiment conscience à vous laisser croire qu'Arauco est une ville. C'est une mauvaise bourgade composée d'une centaine de chaumières, entourée d'une muraille de terre qu'un seul coup de canon renverserait. Les bastions ont pour tout armement une seule pièce de huit montée sur un affût en si mauvais état, qu'au premier coup il se démolirait. Le palais du gouverneur est une chaumière un peu plus grande que les autres. Elle a deux chambres; l'intendant en occupait une, et Rouse et moi l'autre. La porte qui devait fermer l'entrée de la ville est en morceaux depuis plusieurs années et n'a pas été réparée. Le gouverneur, qui est un capitaine, était allé loger en ville, et nos domestiques à la belle étoile.

Quand j'ai dit que mes caciques étaient des princes, je n'ai rien exagéré; car il n'en est pas un qui ne soit revêtu d'une gale de la plus belle espèce. Je ne sais comment nous avons échappé sans en avoir attrapé notre part, au milieu de cette profusion de poignées de main et d'accolades. Il est vrai de dire que nous ne perdrons probablement rien pour attendre, car ce léger défaut est assez généralement répandu dans le pays pour qu'une main chilienne nous en fasse le cadeau.

Ces Indiens ne sont plus aujourd'hui ce qu'étaient ceux qui

combattirent les Espagnols. Ils sont bien encore désignés par quatre grandes dénominations ; mais il s'est formé parmi eux un nombre considérable de subdivisions.

Ces Indiens sont d'un aspect sale et presque hideux, très-gras, et d'une apparence lourde. Leur physionomie est sans expression ; ils ont un nez épaté, de grosses lèvres, des visages ronds. A les voir, on se demande comment de pareils ennemis peuvent être à craindre. On les dit braves ; mais, à mon avis, c'est plutôt le genre de guerre qu'ils font, la nature du terrain sur lequel ils combattent, qui les rendent redoutables. Jamais ils n'engagent une affaire que lorsqu'ils pensent que la supériorité du nombre leur assure le succès. Leur mobilité naturelle, les montagnes couvertes de forêts qu'ils habitent, leur donnent la facilité d'échapper à l'ennemi, et même de choisir leurs champs de bataille. Si quelquefois les Chiliens parviennent à les forcer au combat dans une position désavantageuse, c'est qu'ils les atteignent dans une retraite. Leurs invasions ne sont que passagères ; ils entrent sur le territoire de la république avec la rapidité de l'éclair, toujours accompagnés de chevaux de rechange, un petit sac de blé rôti fournit toute leur nourriture, et au besoin ils mangent les chevaux qui ne leur sont pas utiles. Ils occupent plusieurs points à la fois, mais leur but n'étant que de voler des bestiaux, d'enlever des familles et non de combattre, ils se retirent aussi légèrement dès qu'ils ont assuré leur proie.

Je ne crois pas que l'on puisse craindre qu'ils aient jamais l'idée de reconquérir le pays que les Espagnols leur ont enlevé. Une pareille entreprise demanderait des combinaisons trop élevées pour des hommes de cette espèce. Leur ambition ne dépasse pas le vol de quelques animaux. D'ailleurs leur situation ne leur permettrait pas de s'entendre sur un plan aussi vaste.

Bien que l'on distingue encore parmi eux quatre grandes divisions désignées sous les noms d'Araucanos, Huilliches, Peguenches et Puelches, elles n'existent que de nom. Chacune d'elles est

divisée en une foule de petites sections qui ont leurs chefs séparés. Aucun lien ne les rattache à un centre d'autorité. Ainsi il y a presque autant de caciques que de familles, et le plus opulent d'entre eux ne pourrait réunir deux cents lances parmi ses sujets. Parmi ceux-ci même, le plus influent est le plus hardi. Lorsqu'il s'agit de faire une invasion, ils sont obligés de se réunir au moins une douzaine de caciques. Chacun d'eux commande son monde à sa manière, agit comme il veut. et le plus souvent ils sont peu d'accord. Ajoutons à cela que, soit par les vols qu'ils se font entre eux, soit par la jalousie que soufflent les chefs parmi eux, ils sont souvent en guerre les uns contre les autres, et nous sommes persuadés qu'ils ne peuvent penser à rien de sérieux.

Cette division est sans doute fort heureuse pour les Chiliens. Aussi ont-ils soin de l'entretenir. Tantôt ils protègent l'un, tantôt ils achètent l'autre, et d'autrefois ils entretiennent le feu de la discorde au milieu d'eux.

D'un autre côté, j'ai entendu assurer à des personnes dignes de foi qu'ils seraient plus disposés à la paix qu'à la guerre. Cela présente quelques probabilités, lorsque l'on réfléchit sur leur intention actuelle. On ne peut plus les considérer aujourd'hui comme plongés dans l'état de barbarie, où ils étaient encore du temps des Espagnols. La guerre de l'indépendance et les dissensions civiles même ont jeté au milieu d'eux un assez grand nombre de chrétiens qui y ont porté quelques semences de civilisation. Déjà ils sont en grande partie propriétaires, ils ont des maisons, des champs cultivés, et tiennent au sol sur lequel ils sont nés. Le commerce, en améliorant leur existence, leur a créé des besoins qui ne contribuent pas peu à les rapprocher des Européens. Enfin on remarque que les invasions ne sont pas faites par les tribus voisines des frontières, mais bien par les Peguerches et les Moluches, hordes venues du centre ou de l'autre côté des cordillères, et par ces bandes nomades qui ne possèdent rien, pas même dans leur pays. Mais, pour arriver jusqu'aux Chiliens, ils sont

obligés de traverser le territoire des Indiens, que j'appellerai demi-civilisés, et là ils ne trouvent d'alliés ou de protection qu'autant que ces derniers ont des motifs de plainte contre leurs voisins.

Il serait donc peut-être facile à ceux-ci de les attirer, et ils y parviendraient, dit-on, en agissant de bonne foi avec eux, en ne leur volant pas leurs bestiaux, en ne s'emparant pas de leurs terrains par la force. Voilà ce dont ils se plaignent, et on prétend que c'est avec raison. Par exemple, on attribue la dernière invasion à des représailles auxquelles Colipi a donné lieu en volant les animaux de quelques-uns de ses voisins. Plusieurs des habitants de la frontière compromettent souvent le gouvernement en abusant de sa protection pour opprimer et piller les Indiens dans les moments de la plus grande tranquillité. Je ne doute pas, moi, que beaucoup d'individus ne soient intéressés à entretenir les préventions qui existent à leur égard.

La religion pourrait aussi aider à les civiliser. N'ayant aucun culte religieux, on peut présumer qu'ils ne repousseraient pas le nôtre. Mais il faudrait pour cela d'autres prêtres que ceux que l'on trouve généralement dans ce pays. On a été obligé de changer souvent le curé d'Arauco, parce que c'était toujours le plus immoral du village. Celui qui existe actuellement est, dit-on, un peu plus circonspect ; mais c'est un pauvre diable qui sait à peine lire. Quelle est l'influence que de pareils ministres peuvent avoir sur des paroissiens dont ils partagent les turpitudes? Les Indiens n'ont effectivement aucun dogme ; ils reconnaissent cependant deux pouvoirs secrets dont ils ne savent pas se rendre compte, celui du bien et celui du mal. Le premier s'appelle *Pillan*, et le second *Guecu*, mais ils ne leur donnent aucune origine fixe, et chacun l'applique à sa manière, aux choses qui frappent le plus son imagination. Ainsi les uns ont en vénération une montagne, un arbre, d'autres une rivière, un bois. Leur culte consiste à se réunir auprès de leur divinité et à pousser de grands cris, à pleurer même, enfin à lui sacrifier un mouton, une vache ou un cheval.

Ces cérémonies sont dirigées par une espèce de sorcier qu'ils appellent *machi*. Cet inspiré est quelquefois un homme, mais le plus souvent une femme, et lorsque c'est un homme, il s'habille en femme. La science lui vient aussi par héritage. Le *machi* a sur ces hommes superstitieux une influence dont les effets sont souvent très-dangereux. Par exemple, lorsqu'un Indien vient à mourir de maladie ou par un accident quelconque, ils attribuent cet événement à l'action d'un pouvoir secret. Ils supposent que quelqu'un en a été l'instrument et a jeté un sort sur le défunt. Alors ils s'adressent au *machi* pour qu'il leur fasse connaître le ministre du diable. Celui-ci est obligé de prononcer; ce serait en vain qu'il chercherait à leur persuader que la mort de leur parent est une chose naturelle; il leur faut une ou plusieurs victimes. Le *machi* les désigne donc suivant son bon plaisir, quelquefois au hasard, mais le plus souvent par vengeance. Les prétendus meurtriers sont pendus sans ressource. Les parents du défunt les cherchent partout et les assassinent immédiatement. Du moment qu'un individu est réclamé au nom du *machi*, personne n'oserait le protéger; ses amis, sa famille, sont les premiers à le livrer.

Il existe à Concepcion même un ex-cacique, *Pénoléo*, dont il est parlé dans le voyage de M. Basil Hall. Il est venu fixer ici sa demeure avec une partie de ses femmes et ses enfants, et, bien que cette famille habite au centre de la ville, elle n'est pas exempte de l'influence du *machi*. Il y a environ un an que l'on vit en plein jour entrer deux Indiens; ils se dirigèrent vers la maison de Pénoléo, et on les en vit bientôt sortir traînant une malheureuse Indienne attachée à un de leurs chevaux. Leur course était si rapide qu'elle était morte avant qu'on ait pu la secourir, et les Indiens prirent la fuite immédiatement. Pénoléo, interrogé sur cet événement, répondit que le *machi* avait désigné cette victime, et qu'il ne pouvait s'opposer à ce que justice soit faite.

Bien que la polygamie soit admise chez eux, le mariage a cependant ses formes. Lorsqu'un Indien veut épouser une femme

qui lui plaît, il fait connaître ses intentions aux parents et traite avec eux les conditions auxquelles ils veulent lui livrer leur fille. On fixe ainsi le nombre d'animaux, soient vaches, soient brebis, soient chevaux qu'il doit donner. Cela fait, il vient accompagné de quelques amis, surprend l'Indienne, la met en croupe derrière lui, et se sauve avec elle dans les bois, où il reste caché pendant trois jours. Le quatrième jour, il revient, égorge une jument devant la porte de son beau-père, et les fêtes de la noce commencent. Ce rapt est l'acte civil par lequel il la reconnaît pour sa femme et ne peut plus s'en séparer. Cet engagement est sacré chez eux, et l'adultère est le plus grand des crimes. La femme et l'homme qui l'auraient commis seraient, sans pitié, assassinés par le mari et ses parents. Cependant l'amant peut racheter sa vie au moyen d'une certaine contribution fixée par le mari. Les Indiens peuvent ainsi prendre autant de femmes qu'ils peuvent en acheter et en entretenir. Mais une Indienne dont le mari serait absent, même depuis un grand nombre d'années, ne peut se remarier, jusqu'à ce qu'elle puisse donner des preuves évidentes que son mari n'existe plus. Lorsqu'un Indien s'absente, il laisse ordinairement ses femmes au pouvoir de ses parents, et si au retour il peut justifier quelque infidélité dont il n'avait pas été averti par eux, il peut réclamer tout ce qu'il veut : aussi sont-ils toujours les premiers à lui donner avis. Du reste, cette sévérité de mœurs n'a lieu qu'à l'égard des femmes mariées. Les filles jouissent de la plus parfaite liberté et savent en profiter.

Bien que chaque Indien ait plusieurs femmes, la première est toujours respectée et considérée comme la principale ; elle est la seule qui ait le droit acquis de manger à la table de son mari. C'est elle qui a la direction de la maison et des autres femmes. Celles-ci, bien que logées toutes dans la même habitation, ne vivent cependant pas en commun, et ont chacune leur ménage à part. On peut considérer que leurs maris ont sur elles droit de vie et de mort ; car il n'est pas rare qu'ils les assassinent au moindre mé-

contentement. Il n'y a que peu d'années que le cacique Pénoléo, qui habite aujourd'hui Concepcion, égorgea une de ses femmes à Los Angelos. Le général Bulner, instruit de ce fait, le fit amener devant lui, et lui demanda la raison d'une pareille conduite. L'Indien lui répondit que cette femme était toujours à le fatiguer de sa jalousie à l'égard des autres; qu'il avait fait tout ce qu'il avait pu pour la contenter, mais que, voyant qu'elle avait toujours la même idée, il avait cru que le mieux à faire était de la tuer. Il paraît que le général trouva cetta raison plausible, ou craignit de punir le cacique, car il ne fut exercé aucune poursuite contre lui.

J'ai remarqué que presque tous les Indiens ont des prénoms chrétiens. On m'a assuré que c'était une des traces de l'occupation espagnole, car on a observé que depuis lors ils tenaient à honneur de porter les noms de leurs conquérants. Ou plutôt, peut-être, auraient-ils pris les noms des ennemis qu'ils auraient tués. Ceux qui s'appellent Juan et les femmes qui s'appellent Anna, mettent devant leurs noms le *don* des Espagnols, et ils savent parfaitement le rang que cela leur donne; il paraît que cette distinction provient de quelque chef et de quelque dame espagnols jouissant d'un grand crédit parmi eux.

(*Note communiquée par M. Bardel.*)

Note 9, page 23.

J'étais venu une première fois à la Concepcion, dans l'année 1823, sur la corvette la *Coquille*. A cette époque le village de Talcahuano était régulièrement construit et offrait même quelques édifices; de vastes et assez beaux magasins existaient près du bord de la mer. Aujourd'hui tout a changé de face, le tremblement de terre du mois de février 1835 a tout anéanti, a renversé tout ce qui existait. Je ne pus reconnaître aucun vestige de ce que j'avais vu, je ne pus retrouver aucune des maisons

dans lesquelles j'avais été reçu. De nouvelles bâtisses s'étaient élevées, d'autres étaient encore en construction, mais sans ordre et sans symétrie, et le sol était encore recouvert par les ruines des anciennes. Tout portait l'empreinte de l'effroyable catastrophe dont ces lieux avaient été témoins, et du peu de soins qu'apportait le gouvernement pour en faire disparaître les traces. Loin de penser à réparer ces désastres, il s'obstinait à poursuivre une lutte avec le *Pérou*. Lutte regardée comme très-impopulaire, sans résultats pour l'avenir, et qui absorbait des fonds que l'on eût pu employer pour le bien public.

(*M. Jacquinot.*)

Note 10, page 23.

Le tremblement de terre dont nous voyons encore les effets, a eu lieu le 20 février 1835. Il détruisit la ville de Concepcion peuplée d'environ 10,000 âmes, et éloignée d'environ trois lieues de Talcahuano. Talcahuano lui-même fut encore plus maltraité. Après les formidables secousses qui ruinèrent ses édifiees, la mer envahit la plaine entière où il est bâti. Voici comment on raconte le fait. Après la chute des maisons, la mer se retira subitement et renvoya quelque temps après trois vagues monstrueuses dont l'effet compléta le désastre. Cet événement malheureux paraît avoir ruiné une grande partie de la population ; à chaque instant on entend dire de certaines personnes, elles ont tout perdu dans le tremblement de terre, à peu près comme en France dans les années passées on se plaignait de la révolution. Et cependant telle est la nonchalante insouciance des Chiliens que le soir même de la catastrophe, après avoir éprouvé des pertes considérables et des dangers capables d'effrayer les plus braves, quelques artisans dansaient au son de la guitare dans les campagnes, bravant ainsi les mouvements du sol qui remuait par moments sous leurs pieds. Grande avait été la frayeur, mais une fois apai-

sée, le peuple joyeux avait recommencé ses jeux et ses plaisirs. Ces faits ont été cités par un témoin oculaire habitant Concepcion. Ils ne sont pas incroyables lorsqu'on commence à comprendre le caractère mobile et insouciant des Chiliens.

(*M. Desgraz.*)

Note 12, page 27.

Vu l'urgence du cas, Monsieur le commandant d'*Urville* donna carte blanche aux médecins, pour acheter et faire fournir les aliments qu'ils jugeraient convenables. Je ne doutai pas un seul instant que toutes ces mesures n'eussent un prompt et infaillible résultat; et effectivement, m'étant rendu deux jours après à l'hôpital, je pus m'apercevoir déjà d'un grand changement chez la plupart d'entre eux. Tous, en général, avaient repris de la gaieté et de la confiance, et me témoignaient déjà leur vif désir d'être promptement rétablis pour pouvoir retourner à bord et continuer la campagne.

(*M. Jacquinot.*)

Note 13, page 27.

Dès le 15 avril, une amélioration très-sensible s'était déclarée dans l'état de nos malades, et même nous fûmes obligés d'en rappeler plusieurs à bord, quoique non guéris, car ils compromettaient leur retour à la santé par des excès. Un d'eux seulement, le nommé Russel était atteint d'une hydropisie de poitrine, et nous donnait de vives inquiétudes.

Nous venions d'avoir une série de beaux jours qui leur avait été on ne peut plus favorable. Aussi commençaient-ils déjà à se ressentir du changement d'air et d'habitation et jouissaient-ils avec délices de la chaleur vivifiante du soleil qui était encore assez

forte. Ils recevaient à terre des marques d'intérêt de tous les habitants, et plusieurs personnes leur envoyaient chaque jour du lait et des fruits. Entre autres se trouvait une jeune et jolie dame du pays, interprète des sentiments généreux, et surtout de ceux de son sexe, chez qui la compassion et la pitié sont des vertus si familières. Son nom nous resta caché, ce qui me prive du bonheur de le publier, pour lui témoigner notre reconnaissance.

(*M. Dubouzet.*)

Note 14, page 27.

Ce mouillage est pour nous le paradis terrestre. Nous revenons exténués d'une longue et rude campagne. Depuis près de six mois, nous n'avons pas vu de terre habitée, nous n'avons pas mangé de vivres frais, nous avons tous quelques germes de scorbut et pour ma part, j'ai les jambes enflées au point de ne pas pouvoir entrer dans mes pantalons.

(*M. Demas.*)

Note 14 bis, page 29.

Le soir, j'assiste à une *Tertullia*, soirée chilienne, chez M. Angolo, capitaine du port. Quelques femmes silencieusement assises en face des hommes chantaient de temps en temps, en s'accompagnant de la guitare. Ces chants monotones avaient cependant un charme particulier, attaché peut-être au rhytme de leur composition, et aussi à la nouveauté qu'ils avaient pour nous. Quelques airs d'un mauvais piano alternèrent jusqu'au moment où la danse commença. Nos pauvres danseurs français n'étaient pas brillants à côté des Chiliens, et notre contredanse était bien pauvre à côté des danses espagnoles. Dans cette soirée, il semblait qu'on dansait pour le plaisir de danser. Un silence absolu

régnait dans le salon ; chacun faisait attention aux pas des danseurs et aux figures qu'ils exécutaient avec un aplomb qui indiquait au moins beaucoup d'habitude. La valse paraît être une danse favorite dans laquelle ils excellent. Si les dames de Talcahuano et de Concepcion chantent assez mal, surtout l'italien, elles ont en revanche une supériorité marquée dans le talent de la pirouette. Elles valsent avec la rapidité d'une toupie, et sans paraître se fatiguer à cet exercice. A côté de danseurs et de danseuses aussi intrépides les cavaliers français restaient dans l'ombre dédaignés. La plupart n'avaient d'autre ressource que celle de se joindre à un groupe de fumeurs ; car l'on fume dans les soirées du Chili, en attendant un moment favorable pour s'éclipser. On avait le choix parmi les fumeurs de causer politique du Chili ou de se taire. Tout autre sujet semblait fatiguer ces dignes patriotes.

(*M. Desgraz.*)

Note 15, page 32.

Etant à la mer, j'avais eu occasion de m'apercevoir que dans les gros temps le gouvernail fatiguait beaucoup, et éprouvait des secousses, qni souvent m'avaient causé de l'inquiétude. Je profitai de la circonstance qui nous forçait à alléger le navire, pour le faire démonter et transporter à terre, et j'eus lieu de m'applaudir du parti que je venais de prendre. Dans la visite qui en fut faite par notre maître charpentier, la pièce du milieu fut trouvée entièrement pourrie, événement qui nous étonna d'autant plus que le gouvernail nous avait été livré comme neuf et en très-bon état. Nous dûmes nous convaincre que les secousses n'avaient lieu que par suite d'une position oblique donnée au femelot supérieur, et nous corrigeâmes ce défaut.

(*M. Jacquinot.*)

Note 16, page 32.

En visitant notre gouvernail, nous reconnûmes que la serrure supérieure avait été fortement ébranlée par le choc des glaces ; on le mit aussitôt à terre près du fort Galvès, et là on s'apperçut que la pièce d'assemblage du milieu était entièrement pourrie. Nous eûmes là une preuve nouvelle du peu de soin avec lequel on surveille dans les armements, les travaux des ateliers, puisqu'au bout de quelques mois, une pièce aussi importante offrait déjà pareille avarie. Nous nous procurâmes une pièce de bois de cyprès du pays, très-propre à la remplacer, et les charpentiers se mirent à l'œuvre.

(*M. Dubouzet.*)

Note 17, page 38.

On échoue l'*Astrolabe* aujourd'hui pour continuer les réparations. La pauvre corvette dépouillée entièrement de son gréement présente dans cette position l'aspect le plus pitoyable. On dirait à la voir ainsi délabrée qu'elle ne tardera pas à terminer sa carrière, au lieu de poursuivre sa course autour du monde. Nous sommes échoués fort près du rivage vis-à-vis d'un petit village et d'une espèce de fort où se trouvent 4 pièces de canon en tout.

(*M. Desgraz.*)

Note 18, page 42.

La rade de Talcahuano présentait un grand mouvement à l'époque où nous nous y trouvions; c'était la saison pendant laquelle les navires baleiniers quittent la mer pour se livrer à la pêche dans les baies et viennent en même temps se ravitailler (de mai en août). Pendant ce temps, leur présence anime et vivifie ce triste et misérable village. Les pêcheurs français y étaient les plus

nombreux ; nous n'y vîmes que quelques Américains et très-peu d'Anglais. Tous en général paraissaient peu satisfaits de leur pêche et attendaient avec impatience le retour du beau temps. Comme il est assez commun de voir apparaître des baleines à l'entrée de cette rade, près de l'île *Quiriquina*, ainsi qu'à celle de la baie S. Vincent, quelques-uns de nos capitaines utilisent cette circonstance, et mettent à profit autant que possible le séjour forcé auquel les condamne la saison. Par l'entremise du consul qui en a fait la demande officielle au gouvernement, ils ont obtenu, moyennant un droit, la permission de mouiller sur ces deux endroits. Là, chaque fois que le temps le permet, ils expédient leurs pirogues, et parviennent de temps à autre à faire quelque capture. Durant notre relâche, deux baleines furent ainsi harponnées, l'une par le *George*, et l'autre par l'*Eva*, et rapportèrent chacune au-delà de quoi couvrir les dépenses que devaient faire ces deux navires pendant l'hivernage.

Dès le principe, le gouvernement avait imposé à ces capitaines une condition assez dure à laquelle néanmoins ils avaient souscrit, celle de ne jamais communiquer avec la terre. Depuis ils ont réclamé, et aujourd'hui ils peuvent y venir quand bon leur semble. Il n'y a d'exception que pour les matelots des navires mouillés à S. Vincent, qui obligés de rester constamment à bord où dans les pirogues, sont sous la surveillance constante d'un agent chilien, auquel chaque bâtiment paie quatre réaux par jour. Toute baleine prise, doit en outre verser 4 barils d'huile au fisc du pays.

(*M. Jacquinot.*)

Note 19, page 42.

Plusieurs capitaines baleiniers évaluent le nombre de nos navires à une centaine. Le Havre est le principal port d'armement. Nous avons aujourd'hui peu de chose à envier aux étrangers sous

le rapport des navires, des engins de pêche et de l'adresse des harponneurs, mais il serait à désirer que les capitaines, moins routiniers, changeassent de parages quand la baleine y devient trop rare et qu'ils ne perdissent pas dans les ports un temps précieux. Ils devraient recevoir de leurs armateurs les pouvoirs les plus étendus, pour profiter de toutes les chances qui pourraient se présenter dans le cours du voyage. Il est peut-être avantageux d'embarquer sur les navires un petit chargement d'objets peu encombrants. Ces objets pourraient être donnés en paiement des dépenses faites dans les ports, ou échangés contre divers produits propres à être importés en France ou dans les ports de relâche subséquents, sans nuire toutefois au chargement d'huile, qui est l'objet principal. J'ai peine à croire qu'un capitaine, ayant l'acquit nécessaire pour conduire son navire dans les divers pays fréquentés par les baleiniers, ne trouve pas les moyens de saisir en passant un commerce d'autant plus lucratif, qu'il aura lieu le plus souvent avec des chances très-favorables. Quelques-uns de nos bâtiments ont ainsi une petite pacotille, qui le plus souvent ne profite qu'au capitaine seul. Mais ce commerce, qui ne peut se faire au grand jour, est nuisible à l'industrie principale de la pêche, à cause de la surveillance, des amendes, et même des confiscations qui menacent les baleiniers sur les côtes d'Amérique.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 20, page 42.

Pendant mon séjour à Talcahuano, un bon nombre de baleiniers français vinrent s'y ravitailler et s'y reposer pendant la mauvaise saison. Je m'empressai de profiter d'une aussi bonne occasion pour étudier un peu cette classe de marins qu'on connaît à peine en France, et qui depuis 1816 a été singulièrement encouragée par le gouvernement.

Regardant la pêche de la baleine comme une source de richesses pour notre commerce, et surtout comme une excellente chose pour former des matelots; j'arrivais donc avec les dispositions les plus bienveillantes et par suite les plus propres à juger honorablement ceux qui exploitent ce genre d'industrie. Mais les confidences et les aveux que j'ai dus tantôt à la naïveté des capitaines, tantôt à leur bonne foi, et le plus souvent à leur besoin de raconter, ont singulièrement modifié l'opinion que j'avais d'abord conçue sur cette pêche et sur ceux qui la font.

Sans parler ici de l'origine de cette industrie, des Norvégiens et des Zélandais qui l'exploitèrent d'abord dans le neuvième siècle, des Basques pêcheurs du dixième, et sans me permettre de raconter avec sang-froid la chasse miraculeuse de cet heureux Scandinave qui, en 900 et quelques années, tua dans les parages du cap Nord, soixante baleines en deux jours, je dirai seulement qu'à la suite de nos guerres maritimes, on négligea la pêche de la baleine en France et qu'on l'oublia même tout-à-fait. Les Anglais, les Américains et, en général, tous les peuples du nord de l'Europe, s'en occupèrent plus ou moins et se chargèrent, sous des pavillons amis, d'approvisionner nos ateliers de cette huile si nécessaire à certaines industries.

Enfin, quand arriva la réaction de 1815, et que le commerce commença à respirer en France, le gouvernement comprit tout ce qu'il y avait d'onéreux et d'humiliant pour nous à demander aux étrangers ce que nous pouvions prendre nous-mêmes. Il voulut encourager la pêche et la faire sortir plus active que jamais du long oubli dans lequel elle était plongée; pour remplir ce but, il eut l'ingénieuse idée de créer des primes d'encouragement pour les armateurs qui voudraient essayer les chances de cette pénible industrie.

La première ordonnance parut le 8 février 1816, et la prime qu'on offrait aux négociants était telle qu'elle couvrait au-delà les dépenses d'un armement, en admettant un manque complet de

réussite. Cette générosité ministérielle rassura plusieurs armateurs, et l'on vit, dès cette époque, nos ports du nord expédier un petit nombre de bâtiments dont les équipages étaient composés suivant le texte de l'ordonnance royale, c'est-à-dire d'étrangers qui connaissaient ce genre de navigation, et de matelots français qui voulaient l'apprendre. Pendant les premières années qui suivirent, il y eut encore de l'hésitation, puis enfin on s'habitua peu à peu à l'idée d'aller à la pêche. Elle fut heureuse et lucrative pour ceux qui en revinrent les premiers ; dès-lors chacun voulut armer, le gouvernement avait rempli son premier but.

Il s'agissait maintenant de rendre cet élan profitable au commerce et à notre marine si malade encore de ses récentes blessures. On pensa d'abord que les bâtiments baleiniers étaient une rude et bonne école pour former des gens de mer, et le gouvernement, par de nouvelles ordonnances, força les primes pour les navires armés et commandés par des Français seulement : il fit plus, il accorda des franchises aux marins qui partaient pour cette navigation ; on les exempta d'un certain nombre de mois de service sur les vaisseaux de l'Etat ; des brevets de capitaine de pêche furent donnés à ceux d'entre eux qui se sentaient capables d'occuper un pareil poste après trois campagnes, ou qui justifiaient, par examen, de leurs connaissances en ce genre de navigation ; enfin, au bout de quelques années, la France, sans pouvoir encore lutter avec les Américains et les Anglais, put cependant se passer d'eux et approvisionner elle-même ses ateliers.

Je crois avoir tracé ici l'historique succinct de la pêche de la baleine depuis 1816 jusqu'à nos jours ; les vues du gouvernement étaient droites et saines, et le but qu'il s'était proposé parut rempli aux yeux de beaucoup de gens, et j'étais entièrement de cet avis.

Mais, depuis que je me suis trouvé à même de voir les choses de plus près, j'ai compris que cet échafaudage de si bonne apparence, péchait par la base, et que l'institution bienfaisante et sage

des primes était devenue plutôt une spéculation nouvelle qu'un encouragement pour les armateurs et les capitaines baleiniers.

Le plus souvent, les baleiniers qu'on envoie à la pêche sont commandés par des hommes dont toute l'éducation consiste dans le savoir faire du métier et qui ont acquis la routine nécessaire pour observer les astres et en déduire leur position géographique. Ils ont sous leurs ordres quatre lieutenants ou chefs de pirogues, un médecin, quatre harponneurs, un charpentier, deux tonneliers, un cuisinier, un maitre d'hôtel, un coq, un forgeron et seize matelots, le nombre de ces derniers varie suivant la grandeur du navire. Excepté le médecin, tous les autres sont des gens passablement grossiers et brutaux, que le commerce ordinaire ne veut pas employer, que l'appât du gain ou l'éloquence persuasive d'un capitaine séduit et entraîne. Il est bien rare, par conséquent, de rencontrer parmi eux quelqu'un capable de contrôler la manière de naviguer d'un capitaine ou de prouver au besoin, qu'il s'est jeté volontairement à la côte.

Eh bien! on a vu des armateurs assurer leurs navires avec leurs cargaisons à venir pour une somme qui excédait leur valeur, et s'arranger avec ceux qui les commandaient pour les faire jeter à la côte une fois le cap Horn doublé. A l'aide de la prime qu'ils touchaient alors ou de l'argent que les compagnies d'assurances leur comptaient, ils couvraient les dépenses de l'armement, se payaient de la valeur de leurs navires perdus, et jouissaient d'un certain bénéfice qu'ils n'étaient pas obligés de partager avec l'équipage. C'est une manière comme une autre de placer son argent.

Bien plus, les capitaines trouvaient le moyen de s'arranger avec certaines autorités faciles de la Mer du Sud, et à l'aide d'habiles escroqueries, parvenaient à vendre en apparence à vil prix les débris du navire, tandis que c'était eux-mêmes qui les achetaient pour les revendre ensuite, suivant leur intérêt, à un prix qui se rapprochait plus de leur valeur réelle, ce qui était encore plus

ruineux pour les assureurs qui sont bien obligés de s'en rapporter à des procès-verbaux revêtus de certaines signatures qu'on a surprises sans doute. Les équipages en attendant, étaient mis à terre à la disposition des consuls ou agents consulaires français qui s'en débarrassaient, soit en les faisant embarquer sur d'autres baleiniers, soit en les renvoyant en France sur des bâtiments de guerre, d'après les ordonnances.

Ces malheureux matelots retournaient dans leurs ports avec la poignante idée d'avoir travaillé pendant un an quelquefois pour revenir plus pauvres qu'avant le départ. Mais, va-t-on me dire, le crime de baraterie est prévu par la loi qui le punit sévèrement. Eh! pensez-vous donc qu'un capitaine sera assez sot pour ne pas éluder cette loi, alors qu'il n'y a pas là d'autorité pour l'accuser et le convaincre, n'ayant à son bord pour le juger, que des officiers qui savent seulement conduire une pirogue et carguer une voile quand il le faut. Il lui devient facile de leur faire signer un procès-verbal qui le rend blanc comme neige, et qui démontre que c'est par une magnifique manœuvre ou par la rupture inopinée d'une chaîne, qu'il s'est jeté à la côte. J'ai entendu raconter, pour ma part, plusieurs naufrages de baleiniers, et sur la demande que je faisais, on m'a toujours répondu que c'était de beau temps et que personne n'avait péri : au reste, l'insouciance des capitaines pour sauver leur navire, l'espèce de dépit qui perce malgré eux quand un bâtiment de guerre leur porte aide et assistance, tout confirmerait l'opinion que j'ai à cet égard, quand bien même ils ne seraient pas, comme cela arrive, les premiers à se vanter d'un semblable trophée.

Il y a même des capitaines, qui de leur propre autorité, aiment mieux perdre leur navire que de revenir en France sans un bon chargement. Par là ils permettent à l'armateur de recouvrer ses frais, de faire même un certain profit, et ils espèrent par cette conduite qui ne manque pas d'une certaine adresse, obtenir un second

commandement. Les armateurs, en effet, préféreront toujours ceux qui, faute de mieux, les empêcheront au moins de perdre les frais qu'ils avaient faits.

Dans tous ces marchés secrets et scandaleux, que la loi ne saurait atteindre parce que la conviction morale ne lui suffit pas, et qu'il faut, pour qu'elle condamne, des preuves plus matérielles, les matelots ne paraissent pas, ils n'ont rien à prétendre, et un négociant avide leur prouverait même au besoin qu'il est leur créancier, parce qu'ils n'avaient pas encore gagné leurs avances au moment du naufrage.

Ne serait-il pas plus moral et plus rationnel d'accompagner l'ordonnance qui promulgue la prime, d'une loi de répartition plus en harmonie avec la justice et moins favorable à l'avidité d'un négociant. Ainsi, par exemple, qu'on intéresse le capitaine et l'équipage d'un navire baleinier pour un vingtième, et qu'on s'occupe en même temps qu'on améliorera ainsi le sort des matelots qui font cette pêche, de faire des lois capables d'arrêter ces incessantes désertions à l'étranger, que des capitaines immoraux, soit par des mauvais traitements, soit par d'autres moyens, provoquent quelquefois, au moment du retour en France, pour avoir moins à donner et plus à garder.

Il arrive aussi que les matelots, à la suite d'une pêche malheureuse, abandonnent volontiers un navire dont le chargement négatif ne les intéresse plus, pour aller sur un autre essayer des chances plus productives. Il en résulte que le capitaine qui n'a pas réussi, voit son bâtiment compromis par suite de ces absences et se voit alors obligé de prendre avec lui l'écume des marins, c'est-à-dire, ces matelots marrons, de tous états et de tous pays, qu'on appelle communément *lascars*, et qui ne tenant à aucun lien social, bravant des lois qu'ils ne connaissent que par ouï dire, viennent jeter le trouble, la discorde et le plus souvent la révolte à bord des bâtiments où ils embarquent. On me dira peut-être que ces abus sont inévitables, qu'en partageant ainsi la

prime, on découragerait les armateurs. Il est bien clair que ceux d'entre eux qui spéculent sur elle, ne continueraient plus leur système; mais on en trouverait encore un bon nombre qui accepteraient, j'en suis sûr, un gain aussi considérable. D'ailleurs, quel est le but de l'Etat, en favorisant cette pêche? c'est d'ouvrir une nouvelle branche à l'industrie française, et de former en même temps des matelots. Eh bien! si le premier but est en partie rempli, le second ne l'est certainement pas, et on serait dans l'erreur, si on croyait que la marine militaire recrute ses bons gabiers ou ses futurs officiers mariniers parmi les aventuriers qui ont chassé la baleine. Il en serait cependant ainsi, si on avait fait un peu plus d'attention aux réglements qui régissent cette classe de navigateurs, et si le gouvernement avait veillé davantage à établir un équilibre plus juste entre le gain de l'armateur et l'intérêt de ceux qui l'enrichissent.

Je n'ai pas rencontré un seul capitaine baleinier qui ne soit convenu avec moi que le matelot était fort mal partagé, et tous sont tombés d'accord sur ce point qu'il serait urgent d'établir une loi plus raisonnable à cet égard.

Voici au reste, comment les bâtiments sont armés pour la pêche de la baleine. Un armateur annonce qu'il va fréter un navire pour cette destination. Les courtiers des ports font bientôt circuler cette nouvelle qui parvient d'abord aux capitaines qu'ils protègent et avec lesquels ils se sont arrangés d'avance. Il y en a de deux classes, ceux qui ont fait déjà plusieurs voyages comme chefs de pêche ou qui ont obtenu leur brevet de capitaine au long-cours, et ceux qui sont simplement capitaines de pêche.

Habituellement ceux d'entre eux qui commandent pour la première fois, inspirent peu de confiance et n'obtiennent guère qu'un quinzième du chargement. D'autres plus formés ne partent qu'à la condition du douzième, et ceux aussi qui sont connus pour avoir fait plusieurs voyages et comme des hommes capables et heureux, obtiennent quelquefois le neuvième de la cargaison à venir.

Dès que l'armateur a choisi le capitaine de son navire, il lui laisse le soin de former un équipage, après avoir fixé toutefois le taux auquel il peut intéresser chaque matelot. Ce taux varie suivant les négociants, et la grandeur des bâtiments ; il flotte habituellement entre le 225e et le 232e du chargement.

Ainsi sur un navire de 2000 barriques, un matelot s'il part au 232e, après deux ans de fatigues et de peine, et dans l'hypothèse que le voyage a été fort heureux, aura pour sa part 8 barriques $\frac{1}{2}$; vendues au prix moyen de 80 fr., elles lui compléteront une somme de 6 à 700 fr. à peu près ; c'est ce que nos matelots de l'Etat gagnent à bord des bâtiments de guerre où ils ont infiniment moins de mal. Si les baleiniers étaient sûrs au moins de courir les chances heureuses du cours, on ne pourrait pas les plaindre autant, peut-être ; mais quand ils arrivent à terre, comme tous les gens de mer, ils sont pressés de jouir, et l'armateur, profitant de cette disposition favorable à ses intérêts, fait acheter le chargement au plus bas prix possible par un de ses agents secrets, et remet à chacun des pêcheurs empressés la somme qui lui revient d'après son engagement, et qui dépasse bien rarement 6 ou 700 fr., pour deux ans au moins de campagne.

Quant à lui, il ira s'arranger ensuite à la bourse, pour faire monter le prix de l'huile, et quand l'occasion sera bonne, il vendra une seconde fois ce chargement qui n'a pas cessé d'être à lui.

D'après cela, qu'on juge si les capitaines trouveront de bons matelots pour les accompagner. Ils en choisiront à des conditions meilleures quatre ou cinq peut-être, parce qu'ils leur en faut bien quelques-uns, et quant aux autres, que leur importe ; ils seront toujours assez bons pour nager dans les pirogues ou hâler sur les cordes ; aussi ce sont des gens sans aveu qui se présentent, des hommes de tous métiers que leur inconduite ou leur incapacité laisse sans travail et sans pain. Ils partent volontiers au

232e peu leur importe; il s'agit pour eux de quitter une ville où ils sont trop bien connus, pour aller chercher fortune ailleurs et se livrer, à leur tour, à quelques prouesses scandaleuses, sur les côtes de l'Amérique du sud. On ne me fera jamais croire après cela qu'avec de tels échantillons, on fera des matelots capables et bons; on n'en fera tout au plus que des hommes qui ne mettront le pied sur les bâtiments de l'Etat, que pour se faire condamner à la cale, à la bouline ou au boulet, pour insubordination ou mauvaise conduite.

Certains capitaines s'arrangent néanmoins d'un semblable équipage, ils savent en tirer parti et profit; d'honnêtes sujets, de bons matelots les gêneraient, car ceux-ci ont un gros bon sens et une certaine perspicacité pour comprendre et deviner la mauvaise foi de ceux qui les commandent.

Par exemple, avec un équipage de vauriens, si la pêche est heureuse, certain capitaine favorisera la débauche de ses hommes, et quand ils auront besoin d'argent, ils trouveront un honnête usurier dans celui qui les commande, pour leur prêter des fonds à 20, 30 et même 40 p. 100 d'intérêt. Comme il y a à bord des barriques d'huile qui répondent pour celui qui emprunte, cet argent avancé est donc assuré, et il y a vol scandaleux de la part de cet homme qui profite des faiblesses ou des besoins de celui dont il devrait être le protecteur naturel.

Quant au capitaine qui part au 15e, et c'est habituellement comme cela qu'il débute, admettons qu'il commande le bâtiment de 2000 barriques dont j'ai parlé plus haut, au retour, il en aura 133 pour sa part, et vendues à 80 fr. (prix moyen), elles lui rapporteront de dix à onze mille francs. Voilà qui est mieux en rapport avec le gain que fait l'armateur; aussi cette proportion qu'on peut encore augmenter par son talent de pêcheur, est-elle généralement approuvée par tous ceux que cela regarde personnellement. Les officiers sont rétribués aussi d'une manière plus équitable, et l'arrangement qu'ils font avec l'armateur dépend beau-

coup de leur réputation d'habileté pour conduire une pirogue et accoster la baleine.

Tel est l'abrégé des renseignements que j'ai pu recueillir sur les pêcheurs de baleines, et en voyant le chaos monstrueux de leur existence, en apprenant le vandalisme d'idées de quelques-uns de ceux qui commandaient leurs navires, et en pensant au triste résultat que la marine militaire en retirait, j'ai compris qu'il manquait là des lois sévères pour réprimer les désordres et faire rendre à chacun ce qui lui était dû. A mon avis, le gouvernement devrait envoyer dans les parages fréquentés par les baleiniers, des bâtiments assez nombreux pour faire la police, et il ne serait pas inutile aussi qu'il recommandât à ses agents consulaires dans ces pays, une surveillance un peu plus scrupuleuse sur certains marchés honteux qui se rattachent, comme je l'ai déjà dit, à une prime qu'il ne faut pas détruire, mais qu'il faut partager convenablement.

Au reste, tout ce que j'ai dit ici, ne regarde que la minorité des pêcheurs. J'en ai connu et j'en ai vu d'autres qui faisaient leur métier convenablement et avec toute la conscience possible, et il serait à désirer que tous fissent de même. De bonnes lois, à mon avis, obtiendraient facilement ce résultat.

(*M. Marescot.*)

Note 21, page 42.

Nous reprîmes de là le chemin de notre hôtel, car la course de la matinée nous avait considérablement creusé l'estomac. Mais que je fus à plaindre, quand en face de mon assiette de fayence bleue, je vis l'horrible dîner qu'on nous avait préparé. Cependant le maître de la maison présidait et mangeait avec nous, habitude ordinaire des hôtelleries espagnoles. C'était un vrai dîner espagnol, avec toutes ses épices; mais décidément leur cuisine ne sera jamais de mon goût.

D'abord ce que l'on nous servit pour potage, était un plat épais de je ne sais quoi, car c'était si horriblement épicé que je ne pus deviner ce que je mangeais; j'eus bientôt le palais en feu. Le vin du pays (le *mosto*) n'est pas très-agréable, car il sent la peau de bouc dans lequel on le transporte. Tout était réuni contre moi, aussi la tristesse et le désespoir s'emparèrent de ma pauvre personne. Nos amis les baleiniers, habitués à cette sorte de cuisine, ne faisaient que tordre et avaler; cela ne me consola guère, comme vous devez le penser. Nous demandâmes du Bordeaux, et l'on nous servit un petit vin aigrelet qui n'était guère préférable au mosto.

Le reste du dîner fut en harmonie avec le potage; je goûtai ce qu'ils appelaient *podrida*, espèce de salmigondis composé d'un tas de choses, et surtout de piment et autres épices; quoique j'eusse bu une caraffe à moi seul et avalé au dessert deux ou trois grosses grappes de raisin, je sortis de table avec le feu dans le corps. Quel horrible guet-apens!.... Mes deux camarades étaient aussi furieux que moi, nous jurâmes, mais un peu tard, que l'on ne nous y prendrait plus. Nos lits avaient été préparés, sans cela j'eusse fui cet hôtel le soir même. Cependant le café, une masse de cigarres et de *Happ and half*, et de plus le grand air, nous firent oublier peu à peu cet atroce repas.

(*M. La Farge.*)

Note 22, page 47.

Sur le penchant des coteaux, surtout au coude que fait la baie, sur la pointe ouest sont échelonnés dans les ravins et parmi les arbres, une multitude de misérables huttes en chaumes ou en branches, qui donnent aux environs de la ville l'aspect d'une sale et hideuse misère. M. d'Urville disait que les huttes des sauvages les plus arriérés n'étaient pas aussi grossières. Figurez-vous une cabane à peine couverte, formée de fagots au travers

desquels on a essayé de jetter un ciment de terre glaise, et là-dedans une famille entière, une famille qui se trouve parfaitement heureuse et qui dort machinalement au soleil, prenant sa nourriture sur les arbres d'alentour. Car toutes ces misérables huttes font comme une tache au milieu des ravissants vallons, tout couverts de beaux arbres fruitiers, d'arbustes élégants, de grands bambous qui pendent en berceaux, de belles eaux courant au travers et le tout peuplé d'oiseaux-mouche, de pigeons, et de mille autres oiseaux variés. Conçoit-on de pareilles bizarreries? une telle insouciance? S'il y a quelque travail à faire, ce sont les femmes qui le font, pendant que ces messieurs fument tranquillement leurs cigarres. Encore si c'était comme les Arabes, un peuple guerrier; mais bah! ce sont des guerriers en paroles (*M. La Farge.*)

Note 23, page 47.

Ces cases n'ont qu'une ouverture, la porte; le feu se fait au milieu de l'appartement où l'on ne trouverait pas un grabat pour coucher la famille qui y habite. Quoique beaucoup plus misérables, elles ont un peu d'analogie avec les chaumières les plus pauvres qu'on trouve quelquefois sur les grandes routes de la Basse-Bretagne.

(*M. Gourdin.*)

Note 24, page 49.

Depuis que nous étions mouillés sur la rade de Talcahuano, nous trouvions à passer notre temps fort agréablement, dans le jour, en faisant des excursions dans la campagne qui était encore belle, et à la Concepcion, qui est à douze lieues de là. Le soir, quoique depuis le tremblement de terre Talcahuano ne soit plus qu'un village, nous trouvions assez de ressources de société, grâce

aux mœurs espagnoles qu'ont conservées les habitants et à l'esprit bienveillant et hospitalier qui les anime.

Nous avions été introduits par M. Bardel dans les principales maisons du pays; nous y étions reçus sans étiquette, avec une affabilité rare, qui avait un charme tout particulier pour des gens un peu fatigués de la mer comme nous l'étions tous, pour lesquels les plaisirs plus vifs d'une grande ville eussent sans doute été plus nuisibles. Je me félicitais aussi de passer à Talcahuano le temps qui devait s'écouler pour nous dans le principe, sur la rade de Valparaiso. Cette relâche, d'un autre côté, était beaucoup meilleure pour nos matelots, qu'on pouvait sans inconvénient envoyer à terre, et tout y était moins cher et meilleur qu'à Valparaiso.

(*M. Dubouzet.*)

Note 25, page 49.

Ne voulant pas nous engager plus loin dans un chemin boueux tracé par la nature et par le passage des hommes et des chevaux, chemin cependant on ne peut plus fréquenté qui nous donnait l'idée de l'insouciance chilienne, nous gravîmes les jolis coteaux qui couronnent la rive droite du fleuve, entre lesquels il y a une infinité de vallées riantes dont l'ouverture donne sur la rivière et qui sont remplies de jolies fermes. Nous visitâmes en passant quelques-unes de ces fermes, et partout nous fûmes accueillis avec beaucoup de bienveillance par les habitants, qui nous offraient, pour nous raffraîchir, de la chicha, espèce de breuvage aigre fait avec des pommes, qui ressemble fort peu au cidre d'Europe, parce qu'on emploie de préférence pour le faire les pommes acides. Les fermes comme tous les pressoirs de la campagne sont construites en bois très-grossièrement équarri. Les pièces verticales sont garnies horizontalement d'un réseau de lattes dont les vides sont imparfaitement garnis de pisé, pour mettre à

l'abri de l'air et de la pluie. Elles sont couvertes d'un toit rustique en joncs, qui descend beaucoup plus bas du côté de la façade principale jusqu'à environ cinq pieds de terre, afin de couvrir en même temps un hangar où l'on se tient ordinairement pendant l'été, qui dure huit mois sous ce beau climat. La hauteur de ces habitations ne dépasse pas huit pieds, aucun plafond ne sépare du toit ceux qui les habitent, si ce n'est aux deux extrémités qui renferment des greniers où l'on communique par l'extérieur au moyen d'échelles en permanence. A côté du corps-de-logis se trouvent les dépendances, qui sont d'une architecture aussi simple, et présentent l'avantage d'être à l'abri des tremblements de terre et de mettre le pauvre à même de vivre tranquillement, sans crainte d'être à chaque instant ruiné par eux. Ces dépendances sont destinées seulement à loger les denrées de la ferme et les animaux de la basse-cour, car le bétail est constamment caché nuit et jour dans les potreros qui entourent la ferme. Dans toutes ces fermes l'abondance paraissait régner, mais leur ameublement n'égalait certes pas celui de la plus pauvre cabane de France; car la pièce principale où l'on mange et où l'on couche, n'avait pour tout meuble qu'une table, quelques mauvaises chaises et des coffres grossiers. Les lits placés sur le sol, dans un des angles, n'étaient autre chose qu'un mince matelas sans draps, recouvert d'une sale couverture et de punchos, vêtement pour ainsi dire unique du bas peuple, qui se croit habillé quand il a un manteau par-dessus sa chemise. Ces lits ressemblaient plutôt à des grabats de mendiants qu'à un coucher décent; mais l'habitude est telle que le paysan chilien, n'ayant aucune idée de rien de plus confortable, couche et dort là comme un bienheureux.

Les charrettes et les charrues qu'on trouvait dans ces fermes étaient d'une simplicité telle, qu'on se serait cru reporté, en les voyant, à l'enfance de l'agriculture, époque où, suivant la fable, le bœuf subit pour la première fois le joug de l'homme. Il n'entre pas dans la construction des premières une parcelle de fer. Un gros

essieu en bois est lié entre les deux roues en bois plein, qui tournent on ne peut plus librement sur les deux extrémités où elles sont retenues par des esses en bois; sur cet assemblage, qui s'élève à quinze ou dix-huit pouces du sol, est attaché un train de charrette dont le timon est formé d'un arbre à peine dégrossi, sur les côtés duquel sont chevillées quelques planches pour retenir les objets dont on la charge. On conçoit les difficultés avec lesquelles un char si peu roulant peut franchir, après les pluis surtout, les mauvais passages et les fondrières qui sont dans tous les chemins, aussi ne portent-ils que de très-petits fardeaux. La manière d'atteler les bœufs est fort simple, ils ne font effort pour traîner que par la tête.

La charrue, le bras droit du laboureur, est tout-à-fait en harmonie avec celle-ci. Le soc est en bois, quelquefois recouvert à l'extrémité seulement par une pointe de fer; il est lié aux deux bras par des mortaises, et à une traverse grossière aux extrémités de laquelle s'attachent les traits. On ne peut faire qu'effleurer le sol en labourant avec; mais comme le sol ne manque pas, et qu'on peut le laisser reposer longtemps, et qu'avant de l'ensemencer on fait brûler le bois et les broussailles qui le couvrent, il rapporte, malgré ce genre de culture, jusqu'à cent pour cent du blé qui est ensemencé. En voyant agir plusieurs de ces charrues, il me semblait voir cultiver les Arabes d'Afrique.

(*M. Dubouzet.*)

Note 26, page 50.

Nous terminâmes notre promenade par une visite au cacique indien, qui était alors le représentant des tribus de l'Araucanie auprès du gouvernement chilien. Ce cacique, appelé Colipi, qui est à la solde du gouvernement chilien, qui lui accorde le rang de colonel. Il était alors à la campagne, probablement à faire sa vendange auprès d'Arcunio. Nous ne trouvâmes chez lui que son

beau-frère, l'ancien cacique Pénoléo, renommé comme lui pour sa valeur. Cet Indien et les femmes de sa famille me rappelèrent beaucoup la race patagone, dont ils ne diffèrent guère que par la taille, qui est beaucoup plus petite. Il était vêtu du grand puncho, manteau carré adopté par tous les Chiliens, d'une couleur d'un brun foncé, fabriqué par eux dans l'Araucanie jadis avec le poil d'alpachos, auquel ils mêlent aujourdhui de la laine, et portait en dessous le pantalon européen. Son air martial et plein de dignité, quoiqu'il eût emprunté une partie de son costume aux conquérants, rappelait encore ces chefs fameux dont parle Molina, qui furent si longtemps la terreur des Espagnols, et surent, par leur indomptable courage, préserver leur pays de la conquête à une époque où tout cédait devant les armes des vainqueurs de l'Amérique. Je me plus à considérer en lui le type de ces vieux guerriers, qui ont su jusqu'à ce jour conserver l'indépendance de leur pays; mais j'appris de lui des traits de farouche cruauté et de fanatisme qu'on lui attribuait. Pénoléo, en effet, avait été il y a quelques temps, le meurtrier de l'une de ses femmes, et avait donné pour prétexte de ce meurtre commis sur le territoire chilien, au magistrat qui avait été chargé de lui en demander compte, que cette femme depuis longtemps le fatiguait de sa jalousie, et que voyant qu'elle persistait à le chagriner malgré tous ses efforts pour la contenter, il n'avait pu trouver moyen de s'en débarrasser, qu'en la tuant. Ce mari cruel s'était montré dans une autre circonstance plus impassible, en laissant enlever de chez lui, par deux autres Indiens, et dans la ville même de Concepcion, sa propre fille, qui fut aussitôt massacrée, parce qu'un sorcier de la tribu, qu'ils appelaient le Matchi, avait désigné cette innocente à la vengeance d'une famille qui venait de perdre un de ses membres; Pénoléo, loin de faire la moindre résistance, vit ce meurtre se consommer sans en témoigner la moindre émotion, le regarda comme un acte de justice auquel il ne pouvait s'oppo-

ser, tant chez lui la voix de la nature s'était tue devant celle des horribles préjugés de sa nation, profondément enracinés dans son âme.

Comme je tenais à me lever de bonne heure pour partir le lendemain pour Talcahuano, je m'éveillai instinctivement à 3 heures du matin ; mais reconnaissant bientôt mon erreur, je me recouchai aussitôt. J'étais à peine rendormi que fus éveillé en sursaut par un bruit et un ébranlement général, semblable à celui que cause le passage d'une masse de cavalerie, ou celui des voitures, quand on habite le rez-de-chaussée. Je crus d'abord que je venais de faire un rêve ou que c'étaient des cavaliers chiliens qui venaient de passer sous mes fenêtres ; un instant après, le même bruit se répèta et je sentis bien distinctement toute la maison trembler ; mon lit fut agité par un mouvement horizontal qui dura à peine quelques secondes, mais qui me remua d'une manière bien sensible. Dès-lors il n'y avait plus à douter que nous venions d'éprouver une secousse de tremblement de terre. Dans ce moment, tout le monde était levé dans la maison et sorti des chambres ; M. Bardel vint nous avertir et nous engagea à en faire vite autant, en nous reprochant notre imprudence d'être restés ainsi au lit après la première secousse. Nous aurions été bien coupables si quelque événement nous fût arrivé, car la veille on nous avait assez parlé des tremblements de terre et des précautions à prendre. Mais les conseils n'ont jamais beaucoup d'influence en pareil cas, sur ceux qui ne connaissent pas le danger et qui n'ont pas pour eux la triste expérience d'avoir vu s'écrouler des maisons et des villes. Nous avons même manqué à la précaution indispensable, qu'on nous avait bien recommandée, de conserver de la lumière dans nos chambres ; car en pareil cas en se levant dès la première secousse, sans lumière, on court risque de ne pas trouver tout de suite la porte pour se sauver, de perdre à la chercher un temps si précieux alors, et d'être écrasé par sa maison avant de pouvoir en

sortir. Les secousses ayant cessé, chacun se recoucha, et j'appris le lendemain que nous venions d'avoir la bonne fortune, car c'en était une pour des gens qui n'ont pas souvent cette occasion, d'être témoins d'un des plus forts tremblements qu'on eût ressentis depuis longtemps. Ce nom de *tremblor* est celui que donnent les Espagnols d'Amérique aux secousses qui ne sont jamais assez fortes pour renverser des édifices; réservant celui de *torremoto* pour celles qui détruisent les maisons et les cités. Le mouvement des trembIocs n'est ordinairement qu'une oscillation horizontale.

(*M. Dubouzet.*)

Note 27, page 54.

Lors de mon arrivée dans cette province, tant d'années s'étaient écoulées depuis qu'on avait éprouvé de grandes couvulsions de la terre, qu'on ne faisait aucune attention aux faibles oscillations qui se faisaient sentir de temps en temps. C'était en général du 15 mars au 16 octobre qu'on éprouvait ces faibles secousses qui, toujours horizontales, se faisaient sentir de l'E. à l'O. ou du N. E. au S. O.; ce qui prouvait clairement que ces mouvements de la terre étaient occasionnés par les feux volcaniques de la Cordillère. On s'aperçut à peine du tremblement de terre qui, en septembre 1829, renversa une partie de Valparaiso.

Cet état de chose dura jusqu'au 24 décembre 1832, c'est-à-dire 4 ans après mon arrivée à Concepcion. Ce jour-là à 6 heures après-midi, par une belle journée d'été, on ressentit un tremblement de terre qui d'abord faible finit par être tellement violent, que les plus intrépides se sauvèrent dans les rues et au milieu des cours. Le mouvement de la terre dura à peu près 3 minutes, heureusement il était horizontal et il ne causa d'autre dégât que le lézardement de quelques murs, mais il fut assez fort pour faire sonner les cloches toutes seules. Il s'étendait dans la direction de

l'O. S. O. à l'E. N. E. A une heure du matin on éprouva dans la même direction une secousse presque d'égale force, mais de courte durée.

Il est très-facile, quand on est habitué à sentir des tremblements de terre, de connaître leur direction ; on s'aperçoit à peine des premiers que l'on éprouve, quand ils sont faibles, mais insensiblement on apprend à les reconnaître à l'instant. Une autre observation que j'ai faite, c'est que dans les convulsions de la nature, il arrive le contraire de ce qui se passe dans les autres dangers auxquels l'homme est exposé. Plus il éprouve les effets des tremblements de terre, moins il montre de sang-froid. J'ai connu des personnes auxquelles les secousses mêmes assez fortes ne causaient dans le commencement aucune crainte, qui s'effrayaient plus tard au seul mot de tremblement. Le même état de choses dura à peu près toute l'année 1833 ; les secousses se renouvelaient à chaque instant, et je crois ne pas être loin de la vérité, en disant que le nombre en dépassa 150; leur direction était invariablement la même.

Depuis le 1er janvier 1834 jusqu'au 20 février 1835, on éprouva quelques faibles secousses ; la seule qui inspira quelques craintes aux habitants de la ville se fit sentir à la fin d'octobre 1834. Le 20 février 1835 à 11 heures 20 minutes du matin, le temps était magnifique, et le vent au S. O ; je me trouvai dans le corridor de ma maison, appelant un de mes domestiques pour qu'il m'apportât de l'eau ; il sortit aussitôt de la cuisine, suivi de trois autres qui tous criaient à la fois : Tremblement ! !

Je m'apperçus effectivement que la terre tremblait, et comme je ne me m'empressais pas de sortir, les domestiques n'interrompaient leur cri de *misericordia*, que pour me supplier au nom de Dieu de me rendre dans la cour.

Cependant le tremblement augmentait de force ; il y avait à peu près 40 secondes qu'il avait commencé, quand je me décidai à me rendre dans une partie de la cour où il n'y avait aucun

danger à courir. Ma démarche pour arriver à cet endroit était celle d'un homme ivre. Je m'assis aussitôt par terre et je commençai à éprouver la sensation désagréable qui précède le vomissement causé par le mal de mer. Sensation que j'éprouve toujours quand les tremblements sont prolongés, et dont beaucoup de personnes se plaignent aussi.

Le mouvement augmenta de force pendant une minute et demie à peu près. Pendant ce temps, j'observai deux rangées de peupliers d'Italie qui se trouvaient devant moi, et quoiqu'ils eussent à trois pieds au-dessus du sol 15 pouces environ de diamètre, ils se ployaient comme des roseaux, et, chose singulière, dans une direction différente de celle des oscillations de la terre[1].

Alors, pendant un intervalle de trois secondes environ, le tremblement sembla diminuer; mais tout à coup il redoubla de force, et en moins de deux secondes il devint tellement violent, que la terre ressemblait à une mer agitée. Si je ne m'étais pas soutenu en m'appuyant sur les mains que je portais en arrière, j'aurais été culbuté.

En 7 ou 8 secondes, la maison et la plupart des édifices qui m'entouraient furent renversés; je n'entendis ni leur chute, ni les hurlements des domestiques qui se trouvaient auprès de moi; tout était étouffé par le bruit affreux du craquement de la terre; bruit dont il est presque impossible de se former une idée exacte. Je ne puis le comparer qu'à celui que feraient dans une cour de peu d'étendue 300 individus battant à la fois de la grosse caisse et du tambour, avec accompagnement de serpent d'église.

Au moment où je vis tomber la maison, la terre se fendit à mes pieds dans deux endroits différents. Deux jours auparavant j'avais lu la relation du tremblement de terre qui avait englouti

[1] C'est un effet, au contraire, bien naturel des secousses brusques imprimées aux objets flexibles fixés par un point.

la ville de *Cauca*, et la seule réflexion que je fis, c'est qu'il était triste de mourir d'une manière aussi sotte.

La terre continua à être en état de convulsion, mais tous les objets qui m'entouraient disparurent à mes yeux. Je me trouvai enveloppé tout à coup d'un nuage de poussière tellement dense, que je ne parvenais pas à apercevoir ma main que je portai à ma bouche. Ce nuage de poussière ne disparut que quelque temps après que la terre eût cessé de trembler; il était temps, car je crois que si je m'étais trouvé dans la même position une minute de plus, j'aurais été suffoqué. C'est la sensation la plus désagréable que j'aie éprouvée de ma vie.

La seconde secousse, qui détruisit tout, dura 72 secondes. Jusqu'au moment de cette secousse, le mouvement avait été horizontal, et dans la direction observée dans les tremblements qu'on avait ressentis depuis le 24 décembre 1832. Quand la seconde secousse commença, le mouvement horizontal se fit sentir dans tous les sens, et le mouvement vertical, qui est le plus dangereux, étant venu le compliquer, tout fut renversé en un instant.

Aussitôt que le nuage de poussière dans lequel je m'étais trouvé enveloppé se fut dissipé, je vis devant moi les domestiques de la maison, dont la frayeur n'était pas encore passée; ils semblaient sortir du tombeau, leur aspect était celui de cadavres qui venaient de ressusciter.

La maison que j'habitais semblait s'être aplatie; le magasin et autres édifices étaient également en partie renversés, tout offrait l'aspect de la ruine et de la désolation.

Inquiet, comme il était naturel, sur le sort de tous mes amis, je me déterminai à sortir; je ne savais pas trop par où passer. A chaque instant on ressentait de nouvelles secousses, et passer par-dessus les ruines de la maison me paraissait trop dangereux. Je préférai franchir trois ou quatre murs à moitié tombés.

Arrivé dans la rue, le même spectacle de désolation se pré-

senta à ma vue. Presque toutes les maisons étaient renversées, et les édifices publics presque totalement détruits ; pour arriver à la première maison vers laquelle je me dirigeais, il me fallut faire des détours continuels ; les décombres des maisons et des temples obstruaient entièrement les rues, et comme quelques pans de murailles étaient restés debout, il était à craindre que leur chute, qu'on attendait à chaque instant, n'écrasât les personnes qui passeraient par-là. L'effroi se peignait sur les physionomies de toutes les personnes que je rencontrais : en vain je les questionnais sur le sort de nos amis communs, on ne me répondait pas, ou les réponses qu'on me faisait étaient celles de personnes en délire.

La chaleur était insupportable et me semblait plus forte que celle qu'on éprouva à Paris en 1825. L'effroi commençait à se calmer quand tout à coup se répandit le bruit que la plaine de Talcahuano était inondée, et que la ville était menacée d'être submergée par les eaux de la mer et de la rivière. On vit alors presque toute la population se diriger à la hâte vers les lieux élevés qui environnent la ville, animée par la double crainte de voir l'inondation de la ville et celle de ne pouvoir se procurer les aliments les plus nécessaires à la vie. Ce ne fut guère que vers trois heures que cette crainte commença à se dissiper, et que la plupart des habitants revinrent aux lieux où étaient avant leurs domiciles.

Quoique les secousses fussent presque continuelles, beaucoup de personnes se déterminèrent à entrer dans les maisons qui étaient restées à moitié debout, pour en retirer les objets nécessaires pour se faire un abri pour la nuit. A chaque instant on craignait qu'une pluie d'averse ne vînt augmenter la somme des malheurs qu'on avait éprouvés (les tremblements de terre qui, en 1822 et 1829 avaient renversé en partie plusieurs villes de la province de Santiago, avaient été suivis presque immédiatement de pluies abondantes); heureusement il n'en fut pas ainsi, le ciel

resta serein jusqu'au mardi 24, et la pluie ne tomba que le lendemain 25.

Ce peu de jours suffit pour que chacun se procurât un abri, et comme dès le troisième jour le marché fut abondamment pourvu de vivres, les habitants reprirent leur gaieté et leur insouciance naturelles. Un fait suffira pour s'en convaincre. Le mauvais temps me fit rester dans la chaumière où était logée la famille d'un de mes amis ; des voisins appartenant à la classe des artisans passèrent une partie de la nuit à danser au son de la guitare, sans s'inquiéter des oscillations de la terre qui se faisaient sentir à chaque instant.

Le nombre des personnes qui périrent lors de ce désastre s'éleva à 81 ; la plupart de ces infortunés appartenaient à la classe ouvrière : il y eut 10 individus grièvement blessés, et plus de 500 qui reçurent des contusions plus ou moins fortes. La population de Concepcion s'élevait alors à 7 ou 800 âmes, et si ce n'eût été le concours de trois circonstances, de l'heure, de la largeur des rues et de l'étendue des cours intérieures, les $\frac{5}{6}$ de cette population qui habitait des maisons de briques auraient probablement péri. Depuis lors jusqu'aujourd'hui les mouvements de la terre n'ont pas cessé, et je crois que le nombre en a dépassé 1200. Le 27 février 1835, depuis sept heures du matin jusqu'à une heure de la nuit, j'en ai compté trente-deux grandes et petites. J'étais légèrement indisposé ce jour-là et je gardais le lit : comme mon matelas était étendu par terre, il me fut facile de les sentir. Il faut que le mouvement de la terre soit assez fort, pour qu'on s'en aperçoive quand on marche.

Sans compter le tremblement de terre du 20 février, qui fut la cause du désastre dont nous avons parlé, on peut diviser les autres en trois classes, selon leur durée et leur intensité. Dans la première classe, je rangerai ceux du 11 novembre 1835, du 26 avril 1836 et du 7 novembre 1837. Le premier, qui fut le plus fort, eut lieu à neuf heures moins quelques minutes du matin. Il

habitants croyant que c'était le signal donné par les forts de la frontière de l'invasion des Indiens, dépêchèrent des courriers qui les rassurèrent bientôt. Plus tard ils eurent connaissance du tremblement qui avait ravagé le Chili, et ils attribuèrent ces détonations au bruit souterrain de la terre. Si le mouvement de la terre s'est étendu jusque-là, il aura été faible et inaperçu par des personnes qui n'en ont pas l'habitude. Alors le bruit qu'on a entendu tendrait à prouver que le son est plus rapide que le mouvement et s'étend plus loin.

La mer ne fit pas non plus irruption sur toute la côte en même temps; une énorme colonne d'eau vint, si je puis m'exprimer ainsi, raser la terre; sa direction était de l'E. à l'O. Quand les flots avaient fait invasion, il se formait un peu de tournoiement, la mer se retirait, et n'allait inonder que des terrains situés à une lieue ou à une lieue et demie plus loin. Ce qui se passa dans les baies, surtout dans celle de Talcahuano, fut un peu différent. La mer se retira tout à coup, laissant une grande étendue à sec; puis on vit arriver depuis l'île de Quiriquina même, une immense nappe d'eau, s'avançant comme une muraille qui en peu d'instants fut à la côte, où elle se brisa et envahit avec fureur la ville dont elle ne laissa pas une maison debout. Cette nappe d'eau faisait, en s'avançant sur toute la longueur de la baie, un bruit épouvantable (voir pour les détails le journal officiel du Chili, intitulé *El Araucano*). Le capitaine du port, des capitaines marchands et surtout le capitaine Fitz-Roy, firent sonder divers points de la baie et de la côte, et trouvèrent que le fond de la baie s'était exhaussé de 3 à 4 pieds, et celui des environs de l'île Ste-Marie de 9 à 10. Dans les grandes marées, la petite île située en face du fort Saint-Augustin, était entièrement couverte par les eaux de la mer, et depuis lors elle reste toujours à découvert. La rivière *Tubul*, située à 22 ou 23 lieues au sud, était naviguable pour de petits bricks jusqu'à 300 mètres au-dessus de son embouchure (2 cuadros ; la cuadra

du Chili vaut 150 aunes varas espagnoles ; l'aune française est de 40 p. °/₀ plus grande que l'aune espagnole; 36 cuadros font une lieue chilienne). Après le tremblement de terre, elle devint guéable au même endroit; je ne sais si depuis le terrain s'est abaissé. Dans la campagne, les habitants affirmèrent que partout les lits des petites rivières s'étaient élevés, et dirent que la terre s'était suspendue (sospendedo). Immédiatement après le tremblement de terre, une foule de fontaines jaillirent du flanc des montagnes; elles furent bientôt taries. Un grand nombre de vallons furent complétement inondés. Un autre phénomène qui effraya beaucoup de monde fut également observé. Beaucoup de terrains contiennent des pyrites et ont un aspect rouge; au moment de la grande secousse, une grande quantité de colonnes d'eau, ressemblant aux jets d'eau de nos parcs, s'élevèrent à des hauteurs assez considérables. La couleur rougeâtre de l'eau les fit prendre pour des colonnes de sang. Ceci était probablement le résultat d'une compression de la terre. L'exhaussement du fond de la mer, me paraît avoir influé sur les courants qu'on trouve dans la mer. C'est à ce changement que le capitaine Fitz-Roy a attribué la perte de la corvette anglaise *Challenger*, sur la côte des Araucaniens. (Fait à vérifier ; voir la sentence du conseil de guerre qui déclare innocent le capitaine Seymour.)

J'ai observé l'effet que produisent les tremblements de terre sur les animaux. Quand le mouvement est un peu fort, les chiens aboient, et continuent à aboyer même assez longtemps après que le mouvement à cessé. Les chevaux dressent l'oreille, mais ne bougent pas ; seulement le 20 février, ils couraient avec rapidité dans toutes les directions ; ceux qui étaient attachés brisèrent leurs liens pour fuir le danger dont ils étaient menacés.

Lors du tremblement du 24 décembre 1833, j'élevais un pagi femelle (*Felis juma*), elle semblait ne pas faire attention à ce qui se passait ; quand le mouvement eut cessé, je m'en approchai, elle se roula aussitôt à terre pour se faire caresser ; c'était une

habitude qu'elle avait contractée. Les poules se sauvèrent au centre des cours, évitant ainsi le danger d'être écrasées par la chute des maisons. Les pigeons et les perroquets s'élevèrent aussitôt en l'air.

Les tremblements de terre qu'on a ressentis si fréquemment depuis cinq ans et demi, ont-ils eu quelque influence sur la végétation ou sur la constitution de l'atmosphère? Je ne le crois pas; la récolte des légumes et de la vendange étaient à faire après le tremblement de 1835, l'une et l'autre furent abondantes et de bonne qualité. Toutes les récoltes et les vendanges de 1836 furent excellentes; celles de 1837 et 1838 ont été mauvaises; peut-on l'attribuer à quelque changement occasionné par le mouvement de la terre? Les pluies trop abondantes qui sont tombées depuis seize mois ont causé ce mal; des *circonstances pareilles* ont été observées à diverses époques.

Note sur le pin des Cordillères (Pinus Araucanus).

J'ai vu dans les instructions données aux commandants de la *Bonite*, de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*, qu'au Jardin des Plantes l'on considérait le pin des Cordillères (Pinus Araucanus) comme un arbre de serres chaudes; c'est une erreur très-grande; on ne trouve cet arbre qu'au-delà du 38° de latitude, dans les petits vallons formés par les mamelons de la chaîne des Andes, vallées couvertes de neiges trois ou quatre mois de l'année. Ce sont donc les Alpes, les Pyrénées, les Vosges, etc., etc., qui sembleraient les lieux les plus favorables à la propogation de cet arbre prodigieux.

Le fruit le plus agréable à manger et le plus favorable à la propogation est celui des pommes qui sont restées ensevelies plusieurs mois sous la neige. Quand la pomme est parvenue à sa parfaite maturité, elle tombe; et celles que l'on vend en avril et mai ont été abattues à coups de bâton par les Indiens, avant

qu'elles fussent mûres. Il existe deux de ces arbres dans la ville de Concepcion, et un seul dans la plaine de Talcahuano; le plus grand a près de 80 ans ; il n'a pas atteint le quart de la hauteur de ceux des Cordillères ; il ne produit point de fruit, et depuis deux ans, il se dessèche. Tout le monde attribue ici leur peu de hauteur à la température trop douce qui règne dans cette partie du Chili.

(*Note communiquée par M. Vermoulin à M. La Farge.*)

Note 28, page 62.

La pluie continue, les embarcations ne vont à terre que pour faire les provisions. Elles sont généralement bonnes et à très-bon compte, la viande surtout, dont le prix ordinaire est d'environ deux sous la livre. Le pain est plus cher, il coûte six à sept sous la livre, le gros vin du pays deux sous le litre, le fromage deux sous la livre, le lait trois sous le litre et souvent moins. Ces bas prix expliquent facilement pourquoi dans ces pays la main-d'œuvre est fort chère, les hommes sont paresseux et nonchalants. Les bœufs vivant en troupeaux dans l'intérieur, fournissent une abondante et saine nourriture à la portée de toutes les classes. Le sol fertile, quoique mal cultivé, produit un blé superbe, dont on exporte d'assez grandes quantités. Le pain est excellent et très-blanc ; fait par des Français, il est presque aussi bon qu'en France. Les poissons, les coquillages, les fruits sont à vil prix et d'une bonne qualité. Des poires et des pommes couvrent les arbres qui paraissent abandonnés aux passants, des raisins très-doux, noirs et blancs garnissent des vignes négligées dans leur culture, mais qui y prospèrent malgré l'abandon dans lequel on les laisse. Concepcion offre des ressources inappréciables aux navires dont les équipages sont fatigués par une longue traversée, ou sous le poids des maladies, surtout dans cette saison de l'année qui forme l'automne dans ces climats.

La facilité de l'existence et le haut prix du travail manuel, attirent ici un grand nombre d'ouvriers étrangers, la plupart déserteurs des baleiniers. Ils travaillent avec succès lorsqu'ils possèdent un état, et parviennent à acquérir promptement une fortune. Les charpentiers et les forgerons sont recherchés plus que tous les autres ouvriers. Un fabricant de meubles ferait de bonnes affaires dans un pays qui n'en possède aucun.

(*M. Desgraz.*)

Note 29, page 63.

La fidélité chez les femmes publiques est quelque chose de curieux à observer dans les mœurs d'une nation licencieuse. J'en ai entendu citer bien des exemples par les baleiniers qui sont payés pour le savoir mieux que personne. Une fois qu'une femme a contracté un engagement avec un individu, elle sait résister à des offres pécuniaires très-élevées pour elle, et n'abandonne son amant qu'au moment où celui-ci part et rompt l'engagement. C'est d'autant plus curieux qu'au moment de la séparation, le plus grand calme règne dans les adieux, on se souhaite mutuellement beaucoup de choses avec un sang-froid surprenant, et l'on se quitte souvent pour la vie. Le lendemain la femme a renouvelé un engagement avec un autre mari ou un successeur quelconque, et lui est aussi fidèle qu'à son devancier. Mœurs bizarres qui étonnent quand on les voit de près!

(*M. Desgraz.*)

Note 30, page 63.

Le premier jour qui suivit notre arrivée, en revenant de la baie Saint-Vincent, nous avions rencontré l'enterrement d'un jeune enfant. Des femmes le suivaient avec quelques hommes portant sous le bras des bouteilles de vin. Un assistant nous dit en fran-

çais que ces bouteilles de vin étaient destinées à calmer la douleur des parents et des amis au moment de l'inhumation. Nous prîmes pour une plaisanterie un fait qui, malgré son étrangeté, paraît cependant vrai. Aujourd'hui j'ai l'occasion de voir un nouvel enterrement passer avec le même approvisionnement de bouteilles pour lesquelles on m'a donné le même motif, c'est-à-dire, de bannir de trop vifs chagrins. Cet usage rappelle celui à peu près semblable des Esclavons qui résident à Constantinople; ils boivent aussi après avoir pris congé de leurs morts, à la toilette desquels ils passent beaucoup de temps. Les Chiliens sont un peuple joyeux, ils aiment le plaisir et les émotions agréables; c'est pourquoi ils cherchent dans la boisson un remède aux grandes pertes qui ne sauraient être palliées par un simple air de *Biguela*.

(*M. Desgraz.*)

Note 31, page 63.

L'hôpital que nous avions établi à Talcahuano, conformément aux ordres du commandant Dumont d'Urville, a été abandonné ce matin. Ici se terminent avec le scorbut les événements de la première période de notre campagne. A bord de l'*Astrolabe*, nous observâmes quelques symptômes de cette maladie dès le 15 février, par 61° 53′ de l'attitude sud, et 33° 37′ de longitude ouest; de cette date à celle de notre arrivée au Chili, il s'est écoulé 51 jours de mer, temps plus que suffisant pour permettre au mal d'atteindre sa plus grande intensité. Cependant nous fûmes assez heureux pour n'avoir à regretter la perte d'aucun de nos compagnons de voyage. Une douzaine d'entre eux nous donnèrent seuls de plus ou moins vives inquiétudes; mais nous parvînmes à leur rendre un *mieux être*, qui, quoique stationnaire, nous laissait cependant la certitude d'atteindre patiemment le port sans appréhension pour leurs jours. Ces hommes furent les seuls admis

à l'hôpital de terre : vingt-trois autres furent traités à bord, parce que je les jugeai trop agiles, et que j'eusse craint pour eux la facilité d'échapper à la surveillance. D'ailleurs, aussitôt que le travail peut être supporté sans trop de fatigue, il hâte la guérison en aidant la digestion ; et le séjour du bord est alors aussi le moyen le plus sûr d'éviter les excès qu'encouragent et favorisent les rapports avec les habitants. Ces marins, peu utiles dans le premier instant, furent rapidement en état d'exercer leurs forces et purent presque tout de suite partager les travaux exécutés pour la réparation de l'*Astrolabe*, en joignant leurs efforts, quelque faibles qu'ils fussent d'abord, à ceux de leurs camarades, tous un peu valétudinaires.

Le rétablissement de l'équipage a exigé quarante-cinq jours de traitement au milieu des conditions les plus favorables. Cependant plusieurs matelots réclament encore notre surveillance; car, si ceux qui ont été les plus affectés jouissent maintenant d'un grand appétit, et s'ils ne se plaignent d'aucune lassitude, même après le travail, ils n'en ont pas moins encore des digestions irrégulières, et plusieurs d'entre eux ont quelques glandes des aisselles et des aines un peu engorgées. Mais les intentions du commandant me rassurent sur l'avenir : il doit emporter, tant d'ici que de Valparaiso, une grande quantité d'animaux vivants à l'usage de nos matelots. Grâce à cette mesure prévoyante, la pureté de l'air du large, la beauté des climats que nous allons successivement parcourir, le travail et la régularité de la vie du bord, nous assurent un rétablissement parfait pour l'époque de notre entrée dans la zone torride.

Nous devons nous estimer bien heureux en reportant notre esprit sur le passé, et en considérant l'état actuel de notre équipage : c'était une fâcheuse atteinte portée aux espérances de l'expédition que l'apparition du scorbut au début de la campagne ; la moindre des contrariétés qui pouvait en résulter était, à mon avis, un retard de trois mois, car je n'avais pas encore vu cette

maladie céder aussi rapidement et aussi complétement dans l'espace de quarante-cinq jours. C'est en effet après ce laps de temps que nous reprenons la mer, et nous le faisons sans inquiétude. Que c'est heureux ! un retard tel que celui que j'appréhendais eût nui bien certainement à l'exécution du plan de la campagne et aux modifications que compte sans doute y apporter M. Dumont d'Urville, afin de lui donner le plus d'extension possible. Du moins, les travaux exécutés dans le détroit de Magellan, où nous n'espérions point entrer, m'autorisent, ce me semble, à lui supposer cette intention, toute dans l'intérêt de la mission.

Le temps presse toujours dans de semblables campagnes ; chaque époque y est marquée d'avance pour l'acccomplissement d'un devoir ; aussi un événement, qui vient dès vos premiers pas entraver votre marche, renverser vos calculs, soumettre vos projets aux nouvelles chances d'une prolongation de campagne, augmente l'incertitude de l'avenir. Les forces humaines luttent sans doute longtemps contre la fatigue ou les atteintes fréquentes des maladies ; mais elles ne le peuvent que pendant un temps sagement limité ; si vous dépassez les bornes de leur durée, la santé abandonnera tout à coup même les plus vigoureux ou les plus heureux, et les vains efforts réitérés de la nature pour la guérison de maux rebelles à la médecine, n'amèneront rien que l'épuisement de la vie. Tout dépend du début dans une navigation aussi longue que celle que nous avons à achever : s'il est accompagné de maladies, comment supportera-t-on les privations, les changements de climat? Certes, on sera bien mal préparé à leurs attaques contre la santé. C'est au contraire une grande présomption en faveur du succès, lorsque la santé des équipages se soutient jusqu'au dernier quart du temps accordé à un voyage de découvertes.

On ne pouvait débuter plus malheureusement que nous ne l'avons fait sous le rapport de l'espèce de maladie, car le scorbut est une

maladie qui porte à l'organisme de profondes atteintes, et laisse après elle les traces les plus difficilement guérissables : il faut ordinairement beaucoup de temps pour obtenir la guérison parfaite. Aussi, bien que nous consacrions tous nos moments à nos malades, malgré l'air pur que nous respirions à Talcahuano, malgré la liberté utile que le commandant s'était empressé d'accorder à nos prescriptions, il dut cependant penser un moment à composer son équipage des hommes les plus promptement rétablis et se crut sur le point de se séparer forcément de la *Zélée*. Cette mesure, que l'état de nos marins semblait d'abord devoir rendre nécessaire, eût été un coup bien fâcheux porté à l'expédition ; car elle l'eût privée d'utiles collaborateurs et nous eût enlevé d'excellents amis.

J'attribue l'état si satisfaisant de la santé de notre équipage à la facilité que nous avons eue d'user librement des aliments les plus légers, les plus nourrissants : en effet, pour obtenir un bon et prompt résultat il faut également éviter deux excès : la manie aveugle de se gorger d'aliments frais, dès l'arrivée à terre, sans choix, sans transition graduelle, et cette fatale économie, qui domine trop souvent quelques officiers, et les pousse à refuser aux matelots cette variété de mets, qui, quoiqu'un peu coûteuse d'abord, assure seule une solide et rapide guérison.

Les marins sont trop disposés à croire que les vivres frais sont tous indifféremment propres à leur rétablissement ; ils se jettent sur ceux que l'on se procure partout avec facilité, et s'inquiètent peu de consulter leurs forces digestives. Cette disposition de leur esprit les rend aisément victimes des calculs d'une fausse économie, qui retarde d'autant plus leur guérison, que fatigués des longues contraintes, des privations de leur position, ils se livrent en cachette à de plus fréquents écarts de régime. Un traitement mieux entendu eût eu l'avantage de les prémunir contre leur propre faiblesse, en ne les exposant point aux longues privations d'une éternelle convalescence.

Le bouillon est le premier remède et le premier aliment que l'on doive se procurer : à ce double titre il s'accommode parfaitement à l'état fongueux des gencives et à celui de l'estomac dans les premières heures du traitement ; mais il deviendra très-vite insuffisant, aussitôt que les organes de la digestion éprouveront du mieux ; dès-lors, il faudra s'empresser de prescrire des substances plus succulentes et de plus en plus solides, jusqu'à ce que les aliments qui font la base de notre nourriture ordinaire puissent être digérés.

Si notre campagne peut être continuée sans avoir subi de fâcheuses mutations, si elle se représente à Talcahuano, comme à Toulon, entourée des promesses de l'espérance, des illusions de l'ambition et de l'émulation, nous le devons à l'abondance des ressources mises à notre disposition par le commandant de l'expédition.

(*M. Hombron.*)

Note 32, page 64.

Les Indiens qui ont différé de tout temps des peuplades de la Patagonie, et de celles des plaines à l'Orient de la Cordillère, par leurs habitations fixes, la culture de certaines plantes et l'état de domesticité auquel ils avaient réduit l'Alphacho, ont emprunté malgré leurs combats fréquents et si souvent répétés avec les Espagnols, bien peu de choses à la civilisation européenne. Ils vivent aujourd'hui dans un état beaucoup plus pacifique, sous un gouvernement dont la forme est une aristocratie militaire, reconnu indépendant par le gouvernement chilien qui entretient chez eux des agents connus sous le nom de capitaines de *amigos*. Ces derniers sont chargés de surveiller l'exécution des traités, de juger les contestations qui peuvent s'élever entre les sujets chiliens et ceux de leur confédération et faire respecter les engagements commerciaux que les Chiliens contractent journel-

lement avec les Indiens. Grâce à la conduite généralement sage de tous ces agents, les anciennes guerres ont cessé depuis quelques années et les deux pays en retirent de grands avantages.

(*M. Dubouzet.*)

Note 33, page 64.

Il existe à Concepcion une famille d'Indiens araucans, appartenant à une tribu soumise du Chili ou du moins amie. Le vieux chef ou cacique a, dit-on, reçu un grade et une pension du gouvernement, aux yeux duquel il n'est peut-être qu'un otage. Il habite au centre de la ville une petite chaumière où vivent accroupis autour d'un même foyer tous les membres de sa famille. J'ai encore cru retrouver ici le type patagon dans ces larges visages au front un peu déprimé, au teint d'un rouge brique. Une aiguière d'argent et une grande coupe du même métal étaient les seuls objets qui, dans cette case, pussent annoncer le rang des caciques indiens. Tandis qu'on fumait à la ronde, le vieux chef faisait circuler une coupe en corne de bœuf, remplie d'une liqueur assez analogue à l'hydromel. Nous reçûmes un jour à bord de l'*Astrolabe* la visite d'une famille d'*Araucans*. Le chef, vêtu à l'européenne, portait une casquette entourée d'un galon d'argent; les femmes avaient lustré leurs cheveux avec le plus grand soin. Les diadèmes, les colliers, les chaînes, les bracelets, les perles de verre ou d'émail étaient prodigués. Les enfants eux-mêmes étaient parés comme en un jour de fête. Mais nous avions ce jour là une réunion de la société de Talcahuano. Les pauvres Araucans furent donc un peu négligés; mais en revanche, nous fîmes plus de frais auprès des dames chiliennes qui partirent du bord largement abreuvées de Porto et de Champagne. Nos aimables convives, dans un état voisin de l'extase, semblaient s'éloigner à regret d'un navire où elles avaient trouvé un si bon accueil. Non contentes de nous faire de longs adieux qui se perdaient dans le bruit de la mer et du vent,

deux d'entre elles saisissant à pleines mains leurs chapeaux et leurs bonnets, les arrachèrent de leurs têtes, et les agitèrent en l'air pour nous transmettre de nouveaux adieux.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 34, page 64.

Dans la ville de Concepcion, un cacique indien demeurait avec toute sa famille. Ils sont venus à Talcahuano dîner à bord de l'*Astrolabe*, sur l'invitation de M. Dumont d'Urville qui fit cadeau d'un fusil au cacique. Le dessinateur a fait le portrait des femmes et d'un homme qui était domestique. Le chef était malade.

Ces Indiens ont assez d'analogie avec les Patagons, on reconnaît bien la même espèce d'hommes; seulement ils sont moins grands; et le voisinage de la civilisation leur a enlevé une partie de ce cachet primitif qui caractérise les Patagons.

(*M. La Farge.*)

Note 35, page 64.

Il existe à Concepcion plusieurs de ces indigènes, entre autres la famille d'un chef, appointé comme commissaire des tribus qui sont limitrophes de la république chilienne. Cette famille est venue à bord recevoir les cadeaux du commandant. Les personnes qui l'ont vue ont remarqué une certaine ressemblance avec le type patagon. Ces tribus cependant diffèrent sous plusieurs rapports avec les premiers. La principale différence serait la stabilité de plusieurs de leurs campements.

(*M. Desgraz.*)

Note 36, page 67.

Nous fûmes témoins de l'embarquement des troupes chiliennes sur le *Monte-Agudo*. Notre village présenta ce jour-là un aspect très-animé, car les familles des soldats vinrent les accompagner jusqu'au rivage, pour leur faire les derniers adieux. Chose étonnante, quoique la guerre fût aussi impopulaire que possible, personne ne manqua à l'appel. Ces hommes me parurent peu exercés dans le maniement des armes et n'avaient rien de bien martial. On s'accorde cependant à regarder les soldats de cette province comme les plus braves, et ils excellent surtout dans la constance avec laquelle ils supportent les privations.

(*M. Dubouzet.*)

Note 37, page 67.

Pendant ces deux jours d'assez beau temps, le *Monte-Agudo* a effectué l'embarquement des troupes qu'il était venu chercher. Ces soldats avaient une piètre mine. Recouverts de leurs ponchos, vêtement porté par tous les Chiliens, ils avaient une tournure particulière qui ne flatte pas l'œil. Les officiers se distinguaient par un énorme galon d'or à la casquette. Une troupe considérable d'hommes et d'enfants appartenant aux soldats, les avaient suivis jusqu'au moment de l'embarquement. Des pleurs et des lamentations éclataient toutes les fois qu'une embarcation enlevait une nouvelle portion de troupes. Deux ou trois femmes parvinrent à se faire conduire à bord, déguisées en soldats, mais elles furent reconnues et renvoyées à temps. Ces malheureuses faisaient pitié. Ici nous avons pu voir une preuve du bon cœur des Chiliens; cette multitude de femmes et d'enfants n'avaient aucune ressource en arrivant à Talcahuano, et elles ne voulaient pas s'éloigner avant de voir la corvette mettre à la voile. Chaque maison du vil-

lage en recueillit plusieurs, les hébergea et les nourrit pendant le temps de leur séjour, et même contribua à alléger leur chagrin qui, du reste, n'était pas invincible dans plusieurs cas. Le soir, des officiers chiliens faisaient retentir leurs éperons dans tous les coins de rue. Conduit par M. Jacquinot dans une maison où il traitait un malade, je fus surpris de voir une douzaine de figures basanées, à moustaches énormes, jouer avec des cartes crasseuses au dernier degré, un jeu qui paraissait les attacher très-fort, car ils ne le cessèrent pas même pendant le pansement du malade. C'était une assemblée de gens qui ressemblaient à des bandits plutôt qu'à toute autre chose. On nous a souvent dit en parlant de troupes chiliennes : « Bons soldats, mauvais officiers. » Je crois que les uns et les autres ne valent pas grand chose.

(*M. Desgraz.*)

Note 38, page 68.

Les Chiliens sont fanfarons et bravaches ; ils parlent sans cesse de leurs hauts faits et ils s'intitulent *los valorosos hijos de la indepencia* (les valeureux enfants de l'indépendance). C'est avec orgueil qu'ils disent : *yo soy Chileno* (je suis Chilien). Le second du bord me faisait bien rire quand il buvait gravement à la *prosperidad del Chili*, lorsque nous avions de ces messieurs là à notre table ou bien chez eux. Vous connaissez aussi cette offre gasconne qui est un type espagnol : « *La casa es à la disposicion de usted.* » Ils mettent tout à votre disposition, vous offrent tout, mais il faut bien se garder d'accepter, car ce n'est chez eux qu'une simple expression de politesse.

(*M. La Farge.*)

Note 39, page 68.

Le costume des femmes possède aussi ses particularités. Elles portent leurs cheveux en deux tresses qu'elles laissent tomber ab-

solument comme les Patagonnes. La ressemblance qui existe entre les Chiliens et les individus de la tribu patagonne que nous avons vus au havre Pecket est frappante. Même chez les personmes dont le sang est mélangé, on retrouve des traces de ce type si fidèlement conservé chez les Araucans qui n'ont contracté aucune alliance étrangère.

(*M. Desgraz.*)

Note 40, page 79.

Plusieurs de nos hommes nous quittèrent à Concepcion, les uns avec autorisation, les autres en désertant. Si dans une dizaine d'années nous revenons sur ces côtes, nous les retrouverons sans doute richement établis et ayant une position honorable dans le pays. Nous y débarquâmes le cuisinier et un des domestique des officiers.

Notre maître cuisinier (le coq), le domestique des élèves et deux matelots, Brasker et Leprince, désertèrent. La *Zélée* eut aussi deux ou trois déserteurs. Il est très-probable que ce noble fournisseur, dont j'ai déjà parlé, ne fut pas étranger à toutes ces désertions.

(*M. Gourdin.*)

Note 41, page 80.

Le vent presque toujours au nord, nous a inondé de pluie pendant ces huit jours. La corvette le *Monte-Agudo* a été obligée de rentrer au mouillage de Quiriquina, en attendant un temps plus propice. Nous-mêmes, prêts à prendre la mer, nous attendions le premier vent du sud, pour quitter cette baie après une relâche plus longue qu'on ne l'avait présumé dans l'itinéraire. Nos matelots remis et dispos à l'exception d'un petit nombre, sont prêts à recommencer leurs efforts comme par le passé. Une

seule circonstance devient fâcheuse, c'est le retard que l'expédition éprouve sur le temps et les époques fixées par l'itinéraire du voyage.

(*M. Desgraz.*)

Note 42, page 80.

Les marées sont régulières dans toute la baie; leur niveau varie de deux à trois mètres au plus, mais les coups de vent du nord font monter davantage les eaux. Pendant notre séjour à Talcahuano, je cherchai en vain sur la côte des traces de soulèvement que toute cette partie de la côte du Chili a, dit-on, éprouvé. Comme les plans de la baie n'ont jamais été assez rigoureusement faits pour qu'on puisse aujourd'hui, en la sondant, constater ce fait, on est obligé, jusqu'à ce jour, de chercher la vérité dans les témoignages souvent contradictoires du petit nombre d'étrangers qui prétendent l'avoir observé; car les Chiliens ne se doutent pas de l'intérêt que le moindre savant peut prendre à cette question. Un capitaine américain qui faisait depuis seize ans la pêche sur cette côte, m'assura pendant mon séjour que le fond s'était exhaussé dans toute la baie, de près d'une brasse, et qu'il en avait la preuve par des sondes qu'il avait eues dernièrement à un mouillage qu'il avait l'habitude de prendre autrefois, et dont il avait la position très-exacte par des remarques prises sur le continent. Le capitaine passait alors pour un homme digne de foi et capable; mais son témoignage n'étant appuyé d'aucune donnée positive, n'établit qu'une présomption en faveur du fait.

Plusieurs capitaines de baleiniers français qui venaient de visiter la côte occidentale de la Patagonie, assuraient avoir vu dans l'archipel des Chonos, quelque temps après le tremblement de terre de Valdivia, qui eut lieu en novembre 1837, des traces évidentes d'un soulèvement produit par le tremblement de terre, car une des pointes d'une baie fréquentée antérieurement par eux, formée

d'une roche calcaire, était recouverte à une grande distance au-dessus de la hauteur de la pleine mer dans les plus grandes marées, de moules, de patelles et d'autres coquillages adhérents à la roche, et de fucus dans un état de corruption très-avancé, parce qu'ils avaient été mis à sec. Un de ces capitaines qui affirmait avoir été témoin de ce fait, est un homme doué d'un esprit d'observation et d'une moralité tellement reconnus, que l'on doit le regarder comme hors de doute; ce que prouve en outre l'exhaussement du sol dans les Chonos. Tous s'accordaient à dire aussi que depuis le tremblement de terre qui a détruit la Concepcion, le mouillage de l'île Sainte-Marie, situé à vingt-cinq lieues dans le sud, est devenu très-mauvais; car le fond ayant monté, on ne peut plus s'approcher autant de la terre et y être suffisamment abrité.

(*M. Dubouzet.*)

Note 42 bis, page 92.

Une nouvelle que nous apprîmes lors de notre arrivée et à laquelle nous étions certainement loin de nous attendre, était qu'on avait accrédité et répandu le bruit que M. d'Urville n'avait rien fait pour accomplir son exploration au sud ; qu'il avait reculé à la première vue des glaces, et n'avait rien tenté pour trouver une issue ; on avait même été jusqu'à dire, qu'il n'avait pas osé pénétrer dans le détroit de Magellan, quoique ayant eu des vents favorables! Que répondre à de pareilles calomnies ? Comment repousser de semblables injures ? Ignorant d'où et de qui elles partaient, ne pouvant former que des conjectures sans preuves bien établies, nous n'y répondîmes que par un froid mépris, toutes ces absurdités devant nécessairement s'écrouler devant la masse de preuves, de faits et de travaux qu'avait produits cette belle et difficile partie de la campagne, dirigée avec tant de courage, de persévérance et de sagacité.

(*M. Jacquinot.*)

Note 43, page 93.

Parmi toutes les nouvelles que chacun de nous s'empressa de ramasser à la hâte, il en fut une un peu ébouriffante pour notre amour-propre. Des gens charitables (et il s'en trouve partout) ayant apris que les deux corvettes l'*Astrolabe* et la *Zélée* n'étaient allées que par 64° de latitude sud, en avaient tiré ces habiles conclusions : que nous n'avions pas osé entrer dans le détroit de Magellan, qu'une glace nous avait épouvantés, et qu'enfin vaincus, nous étions allés enterrer notre honte dans le bourg obscur de Talcahuano. Le bagage de l'expédition était déjà assez gros pour répondre par des faits à de semblables *on dit* ; on ne tardera pas à comprendre le peu de charité chrétienne de ceux qui les avaient repandus avec tant d'obligeance, et peut-être aussi avec un peu de jalousie.

(*M. Marescot.*)

Note 44, page 93.

Pour nous, au milieu de cette fête, nous avons été attristés en y apprenant que déjà une basse jalousie avait gagné ceux de nos compatriotes qui, les premiers, devraient le mieux juger à quel point l'*Astrolabe* a rempli dignement la mission confiée à son commandant. Tous les actes de M. d'Urville avaient été défigurés; l'expédition au pôle sud était, disait-on, tout-à-fait manquée; mais on se gardait bien de citer tous les efforts qui avaient été faits pour la faire réussir. Non-seulement sous ce rapport la mission était manquée, mais l'expédition, suivant ces mêmes hommes auxquels je refuse le titre de Français, était nulle sous tous les rapports. La peur avait empêché M. d'Urville d'entrer dans le détroit de Magellan, et nulle en efforts, sa campagne était nulle en résultats; aussi, au lieu de gagner Valparaiso, nous étions allés, disait-on, cacher notre honte dans la baie de Concepcion. Pour moi, il y

a longtemps que j'ai classé M. d'Urville, et pour toute réponse, je défierai tous nos marins d'oser ce qu'il a osé. On avait oublié probablement de dire que, quoique cela n'entrât point dans ses instructions, M. d'Urville avait exploré le détroit de Magellan, surtout que là, montrant tout son savoir, il y avait navigué de nuit à quelques encâblures de la côte. On a craint de dire qu'avant de renoncer à la mission du pôle, ses navires avaient été pris dans les glaces, qu'il les y avait engagés malgré une perte imminente, par conviction intime que c'était son devoir; que malgré cette position affreuse il avait persisté, une fois revenu dans la mer libre, à longer la glace solide de manière à couper toutes les routes de Weddell, et enfin on n'a voulu lui tenir aucun compte de toutes ses reconnaissances. Il n'est personne de nous qui n'ait vu et jugé combien de périls et de fatigues les corvettes ont dû subir, mais il n'est personne aussi qui n'ait admiré le courage et le mérite de celui qui nous a dirigés. La seule publicité des travaux de l'expédition fera retomber la calomnie sur ses auteurs, et je puis d'avance leur prédire que si d'abord ils ont trouvé de l'écho auprès des officiers de la corvette l'*Ariane*, il a suffi à ces derniers de voir pour être désabusés.

(*M. Dumoulin.*)

Note 49, page 93.

Un bal en notre honneur est préparé pour ce soir, à bord de la corvette l'*Ariane*. C'est presque un adoucissement apporté aux *on dit* fâcheux qu'on a répandus sur notre expédition. Des âmes charitables ont commenté si bien les nouvelles apportées par le *President*, qu'à la fin on avait conclu que nous n'avions pas osé entrer dans le détroit de Magellan; que nous avions viré de bord à la vue de la première glace, et enfin mille autres bruits aussi faux qu'injurieux..... Voilà pourtant comme on juge les efforts et les actions de l'expédition. Heureusement qu'elle possède des

preuves irrécusables de ses travaux et de ses fatigues, qui feront retomber sur les calomniateurs la honte qu'ils voulaient déverser sur nous. Il est vrai, nous n'avons pas atteint une latitude élevée; mais est-ce là une grave accusation? Tout autre aurait-il fait plus; et je dirai davantage, aurait-il fait même autant? Si donc la chose est considérée comme impossible, n'est-ce pas se condamner soi-même que de nous reprocher de ne l'avoir point accomplie? Malheureusement, l'opinion se forme très-souvent sur les premiers rapports, vrais ou faux, qui deviennent publics. Peut-être l'impression produite par les lettres de Valparaiso, expédiées en France avant les nôtres, deviendra-t-elle générale, et donnera la plus fausse idée de notre campagne jusqu'ici. Il est triste de penser que ce sont les personnes qui devraient le plus apprécier les difficultés de la mission qui sont justement celles qui l'ont blâmée le plus aveuglément.

(*M. Desgraz.*)

Note 46, page 96.

Mais si Valparaiso a, à première vue, pu détruire l'impression fâcheuse qu'avait produite la Concepcion, vous avez peu de chose à faire, peu de chemin à parcourir pour que cette impression se renouvelle, et plus forte que jamais; car il y a là en plus un contraste frappant. Quittez la rue du Commerce et entrez dans les hunes; alors, à la place de jolies maisons et d'hommes vêtus proprement et bien nourris, le chaume reparaît à vos yeux, la malpropreté et la prostitution à la porte de toutes les cases; mais descendez encore et allez à l'extrémité est de la ville basse, là vous trouverez les casernes pour les troupes. Si vous voulez jouir d'un autre spectacle, et voir le Chili sous toutes ses formes, allez-y un jour de fête, un dimanche par exemple; vous y verrez bien autre chose encore. Promenez vos regards autour de vous, vous verrez de toutes parts un tas de militaires (officiers) à l'air important,

à épaulettes énormes, à broderies et galons sur toutes les coutures, plutôt semblables à des valets d'écurie qu'à des hommes faits pour commander aux autres, portant un uniforme de tambour-majors, aussi ignorants dans l'art de la guerre et dans l'art d'instruire des soldats que dans les sciences et les arts quels qu'ils soient (c'est une simple réflexion que je fais ; car on peut être très-bon officier dans sa partie et être très-ignorant). J'ai été à même de voir leurs exercices, leurs revues ; l'effet en était vraiment risible, sinon digne de pitié. Je n'ai vu qu'une masse de malheureux non chaussés, non vêtus, à peine nourris, je crois ; à leur tête ces misérables officiers, plus fiers de leurs brillants uniformes qu'envieux d'apprendre leur profession, tâchant d'imiter les manœuvres et les exercices d'une manière si grotesque et si bizarre, que je me suis cru un instant sur un théâtre où se représentait une parodie parfaite de tous les usages des peuples civilisés et constitués depuis des siècles. Si, dans tout cela, on ne voyait que les efforts d'un peuple nouveau qui, s'aidant des lumières des nations plus éclairées, tâche de sortir de l'ignorance et de la barbarie, au lieu de se moquer, on applaudirait à ces efforts ; s'ils avaient la franchise d'avouer que, par la force des choses, ils doivent être inférieurs aux autres, on serait loin de les bafouer. Mais au contraire : « Voyez, ont-ils l'air de nous dire, en faites-vous autant chez vous ; croyez-vous que nous ne vous valons pas, vous qui avez plusieurs siècles d'existence? » Et les malheureux, pleins de vanité, suent et soufflent sous leurs habits brodés, à peu près comme les ânes sous le bât, à la seule différence que ces habits font leurs délices, tandis que le bât blesse le baudet, qui désirerait bien s'en délivrer le plus tôt possible.

(*M. Duroch.*)

Note 47, page 96.

Pendant que nous étions à Valparaiso, le gouvernement y réunissait un corps d'armée et faisait de grands préparatifs pour combattre le Pérou avec avantage. Les exercices militaires y étaient fort suivis, et quand la nouvelle recrue se montrait un peu récalcitrante, le bâton de l'officier républicain était là pour lui rappeler que la patrie comptait sur lui. Je doute fort cependant qu'on parvienne à faire une armée brillante de tous ces pauvres diables, qui sont à peine vêtus, et qu'on a à peu près enlevés et réunis de force. J'en ai vu un assez bon nombre qui étaient parvenus à peine à l'âge de l'adolescence, et qui se trouvaient sous les drapeaux par suite d'une presse très-peu républicaine.

(*M. Marescot.*)

Note 48, page 100.

La ville est bâtie sur le rivage, où elle se développe presque toute en longueur. N'ayant guères que deux ou trois rues parallèles à la mer, une seule règne dans toute l'étendue de la ville et aboutit au quartier de l'*Almendral*, où se trouve une grande église qui, avec ses deux tourelles, a une assez jolie apparence. Mais ne pouvant étendre leur ville en largeur, à cause de la ceinture de hauteurs qui les tient étroitement bloqués, les Chiliens, en habiles tacticiens, ont tourné ces hauteurs et sont venus établir leurs cases dans les ravines profondes et étroites qui les séparent. C'est dans ces *quebradas* que sont entassées des maisons échelonnées suivant la pente et la direction des ravins. Tous ces groupes, accolés à la ville, servent de repaire aux cabaretiers, aux logeurs et aux filles publiques, qui y pullulent. Les matelots, contents peut-être de trouver, dans ces réduits, des

plaisirs qui leur font oublier les fatigues du métier et une liberté inconnue à bord, leur ont donné le nom des hunes. Ainsi, ils retrouvent là la grande hune, la hune de misaine et celle d'artimon, seuls endroits du bord où ils peuvent un peu se soustraire à la surveillance des chefs. C'est dans ces *quebradas* que le matelot va, dans une seule nuit, réaliser tous les rêves de sa campagne. J'ai passé trop peu de temps à Valparaiso pour visiter ces quartiers, qui ne sont pas sans intérêt. Je n'ai pu que jeter un coup d'œil sur la rue principale, où j'ai remarqué quelques maisons d'assez belle apparence, avec de vastes balcons ou galeries à l'orientale. La douane est le seul édifice qui excite quelque attention. Sa façade, ornée de pilastres, est surmontée d'une lanterne ou horloge.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 49, page 100.

Le grand lieu de réunion des étrangers et du peuple se trouve à la *Tchingana*, établissement qui paraît se trouver dans toutes les villes du Chili. Un plancher plus élevé que le sol, où se promènent les spectateurs, sert aux danseurs dansant la *sambanica* nationale au son de quatre ou cinq guitares accompagnées par autant de chanteurs nazillards. Des réglements de police ne permettent de danser que certains jours de la semaine, les autres sont consacrés à des chants continuels. Il y a plusieurs cafés à Valparaiso; mais ils paraissent peu fréquentés. Les habitants de la classe aisée sont casaniers. Le peuple a d'autres lieux et d'autres amusements qu'il préfère; ils ne sont hantés que par les étrangers.

(*M. Desgraz.*)

Note 50, page 104.

Trois hommes avaient déserté à Talcahuano, deux avaient

succombé à la maladie, l'infirmier avait demandé et obtenu son débarquement, enfin trois restaient à Valparaiso. C'était en tout neuf hommes qui manquaient à la formation du premier équipage. Ayant été assez heureux pour en embarquer cinq antérieurement, et en recevant trois de l'*Ariane*, je ne me trouvais avoir qu'un homme de moins, et cette lacune fut remplie le jour même par un matelot embarqué sur la goëlette française la *Rose*, qui, du consentement de son capitaine, demanda à faire le voyage. Les nouveaux venus valant, pour la force et l'adresse, ceux que nous perdions, nous allions continuer notre navigation sans inquiétude de ce côté.

(*M. Jacquinot.*)

Note 51, page 107.

Le lendemain, 28 mai, était la veille de notre départ; nous assistâmes à une charmante soirée que M. le commandant et les officiers de l'*Ariane* donnèrent sur cette corvette. Ils avaient réuni une nombreuse société dont faisait partie madame Ross, femme de l'amiral anglais, ses deux sœurs et plusieurs dames de la ville. Les plaisirs commencèrent par le spectacle, composé entièrement de matelots; après vint le bal, et ensuite un fort joli souper qui réunissait l'abondance à l'élégance. Nous ne nous retirâmes qu'à deux heures du matin, après avoir fait nos adieux à toutes les personnes, en grand nombre, qui avaient manifesté de l'intérêt pour le commencement de nos opérations, et qui nous témoignèrent toutes leurs sympathies pour la réussite de nos travaux futurs.

(*M. Jacquinot.*)

Note 52, page 109.

Ce départ avait quelque chose de solennel, en ce que nous entreprenions pour ainsi dire une autre campagne; car le premier

épisode de la nôtre pouvait passer à lui seul pour un voyage; et tournant le dos de nouveau à la civilisation et à tout ce qui pouvait nous rappeler notre pays, nous savions que nous allions rester bien longtemps sans avoir des nouvelles, et sans même trouver d'occasion d'en donner des nôtres. Malgré cela, nous étions tous joyeux et contents, et nous nous faisions une fête d'avance de voir les îles pour ainsi dire fabuleuses du grand Océan, dont la lecture des anciens voyages avait laissé, dès l'enfance, des portraits si flatteurs dans notre imagination, que nous doutions même que la réalité, quelque différente qu'elle fût, pût jamais les effacer complétement.

(*M. Dubouzet.*)

Note 53, page 117.

Vers le milieu de la nuit, on signala la terre devant nous. Au matin, elle paraissait à peu de distance; c'était une terre élevée, dont les sommets aigus et bizarrement découpés se détachaient en bleu sombre sur un ciel gris et brumeux.

Favorisés par une bonne brise, nous en approchions rapidement. L'*Astrolabe* nous fit le signal de nous préparer au mouillage. Cette nouvelle inespérée me fit grand plaisir, aucun naturaliste n'avait encore visité cette petite île; et puis, c'était là qu'avait vécu Selkirk, ce matelot anglais dont l'histoire a servi de base aux aventures de Robinson Crusoë. C'était là aussi que l'amiral Anson, poursuivant l'or espagnol, était venu relâcher avec ses équipages ravagés par le scorbut.

Vers midi, nous étions à petite distance, longeant la côte pour arriver à la baie Cumberland, située au nord de l'île. Le ciel s'était éclairci, le soleil brillait d'un vif éclat. Dans notre course rapide, l'île entière se déroulait devant nous; mais le panorama était toujours le même : pour rivage, une falaise aride, et au-delà, des sommets déchiquetés, vieux volcans éteints qui sem-

blaient encore verser des torrents de lave. Certes, cette île était loin de nous offrir cet aspect enchanteur, si naïvement dépeint dans le récit d'Anson. Cette belle cascade, dont la vue réjouit tellement ses compagnons, n'était qu'un maigre filet d'eau tombant dans la mer d'une médiocre hauteur.

Nous arrivâmes bientôt en vue de la baie Cumberland. L'aspect en est plus riant; des deux côtés, la falaise s'interrompt pour laisser voir une petite anse peu profonde, de hautes montagnes couvertes de verdure l'entourent de tous côtés, et descendent en pente douce jusqu'à une plage de galets.

A quelque distance du rivage, le sol est vert et parsemé de bouquets d'arbres ; nous y aperçûmes deux ou trois chaumières.

Nous arrivions ; encore quelques instants et nous allions mouiller, lorsque la brise, jusque-là favorable, nous abandonna tout à coup. Un calme plat lui succéda. Nous étions trop près, cependant, pour ne pas tenter quelques efforts; on cargua les voiles, on mit les canots à la mer; les sabords s'ouvrirent pour laisser passer les longs avirons de galère, qui frappèrent l'eau à coups mesurés. Mais tous nos efforts furent impuissants : un courant semblait nous repousser. Il fallait voir nos deux pauvres corvettes, à la coque noire et lourde, agiter lentement leurs bras grêles comme deux gros scarabées tombés dans un ruisseau. Elles reprirent bientôt une allure plus convenable. La brise s'éleva de nouveau, mais du fond de la baie, c'est-à-dire tout-à-fait contraire : on largua aussitôt les voiles, et on louvoya pour gagner le mouillage. Nous le fîmes avec assez de succès ; encore deux ou trois bordées, et nous étions mouillés; mais la nuit approchait, et l'*Astrolabe*, qui avait prolongé ses bordées, voyant qu'elle était encore à une grande distance de la baie, reprit le large. Force nous fut de l'imiter. Nous passâmes la nuit en panne.

Le lendemain, on tenta de nouveau d'aller au mouillage ; mais le vent était toujours contraire, et nous étions asses éloignés de

la côte. A midi, nous en étions encore à environ six milles. L'*Astrolabe* mit alors un canot à la mer : on en fit autant à bord de la *Zélée*. Je fus assez heureux pour faire partie de cette petite expédition. Après avoir pris les ordres du commandant d'Urville, nous nous dirigeâmes sur l'île.

Nous ne mîmes pied à terre qu'à deux heures et demie. Comme nous avions peu de temps à rester, chacun se mit à vaquer à ses occupations. Pour moi, je parcourus la plage ; elle est composée de gros galets volcaniques, et par conséquent fort pauvre en mollusques. Je n'y trouvai que deux espèces de *Trochus* que j'avais déjà rencontrées au Chili, une belle espèce nouvelle de *patelle* et une petite *littomie*. Des crustacés du genre *Grapse* couvraient les rochers.

Je parcourus ensuite les environs, je recueillis sous les pierres deux ou trois petites espèces de *carabiques*, et je tuai deux oiseaux, l'un était un oiseau-mouche (Otiorynchus sephanioides) que nous avons trouvé à Concepcion, et l'autre une bécassine aussi du Chili. J'apercus aussi une chouette, qui me parut être la chouette à clapier.

En somme, les productions de cette île me parurent être tout-à-fait analogues à celles de la côte du Chili. Les roches qui forment sa charpente sont entièrement volcaniques. Une multitude de petits ruisseaux descendent bruyamment des montagnes, et viennent filtrer à travers les galets de la plage. L'eau en est fort bonne.

Les environs du rivage où la pluie a rassemblé plus de terre végétale, sont fertiles, et presque entièrement couverts de tiges vigoureuses d'une espèce de gros radis rouges.

Cette île servait, il n'y a pas fort longtemps, de lieu de déportation au Chili, qui y envoyait de temps à autre quelques criminels; mais ce nouveau Botany-Bay était trop près de la mère-patrie. Plusieurs fois les déportés parvinrent à s'échapper. Ils s'emparèrent un jour par surprise d'un bâtiment baleinier américain,

massacrèrent l'équipage et se sauvèrent. Une autre fois une corvette de guerre péruvienne (le Chili étant alors en guerre avec le Pérou) vint mouiller à Juan-Fernandez, embarqua tous les déportés, et vint les débarquer sur la côte du Chili.

On trouve encore des vestiges de cette habitation passagère. Quelques endroits sont régulièrement pavés de petits cailloux arrondis. On voit un petit fort en terre, et çà et là quelques pans de murailles, quelques arbres fruitiers étendant leurs rameaux rabougris. Quelques vieux canons en fonte, rongés par la rouille, sont à moitié enfouis près du rivage. Un peu à droite de la baie, on a creusé dans une roche plus tendre plusieurs cavernes spacieuses. Elles sont placées au milieu d'une colline, de sorte qu'elles dominent toute la baie. Je montai pour les visiter. En m'approchant de l'une d'elles, cinq ou six grands chiens jaunes se précipitèrent autour de moi en aboyant. Un homme sortit aussitôt de la caverne; d'un mot il fit taire ses chiens et s'avança vers moi en me saluant. C'était un vieillard, mais fort et vigoureux malgré son âge; ses longs cheveux blancs descendaient autour de son cou nu et hâlé, son visage respirait le calme et la franchise; il me rappela le vieux trappeur de Cooper. Il n'avait pour tout vêtement qu'une chemise et un pantalon de toile ; il nous fit avec cordialité les honneurs de la grotte.

C'était bien la plus pittoresque demeure qu'on pût s'imaginer, spacieuse et haute, elle s'arrondissait en voûte. Le sol en était d'une extrême propreté. A droite des paquets de peaux de chèvres et quelques guirlandes de tranches jaunes de poisson fumé tapissaient la muraille; derrière deux tonneaux, se trouvait la modeste couchette du solitaire, à côté un vieux fusil au long canon, au-dessus une gibecière en peau de phoque et une grosse corne de bœuf.

A gauche, c'était d'abord le foyer, fait contre quelques pierres. Devant, s'étendait un gros chien de chasse aux longues oreilles pendantes, le favori du maître de la maison : il était voluptueu-

sement étendu le nez dans les cendres, et ne s'émut nullement à notre arrivée.

A quelque distance du foyer on voyait un faisceau d'avirons, de mâts, de voiles de sa pirogue, et un peu plus loin un monceau de peaux de phoque à fourrure, entassées symétriquement. Le fond de la caverne était nu, un peu d'eau qui filtrait dans les fentes du rocher alimentait quelques touffes de capillaire d'un vert clair et mat, et dans un coin un petit baril entouré de linge était suspendu assez haut : il contenait probablement les précieuses munitions de chasse.

Tout cela était doucement éclairé, ne recevant le jour que par la porte d'entrée. Mon ami Goupil, qui m'accompagnait, se mit aussitôt à dessiner ce bel intérieur. Le vieillard paraissait ravi de nous voir admirer son palais. Vers la porte étaient suspendus deux grands poissons, fruits récents de sa pêche. Je désirais m'en procurer un pour notre collection[1], je demandai au vieillard s'il voulait me le vendre. « Permettez-moi de vous l'offrir, me dit-il, j'en prends autant que je veux. » Un don fait si cordialement ne pouvait se refuser, j'aurais seulement voulu reconnaître son présent. Une idée me vint. La poudre devait être pour lui une chose bien précieuse. Je lui offris celle que contenait ma poire à poudre. Je vis dans ses yeux que cette offre lui plaisait beaucoup. Il apporta son plus beau linge blanc, répandit ma poudre dessus, et recueillit jusqu'au moindre grain.

Cet homme paraissait heureux ; ses désirs et ses besoins étaient bornés, il y satisfaisait facilement. Sa demeure était spacieuse et commode. La mer lui fournissait des poissons en abondance, et

[1] Ce poisson, du genre Mérou, est, à ce qu'il paraît, fort abondant dans la baie, où on le prend facilement à la ligne. Il a ordinairement de 2 à 3 pieds de long. Il peut devenir une excellente ressource pour les bâtiments qui séjourneraient quelque temps. Dans le récit d'Anson, ce poisson est décrit sous le nom de morue. Levaillant lui donna le nom de bancalao qui, en espagnol, signifie aussi morue.

à l'aide de ses chiens il atteignait facilement les chèvres sur le sommet des montagnes. Avec les peaux de phoque et de chèvre il obtenait auprès des navires qui relâchaient de temps à autre, tout ce qui lui était nécessaire.

Ce vieillard répondit avec simplicité et bonhomie à toutes mes questions. Quant à lui il montra à notre égard la plus complète indifférence ; il ne s'enquit point si nous étions Français ou Anglais, si nos navires faisaient du commerce ou des découvertes. On voyait que pour lui son île était l'univers entier. Rien au-delà ne semblait l'intéresser.

Comme il nous restait peu de temps, nous prîmes congé du vieillard. Nous jetâmes un coup d'œil sur deux autres cavernes qui étaient à côté de la sienne : l'une lui servait de chenil, l'autre était pleine d'eau.

Nos deux navires étaient au loin ; le pavillon national flottait à la corne de l'*Astrolabe* : c'était le signal du rappel. Nous nous hâtâmes de regagner le rivage sans avoir le temps de visiter les chaumières, habitées sans doute par deux ou trois pêcheurs de phoques que nous avions vus dans une pirogue doublant une des pointes de la baie lorsque nous arrivions.

Lorsque nous nous embarquâmes il faisait nuit. Nos bâtiments éloignés ne nous apparaissaient plus que comme une tache sombre et incertaine. Il faisait calme plat, de gros nuages noirs passaient sur nos têtes et augmentaient l'obscurité. Nos matelots furent obligés de faire à l'aviron plus de 6 milles, qui nous séparaient des bâtiments. Ils étaient harassés en arrivant à bord.

Le lendemain matin on apercevait encore les sommets bleuâtres de Juan-Fernandez, mais éloignés et semblables à des nuages.

(*M. H. Jacquinot.*)

Note 54, page 119.

Les contrariétés s'accumulaient sans cesse et retardaient notre marche. Nous n'avancions que lentement et toujours à la bouline. Il est vrai de dire que nous étions dans le cœur de l'hiver, et que dans cette saison, les vents du N. et du N. O. sont presque les seuls régnants. Aussi, depuis quarantre-quatre jours que nous avions quitté la côte du Chili, les avions-nous eus presque constamment de cette partie. C'était pour la troisième fois que j'entreprenais un voyage de circumnavigation, et je ne me souvenais pas d'avoir fait une traversée aussi triste, aussi ennuyeuse et aussi monotone. Malheureusement elle n'était pas encore à sa fin !

(*M. Jacquinot.*)

Note 55, page 125.

On a essayé quatre mousquetons dits *à la Potet*, se chargeant par la culasse. Les officiers ont tiré trente cartouches avec ces armes de nouvelle invention. Leur tir, quoique à balle forcée, n'a pas porté plus juste que celui des fusils de chasse, ce qui dépend peut-être du manque d'habitude des tireurs. La charge de ces mousquets serait très-expéditive, s'il ne fallait pas, pour amorcer, détacher de la cartouche une capsule qui y est adhérente. Dans cette opération, on est exposé à laisser tomber cette capsule. Si au lieu de la détacher avec l'ongle, en déchirant le papier enveloppe, on applique la capsule sur la cheminée du mousquet, il est à craindre que le petit disque de papier qui reste sur l'amorce, ne vienne amortir le choc du marteau et ne produise un raté. C'est ce que nous avons éprouvé plusieurs fois. Enfin ces mousquetons à la Potet me semblent en tous points une mauvaise arme de guerre, 1° à cause du manque de baïonnette; 2° de la

fréquence des ratés ; et 3° du crachement qui a lieu par le tonnerre dès les premiers coups, ce qui doit augmenter beaucoup quand l'arme est échauffée et encrassée par un tir prolongé. Mais cette arme, convenablement améliorée, peut devenir très-avantageuse. Il faut pour cela lui ajuster une baïonnette, la munir des grenadières à bretelles qui lui manquent, opérer la percussion du marteau sur le bout de la cartouche, terminée par l'amorce fulminante, sans qu'il soit besoin de déplacer celle-ci, régler la bascule de la chambre ou tonnerre, de telle manière que la charge soit facile en conservant l'arme horizontalement dans une meurtrière ou dans les broussailles.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 56, page 126.

A sept heures du matin, après le déjeûner de l'équipage, on crie de l'avant : « Un homme à la mer. » Aussitôt on met à l'eau la bouée de sauvetage, ainsi que deux canots, après avoir mis en panne. La *Zélée*, avertie de ce funeste événement, met aussi en panne et envoie un canot à la recherche de l'homme. On trouva bientôt une casquette à quelques mètres de distance de la bouée, mais on chercha vainement tout à l'entour. Rien ne parut plus sur l'eau... L'homme fut malheureusement perdu. C'était le nommé *Geolier* (André), matelot de deuxième classe, qui s'étant assis sur la paroi de la poulaine sous le vent, pour faire ses besoins, malgré les avis de ses camarades, fut emporté par l'écoute de foc, et sans doute coula à fond immédiatement.

Tout le monde fut affligé de ce sinistre, qui nous priva d'un matelot laborieux, patient et dévoué. Notre personnel fut ainsi réduit à 79 hommes, tout compris.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 57, page 126.

A sept heures du matin, un déplorable accident vient jeter une grande tristesse à bord. Un matelot tombe à la mer. Aussitôt, les manœuvres les plus promptes sont faites pour le secourir, mais en vain; il ne reparut plus à la surface de la mer. Les embarcations l'ont cherché dans toutes les directions, et n'ont retrouvé que son bonnet de travail. Ce malheureux, nommé *Geolier*, ne savait pas nager; il était tombé à la mer avec ses pantalons déboutonnés, et il est fort probable que le navire lui a passé sur le corps et l'a tué sur le coup. Il eut la présence d'esprit de crier en tombant : *Je tombe! je tombe!* Ce furent là ses dernières paroles.

L'émotion pénible occasionnée par cet événement funeste assombrit toutes les physionomies. On le conçoit aisément. Des hommes destinés à vivre longtemps ensemble, et qui ont éprouvé des peines et des dangers communs, s'attachent les uns aux autres par des liens d'habitude et de camaraderie qui donnent naissance souvent à une véritable affection. Espérons que nous n'aurons plus de pareils malheurs à déplorer!...

(*M. Desgraz.*)

Note 58, page 127.

Pendant la nuit, calme parfait. On a observé un halo autour de la lune. Quelques personnes regardent ce phénomène comme un indice de vent. Au lieu d'attribuer au halo cette vertu, qui, du reste, se trouve maintes fois en défaut, ne pourrait-on pas dire que le plein de la lune contribue plus efficacement à produire des perturbations dans l'atmosphère?

(*M. Roquemaurel.*)

Note 59, page 130.

C'est au moment de mettre un terme à une longue navigation que les retards qui nous surviennent sont contrariants. Notre impatience est d'autant plus grande que c'est la première île de l'Océanie que nous allons visiter, le premier peuple sauvage que nous allons voir. Car on ne peut pas compter comme nation la petite tribu patagonne du havre Pecket, composée à peu près de 150 à 200 membres.

(*M. Desgraz.*)

Note 60, page 130.

A dix heures, nous aperçûmes une pirogue à la voile, se détachant dans la direction de l'île Ao-Kena; une autre, en même temps sortait des récifs, du côté de l'île Kamaka. La première accosta l'*Astrolabe*, et l'autre arriva bientôt le long de notre bord. Elle était montée par cinq hommes que, de loin, nous avions pris pour des Européens; mais que nous reconnûmes bientôt pour des naturels vêtus à l'européenne. L'un d'eux avait une redingote brune, les autres portaient des vestes; tous avaient des pantalons de toile blanche, avec une cravate et une chemise: leur tête était couverte d'un chapeau de paille. Depuis que les missionnaires étaient parmi eux et les avaient amenés à la religion catholique, ils recherchaient toutes les occasions de se procurer des vêtements, et beaucoup en étaient déjà pourvus. A peine furent-ils montés sur le pont qu'ils commencèrent par distribuer des poignées de main à tous ceux qu'ils rencontraient, ne manquant pas chaque fois de prononcer le mot catholique. Ils s'empressèrent de nous indiquer leurs nouveaux noms de baptême. L'un s'appelait *Pierre*, l'autre *Paul*, un troisième *Henri*, etc., etc. Rien en eux n'offrait la moindre apparence des insulaires de la Polynésie, tels

qu'ils se montrèrent aux premiers navigateurs. Ce nouveau costume les rapetissait et les rendait lourds. Du reste, ils furent très-doux, fort tranquilles, ne touchant à rien, ne demandant rien, et attendant qu'on leur donnât. Chaque fois qu'on leur faisait un cadeau, ils témoignaient vivement leur joie et leur reconnaissance. Ils furent très-complaisants pour répondre aux questions de ceux d'entre nous qui leur demandaient des noms, et subirent avec une grande patience l'examen que le docteur fit de leur tête, et les mesures qu'il en prit.

Ayant voulu leur parler de danse et de chant, ils firent la grimace, donnant à entendre que cela était mauvais et qu'ils y avaient renoncé. Dans la soirée et la nuit suivante, nous fîmes peu de chemin, contrariés par le calme et de légères brises variables. Les naturels désirant rester à bord et nous accompagner jusqu'à ce que nous eussions gagné le mouillage, je leur accordai volontiers cette permission.

(*M. Jacquinot.*)

Note 61, page 130.

A dix heures du matin, une baleinière portant un petit monsieur tout blême envoyé par l'évêque, deux marrons français et montée par six naturels, a accosté le bord. Le petit monsieur nous a dit être M. Latour de Fleury. Ce brave homme a quitté la France et tout ce qui pouvait l'attacher à la vie pour venir apprendre à lire aux sauvages de Gambier. Il n'était nullement attaché à la mission. C'était un dévouement tout comme un autre. Pour moi, j'aurais préféré aller me faire maître d'école dans quelque canton bien reculé de la Bretagne. Les deux Français qui l'accompagnaient, Marion et Guillou, pêchaient des perles à Gambier. Ce sont deux vieux matelots; ils nous ont dit provenir de bâtiments naufragés; depuis trois ou quatre ans, ils courent les îles de l'Océanie. Enfin, las de leur vie errante, ils sont venus

se fixer à Gambier, dans le giron de la sainte Eglise. Là, tous deux ont pris femme, sont bien et duement mariés, par devant Monseigneur, à deux sauvagesses, et raccrochent par-ci par-là quelques perles. La pirogue est armée par six naturels. Ce sont de vigoureux lurons. Tous sont vêtus, portant au cou une petite croix et un médaillon, et paraissent de fervents chrétiens. Leur conduite est exemplaire : ils ne touchent à rien, se tiennent tranquilles, admirent tout ce qui les entoure, et viennent de temps en temps nous donner des poignées de main en baragouinant le mot *chrétien*. Nous leur avons donné du biscuit; ils n'en ont pas porté un morceau à leur bouche sans faire le signe de la croix. Ce sont de beaux hommes, mais je n'ai pas remarqué de type uniforme. Cependant, tous avaient le nez légèrement épaté et les narines larges, la peau couleur de suie, les yeux noirs peu couverts et fendus en amande. D'après ce que nous dit M. Latour, les missionnaires ont complétement réussi. Presque toute la population de l'île est chrétienne. Ces braves gens ont toute la ferveur des jeunes néophytes. Beechey, qui visita leur groupe il y a dix ans, les peint comme de déterminés voleurs; il fut obligé de les canonner sérieusement, un de ses officiers ayant été attaqué à terre. Les premiers missionnaires qui vinrent s'établir eurent fort à souffrir des naturels. Un beau jour, et sans que rien parût l'annoncer, ils furent traqués comme des bêtes fauves et obligés de demeurer dans leurs montagnes; on mit le feu aux roseaux pour les faire déguerpir. Heureusement, le vent souffla à contre et chassa le feu dans la direction opposée. Les pauvres diables passèrent une triste nuit. C'est une dure perspective, il est vrai, quelque saint homme que l'on soit, de servir de régal à une troupe de sauvages. La faim les chassa de leur retraite, et, à leur grand étonnement, ils furent assez bien reçus. Bientôt tout fut oublié, et ils recommencèrent à travailler de plus belle à la vigne du Seigneur. En 1836, M. Rochouse, évêque de Nilopolis, fut envoyé par la cour de Rome, avec le titre de vicaire aposto-

lique de la Polynésie. A lui donc la gloire de rendre cette partie du monde catholique, apostolique et romaine. Tout cela peut être admirable pour de vrais croyants ; mais moi, je trouve qu'on aurait beaucoup mieux fait d'apprendre à ces gens-là à cultiver leurs terres et se servir de leurs mains, qu'à faire toutes les momeries de notre sainte religion. Du reste, nous serons bientôt à même de voir ce qu'ont fait les missionnaires.

(*M. Demas.*)

Note 62, page 133.

M. de Latour nous donna les meilleures nouvelles de la mission. Arrivé lui-même depuis un an à la suite de l'évêque, qu'il a accompagné volontairement et dans l'intention de participer aux œuvres de la mission, il a trouvé les habitants convertis par les deux missionnaires qui ont débarqué en 1834, sur l'île Ao-Kena. Ils avaient couru plusieurs fois des dangers pendant les premiers temps de leur arrivée. Une fois, ils furent obligés de grimper au sommet des montagnes de la grande île, pour se cacher dans les roseaux. Une conspiration contre leur vie avait été ourdie parmi les naturels réfractaires et méfiants. Ils disaient hautement aux néophytes : « Ces étrangers sont perfides ; les blancs sont traîtres ; ils vous trompent en se montrant doux et bienveillants ; mais, plus tard, ils vous feront du mal et vous mangeront. » Une fois le premier mouvement calmé, les missionnaires redescendirent de la montagne, et, depuis cette époque, ils n'ont plus rencontré de grandes difficultés. « Aujourd'hui, continue M. de Latour, la paix et l'union règnent parmi les naturels ; les mariages s'accomplissent régulièrement ; la messe est suivie avec assiduité ; les enfants vont à l'école. Bien peu d'individus croient encore à leurs anciennes superstitions. »

Cinq naturels ont conduit M. de Latour à bord. Ils sont tous vêtus d'habits européens qu'ils ont acquis des pêcheurs de perles

qui fréquentent ces îles. Ces hommes, ainsi travestis, ont une belle stature, et tout annonce chez eux une grande vigueur jointe à une robuste santé. Leur teint est cuivré, leurs cheveux longs et plats, lorsqu'ils ne sont pas coupés ras, d'après l'insinuation des missionnaires. Leurs traits sont fortement prononcés, surtout la mâchoire inférieure, qui élargit considérablement leur figure. Gais et riants, ils se prêtent à toutes les exigences des curieux; ils se laissent dessiner, examiner, questionner avec la plus grande complaisance. Un d'eux se laissa mouler en plâtre par M. Dumoutier. Une humeur et un caractère si différents de la réputation de férocité et de turbulence qu'ils avaient acquise dans leurs rapports avec les Européens, prouvent qu'on les avait bien mal jugés, ou que les efforts des missionnaires ont eu un succès digne de louanges. Ce ne sont plus les sauvages hostiles de Beechey; doux et tranquilles maintenant, on peut en toute sûreté s'aventurer au milieu d'eux. Le souvenir du passage du capitaine anglais est encore bien vif parmi eux. On leur montra la gravure du combat qu'ils lui livrèrent, et on leur en expliqua le sujet. Ils s'animaient subitement en voyant cette gravure, et tous les cinq à la fois, parlant et gesticulant, semblaient se défendre d'une telle accusation et rejeter les premiers torts sur les étrangers. M. de Latour traduisait quelques-unes de leurs paroles; elles étaient empreintes du souvenir de cet événement, comme s'il avait eu lieu la veille. Un de ces naturels portait sur les épaules un tatouage simulant des épaulettes. M. de Latour nous dit qu'un grand nombre des naturels portait ces marques commémoratives du passage des officiers anglais. Dans cette affaire, un seul homme fut tué et un autre blessé.

(*M. Desgraz.*)

Note 63, page 135.

Cette contrariété inattendue nous fit perdre en peu d'instants tout ce que nous avions gagné depuis le matin; il fallut recommencer à manœuvrer de plus belle, et l'équipage y apporta tant de bonne volonté, que c'était vraiment plaisir de louvoyer ainsi. A quatre heures et demie nos ancres étant bien parées pour le mouillage, et chacun étant à son poste, nous donnâmes enfin dans la passe du sud. Tribord et babord à nous, la mer brisait avec violence sur le récif, et à chaque instant, c'était un cri de la vigie pour annoncer tantôt un changement de couleur dans les eaux, tantôt une apparence de brisants, et le commandant faisait gouverner de manière à éviter les nombreux récifs qu'on annonçait à chaque instant et sur l'existence desquels le pilote de M. l'évêque ne paraissait pas du tout rassuré. Les sondeurs, de cinq minutes en cinq minutes, chantaient la profondeur des eaux qui variait successivement de 8 à 12 brasses, et qui même quelquefois n'était que de 6 brasses. Il y avait de l'audace dans cette manœuvre, car ce changement continuel de fond faisait souvent briser la mer là où il y avait certes assez d'eau pour nous et même pour un plus grand navire. Mais le pilote, lui-même, n'étant pas très-rassuré, ceux qui n'y étaient jamais venus devaient être naturellement plus défiants encore.

A six heures du soir, nous avions franchi sans encombre la ligne la plus dangereuse, c'est-à-dire, la limite de la ceinture des brisants qui entourent les îles; nous naviguâmes dans la rade extérieure d'Aka-Marou et les cartes de M. Beechey pouvaient alors nous servir. On ne s'occupa plus dès-lors des criailleries du pilote qui, perché sur les barres du petit perroquet, chantait ses craintes à chaque instant. L'eau de la mer était alors d'une couleur uniforme partout, et le fond variait de 20 à 30 brasses; souvent même, surtout dans la partie est de la rade, il atteignait une

profondeur que le sillage du navire nous empêchait d'estimer et qui dépassait 30 brasses.

(*M. Marescot.*)

Note 64, page 136.

Cependant, malgré le vent debout et frais, ajoutant beaucoup de confiance à la carte de Beechey, et ne pouvant tirer aucun parti du savoir de nos hôtes, le commandant se décida à entrer dans la passe et à y louvoyer. Placé dans un canot de l'arrière, son coup d'œil supplée à tout; ses ordres, exécutés avec promptitude, nous font arriver à la nuit, non pas au mouillage, mais assez près de terre pour être un peu à l'abri. Mouillés parmi les coraux, notre ancre tient bon, et nous y devons passer la nuit. La *Zélée* a imité notre manœuvre, toutefois, ayant manqué plusieurs fois de virer dans la passe, elle s'est trouvée un instant assez loin derrière nous. Dans notre louvoyage, nous avons dû passer sur des bas-fonds, et parmi ces pâtés de coraux, rien ne guide le navigateur que la couleur et le mouvement des eaux. Le commandant s'est montré marin aussi habile et aussi courageux que dans le détroit de Magellan.

(*M. Dumoulin.*)

Note 65, page 138.

La journée se passe au mouillage d'Aka-Marou, mais tout nous promet pour demain des vents favorables pour atteindre la rade de Manga-Reva. En attendant, les naturels, qui n'ont pu encore descendre à terre, à cause de la perte de leur pirogue, brûlent d'impatience de regagner leurs foyers; mais nous n'avons qu'à nous louer de la conduite et de la douceur de ces bonnes gens : leur physionomie ouverte et naïve, leur air simple et jovial ont enchanté chacun de nous. L'un de ces naturels, que nous ne

saurions plus ranger dans la catégorie des sauvages, depuis qu'ils sont devenus nos co-religionnaires et qu'ils ont appris à respecter et chérir le nom français, l'un d'eux, dis-je, a poussé la complaisance jusqu'à permettre qu'on prît un moule de sa tête. Un mouchoir a été la récompense de ce dévouement à la science. La ration des matelots fut distribuée aux naturels qui parurent l'estimer autant que leur nourriture ordinaire qui est presque exclusivement végétale. Ces bons insulaires dans la première ferveur de leur conversion, ne manquaient pas de faire un signe de croix avant de porter un morceau à la bouche. Mais, n'ayant vu observer à bord aucune pratique religieuse, ils doutaient sans doute que nous appartenions à la même famille qui leur avait donné leurs missionnaires. On nous demanda plusieurs fois si nous étions chrétiens, et une réponse affirmative faisait grand plaisir à nos amis basanés qui nous disaient aussitôt qu'eux aussi étaient chrétiens; et ils nous montraient quelques médaillons ou amulettes suspendus à leur cou, ou débitaient en latin très-défiguré leurs patenôtres. Les matelots Guillou et Marion, ces vieux forbans avaient eux-mêmes pris un air assez décent et un langage moins impur que celui qu'on trouve dans le vocabulaire des marins. Ils avaient sans doute cru que ce vernis de dévotion pourrait les rendre agréables à Monseigneur. Mariés dans les formes à deux filles du pays, nos écumeurs de mer devenus honnêtes comme le chat de La Fontaine, menaient une vie rangée et même chrétienne, en attendant que par leur trafic avec les naturels, ils aient acquis un lot de perles assez riche, pour leur permettre de jeter le froc aux orties, et d'abandonner leur nouvelle famille, pour aller sur d'autres rivages propager la race française.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 66, page 140.

J'avais eu le quart de huit heures à midi, j'étais donc de corvée et je reçus en conséquence l'ordre de m'embarquer dans le grand canot pour le conduire à l'île d'Ao-Kena. A trois heures et demie, je quittai le bord, et après une heure au milieu des récifs et des brisants dont la rade est hérissée, je ne tardai pas à voir se dérouler devant moi un charmant îlot dont la verdure éblouissante faisait plaisir à voir. Quoique plus petite que Manga-Reva, Ao-Kena me parut préférable à l'île qu'avait choisie le roi de Gambier. On avait déjà remarqué notre canot et on s'attendait sans doute à notre visite, car un bon nombre de naturels était dejà groupé sur le rivage pour assister à notre descente. L'arrivée des deux bâtiments de guerre français dans ces îles, était un véritable événement pour ces peuplades. Quelques rares pêcheurs de perles y avaient bien atterri à diverses époques; mais depuis 1826, c'est-à-dire, depuis le départ de M. Beechey, aucun navigateur n'y avait abordé. Quand je fus à une distance convenable de la côte, je fis mouiller un grapin; car malgré la sécurité que me promettait une plage sablonneuse, la mer y roulait avec trop de force pour ne prendre aucune précaution. Trente naturels se mirent aussitôt à l'eau pour venir nous offrir leurs épaules afin de nous déposer sur le sable; ces bonnes gens y mettaient tant d'obligeance qu'il y aurait eu conscience à les refuser. Dès que nous fûmes tous à terre, je me dirigeai vers l'habitation épiscopale, et nous marchâmes tous entourés par une foule assez nombreuse d'hommes et d'enfants qui nous manifestaient leur joie de voir des Français en nous criant à chaque instant, « *bonjour moussi.* » Ils m'offraient tous leurs mains avec confiance et se faisaient un plaisir de m'indiquer le chemin pour me rendre chez le pasteur de ces nouveaux chrétiens.

Je ne tardai pas à distinguer au milieu d'une touffe de verdure

une petite maisonnette blanche et assez régulierement bâtie. C'était le presbytère du pasteur catholique qu'ombrageaient des bouquets de bananiers et au-dessus duquel de grands cocotiers aux tiges élancées balançaient paisiblement leurs têtes aux feuilles découpées. Le pasteur chrétien nous attendait sur le seuil de sa porte avec ses insignes épiscopaux. Il nous reçut tous avec cordialité, et la vue de plusieurs compatriotes parut lui causer une vive émotion. Après avoir rempli auprès de lui la mission dont j'avais été chargé par le commandant, je lui donnai les nouvelles les plus fraîches que j'avais sur notre patrie; mais la petite goëlette anglaise que nous avions rencontrée à la mer, le 23 juin, et qui était arrivee aux Gambier quelques jours avant nous, avait mis les missionnaires au courant de tout ce que nous pouvions savoir; aussi l'évêque paraissait-il aussi bien informé que nous.

Après les quelques causeries que réclame toujours la bienséance, nous demandâmes à Monseigneur la permission d'aller visiter un peu son petit royaume. Il voulut nous servir lui-même de cicérone et nous montra successivement tous les progrès que les missionnaires avaient fait faire à ces peuples depuis les trois ans qu'ils vivaient au milieu d'eux. Leurs moyens de réussite avaient été bien faibles, et cependant ils avaient obtenu de grands résultats.

Pendant que nous nous promenions ainsi au milieu des bananiers et de cette belle végétation tropicale, toute la population de l'île nous entourait, et M. l'évêque était accessible pour tous. A chaque pas, c'était une caresse qu'il faisait aux enfants, ou un mot obligeant qu'il adressait aux plus laborieux ou à ceux qu'il préférait. Quant à moi, la première impression que me fit ce tableau touchant et nouveau fut une des plus douces de ma vie voyageuse. Je me voyais entouré par un peuple que des navigateurs avaient dépeint sous des couleurs peu favorables, et cependant il m'accueillait avec tant d'affabilité que j'avais peine à croire

à un passé qui s'accordait si peu avec ce que je voyais. Tous ces hommes, ces groupes d'enfants, ces femmes avaient un certain je ne sais quoi qui m'engageait à les croire bons et hospitaliers.

M. l'évêque nous montra sa nouvelle église qu'il faisait bâtir, son four à chaux, ses diverses ressources; mais ce qui me plut davantage, fut la vue d'une modeste case en bambous que surmontait une petite croix en bois noircie, c'était là que s'était dite la première messe; et je sentis qu'au lieu d'employer l'industrie de sa petite population à tailler la pierre pour élever une autre église plus belle et plus confortable, Monseigneur aurait mieux fait en la dirigeant vers un autre but plus profitable au bien-être des habitants. Dieu se plaît partout, et je suis convaincu que la chapelle en chaume lui fait autant de plaisir qu'un autel de marbre.

Le jour baissait; j'avais, en traversant la rade, remarqué plusieurs lignes de brisants au milieu desquels je ne me souciais pas de me jeter inopinément pendant la nuit. J'en fis la remarque à M. l'évêque, et après avoir pris congé de lui et de toutes ses ouailles, je ralliai mes canotiers et j'appareillai pour retourner à bord de l'*Astrolabe*. Il était six heures du soir, à peu près, quand je quittai Ao-Kena, et une jolie brise aurait pu nous conduire à bord en une heure au plus : mais quand nous eûmes dépassé la pointe de l'île, nous rencontrâmes une brise faible et des brisants qui nous forcèrent d'amener nos voiles et d'armer nos avirons. A huit heures et demie seulement nous arrivions à peine, et nous comptions faire un véritable plaisir à nos camarades en leur apportant quelques bananes, mais la corvette en regorgeait déjà.

(*M. Marescot.*)

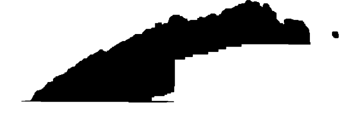
Note 67, page 140.

Quelques temps après le départ du grand canot, nous voyons arriver une petite embarcation de forme européenne, portant un large pavillon blanc coupé par une bande bleue, avec des étoiles bleues aux quatre coins, et une blanche au milieu. Nous pensions au premier abord que Sa Majesté Mapouteoa venait nous rendre visite ; c'était moins ou peut-être mieux que cela. Le porteur de l'étendard du nouveau roi chrétien, était seulement un majordome chargé de remettre au commandant une lettre et des cadeaux. La lettre écrite par un des missionnaires ne valait pas les présents, très-précieux pour des gens qui ont deux mois de mer, consistant en cocos, en poules et en bananes. L'attention était très-délicate, et c'est avec un sentiment de reconnaissance que nous mangeons ces fruits et buvons ces cocos à la santé de l'ami des Français et des missionnaires, M. Mapouteoa, Grégoire Ier, roi chrétien des îles Manga-Reva.

(*M. Desgraz.*)

Note 68, page 142.

Le canot major fut expédié pour reconnaître une aiguade sur la côte de l'île principale de Manga-Reva. Après avoir contourné la pointe S. O., sur laquelle s'élève le morne escarpé qui domine tout le groupe, on s'enfonce dans une large baie obstruée par des coraux qui, à marée basse, laissent à peine quelques canaux navigables pour une embarcation. Toute la côte était verdoyante et ombragée de touffes d'arbres serrés, au-dessus desquels s'élevaient des cocotiers chargés de fruits. Cette belle végétation ne laissait à la mer qu'une grève très-étroite où les eaux amorties par les récifs venaient presque baigner le pied des arbres. Quelques cases éparses sur ce rivage paisible constituent le chef-lieu de tout



le groupe, la ville de Manga-Reva, résidence du roi de cette île et autres lieux circonvoisins. C'est vers cette cité que le pilote Guillou nous dirigea d'abord. Après avoir doublé un petit îlot couvert d'un bouquet d'arbres, nous accostâmes à un quai en maçonnerie dont les faces rectangulaires encaissent un bassin carré d'environ quarante pas, servant à parquer les tortues destinées à la table du roi.

Ce ne fut qu'avec peine que nous parcourûmes la foule empressée qui encombrait le côté du débarcadère où nous avions mis pied à terre. Les naturels nous accueillirent de la manière la plus affectueuse. Nous n'avions pas assez de mains à donner à tous ceux qui nous tendaient la leur, ni assez de paroles aimables pour répondre aux compliments de bien-venue qui nous assourdissaient. Ces bonnes gens, après avoir épuisé tout le vocabulaire des mots français qu'ils ont appris des missionnaires, nous disaient dans leur langue des choses dont nous lisions la traduction dans leurs visages riants et leurs regards affectueux. Aux bonjours (*montour*), bonsoir (*montoir*), français (*parnacé*), comment vous portez vous (*comé vous porté vous*), succèdent les *ourana* prolongés, entremêlés de *cristian, catolica, missinari*, qui nous firent concevoir comment nous étions accueillis en frères par ces mêmes insulaires qui, en 1826, repoussaient les Anglais à coups de pierres et de lances. Il est donc vrai que trois missionnaires français, sans aucun secours du gouvernement, n'ayant d'autres armes que la douceur et la persévérance, sont parvenus en quatre années à ramener à des mœurs douces et hospitalières ces peuplades sauvages et intraitables.

Après avoir répondu de notre mieux aux démonstrations amicales des naturels, nous gagnâmes le bord du quai sur lequel s'ouvre l'une des portes de la ville royale. C'est un étroit défilé formé par deux grosses branches d'un pandanus, qui ne s'élève au-dessus du sol que juste ce qu'il faut pour couvrir le seuil de la porte, et dont le sombre feuillage hérissé de pointes forme

une belle arcade naturelle. La demeure du roi est adossée à cette porte et fait face à une place qui n'est autre chose qu'un terrain régulier entouré d'arbres. Ce palais n'a rien qui le distingue des autres cases, si ce n'est sa plus grande étendue. C'est donc une simple grange construite en feuilles de pandanus, artistement cousues ensemble, sans autre ouverture qu'une porte de bois, la seule peut-être qu'il y a dans le pays. On regrette déjà de trouver ce mode de clôture dans un pays où l'on croirait quelquefois voir régner l'âge d'or. Non loin de là est une case habitée par la famille royale, ses femmes et ses enfants. Je suppose que Sa Majesté devenue très-chrétienne, n'a qu'une seule femme; mais sans nuire à la réputation de vertu de l'auguste néophyte, je puis dire avoir vu là un groupe de femmes qui pouvait bien constituer un véritable harem. Leur costume n'avait cependant rien que de très-pudique ; une robe-chemise ou blouse d'indienne les enveloppait des pieds jusqu'à la tête. Leur tête n'avait d'autre parure que des cheveux noirs et lissés flottant sur les épaules. Les femmes se montrèrent en général peu empressées autour de nous. Cette réserve, cette froideur qui contrastaient avec la cordialité des hommes, sont sans doute le résultat des leçons des missionnaires qui nous ont dépeints comme des enfants de Bélial. La physionomie de ces femmes n'avait rien de gracieux, et l'on pourrait même trouver quelque chose de dur dans ce regard peu expressif, ce large visage aux traits grossiers, pommettes saillantes, front déprimé, lèvres grosses, bouche large et rapprochée du nez, menton carré, yeux peu ouverts mais bien fendus, teint d'un brun jaunâtre foncé qui ne se déridait par un sourire passager qu'à l'occasion du bonjour ou *ouarana*, après quoi ils reprend aussitôt à la vue de l'étranger son impassibilité première.

Nous cherchâmes vainement un ruisseau qui pût nous servir d'aiguade. Le pilote Guillou nous conduisit vers un mince filet d'eau qui était bien insuffisant pour les deux corvettes. Une dame

de qualité, la tante du roi, était en ce moment occupée à faire ses ablutions, agenouillée sur le bord d'une mare fangeuse, formée par un barrage fait dans la rigole; cette nayade échevelée qui n'avait ni la taille du palmier, ni les yeux de la gazelle, se lève brusquement à notre approche, et saisissant les perles de ses cheveux, s'éloigne d'un pas lourd, après avoir fixé un instant sur nous un regard stupide. Nous ne tardâmes pas à rencontrer l'heureux possesseur de notre nymphe des eaux; c'était Matoua, oncle du roi, grand-prêtre de la religion manga-revienne avant l'arrivée des missionnaires; cet homme, vrai géant de six pieds, est sans doute le plus grand de sa nation. Sa démarche est pénible, ses jambes fléchissent sous le poids de cet énorme corps. Un chapeau de paille, un gilet de couleur et un pantalon de coton, forment tout l'accoutrement européen de ce grand personnage dont les jambes et les bras et sans doute aussi le corps sont couverts d'un tatouage noir, en partie couvert par une dartre. Son visage sillonné par les ans, est couvert d'une épaisse barbe grise. L'abord de ce vieillard fut plus gracieux que celui de sa sauvage moitié. Après avoir débité quelques compliments avec un sourire de bonhomie, Matoua fit un signe auquel un des enfants qui nous entouraient monta lestement sur un cocotier et en détacha un fruit dont le suc rafraîchissant nous fut offert. Nous quittâmes ce vénérable grand-prêtre, pour aller visiter la case du pilote Guillou, où nous trouvâmes une propreté, un arrangement et un confortable encore inconnus aux naturels. La femme du matelot est jeune et d'un visage assez agréable. Le vieux marin a apporté dans sa case un esprit d'ordre et de travail. L'aire est balayée avec soin, aucun brin de feuilles ne dépare l'harmonie de la natte de pandanus qui forme les murs et la toiture de cette modeste habitation. Les tables, les bancs et quelques ustensiles de ménage sont placés avec une convenance qui semble relever leur simplicité. Le lit des époux et le berceau de l'enfant sont couverts de rideaux blancs. Une fenêtre qui est une véritable innovation dans l'ar-

chitecture de Manga-Reva, a été percée pour que l'honnête Guillou puisse voir à son réveil le vert feuillage et entendre le chant des oiseaux. Une natte légère installée en persienne, permet de diminuer cette ouverture ou de la fermer tout-à-fait à l'indiscrétion des voisins. Ce matelot a oublié sans doute de percer à l'autre côté de sa demeure une petite ouverture qui lui permettrait de voir la mer. Deux cloisons divisent la case en une antichambre, en une chambre à coucher et une dépendance ou magasin. La cuisine, renvoyée du logis, est campée en plein air, n'ayant qu'un petit appentis pour la protéger. Auprès de là est un chantier de construction où le matelot qui n'a pas encore dit un adieu définitif au perfide élément, passe ses loisirs à charpenter un canot. Nous sommes heureux de trouver ici les moyens de remplacer la pirogue de l'évêque.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 69, page 142.

Au milieu de la foule était un missionnaire; nous allâmes le saluer, et je ne pus m'empêcher de lui faire compliment sur ses ouailles. Il nous présenta le roi en personne, Sa Majesté Mapouteoa. C'est un gros garçon d'une trentaine d'années, à l'air épais. Il portait une magnifique redingote bleue trouée aux coudes et sans boutons, un pantalon qui lui venait à mi-jambe, et tenait à la main un vaste chapeau de paille. C'est le premier souverain qui ait jamais mis chapeau bas devant deux lieutenants de vaisseau. Aussi lui dîmes-nous tout de suite : Couvrez-vous, s'il vous plaît. Sa Majesté daigna nous accompagner une centaine de pas, et nous partîmes flanqués d'une ceinture de singes qui gambadaient autour de nous, criant *bonjour* à tue-tête et venant de temps à autre nous donner la poignée de main de rigueur. Plus nous allions, plus la foule augmentait; c'était à qui nous fêterait le mieux. J'avais une soif ardente : je n'eus qu'à montrer un

cocotier; on m'apporta aussitôt deux ou trois fruits dépouillés de leur écorce. Le grand-prêtre, oncle du roi, vint nous recevoir comme nous passions devant sa case. C'est un beau vieillard, et l'homme le plus grand que j'aie encore vu. Du reste, la chute de ses dieux ne l'a pas fait maigrir; il est énorme. Ici, nouvelles poignées de main; mais je ne donne celles-ci que du bout des doigts, attendu que j'ai cru m'apercevoir que Son Altesse Royale avait la gale.

Au lieu indiqué pour l'aiguade, nous ne trouvâmes qu'un mauvais filet d'eau; d'ailleurs, il n'y a pas assez de fond pour la chaloupe. Nous n'avions pas le temps de parcourir l'île; nous revînmes à notre embarcation, respirant par tous les pores le bon air de terre et marchant paisiblement à l'ombre d'un bois d'arbres à pain. Il faut avoir soixante jours de mer, avoir été pendant soixante jours balloté dans une espèce de caisse flottante, pour jouir avec délices du plus chétif coin de terre; et ici nous trouvions une belle et riche nature et de bons habitants, hommes s'entend, car je n'ai vu que deux ou trois vieilles femmes qui nous sautaient au cou. Les missionnaires ont probablement fait la leçon au beau sexe; ils lui auront dit que le marin est perfide et trompeur. Il faut qu'il y ait quelque chose comme cela; car, par tous pays, les femmes sont curieuses, et nous devons être pour ces gens-là des oiseaux assez rares. Ce serait dur cependant, car on les dit charmantes. En entrant sur le môle, nous trouvâmes le canot chargé, à couler bas, de cocos, de bananes, d'ignames et de patates douces. C'était un cadeau du roi. Nous remerciâmes Sa Majesté, et partîmes au milieu d'un concert prodigieux de *bonjour*, *comment vous portez-vous*, *bien et vous*. C'est tout le français que les missionnaires ont pu leur fourrer dans la tête; aussi s'en donnent-ils à cœur-joie. A six heures, nous arrivâmes à bord enchantés de notre course.

Je n'ai encore vu que MM. Guillemard et Cyprien, et au total ils m'ont paru au-dessous de leur mission. Pour civiliser un

peuple, il faut autre chose que des *oremus*. La première chose qu'il leur a paru convenable de faire a été d'habiller les femmes; ils leur ont campé sur le dos un énorme sarreau qui leur pend au cou et descend jusqu'à la cheville. Cela me rappelle l'histoire du bon M. Tartuffe :

Couvrez ce sein que je ne saurois voir.

Ces braves sauvages, avec leur simple *maro*, se croyaient tout aussi pudiques qu'un curé avec sa soutane. Pourquoi diable aller leur fourrer dans la tête des idées biscornues et leur créer des besoins qu'ils n'avaient pas? Les bons pères nous ont dit que, quand ils étaient arrivés, ils avaient trouvé la population infectée de maladie vénérienne. Cela me parut d'autant plus extraordinaire que tous les navigateurs qui ont visité ces îles se sont accordés à dire que les femmes ne se livraient pas aux Européens; ainsi, à moins que cela ne leur soit tombé du ciel, je ne vois pas trop où elles l'auraient prise.

(*M. Demas.*)

Note 70, page 143.

Aussitôt le déjeûner de l'équipage achevé, tous les officiers se rendent à terre, à la grande île, avec des intentions différentes. Pour moi, je dois gravir la sommité du mont Manga-Reva, pour y faire de la physique et de la géographie. A notre approche, toute la population est en émoi. La plage est bordée de coraux qui rendent notre abord difficile. Plusieurs naturels se jettent à l'eau pour venir nous offrir leur secours; une petite pirogue vient décharger notre canot, et nous pouvons accoster un petit môle en pierres sèches fait depuis peu par les habitants. En avant de ce petit môle se trouve un petit parc où l'on conserve des tortues. Un petit chemin nous conduit devant la maison du roi de l'île, qui, assis gravement et enveloppé dans une capote militaire bleue, nous reçoit assez bien. Une case en joncs bien bâtie et di-

visée en trois compartiments, la compose; dans deux de ces compartiments sont des fruits étendus par terre. Dans cet endroit, il y a un lit et une table. Les fruits sont des bananes, des giromons, des cocos, des fruits à pains, des patates, etc. Sur le bord du môle, nous sommes reçus par deux naturels, tenant une espèce de lance en bois de fer, probablement pour nous faire honneur. Malgré l'envie que j'ai de gravir promptement la montagne avec le docteur, qui doit s'occuper d'histoire naturelle, nous craignons d'être obligés d'attendre que la messe soit dite; car, pour rien au monde, un naturel chrétien ne consentirait à manquer à ce devoir. Les confessions du jour nous empêchent de voir le pasteur; enfin le roi nous accorde un homme qui nous montrera le chemin et descendra entendre la messe, à laquelle assisteront plusieurs officiers du bord. Dégagés de ces superbes bosquets de palmiers et de cocotiers qui, mêlés aux arbres à pain, garnissent le bas de la montagne, nous parvenons aux blocs de lave couverts par les joncs. Il nous a fallu, pour arriver là, traverser une population d'un millier d'individus attendant à la porte de l'église, et nous regardant avec des yeux tout catholiques. Le nom de Français, répété par toutes les bouches, annonce que là il y est en vénération. Entre la partie boisée et nue des flancs de la montagne, une fontaine y a fixé le lieu de notre déjeûner. Les naturels nous ont quittés pour se rendre à la messe où les appelle le son de la trompe, et bientôt nous gravissons la montagne qui, nue et semée de roches à pic, nous oppose des obstacles nombreux. Nous n'étions point encore sur le sommet quand les naturels nous rejoignirent. Une goutte d'eau-de-vie, donnée à l'un d'eux, lui fit faire des grimaces, et, pour s'ôter ce mauvais goût, il mâcha plusieurs feuilles de pandanus. Le cœur des feuilles est blanc, de bon goût et très-tendre; les naturels le mangent avec plaisir. Cet arbre seul et quelques chênes marquent la vie à cette hauteur. Les joncs et les fougères couvrent encore le sol. C'est aussi là, à une trentaine de mètres du sommet, que les naturels nous montrent les restes des anciennes habitations

du roi. Jusqu'à l'âge de douze ans, il devait rester là, loin de tout commerce avec les hommes, sous peine de perdre sa couronne. Sa descente au village était une fête, et, de retour au milieu de son peuple, il vivait sans avoir d'autre commerce au dehors que celui des gens de sa maison. À partir de là, le sommet s'élève en arête assez étroite pour nous forcer de nous mettre à marcher sur nos pieds et nos mains, dans la crainte qu'un faux pas n'entraînât une chute épouvantable. Enfin arrivés, tous nos travaux se terminèrent, et notre retour s'exécuta assez promptement. Du haut de la montagne, nous avons entendu les voix de ces nouveaux chrétiens chantant en latin les louanges du Seigneur. C'est avec plaisir aussi que nous avons vu qu'un joli chemin est tracé à travers cette plaine habitée, et qu'on y avait ménagé de petites places consacrées aux jeux de ce peuple, qui s'y ébat à lancer la paume ou au jeu des barres. Notre retour a été marqué par le même triomphe qu'au départ; il est cependant facile de remarquer que, parmi les hommes âgés, il y a plus de méfiance que parmi les jeunes gens. Quelques femmes se font remarquer par d'assez jolis yeux et une figure agréable. Toutes les cabanes sont en joncs; quelques-unes seulement ne sont abritées que d'un côté. Leur lit ressemble assez à celui de nos corps-de-garde, sur lequel repose étendue une famille entière.

Deux prêtres sont chargés des soins religieux dans cette île; sur le revers opposé de la montagne, il y a encore un village comprenant près de six cents âmes. Du sommet de la montagne, le groupe présente un singulier aspect, entouré d'une ceinture qui n'est discontinuée qu'en trois endroits. L'intérieur paraît comme un plateau marbré de bleu ou de blanc, suivant la profondeur de l'eau. Du reste, le mouillage y paraît très-difficile à atteindre, et cette rade apparente est traversée en tous sens par des bancs de coraux. Une longue chaîne forme l'île principale, et, quoique le cratère éteint ne soit plus visible, on ne peut méconnaître les traînées de lave. A quatre heures, chacun de nous a rallié le quai. On venait d'achever

les vêpres, pendant lesquelles toutes les cases étaient restées vides et les bosquets silencieux. La population forme une muraille vivante sur le môle, et nous passons au milieu de mille adieux de nos nouveaux amis. Parmi eux, nous laissons plusieurs des nôtres, qui veulent étudier plus longtemps cette population intéressante.

(*M. Dumoulin.*)

Note 71, page 143.

Le lendemain dimanche, je descendis de bonne heure pour les observations astronomiques. J'étais tranquillement occupé à observer sur le quai, lorsque je fus agréablement distrait de mon travail par des chants fort bien cadencés qui, s'élevant du milieu du fourré d'arbres, me firent éprouver une sensation indéfinissable d'étonnement et de plaisir. L'ensemble de toutes ces voix, qui s'harmonisaient admirablement, la surprise, la beauté de la scène, auraient transporté les curieux les plus insensibles. J'envoyai un de nos matelots s'informer de la cause de ces chants, et je ne tardai pas à apprendre que l'on célébrait la messe à ce moment, et que toutes ces voix faisaient monter au ciel les prières d'un peuple fervent, comme aux premiers jours de l'Eglise. J'avoue que j'aurais donné beaucoup pour arrêter dans sa course ce maudit soleil, qui m'empêchait d'aller jouir de cette scène si nouvelle pour moi ; mais je fus forcé de continuer mes observations et de retourner immédiatement à bord pour veiller à d'autres soins.....

Ici, nous disait le père Cyprien, j'ai fait planter du tarse, racine nutritive et inconnue avant nous ; là, j'ai planté du coton, dont ils n'avaient pas l'idée ; un peu plus loin, voici une plantation de bananiers, dont le nombre allait en décroissant rapidement. A gauche, un champ de patates douces ou d'ignames que nous avons importées ; à droite, des plants de carottes, de ci-

trouilles, de courges. A quelque distance du village, la route traverse une petite place dépouillée d'arbres qui sert pour les jeux de la jeunesse. D'un côté, une quarantaine de jeunes gens jouaient aux barres et à la balle avec l'abandon de la plus franche gaieté; de l'autre, c'étaient des jeunes filles qui se livraient au même délassement. Nous nous arrêtâmes pour jouir quelques instants du spectacle charmant de cette jeunesse se livrant avec tant de bonheur à nos jeux d'enfants. Je dois avouer que j'étais au comble du bonheur, et qu'un moment je me suis cru transporté dans les murs d'un pensionnat, au milieu des rires francs et naïfs de la jeunesse. Nous pensons, disait le père Cyprien, que le travail a besoin d'être soutenu par les plaisirs innocents; aussi avons-nous fait tous nos efforts pour leur donner du goût pour ces derniers; en même temps que nous leur prêchions, autant par l'exemple que par la parole, les avantages de l'occupation. Car, ajoutait-il, notre mission est non-seulement d'instruire ce peuple dans notre religion, mais encore de le rendre le plus heureux qu'il est en notre pouvoir.

Ce jour-là, j'ai été témoin d'un trait de probité qui m'a fait un plaisir indicible et donné la mesure du changement que le christianisme a opéré, en si peu de temps, sur les mœurs de ces sauvages. Un naturel arrive à moi, me présentant un papier dans lequel étaient des bagues et des épingles en cuivre, divers objets pour lesquels ils ont beaucoup de goût; ils recherchent surtout les bagues pour eux et leurs femmes, croyant que l'anneau nuptial est le signe extérieur du mariage. A force de signes, il me fit comprendre qu'il avait trouvé ce paquet dans le chemin, et il parut très-peiné quand je lui fis comprendre que ce n'était pas à moi. Il alla de même l'offrir à tous les officiers qu'il rencontra, et revint à moi avec une mine piteuse, après deux heures de recherches infructueuses. Je me trouvais précisément alors avec le propriétaire des objets, qui les reconnut et donna en récompense une épingle à l'honnête homme qui lui avait rapporté le tout. Par

l'entremise d'un Français établi dans l'île, l'indigène dit qu'il préférait une bague à une épingle, et M. le docteur Jacquinot lui donna alors une bague avec le plus grand plaisir. Le pauvre naturel ne savait s'il devait rendre l'épingle, et dit alors à l'interprète : « Je n'ose pas la lui demander; mais s'il met son papier dans sa poche, ce sera une preuve qu'il me donne les deux. » Certain du double présent, il montra une grande joie; et j'avoue que j'étais ému de la probité de cet homme, dont toute l'éducation première le portait au vol; il en a horreur aujourd'hui, parce qu'on le lui a défendu hier. Plusieurs traits du même genre m'ont prouvé que ce peuple est le plus parfait qui existe, et offre la véritable image de l'âge d'or des poëtes.

(*M. de Montravel.*)

Note 71, page 143.

Sur ma foi, le roi Mapouteoa est vraiment populaire. Non-seulement il donne la poignée de main à tort et à travers, mais il se familiarise même avec son peuple; ainsi, il a fait pour ainsi dire son ami d'un de nos matelots, Corse de nation, qui porte le même nom que lui. Il est vrai qu'ils sont à peu près de la même couleur, et que notre matelot a bien l'air un peu sauvage; mais alors raison de plus pour garder son *decorum* de roi. Il nous a cédé sa case pour y déposer nos instruments. Il a, je crois, grand peur de nous, et une chaîne métrique qu'on avait portée à terre pour mesurer une case, lui causa de grandes frayeurs. Je suis persuadé que les missionnaires ont grand soin de maintenir ces misérables dans une crainte de tout ce qui est Français et surtout militaire. Les missionnaires sans doute leur avaient appris ce mot et sa valeur, car ils avaient tous bien soin de nous demander si nous étions militaires. Ils paraissaient alors nous regarder avec plus de respect.

(*M. Gourdin.*)

Note 72, page 143.

Quand l'heure des observations fut arrivée, nous nous dirigeâmes de nouveau vers le môle, toujours suivis par une foule nombreuse. Mais là ce fut tout autre chose, quand nos instruments furent tirés de leur boîte et mis en jeu. Une exclamation sourde sortit de toutes les bouches; puis ils observèrent le plus grand silence, et formèrent autour de nous une ceinture vivante assez épaisse. Le cercle intérieur était occupé par tous les enfants, dont on ne voyait que la petite tête noire et intelligente sortant de leur draperie blanche. Les hommes plus âgés et les vieillards non moins curieux, mais moins empressés, occupaient les derrières. Ils restèrent là sans faire un mouvement, les yeux constamment fixés sur nos actions et nos gestes, jusqu'à neuf heures et demie. Mais alors le roi lui-même et plusieurs hommes, tenant en main de longues lances, parurent sur le môle et donnèrent quelques ordres qui furent tellement bien compris que, quelques minutes après, tous les curieux avaient vidé la place, et nous nous trouvâmes aussi seuls que si nous nous fussions trouvés sur une île déserte. Nous apprîmes peu après que l'heure de la messe était arrivée, et tous évidemment devaient s'y rendre, sous le coup probablement d'un châtiment quelconque, si un d'eux avait osé manquer à ce premier devoir du chrétien. Me souciant fort peu d'aller à la messe, je restai sur le môle quelque temps encore, et allai ensuite me promener devant la case du roi, attendant l'heure de la sortie. Je fumais tranquillement un cigarre, et je considérais avec chagrin un malheureux coq que ces sauvages avaient plumé avant de le tuer, lorsqu'un chant sourd et cadencé vint frapper mon oreille. Comme ce chant arrivait de l'église, je m'y transportai presque aussitôt malgré moi. Arrivé là, je fus, j'en conviens, ému un instant. La moitié de la population de l'île, réunie dans une église en roseaux et couverte de

chaume, peuple sauvage encore il y avait trois ans, adressait sa prière au Créateur. Ce n'étaient point là nos églises avec un grand accompagnement d'instruments qui suffisent à peine pour attirer nos fidèles. On n'y voyait point des chapeaux de toutes les formes, des toilettes magnifiques de femmes à genoux sur un fauteuil, faisant admirer leur taille gracieuse faite malheureusement par un corset qui les gêne beaucoup. C'était tout simplement un tas d'hommes et de femmes à moitié nus, à genoux sur la pierre, et chantant les louanges du Seigneur sans arrière-pensée. Malheureusement, la satiété tue. Je restai béant à la porte de l'église pendant un assez long temps. J'entendis répéter le même chant plusieurs fois ; je vis le mécanisme ; j'entendis la voix de celui qui commandait le chant : je compris enfin la machine. Alors tout l'édifice élevé par mon imagination s'écroula. Je n'entendis plus dans ces chants que les cris d'une masse de grenouilles coassant pour un instant en mesure. Je quittai aussitôt l'église moins attendri que je n'y étais entré, et je repris mon cigarre. Il me fallut aller sur la côte de l'île faisant face à Taravaï ; ne connaissant point les sentiers qui pouvaient y conduire, j'avais besoin d'un guide, et, comme j'avais plusieurs objets assez lourds à porter, je pris un autre insulaire. Ces bonnes gens chargèrent la planche du micromètre sur leurs épaules, prirent aussi une chaîne dont je voulais comparer la base mesurée avec celle obtenue par le micromètre, et je partis précédé par mes deux guides, laissant là le peuple dans l'admiration, à la vue de tant d'objets nouveaux pour eux. Ainsi que je l'ai su plus tard, le départ de la chaîne inoffensive causa un grand soulagement à l'âme oppressée du bon roi Mapouteoa. Il paraît que parmi les sentiments divers qui l'avaient affecté à la vue de tous les objets que nous avions déposés chez lui, la peur avait joué un très-grand rôle, quand il aperçut la malheureuse chaîne. Ce pauvre diable de roi, que les missionnaires ont voulu nous faire passer pour un grand homme, s'était figuré que nous étions ve-

nus pour nous emparer de sa personne, et que cette chaîne en cuivre était destinée à l'amarrer. Cette idée l'avait tellement occupé qu'il n'avait cessé de faire des questions sur ce sujet à tous les matelots qui flânaient par là. Je présume dès-lors qu'il dut voir partir avec beaucoup de joie l'objet de sa terreur.

A peine eus-je quitté la baie que j'aperçus Dumoulin qui gravissait la montagne de l'île Taravaï en compagnie du missionnaire et de toute la population. Personne n'avait voulu le quitter. Pendant que nous vaquions à nos travaux, Manga-Reva voyait une scène magnifique et unique dans les fastes de la nation. Le commandant était allé rendre visite à Mapouteoa, qui l'attendait avec une grande impatience, et lui avait donné les cadeaux qui lui étaient destinés. Plusieurs de mes camarades, qui avaient assisté à cette scène, m'ont assuré qu'elle leur avait causé beaucoup de plaisir. Il paraît que les étoffes avaient fait pousser des exclamations nombreuses, et qu'ensuite un fusil à deux coups les avaient rendus muets d'étonnement. Le bon roi fut très-satisfait. Il paraît tenir aux étoffes beaucoup plus qu'à tout le reste ; car le soir même de ce jour, on vit traîner, à travers les bananes et les cocos qui encombraient sa case, les quelques paquets de poudre qui avaient accompagné le don du fusil, et ce fusil lui-même, qui, peu avant, avait causé tant d'admiration. Il ne connaissait point encore la la valeur de ces objets. Puisse-t-il l'ignorer encore longtemps !...

A quatre heures du soir, je retournai à Taravaï prendre nos compagnons. A peine arrivé, je les aperçus se promenant au milieu des cocotiers, avec une suite plus nombreuse que celle d'un roi de nos pays. Comme la nuit allait arriver, et que nous avions vent debout pour atteindre le bord, il nous fallait prendre congé de nos amis, et, chose singulière ! on aurait cru vraiment que c'étaient leurs proches parents qui partaient pour une expédition difficile. Tous étaient là sur la plage ; les uns nous offraient des cocos, les autres voulaient nous transporter au canot. Enfin

l'embarcation poussa, alors tous les chapeaux s'élevèrent en l'air, trois adieux prolongés retentirent dans la vallée, et le drapeau manga-revien, hissé sur une hauteur, fut amené par trois fois. Nous ne pûmes tenir à cet adieu. Nos chapeaux et nos voix leur répondirent aussi. Alors de nouvelles acclamations partirent de la plage, qui ne fut enfin abandonnée que lorsque le tout fut entièrement hors de vue. De ma vie je n'oublierai cet accueil. S'il est dû aux missionnaires, rendons-leur de grandes actions de grâce, mais j'aime à penser qu'il est dû autant au bon naturel des habitants qu'aux soins des pasteurs. Nous trouvâmes beaucoup de cordialité et de complaisance chez M. Armand, missionnaire à Taravaï. Très-jeune encore, il savait se mettre parfaitement à l'unisson de ceux qui le visitaient. Très-reconnaissants du bon accueil qu'il nous avait fait, nous l'invitâmes à venir passer une journée entière à bord, ce qu'il nous promit et de grand cœur, car il avait autant envie d'y venir que nous de l'y posséder.

(*M. Duroch.*)

Note 73, page 143.

Deux personnes y restaient cependant; l'un d'eux était vêtu à l'européenne, et l'autre portait un grand manteau en étoffe du pays, avec lequel il se drapait avec une extrême aisance. Le premier des deux était Gregory Mapouteoa, roi de toutes ces îles, et l'autre était son oncle, ex-grand-prêtre des idoles, et aujourd'hui un des fervents catholiques de l'endroit.

Le roi paraissait contrarié, car il attendait depuis le matin le commandant des deux bâtiments français, et sa physionomie annonçait un désappointement qu'il ne pouvait dissimuler. C'était un grand bel homme, assez bien proportionné, mais d'une figure un peu niaise. Gêné dans sa démarche, peut-être à cause de son costume européen, ce prince insulaire ne brillait pas auprès de

son oncle, et j'ai peine à croire, ce qu'on m'assura pourtant, que cette tête penchée sur ses épaules, ce regard mal assuré et cette tournure difficile appartenaient à un profond penseur. L'oncle avait au contraire une figure qui respirait la force et la fermeté. Sa taille allait bien à six pieds, et sa corpulence, résultat de l'âge, était telle, que sa démarche en souffrait un peu. Ils se rendirent tous deux à l'église, car les premiers chants des vêpres les appelaient. J'aurais bien voulu les suivre, mais l'arrivée du canot qui venait nous chercher s'opposa à mon projet; je fus obligé, comme tous les autres, de m'embarquer pour retourner à bord de la corvette.

(*M. Marescot.*)

Note 74, page 143.

Nous entrâmes dans l'intérieur de la maisonnette épiscopale, qui, divisée en quatre compartiments, deux à gauche et deux à droite de la porte d'entrée, offrit à nos regard à peine le strict nécessaire. Des deux premiers, l'un servait de salle de réception et n'avait pour tous meubles qu'un chétif canapé et quelques chaises; le second était un cabinet de travail. Des deux autres, la destination de l'un était signalée par un maigre metelas reposant sur quelques planches, et par quelques habillements accrochés à la muraille; le dernier servait de salle à manger.

Antérieurement, lors de mon voyage sur la *Coquille*, j'avais eu occasion de visiter la mission anglaise sur quelques îles de l'archipel de la Société, et j'avais pu me convaincre qu'elle avait su se procurer, non-seulement le confortable, mais même le superflu.

(*M. Jacquinot.*)

Note 75, page 143.

L'île d'Ao-Kena, plus petite que les autres îles habitées du groupe Manga-Reva, peut avoir 150 à 200 habitants. C'est la résidence de l'évêque, qui y occupe une petite maison bâtie en pierres, avec un toit en paille. Tout auprès du palais épiscopal est une église aussi en pierres, dont la construction est déjà très-avancée. Elle nous parut trop massive pour un aussi beau climat. L'île d'Ao-Kena est formée de deux monts volcaniques réunis par une langue de terre assez basse. L'aspect du sol et ses productions ne diffèrent en rien de ceux des autres îles. On trouve cependant dans la partie occidentale de l'île une curiosité naturelle qui mérite de fixer l'attention du voyageur. C'est une chaussée de laves basaltiques formant une crête très-escarpée, et tapissée de verdure. Un éboulement survenu dans cette muraille volcanique a produit une belle arcade au travers de laquelle on peut voir la ceinture extérieure des récifs, et la mer du large. Cette partie de la montagne est habitée par des chèvres sauvages qu'il n'est pas facile de débusquer. Vers la pointe ouest de l'île se trouve une veine d'une sorte de grès madréporique grossier qui se prolonge à grande distance et presque à fleur d'eau. En quelques endroits ce n'est plus qu'un détritus de coquilles agglutinées par un ciment calcaire peu consistant. Les partisans des soulèvements peuvent trouver là matière à de fortes conjectures.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 76, page 143.

L'arrivée de nos deux bâtiments effraya d'abord beaucoup le roi Mapouteoa. Il ne pouvait voir deux navires de guerre sans se rappeler le feu des canons du capitaine Beechey, qui, à l'époque de sa visite en 1825, croyant ses embarcations attaquées

par les naturels, tira sur eux, incendia leurs temples avec des obus, et leur tua plusieurs hommes. L'évêque français, Monseigneur de Nilopolis, malgré toute son influence sur lui, eut beaucoup de peine à le rassurer, et ce ne fut qu'au bout de deux jours qu'il finit par l'être tout-à-fait, après avoir reconnu, par la conduite de tous ceux qui avaient visité son île, nos intentions pacifiques.

(*M. Du Bouzet.*)

Note 77, page 150.

J'allai avec des officiers de l'*Astrolabe* voir à quelque distance un Français nommé le Guillou, établi et marié dans l'île. C'était devant sa case que l'on construisait un canot pour les missionnaire, afin de remplacer la baleinière que l'on avait perdue à bord de l'*Astrolabe*. Ce le Guillou, véritable Bas-Breton, avait une singulière manie. Il voulait, à ce qu'il disait, être roi d'une des Pomotou; il connaissait pour cela, disait-il, plusieurs îles inhabitées, où il irait avec sa famille, et « alors je finirai peut-être bien par être quelque chose, disait-il. » Il avait fait le commerce des perles, et cela n'allait pas comme il voulait. « Le roi, disait-il, accapare toutes les belles, en vertu de ses droits, et il se plaint de la paresse des plongeurs qu'il emploie quelquefois. » De manière qu'il veut aussi être roi quelque part. Il nous raconta comment il s'était marié. On lui refusa d'abord sept ou huit filles, qu'il demanda l'une après l'autre; l'avant-dernière fut presque tuée par son père pour avoir voulu épouser un Européen, et enfin il a été presque obligé de conquérir celle qu'il a aujourd'hui et d'appeler à son aide le père Cyprien. Les parents ne voulaient pas que leur fille s'alliât à un Européen. La jeune fille, que les richesses de le Guillou avaient séduite (il avait beaucoup de marchandises, d'étoffes d'échange pour son commerce de perles), dans la crainte de la colère paternelle, se sauva chez une amie et vécut plusieurs

jours cachée sous un lit. Enfin le père se décida en présence du missionnaire, et le mariage fut conclu et fait à l'église.

C'était une des plus belles filles de l'île. Elle portait une grande chemise en indienne à fleurs, serrée au cou, et ce vêtement excitait l'envie de ses compagnes. Celle qu'on lui avait refusée est mariée avec un naturel et fait très-mauvais ménage parce que, dit-elle à son mari, elle n'est pas habillée comme la femme de l'Européen, et que si au lieu de l'épouser elle fût devenue la femme de le Guillou, elle aurait de belles robes.

(*M. La Farge.*)

Note 78, page 150.

Auprès du rivage un simple poteau sert de guide, il faut l'accoster de très-près pour trouver la passe qui conduit au débarcadère, fermé par des jetées en pierres renfermant un grand espace carré où l'eau de la mer entre et sort avec les navires. Ce réservoir artificiel sert de vivier à S. M. C'est là où l'on dépose les tortues et les poissons qui sont conservés pour la table royale. Une petite île, à quelque distance de ce vivier, possède une pareille enceinte. Autrefois cette île, nous a-t-on dit, servait de lieu d'exposition aux cadavres des naturels, qui les déposaient au bord de l'eau sans leur élever de monuments funéraires qui rappelassent leur souveuir. Quelquefois la mer, dans les grandes crues, enlevait ces corps exposés à la surface de la terre et les ensevelissait dans la profondeur des eaux, sans que les parents fissent la moindre démarche pour l'empêcher. Quelque bizarre que paraisse cette coutume, elle nous a été attestée depuis par plusieurs missionnaires qui ont vu de semblables expositions au commencement de leur séjour dans ces îles. Cet îlot est à peine à 300 pas de la demeure du chef.

Cinq missionnaire français, y compris l'évêque de Nilopolis, forment la mission de Manga-Reva. L'évêque réside à Ao-Kena,

une des plus petites îles, dans le but de conserver, par son éloignement du chef, une plus grande influence, quand il jugera convenable d'intervenir dans les circonstances futures qui intéresseront la mission ; ce fait a été avoué par M. Delatour et par M. Guilmart. Il est fort curieux de voir avec quelle franchise ces messieurs donnent ce motif, lorsqu'en même temps ils critiquent amèrement la conduite des missionnaires anglais, en ce qu'ils influent sur la conduite des chefs des îles où ils se trouvent. Une guerre ouverte est déclarée entre les deux croyances. Les missionnaires catholiques attaquent leurs antagonistes par tous les côtés, et leur ardeur est telle, qu'il y a peu de temps, un an, je crois, deux d'entre eux se sont fait conduire à Taïti pour convertir les naturels déjà chrétiens, à la foi romaine. Cette tentative est inconvenante, puisqu'il existe encore assez d'idolâtres, comme ils apppellent les sauvages, à rendre chrétiens, pour ne pas aller faire invasion sur le domaine d'autrui. Ici le bout de l'oreille perce, et on peut facilement voir que les efforts de nos missionnaires tendent, non pas à l'amélioration des peuples sauvages, mais à la renommée qui en résultera pour leurs travaux ; ils préfèreront aussi trouver une occasion de faire parler d'eux, en allant renverser, s'ils le peuvent, l'édifice élevé par un voisin, plutôt que de s'adonner à des travaux obscurs de civilisation dans un coin caché du globe, où, quoique leurs efforts soient couronnés de succès, ils n'attirent pas l'attention publique. Bien plus, l'esprit de controverse et de dispute a remplacé en grande partie celui de paix et de tolérance qui devrait exister. A nous, étrangers à la querelle, il devient souvent impossible de comprendre le rapport que les accusations des missionnaires de Gambier ont avec la religion. Les Anglais, nous ont-ils dit, enseignent à leurs néophytes des choses indignes; ils leur disent, par exemple, que la France est une petite île, mais que l'Angleterre est un pays immense, que la puissance française n'est rien et la puissance anglaise tout, et mille autres attaques

de ce genre! En supposant même que ce soit exact, quoique avancé par des bouches trop partiales dans la question pour le faire croire, qu'en résulterait-il? Que les missionnaires anglais se conduisent tout aussi mal que nos prêtres, qui vantent avec raison leur pays, mais qui apprennent à leurs disciples à haïr les hérétiques et à détester les Anglais.

Parmi toutes les plaintes des missionnaires français, une seule est fondée, et celle-là est grave en quelque sorte.

Dans le mois de novembre de l'année 1836, MM. Laval et Carret furent violemment expulsés de l'île Taïti, où ils avaient voulu convertir les indigènes. L'influence des missionnaires anglais les rendait, dans une question aussi intéressée, solidaires des violences commises. MM. Laval et Carret, après avoir refusé de quitter l'île, ont été expulsés par force de la maison de M. Morenhout, consul américain et pêcheur de perles établi à Taïti, et embarqués sur un navire qui les a reconduits à Gambier. Les mauvais traitements qu'ils ont reçus constituent un attentat commis sur des citoyens français qui, quoiqu'étant dans leur tort, devaient être traités d'une manière plus en harmonie avec le droit des gens.

Cette affaire est un sujet fondé de plaintes, mais c'est le seul: et les missionnaires en profiteront, car elle jette sur eux une couleur de dévouement, de souffrance, et en quelque sorte de martyre qui contribuera beaucoup à les rendre intéressants. Les insinuations ne manquent pas pour obtenir une satisfaction des missionnaires anglais, afin qu'à l'avenir les citoyens français puissent être respectés dans l'Océanie, comme ils le sont ailleurs...... Il est pénible d'entendre de pareils discours dans la bouche de gens qui revêtent un caractère de paix, et dont le maître a dit: « Si on te frappe sur la joue droite, présente la gauche. »

Un grand nombre de naturels nous suivent dans la promenade que nous faisons, riant et grimaçant de plaisir toutes les fois

que nous les regardons. Les femmes restent à leur place, déjà nous avions remarqué leur absence le matin à notre débarquement. Elles ont été de tout temps sauvages, soit que la jalousie des maris les empêche de paraître aux yeux des étrangers, soit timidité ou aversion naturelle. Une chose remarquable avait lieu même avant l'arrivée des missionnaires, c'est que contrairement aux mœurs relâchées des îles de l'Océanie, jamais les femmes de Gambier ne se sont prostituées aux étrangers. Le pilote Le Guillou, qui a visité ces îles dès l'année 1829, nous a attesté ce fait; avant l'arrivée des missionnaires, il n'avait dans différents voyages aperçu qu'une seule vieille femme, donnant à manger à une foule de rats qui empestaient ces îles et qui paraissaient être les favoris des habitants. Dernièrement même, lorsqu'il a voulu épouser dans toutes les règles religieuses et civiles une femme du pays, il a éprouvé mille obstacles dont il n'a triomphé qu'en employant la menace contre les parents récalcitrants. Les missionnaires ont profité de cette heureuse disposition naturelle pour consolider l'établissement des mœurs chastes et pures, et quoique les prières de ces messieurs aient arrêté toute tentative de séduction dans les deux équipages, je ne crois pas qu'on aurait trouvé beaucoup de femmes disposées à trafiquer de leurs faveurs. On ne sait pas jusqu'où des offres séduisantes et riches auraient trouvé de la résistance, car on n'en a point fait; mais le fait est que les femmes ont toujours conservé l'apparence de la pudeur.

Enfin, en terminant notre promenade, M. Cyprien nous montra les endroits où des sacrifices humains avaient eu lieu, et d'autres où des festins de chair humaine avaient été consommés. Souvent, nous dit-il, des disettes survenaient lorsque la récolte des fruits à pain manquait; alors la faim chassait souvent des familles entières hors d'une île qui ne pouvait plus les nourrir; les plus forts opprimaient les plus faibles, et des exemples fréquents de cannibalisme avaient lieu. Quoique sobres, les naturels une fois poussés par la faim, devenaient féroces et impitoyables.

On a vû des hommes en poursuivre d'autres pour se repaître de leur chair, et les guetter des semaines entières pour les surprendre à l'improviste et les assommer. Des mœurs aussi féroces, attestées d'ailleurs par les navigateurs qui ont toujours eu à réprimer des attaques, honorent le courage des missionnaires qui ont osé les braver.

« C'est un grand penseur et un homme profond d'après M. Cyprien, que le roi Mapouteoa. » Cet éloge nous a frappés, car le pauvre Mapouteoa ne paie pas de mine. Quoique grand et profond, il est dépourvu de noblesse dans le maintien, et son œil inquiet semble redouter notre présence. Il s'inquiète beaucoup de notre commandant, et nous demande s'il doit venir le voir.

(*M. Desgraz.*)

Note 79, page 150.

La chaloupe part dès le matin pour aller à l'aiguade, au pied du morne de Manga-Reva, à mille mètres du mouillage. A peine cette embarcation était-elle rendue au brisant, formé par les récifs qui bordent la côte, qu'on a vu accourir une troupe de naturels qui tous faisaient signe de prolonger le brisant vers la pointe pour trouver un endroit propice au débarquement. L'un des naturels est venu à la nage pour piloter nos gens. On a prolongé vainement tout le récif sans y trouver une coupure qui permît à un canot de le franchir avec la marée basse et un peu de ressac. La chaloupe vint donc mouiller en face de l'aiguade, en dehors du récif; les futailles furent jetées à l'eau, et les naturels grands et petits, vinrent les chercher, et les conduisirent en travers des coraux jusqu'à la grève. Les enfants de huit à dix ans étaient les plus empressés à venir prendre nos barils, et culbutaient avec eux dans les brisants, tandis que nos hommes n'osaient pas s'y aventurer. Dès que le choix de l'aiguade eut été fait, les naturels se mirent en foule à déblayer la rigole de toutes les feuilles et bran-

chages. Ils s'emparaient des outils de nos matelots pour faire une petite digue et un réservoir convenable pour puiser l'eau; des cocos, des fruits à pain et d'autres fruits furent apportés à nos gens qui n'étaient pas peu satisfaits d'une réception aussi courtoise. Les hardes destinées à la lessive furent enlevées des mains des mousses et des domestiques qui les portaient, et furent lavées par les naturels, sans qu'il y manquât un chiffon. Les vêtements et le linge étaient pourtant d'un si grand prix aux yeux des naturels, que pour se procurer un mauvais mouchoir, une chemise, une culotte en lambeaux, ils cédaient les objets auxquels ils tenaient le plus, des armes et des colliers en dents de cachalot qui leur servaient de parure. Ainsi, nos futailles se remplirent, nos matelots se régalèrent des fruits les plus recherchés du pays, sans qu'on puisse dire que ces services aient été rendus par l'appât d'un bénéfice. Cependant, tant d'amitiés, tant d'empressement furent récompensés par les largesses de nos matelots, qui offrirent à leur tour quelques bagatelles, des hameçons, des couteaux de deux sous ou de mauvaises guenilles.

Le commandant a fait aujourd'hui sa visite à l'aka-riki Mapouteoa. Toute la population de Manga-Reva accourut au-devant du grand ranga-tira français. Le roi le reçut au débarcadère, et le conduisit devant son habitation. Là le commandant assis sur une sorte de fauteuil recouvert d'une pièce d'étoffe du pays, ayant auprès de lui les missionnaires, M. Cyprien, le roi et son oncle Matoua, entouré d'une foule de peuple rangé en silence, prit la parole, et dit à Mapouteoa que le grand roi des Français avait appris avec plaisir sa conversion à la religion chrétienne, qu'il était content de sa conduite à l'égard des missionnaires, et qu'il l'engageait à être toujours doux et bon envers les Européens, que notre roi avait des bâtiments bien plus forts que nos corvettes, qui viendraient visiter ces îles, et continuer des relations d'amitié avec les Manga-Reviens. Après ce discours, on fit devant Mapouteoa l'étalage des cadeaux qui lui étaient offerts. Les

pièces d'étoffes furent déroulées l'une après l'autre et étendues aux yeux de la multitude qui poussait des cris d'admiration, surtout les femmes ; divers instruments et ustensiles, tels que couteaux, rasoirs, cuillers, miroirs, herminettes, un habillement complet, n'excitèrent pas moins d'admiration. Mais ce fut bien autre chose quand on eut présenté au roi un fusil à deux coups, avec 3 kilogrammes de poudre. Alors les *poroutou* et les *meïstaï* ne suffisaient pas pour rendre l'admiration générale. Jamais le bon peuple de Manga Reva n'avait vu un si riche étalage. Il en conçut la plus haute estime pour le puissant chef qui avait envoyé de si loin un tel présent, et pour le ranga-tira qui était son représentant. Le pauvre Mapouteoa ne savait trop comment exprimer sa reconnaissance. Mais son oncle Matoua, l'ex-grand-prêtre, se leva et adressa au peuple un long discours sur la puissance de la France et de son chef.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 80, page 154.

Sur les dix heures du matin, le commandant s'embarqua dans sa yole avec les présents qu'il destinait au roi Mapouteoa. Il fut reçu par cette majesté avec tous les honneurs possibles ; une population nombreuse se pressait tout autour de la grande place où le roi attendait le commandant. Des étoffes à couleurs vives qu'on déroula devant l'ariki, excitèrent un hourra universel parmi tous les spectateurs ; des effets de toilette et quelques ustensiles d'un usage continuel en Europe, tels que des couteaux de table, des rasoirs, des ciseaux, émerveillèrent le roi et sa famille ; mais la joie royale approcha de la stupéfaction, quand le commandant offrit un fusil à deux coups et plusieurs rouleaux de poudre fine à Mapouteoa. Les spectateurs manifestaient par des exclamations joyeuses l'étonnement que leur inspirait un pareil cadeau, et on

les entendait de tous côtés demander le nom du chef français qu'ils prononçaient *Titil* au lieu de d'Urville.

A trois heures et demie, le commandant était de retour à bord; le roi Gregory lui avait offert une masse énorme de fruits de toute espèce, et près de 150 poules; de pareilles provisions sont habituellement fêtées à bord des bâtiments qui font de grandes traversées; mais il y avait une telle profusion de bananes, de courges, qu'on ne savait où les mettre. Ce fut l'événement du jour.

(*M. Marescot.*)

Note 81, page 154.

La maison des missionnaires est près de l'église, dans un endroit charmant. Cette habitation artistement bâtie en roseaux ou petits bambous qui croissent dans l'île, est couverte de feuilles de la canne à sucre; elle a des portes et des fenêtres et est divisée en plusieurs compartiments. Leur couche est sur un lit de camp en roseaux, à la manière des naturels. Cette case est bien certainement et sous tous les rapports la plus jolie qui soit dans l'île.

Près de la maison du roi on voit un immense four à chaux que les missionnaires ont fait bâtir nouvellement et qui doit produire la chaux nécessaire à la construction de l'église projetée.

Je rencontrai les commandants des deux navires, ils étaient accompagnés des deux missionnaires qui leur faisaient voir le village; ils étaient suivis d'une foule immense. Ma suite était aussi très-nombreuse, et à chaque instant elle se renouvelait. Mais ce que j'y trouvai de pis, c'est qu'à chaque instant il fallait donner des poignées de main aux nouveaux arrivants, et je craignais d'y gagner quelques maladies de la peau, si communes chez ces habitants habitués à marcher nus. O vous qui n'êtes pas partisans de la poignée de main, ne venez pas à Manga-Reva!......

Le roi s'était mis en grande tenue pour recevoir le commandant. Il portait une lévite d'officier de marine, à laquelle il manquait quelques boutons. Sa casquette, aussi d'officier de marine, était ornée d'un large galon. Il parut très-content de ce que lui donna le commandant. Mais ce qui le flatta davantage, ne fut pas un petit fusil à deux coups et trois kilogrammes de poudre qui l'accompagnait, mais bien quelques brasses de mauvaise cotonnade rouge.

Le commandant eut bien soin de lui faire entendre dans sa langue que s'il continuait à bien se comporter et à protéger les missionnaires, la France lui en témoignerait sa reconnaissance.

(*M. Gourdin.*)

Note 82, page 154.

La pompe religieuse du nouveau rite leur plaît; ils n'y sont pas encore accoutumés, et dans leur naïve ignorance, ils sont probablement plus fervents et plus strictement religieux qu'aucune des nations civilisées de l'Europe. A chaque instant ils psalmodient et récitent les prières latines qu'on a la barbarie de leur faire apprendre par cœur: souvent ils chantent des hymnes pour se distraire ou se délasser du travail. C'est ainsi que j'ai entendu un naturel chanter à pleine voix le *Pater noster*, assurément défiguré, pendant qu'il pliait des feuilles sèches de pandanus autour d'un bâton pour réparer ou fortifier la paroi de sa demeure. Quelquefois nous avons chanté avec eux, alors ils accouraient de toutes parts se former en cercle, pour se joindre au concert. Bizarre tableau! un amas d'hommes demi-nus, au maintien sauvage, chantant au milieu des arbres d'un monde ignoré il y a peu de temps, les prières de la religion des peuples civilisés dans la langue d'un peuple effacé du globe depuis tant d'années!...

Pour rentrer à bord, nous suivons l'autre portion de la grande

route, exécutée à main d'hommes, et qui conduit à un grand plateau de terrain uni sous le mont Duff; de là nous nous rendons à l'aiguade où se trouvent les embarcations. Ce chemin, large et uni, s'élève sur une pente rapide jusqu'au cimetière, placé sur la hauteur. Des arbres ont été laissés au milieu de cette route, probablement pour ne pas le priver tout-à-fait d'ombre. Cet ouvrage a été le fruit du travail de peu de temps, et si les missionnaires voulaient le faire étendre sur tout le tour de l'île, ce serait un beau monument de leur persévérance. Mais dans les circonstances présentes, il paraît n'avoir été créé que pour faciliter les cérémonies religieuses dans la plaine et les enterrements. En passant devant le modeste enclos du cimetière, notre guide se découvrit gravement, en murmurant une prière en latin, et quoique nous eussions ôté nos casquettes à son imitation, il ne voulut pas nous conduire dans l'enceinte; il paraissait même impatient de quitter ces lieux. Cela me surprit, car d'habitude ils sont très-complaisants, et c'est peut-être la seule fois qu'un naturel s'est refusé à nos désirs. Après le cimetière se trouvent des sentiers étroits qui conduisent au travers des champs cultivés vers le mouillage des corvettes. Dans un de ces champs se trouvaient une trentaine de femmes creusant la terre avec de simples morceaux de bois. A côté de cet emplacement, se trouvaient des plantations de patates douces, des choux, des carottes, mais en petite quantité. Plus loin, on voyait d'assez belles cannes à sucre. A la fin de ce grand plateau, dominant le rivage à une grande hauteur, et dominé à son tour par le mont Duff qui dans ce moment le couvrait de son ombre, se trouve une grande case. Là, les naturels paraissaient plus défiants, à notre approche les femmes se cachèrent, et un des hommes prit une lance qu'il posa contre le toit de sa cabane. Peut-être avait-il envie de l'échanger; quoi qu'il en soit, nous avons passé outre sans nous arrêter; un seul répondit à notre bonjour. Dans les autres plus éloignés, ils n'avaient pas cette méfiance de nous. Au contraire,

ils venaient au-devant de nous et nous offraient souvent des cocos ou du fruit à pain cuit.

Sur le rivage, un grand nombre de naturels entouraient nos matelots, occupés à faire de l'eau. L'aiguade ne fournissait que peu d'eau et on ne pouvait l'embarquer à bord de la chaloupe, mouillée à une certaine distance, qu'avec le petit bateau, qui faisait constamment les voyages à la chaloupe et de là au rivage avec des barils de galère qu'on vidait dans les grandes pièces. Ce travail était très-fatigant, mais les énormes lames brisant sur toute la côte, empêchaient d'aborder sur un autre point qu'auprès des bas-fonds et des rochers qui défendent cet endroit.

A mer basse même, le youyou ne pouvait plus franchir certains coraux qui barraient la route; il fallait alors aller rejoindre la chaloupe, en se jetant à l'eau jusqu'à mi-cuisse et en marchant sur les coraux qui bordent la plage. La mer haute n'arriva qu'à la nuit; il fallut alors dans l'obscurité tâcher de regagner les embarcations. L'agitation de la mer rendait cette marche scabreuse, lorsque tout à coup les naturels ôtant leurs vêtements pour ne pas les mouiller, amassant des roseaux secs dont ils font des torches, et s'échelonnant dans l'eau, éclairent notre route. C'était un spectacle pittoresque. Ces hommes presque nus et presque noirs contrastaient avec la flamme brillante des torches qu'ils portaient. Nos matelots s'acheminant au milieu des brisants, non loin de grandes nappes d'écume, présentaient un aspect non moins extraordinaire. Dans un coin du tableau, un sauvage, aux muscles vigoureux, éclairait, dans une pose presque académique, le groupe le plus avancé. Au milieu des vacillations de la flamme, on apercevait la chaloupe soulevée par la mer, tandis que plus près, des matelots, charriant divers objets, étaient éclairés en rouge. Des teintes extraordinaires donnaient à leurs traits des expressions fantastiques. On aurait pu se croire au milieu d'une scène diabolique en voyant l'agitation des hommes, la bizarre et sombre lumière qui les guidait, les naturels tendant en avant leurs

torches enflammées et à quelque distance, la nuit calme et silencieuse étendre les bruits de la plage, la brise cesser d'agiter les arbres, ceux-ci s'élever comme une mer sombre sur un sable blanc.

Une demi-heure après l'embarquement nous approchâmes de la corvette, les feux de la plage s'étaient éteints successivement, le silence de la nuit n'était plus troublé que par le bruit cadencé des avirons tombant sur le dos des lames.

(*M. Desgraz.*)

Note 83, page 162.

A deux heures de l'après-midi, un canot parti d'Ao-Kena accoste le bord, avec le vicaire apostolique et M. Laval, missionnaire desservant l'île d'Aka-Marou.....

M. l'évêque de Nilopolis était en costume épiscopal, surplis, camail et chapeau. Je n'avais jamais vu hors de l'église un évêque en cette tenue de cérémonie. Après avoir passé une heure à bord, Monseigneur alla rendre visite au commandant de la *Zélée*. Chacune des corvettes le salua au départ de neuf coups de canon.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 84, page 162.

L'arrivée de l'évêque est saluée de plusieurs coups de canon. Petit de taille et laid de figure, M. de Nilopolis n'impose pas à l'extérieur. Son costume d'évêque, fané et sale, ne contribue en rien à donner une apparence majestueuse à sa personne; mais il élève un sentiment de compassion en rappelant l'état misérable de celui qui le porte. S'il est vrai qu'aucun motif d'ambition ou d'intérêt personnel n'a produit le dévouement des missionnaires, leur résolution est bien louable. Quitter sa patrie pour courir

civiliser des peuples éloignés et inconnus, abandonner les douceurs de l'existence, souffrir mille privations pour porter à des sauvages les bienfaits de nos connaissances, sont là des actions inspirées par des sentiments purs et élevés, malheureusement bien rares parmi les hommes. Quoi qu'il en soit, intéressé ou non, le but auquel travaillent les missionnaires sera toujours utile aux naturels qu'ils instruisent. Si, d'un côté, ils peuvent égarer leur raison, de l'autre ils auront détruit d'horribles coutumes, le cannibalisme, les sacrifices humains, les guerres perpétuelles; ils auront avancé l'agriculture du pays, enseigné les moyens de simplifier le travail, et enfin ouvert la voie au progrès des connaissances à ces pauvres êtres qui, si leur intelligence est en rapport avec l'instruction qu'ils peuvent acquérir, sauront tôt ou tard se débarrasser d'idées superstitieuses ou de notions peu exactes.

M. de Nilopolis quitta bientôt l'*Astrolabe* pour se rendre à bord de la *Zélée*, en emportant l'agréable nouvelle qu'un certain nombre de pioches et de pelles lui seront laissées par l'expédition, ainsi que des graines. La mission paraît être très-pauvre et dépourvue des objets de première utilité, qui devraient toujours accompagner ces établissements. Le cadeau du commandant, très-précieux pour les missionnaires, sera très-utile aux naturels, qui, avec les faibles moyens qu'ils possèdent, s'adonnent à la culture avec zèle, sous la direction de M. Fleury de Latour, qui s'en occupe particulièrement. Déjà le coton planté, trouvé dans l'île et amélioré par des plantations de coton étranger de qualité supérieure, a fourni des matériaux pour fabriquer les étoffes dont ces peuples sont dépourvus. Les femmes ont appris à filer, et dans peu on installera un métier de tisserand pour tisser ces fils et faire de la toile. Cet heureux résultat fait honneur à M. de Latour, dont le zèle est d'autant plus désintéressé et digne de louanges, qu'il a abandonné une position heureuse pour suivre l'évêque dans ces îles; homme utile et inconnu, il s'occupe avec

persévérance de toutes les améliorations possibles. La gloire en rejaillit sur la mission, tandis que lui, ignoré, jouit du plaisir des âmes généreuses en contemplant le bien qu'il a pu faire.

Un des premiers soins des missionnaires a été de faire construire ou de commencer la construction d'églises vastes et plus belles. Pour cela, ils ont fait travailler les naturels à tailler des coraux, et, avec ces matériaux, ils édifient et feront édifier dans toutes les îles des monuments qui attesteront le passage de la mission. Qui sait si, dans l'avenir, les ruines de ces églises n'indiqueront pas l'abandon de la religion par les hommes qui l'ont embrassée avec enthousiasme? Ce coin de terre sera-t-il plus privilégié que les autres pour conserver une croyance religieuse, lorsque, partout ailleurs, l'indifférence et l'incrédulité l'ont remplacée?...

(*M. Desgraz.*)

Note 85, page 162.

Le capitaine Rugg, de la goëlette *The Friends*, vint le même jour rendre visite au commandant. Ce navire, qu'on avait d'abord représenté comme en partie scientifique ou destiné aux recherches d'histoire naturelle et au perfectionnement de la géographie, n'est autre chose qu'un de ces maraudeurs qui s'en vont dans l'Océanie exploiter toutes les industries. Le capitaine anglais prétend avoir rencontré, à une douzaine de lieues de Gambier, un récif ou brisant. Comme la position qui est assignée à ce danger se trouve précisément sur la route suivie par nos corvettes, on peut le regarder au moins comme douteux, sinon imaginaire. M. Rugg, plus heureux ou plus persévérant que nous, a vu l'île de Pâques; mais le mauvais temps et surtout la grosse mer de l'ouest, lui ont interdit toute communication avec la terre. Cependant, quelques naturels n'ont pas craint de s'aventurer sur cette mer bouleversée par les grosses brises de l'O. et du N. O.,

et, munis d'une simple planche sur laquelle ils étaient étendus, ils ont atteint la goëlette à la nage, après une traversée de deux milles. M. Rugg n'a pu nous dire autre chose, sinon que les naturels étaient très-enclins au vol.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 86, page 166.

Le dieu Mawi était à pêcher dans la mer, et, manquant d'appât pour mettre à sa ligne, il en demanda à ses compagnons et n'éprouva que des refus. Il coupa alors une de ses oreilles et la plaça en guise de bonite à l'extrémité de son hameçon. A peine l'eut-il jetée à l'eau qu'il sentit un poids énorme qui s'y accrochait. L'ayant retirée à lui, il fit sortir de la mer une grande quantité de terres que tous ceux qui l'entouraient se mirent à se partager, sans consulter le possesseur. Irrité de ce procédé peu honnête, il agita trois fois sa ligne, et chaque fois les terres que les autres s'étaient données retombaient à la mer : enfin il ne resta que les îles Gambier que le pêcheur garda pour lui.

La fable ne se termine pas là; car la chronique dit encore que le ciel se trouvait alors très-près de terre, à tel point que le possesseur de Manga-Reva ne pouvait se lever debout et qu'il était très-incommodé par la fumée; alors, donnant un coup d'épaule au ciel, il lui donna une grande vitesse qui le fit s'élever à la distance où il se trouve maintenant de la terre. Alors, rien ne le gênant plus, il donna naissance aux habitants de Manga-Reva : la fable ne dit pas de quelle manière.

(*M. Coupvent.*)

Note 87, page 167.

Le temps s'était couvert vers la fin du jour; craignant la pluie, nous nous réfugions chez les missionnaires. Là se trouvait déjà

M. Dumoutier, assez heureux pour avoir pu mouler quelques individus, MM. Coupvent et Lafond. Les dignes pères nous font partager leur repas, aussi simple et sans recherche qu'il est possible : des patates douces, une poule et des courges composaient le régal. Sur la table boiteuse, des services de forme différente, des assiettes de toutes les couleurs. une bouilloire pour soupière, une bouteille pour chandelier, présentaient un assemblage d'ustensiles fort drôle. Pour compléter la scène, deux missionnaires, un officier de marine, un phrénologiste, un élève de l'Ecole Polytechnique et un aventurier comme moi, mangeant à pleines dents, mêlant dans la conversation deux mondes opposés, tandis qu'un domestique manga-revien, en chemise, servait un mélange de mets indigènes et de préparations plus civilisées.

Le repas fut cependant bientôt terminé, pour laisser les missionnaires à leurs prières quotidiennes. Nous nous couchons dans divers coins où le plus grand désordre a entassé habits, matelas, effets et ustensiles, en nous félicitant d'avoir trouvé un abri confortable contre la pluie, dont le bruit accompagne le murmure des *Pater noster* et des *Ave* proférés par MM. Cyprien et Guilmard. Au commencement, nous croyons ne pas tarder à jouir d'un repos complet; mais, ô calamité!... une nuée de puces nous attaque et ne nous laisse pas fermer l'œil de la nuit. Des pigeons cherchant un abri contre l'orage, viennent roucouler à nos côtés.... Entre la vermine, le bruit de la pluie et les caresses des pigeons familiers, il devenait impossible de dormir. Mes compagnons paraissaient plus heureux, ils ne bougeaient pas. Grâce à un briquet phosphorique, je parvins à avoir de la lumière pour m'habiller; après quoi j'allai au dehors de la maison, échapper à la cruelle morsure des insectes, jurant bien en moi-même de ne plus jamais accepter un lit chez les missionnaires.

(*M. Desgraz.*)

Note 88, page 167.

Quand j'eus fini, j'allai voir mes matelots. Ils étaient tous à côté de nous, dans une case assez grande qui était l'ancienne maison du missionnaire. En entrant chez eux, je les trouvai occupés à faire un dîner magnifique avec leurs rations et plusieurs poules qu'ils avaient achetées. Les voyant ainsi reposés et bien logés, je pensai aussi moi-même à dîner. J'avais emporté avec moi du pain, du fromage et une bonne bouteille de vin. M. Armand avait fait préparer un poulet. Sans plus de préambule, nous nous assîmes chacun à l'extrémité de ce banc; une feuille de bananier nous servait de nappe. Sur ma parole, je fis là un souper fort agréable Comme je l'ai dit plus haut, le missionnaire était un homme charmant, sachant parfaitement concilier son caractère sacré avec celui de ses hôtes. Il savait fort bien qu'un officier de marine ne pouvait être moine. Aussi, la conversation, sans dépasser les bornes de la bienséance, roula sur toutes choses. Cependant, malgré la franchise et la gaieté de notre entretien, je ne pus rien savoir de l'état actuel du pays; soit qu'il y ait peu de chose à en dire, soit qu'il ne voulût point me montrer les ressorts secrets de leur puissance. Je poussai, du reste, peu loin mes questions, voyant que les réponses me laissaient tant à désirer.

(*M. Duroch.*)

Note 89, page 172.

A 3 heures, le canot du commandant est allé prendre l'akariki à Manga-Reva. Celui-ci arrive à bord à quatre heures, accompagné de son oncle Matoua et du missionnaire M. Cyprien. Sa Majesté est aujourd'hui assez bien costumée. Une redingote avec boutons à ancre à l'anglaise, un gilet, une culotte et un chapeau de paille, composent tout son ajustement, auquel il ne

manque que des bas et des souliers. La vue d'un bâtiment de guerre a paru causer à ces sauvages autant de plaisir que d'étonnement. Matoua surtout ne pouvait se lasser d'admirer tant de merveilles. Une salve de cinq coups de canon mit en émoi tous les Manga-Reviens, à qui le capitaine Beechey a appris la puissance des armes à feu, en foudroyant les groupes hostiles qui voulaient l'empêcher de faire son eau. Aussi, les sauvages qui ont encore conservé le souvenir de ces terribles *posie*, restèrent-ils un instant muets d'épouvante. Mapouteoa, pendant le salut militaire, se tint blotti contre la dunette, aussi loin que possible des canons. Un fusil à un coup fut offert à Matoua, qui fut enchanté de ce cadeau. On lui apprit à faire usage d'une arme aussi nouvelle pour lui, et le digne grand-prêtre essaya son fusil en tremblant de tous ses membres.

L'akariki et son oncle dînèrent chez le commandant et se comportèrent avec décence, attentifs aux moindres signes des missionnaires pour rectifier les mouvements désordonnés qui leur échappaient quelquefois. Ils parurent manger très-volontiers de tous les mets, excepté des vivres salés. Les sauvages ont, en général, quelque répugnance pour le sel; aussi, dit-on, les cannibales préfèrent-ils la chair des leurs à celle des blancs, parce que celle-ci a un goût salé. Le pauvre Matoua s'extasiait sur tout ce qu'il voyait, sans perdre un coup de dent, et poussait de temps en temps des cris d'admiration. On demanda à Mapouteoa s'il ne serait pas bien aise d'emporter, pour sa femme et son enfant, quelques mets qui paraissaient de son goût; mais l'akariki fut fort étonné de cette proposition, et ne put en comprendre le but. Matoua, au contraire, parut enchanté de pouvoir faire goûter à sa famille quelque chose du festin. Les chefs manga-reviens partirent le soir et passèrent quelques instants à bord de la *Zélée*, où ils furent salués de cinq coups de canon.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 90, page 172.

Là-dessus, nous partîmes convenablement édifiés, et, malgré le calme, nous arrivâmes à bord à trois heures. La yole était partie chercher le gros Mapouteoa et son oncle Matoua. Bientôt nous les vîmes arriver flanqués du père Cyprien. Le commandant avait déjà fait au roi son cadeau, qui consistait en étoffes, une belle redingote avec veste et culotte, et un magnifique *pou-pou* à deux coups. Le tout avait excité l'admiration et les *pouroutou* prolongés du populaire. Le pauvre oncle, qui est la seconde personne de l'île, avait ouvert des yeux comme des sabords; mais le grand *rangatira* des Français n'avait pas pensé à lui. A bord, le commandant lui donna un fusil à un coup. Le brave homme n'en revenait pas, et retournait son *pou-pou* comme pour s'assurer que c'en était bien un; enfin, pour le convaincre tout-à-fait, je le lui chargeai à poudre et lui fis signe de tirer. Il fit feu en détournant la tête et tenant la crosse à un pouce de son épaule. Le coup ne fut pas plutôt parti qu'il se mit à éclater de rire et à trépigner de joie. Rien d'étonnant comme ce vieillard à barbe blanche sautant comme un écolier échappé. Le commandant leur donna à dîner; ils mangèrent de tout, de bon appétit, et surtout des sardines conservées dans l'huile; ils trouvaient le *ika* (poisson) de France fort bon, et ne concevaient pas comment on avait pu l'apporter de si loin. A sept heures, Sa Majesté se rembarqua, et nous la saluâmes de cinq coups de canon. En nous quittant, il monta à bord de la *Zélée*, qui lui donna le même salut; de sorte que le brave Mapouteoa alla se coucher glorieux et fier de lui-même.

(*M. Demas.*)

Note 91, page 174.

Le roi Mapouteoa vint aussi visiter nos corvettes en compagnie du père Cyprien et de son oncle Matoua, l'héritier présomptif. Il conserva à bord cet air terrifié qui, tout rassuré qu'il fût sur nos intentions, ne l'avait jamais abandonné. Son oncle, au contraire, vrai colosse, l'ancien grand-prêtre du temps qu'ils étaient encore livrés à l'idolâtrie, et dont l'estomac était si bien constitué pour avaler les offrandes qu'on adressait au dieu, se montra très-jovial. Pour nous exprimer sa satisfaction de tout ce qu'il voyait, il accompagnait ses gestes du mot *pouroutou* sur toutes les intonations, adjectif qui veut dire beau ou bon, et dont les nombreux superlatifs ne peuvent, dans la langue du pays, se trouver dans la grammaire.

(*M. Dubouzet.*)

Note 92, page 174.

Je profitai de l'embarcation pour aller faire une seconde visite à la petite île d'Ao-Kena. Une belle brise du sud nous y conduisit en peu de temps; mais les naturels, cette fois, n'étaient plus groupés sur le rivage pour assister à notre descente. Tous, comme je l'appris bientôt, étaient à travailler dans leurs champs ou s'étaient rendus à l'ouvrage auprès des marins de la *Zélée*, qui y faisaient leur eau. M. l'évêque nous reçut avec autant de cordialité et de sans façon que la première fois, et il ne put trouver d'expression pour traduire tout le plaisir que lui causait l'envoi du commandant. Après avoir causé pendant quelques instants avec le pasteur évangélique, nous le quittâmes pour aller encore une fois reconnaître les environs du presbytère. J'employai une partie de mon temps à dessiner la tête d'un bon vieillard insulaire. Sa longue barbe blanche, son front chauve et le jeu de sa

physionomie en faisaient une tête d'étude magnifique. Il se prêta à mon envie avec la meilleure grâce possible, et quelques petits cadeaux que je lui offris ensuite parurent le combler de joie. Quand j'eus fini, je profitai du peu de temps qui me restait pour aller encore une fois visiter une arcade assez bizarre qui se trouve dans la partie orientale de l'île. Cette arcade s'appuie sur deux collines, séparées par une vallée, formée dans le principe par la nature, les naturels en ont fait un monument en terminant ce qui n'avait été qu'ébauché. Un petit espace caillouté par le soin des hommes excita ma curiosité et me valut une partie de l'histoire de cette voûte singulière. Avant l'arrivée des missionnaires parmi ces insulaires, cet endroit de l'île était sacré. Le grand-prêtre seul avait le droit de marcher dans le sentier qui conduisait sur la plate-forme de l'arcade, et personne autre que lui n'aurait osé s'asseoir sur le piton ou rocher qui s'élève au milieu. A une certaine époque de l'année, il y avait grande réunion des insulaires dans les environs de cette voûte; c'était une de leurs fêtes principales, et, d'après ce qu'on nous a assuré, le petit espace caillouté que j'avais remarqué servait au sacrifice de la victime qu'on offrait aux dieux.

(*M. Marescot.*)

Note 93, page 174.

Au sommet du plateau de la montagne, une vue bien plus belle encore que celle que nous avions eue en venant se dévoile à nos yeux. Au-dessus de notre tête, le mont Duff élève sa cime menaçante à 300 mètres au-dessus de nous. Les corvettes paraissaient toucher le rivage, caché en grande partie par la pente arrondie des montagnes. Harassé, je m'étais couché sur l'herbe, devant ce beau tableau. Les indigènes, surpris sans doute de ma fatigue, eux qui n'en éprouvaient pas, me demandaient si j'étais malade et voulaient me frotter le ventre avec la paume de la main,

en me disant que c'était bon, et que les missionnaires l'approuvaient. Bientôt je continue ma route, et mes guides sautent joyeusement devant moi en me voyant debout et bien portant; nous roulons plutôt que nous ne descendons sur des versants escarpés, lorsque nous entendons sous nos pieds le bruit des caronades de l'*Astrolabe*. Je ne savais pas quel pouvait en être le sujet, lorsqu'en m'en retournant je vis les jeunes insulaires gambadant de plaisir et se répétant : « Mapouteoa boun, boun. » Ils comprenaient sans doute que c'était un honneur qu'on lui rendait. Ils avaient déjà entendu un salut pour la visite de l'évêque, et celui-ci devait les flatter, d'autant plus qu'il avait lieu pour leur propre chef. De dessus la hauteur, le coup d'œil était charmant. On voyait les deux corvettes enveloppées de fumée se découvrir peu à peu, après avoir réveillé les échos de la terre presque sous nos pieds, où le bruit était venu mourir.

Nous frayons maintenant notre route sur le bord de champs cultivés; des rigoles, menagées avec soin, forment de petits réservoirs d'eau où vient une espèce de racine; partout ces plantations sont jeunes, et le travail du terrain paraît riant. Elles se trouvent ordinairement au-dessous des plus grandes déclivités du sol, probablement pour amasser le plus d'eau possible, dans un terrain habituellement aussi sec. Les plateaux sont rares et forts étroits, un seul me parut assez vaste, c'est celui qui s'étend au-dessous du mont Duff, du cimetière aux environs de l'aiguade. Mes guides m'avaient conduit au-dessus de ce plateau; un mur de rochers à pic m'en séparait, je ne voyais pas dessus et je craignais d'être égaré et d'être obligé de regagner une nouvelle route plus haut, lorsqu'au milieu de quelques arbustes je suis conduit dans un sentier qui aboutissait au rivage par une pente aussi rapide que possible; le rivage fut bientôt atteint, mais c'était plutôt en roulant qu'en marchant. Les indigènes mar-

chaient devant moi d'un pas léger, et ne paraissaient nullement fatigués d'une course qui m'avait éreinté.

(*M. Desgraz.*)

Note 94, page 174.

Selon M. Laval, les naturels n'auraient aucune idée de tremblements de terre, mais souvent ils auraient entendu des détonations volcaniques expliquées par leurs prêtres comme la victoire d'un dieu sur un autre. Trois mois après leur arrivée dans l'île, les missionnaires entendirent eux-mêmes plusieurs de ces détonations semblables à celles du canon, qui semblaient partir de la montagne, et alors on ne manqua pas de dire que c'était le nouveau dieu qui avait vaincu les autres. Ces effets, joints aux oscillations de la mer qui se sont fait sentir le 7 novembre 1837, attestent toute l'influence encore active des volcans sur ces terres qu'ils ont créées.

(*M. Dumoulin.*)

Note 95, page 178.

L'île Ao-Kena, Elson de Beechey, étant la plus voisine du mouillage que prennent habituellement les bâtiments, l'évêque de Nilopolis y avait établi depuis son arrivée sa résidence. Le 8 août, je profitai de ce que nous envoyions faire de l'eau sur cette île, qui était à près de trois milles de notre mouillage, pour aller lui rendre visite. Il nous reçut dans une modeste chaumière en pierre, la seule qui existe dans ces îles et qui pourra un jour servir de modèle aux indigènes. Jamais palais épiscopal ne fut plus simple, et cette maison rappelait celle des apôtres avec lesquels il avait, par sa mission, tant de rapports. Il nous reçut avec beaucoup d'affabilité, nous entretint de son troupeau dont il n'osait encore se flatter d'avoir fait de bons chrétiens, d'une manière

à nous faire comprendre qu'il possédait à la fois l'esprit, le talent, le jugement et la connaissance de ces hommes, le dévouement et toutes les qualités nécessaires au succès de la belle mission qu'il dirigeait. Nous le trouvâmes occupé de nombreux travaux, car outre ceux de son ministère spirituel, il était obligé de mettre un peu la main, ne fût-ce que pour l'exemple, à ceux de la maçonnerie, du charpentage et du jardinage. Pour lui, la qualité d'évêque signifiait à la lettre, travail, peine et application. Erasme donnait aussi cette définition en guise de reproche aux évêques de son temps.

Le devant de sa maison était alors transformé en atelier où des tailleurs de pierre et des scieurs de long préparaient des matériaux pour construire une église. Ceux-ci étaient dirigés par un ami de l'évêque, M. le baron de Latour de Fleury, qu'une vocation religieuse avait engagé à s'associer à sa mission, et qui par ses connaissances variées dans les arts mécaniques et l'heureuse application qu'il en avait faite, lui avait déjà rendu de grands services. Celui-ci était à la fois l'ingénieur, l'architecte et le maître charpentier des îles, et complétait cette somme de services utiles, en rendant encore celui de tenir une école où il apprenait aux enfants indigènes à lire, à écrire, un peu de calcul et les éléments de la géographie, connaissances indispensables pour ouvrir les idées. Beaucoup d'enfants avaient déjà donné des preuves d'une grande intelligence, et leur instituteur avait montré un honorable dévouement en se consacrant, lui laïc, à une mission aussi pénible.

(*M. Dubouzet.*)

Note 96, page 178.

J'allai présenter mes respects à Monseigneur qui habite une jolie petite maison en pierre, dans laquelle tout le luxe est une propreté irréprochable et la simplicité apostolique. Il me reçut

avec la meilleure grâce du monde et m'entretint longtemps des travaux de la mission, de ses occupations, de ses craintes et de ses espérances. Déjà je l'avais vu à bord de la corvette, où dans le peu d'instants qu'il y resta, je n'avais pu juger que de son physique. Il me sembla n'avoir pas plus de 35 ans, son teint est celui d'un l'homme du midi de la France. Il a la physionomie douce et spirituelle, et je pus me convaincre, pendant ma visite, qu'elle n'était nullement trompeuse. Sa conversation m'offrait tant d'intérêt, le temps s'écoula pour moi avec une telle rapidité, que je me retirai tout honteux de l'avoir dérangé pendant près de deux heures de ses occupations. Il voulut cependant m'accompagner, malgré la pluie, et me montra une jolie petite église en pierre de taille qu'il construit près de son modeste évêché, et quand je dis qu'il la construit, je ne me trompe pas, car lui-même, aidé de M. de Latour, taille les pierres avec les naturels, et travaille à la forge. Des naturels sciaient des planches d'un côté et d'un autre, il me fit voir un atelier de menuiserie où des jeunes gens apprenaient à manier le ciseau et le rabot. Un véritable apôtre, tout en prêchant l'évangile, doit aussi travailler au bonheur de l'humanité, et l'homme n'est heureux que par le travail. Honneur à ces dignes apôtres qui ont si bien compris la beauté de leur mandat! M. d'Urville a donné à la mission tous les outils en fer que nous possédions, et je suis heureux de penser que l'expédition aura contribué à la félicité de ce bon peuple qui mérite à si juste titre l'intérêt qu'il inspire.

(*M. de Montravel.*)

Note 97, page 178.

Une nouvelle promenade à Manga-Reva m'a permis de faire encore quelques observations sur le pays et sur ses habitants. Les renseignements recueillis de la bouche des missionnaires m'ont

souvent paru vagues et incohérens; il semblerait cependant qu'ayant pris eux-mêmes ces hommes dans leur premier état, et les ayant guidés pas à pas pendant quatre années dans une voie nouvelle, ils devraient en connaître à fond les moeurs et le langage primitifs. Nos apôtres ont peut-être exagéré l'état de dégradation où ils ont trouvé ces enfants de la nature, pour rehausser d'autant l'importance de leur conversion. De toutes les pratiques usitées chez les peuples sauvages, il n'en est pas qui répugne autant à l'homme civilisé que le cannibalisme. Les missionnaires ont peut-être avancé trop légèrement que les Manga-Reviens étaient anthropophages. Une pareille assertion devrait être appuyée de preuves irrécusables, surtout lorsque le capitaine Beechey qui a visité ce peuple, il y a douze ans, alors qu'il était encore livré aux pratiques superstitieuses, pense que les habitants de Gambier ne mangeaient pas de chair humaine. J'avoue que n'ayant vu qu'une grosse pierre noire sur laquelle un homme fut, dit-on, assommé, puis dévoré par ses semblables, je n'ai pas encore été convaincu. A cet égard, je suis d'une incrédulité qui ne doit céder qu'à une évidence palpable, car, suivant moi, le cannibalisme est plus fait pour caractériser un peuple que ne peuvent l'être la couleur de la peau, l'angle facial ou la dépression du crâne. Je pense qu'avant tout les mangeurs d'hommes doivent être séparés de la grande famille des peuples. Quoi qu'il en soit, on dit que les Manga-Reviens immolaient des victimes humaines aux mânes de leurs chefs, et dévoraient le corps de ces victimes dans un repas funèbre. On dit que décimés par des guerres cruelles, la population qu'on évaluait anciennement à 5 ou 6000 âmes, a été réduite à 2000 ou 2800. On dit que l'infanticide était fort commun, et qu'une mère ne se faisait pas le moindre scrupule de jeter son nouveau-né dans un trou et de l'y ensevelir sous un tas de pierres. On dit enfin que la famine venant quelquefois en aide à la guerre et à la destruction des enfants, mettait aux abois ce misérable peuple.

Les naturels de l'archipel Gambier sont grands et bien bâtis. Leurs extrémités semblent pourtant un peu grêles, eu égard aux autres parties du corps. Leur physionomie est grave et peu expressive, excepté dans la conversation et la discussion, où elle prend un caractère de franchise et de bonhomie qui enchantent. Leur regard triste et languissant dans le silence devient tout à coup plein de vivacité dans la conversation. Leur tête est haute et un peu pointue, le front quoique fuyant, et assez déprimé sur les tempes, ne manque pas de développement. Les bosses sourcillères ont une saillie très-remarquable. Ceux qui attachent quelque importance au développement du crâne pour en tirer des inductions sur le don d'intelligence et de moralité des individus, peuvent remarquer que la circonférence de la tête des Manga-Reviens, mesurée au-dessus du nez et des oreilles, atteint le plus souvent 22 pouces, tandis que nos pauvres boules toutes gonflées de civilisation, n'ont guère que 18 à 20 pouces de développement. Le nez des insulaires est assez épaté, quoique infiniment moins que dans la race nègre. La bouche large, rapprochée du nez et à lèvres épaisses, est ornée de fort belles dents; la moustache et la barbe sont assez épaisses, le poil est rare sur les joues.

Les naturels, à l'état sauvage, portaient la barbe et les cheveux longs, mais ils paraissent aujourd'hui vouloir se rapprocher des modes européennes, en coupant l'un et l'autre. Leurs cheveux noirs sont quelquefois frisés, mais jamais crépus ou laineux. Le tatouage est usité chez ce peuple qui, à défaut de vêtements, semblait l'employer pour distinguer les rangs, les familles, peut-être aussi pour conserver le souvenir des faits glorieux et des événements remarquables.

Il est possible que plus d'un sauvage porte aussi des titres de noblesse blazonnés sur la peau. Quoi qu'il en soit, cette étrange parure sillonne la peau en larges bandes noires, dont le plus sou-

vent les contours sont le résultat du seul caprice de l'artiste. Malgré la grande variété des tatouages, il me semble que le suivant était le plus généralement adopté. Le corps, vu de face, présente sur chaque épaule un rond noir coupé d'une croix de Saint-André. Une suite d'anneaux ou de baguettes déliées réunit les deux ronds, et forme autour du corps une sorte de collier. La poitrine et les côtés sont traversés de larges bandes divisées en deux parties par une ligne médiane formée par le nu de la peau. Des bandes larges ou étroites, quelquefois des filets déliés descendent le long des bras et des cuisses. Les jambes sont le plus souvent recouvertes de tatouage qui forme une espèce de guêtre. Le dos présente un tateuage analogue, si ce n'est que les reins ont en général deux ou quatre larges plastrons. Les naturels tatouent rarement leur visage qui conserve un teint d'un brun jaunâtre foncé. Les femmes m'ont paru exemptes de cette opération qui doit être assez douloureuse à cause du nombre infini de piqûres qu'elle nécessite.

Les Manga-Reviens connaissent à peine les rudiments de la navigation. Quelques pièces de bois assemblées par des traverses et reliées avec du fil de coco forment de mauvais radeaux sur lesquels ils circulent le long de leurs côtes, à l'abri des récifs qui les bordent. De longues perches servent à faire marcher ces radeaux qui naviguent quelquefois avec deux pagaies en bois dur, taillées en forme de feuilles de bananier. On ne trouve dans tout le groupe d'îles, qu'un petit nombre de pirogues d'une construction très-grossière. Les naturels, peu adroits à la pêche, ne savent pas encore tirer parti des ressources que leur offre une mer poissonneuse. Leurs hameçons en coquillages sont de simples crochets très-courbés, qui paraissent peu propres à remplir leur destination. Nous avons semé à profusion d'excellents hameçons dont les naturels faisaient assez de cas. A la fin de notre séjour, le *matao* était devenu la petite monnaie courante. Les naturels

aiment beaucoup le poisson dont ils mangent la chair crue sans aucun apprêt. C'est à peu près le seul mets qui fasse diversion à leur nourriture toute végétale.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 98, page 178.

Je finis mon travail à midi environ. Désirant faire dîner mes hommes avant de rentrer à bord, nous nous dirigeâmes vers une baie située dans le nord de Manga-Reva, que j'avais aperçue quelques jours avant, et qui par son aspect délicieux m'avait inspiré le plus grand désir de la visiter. Le fond peu encombré de récifs, nous permit d'accoster dans une petite anse de sable où nous échouâmes notre canot. Les hommes descendirent à terre et préparèrent leur repas. Pendant ce temps, Dumoulin et moi nous allâmes nous promener sous les plantations. Cette baie, quoique assez profonde et richement dotée en productions du pays, possède trop peu d'habitants. Nous ne fûmes accostés à notre débarquement que par un seul insulaire, qui vint nous offrir des cocos. A l'entrée de la case nous vîmes sa famille, qui me parut compléter toute la population de ce canton. J'étais enchanté de me trouver enfin avec peu d'habitants et sans un missionnaire. J'allais être à même de juger ces gens-là un peu mieux que je ne l'avais fait jusqu'alors. Car je présume que la présence de leurs pasteurs leur en impose beaucoup. Nous fûmes doublement enchantés de nous trouver presque seuls, quand nous eûmes attentivement considéré tous les membres de la famille de l'indigène ; car nous remarquâmes deux fort jolies filles. Des yeux superbes, des dents blanches et bien alignées ; avec un peu plus de propreté, ces deux femmes auraient été trouvées jolies partout. Quant à nous, elles nous parurent superbes, et nous aurions bien voulu nous trouver avec elles dans une solitude encore plus complète. Du reste, elles rougissaient au

moindre mot que nous leurs adressions et fuyaient au diable dès que nous avancions de leur côté. Respectant fort leurs scrupules, nous allâmes nous asseoir tranquillement sur un large pavé, et tirant notre pain et notre fromage, nous les dévorâmes en silence. Le papa sauvage était assis tout nu à côté de nous, sa nombreuse troupe de petits enfants nous entourait, et à quelques pas plus loin se tenaient sa femme et ses deux filles aînées.

Voulant rendre notre déjeûner un peu plus substantiel, nous lui achetâmes des œufs pour une vieille cravate. Mais le malheureux! sur dix œufs qu'il nous apporta, neuf étaient pleins, et nous eûmes la douleur de voir rôtir nos misérables fétus. Comme ce mets n'était pas savoureux pour nous, nous le lui rendîmes. Alors, avec beaucoup de sang-froid, il jeta les petits et avala le peu de jaune qui restait à la coquille. Cependant, désirant manger à tout prix, nous lui achetâmes alors un poule; aussitôt le marché conclu, à un signal du papa, toute la famille se mit en campagne pour attraper le malheureux oiseau qui devait nous servir de pâture. Peu après, nous les vîmes arriver nous apportant en triomphe un maigre poulet. Nous le donnâmes aussitôt à un des enfants, qui, pour une légère récompense, se chargea de le faire cuire. Pendant qu'il s'acquittait de ces importantes fonctions, nous parcourûmes les bois, où nous n'aperçûmes rien de remarquable. De retour à notre feu, nous trouvâmes notre poulet fort bien cuit. Mais la promenade ayant un peu refroidi notre appétit, nous en mangeâmes fort peu et fîmes des largesses avec le reste. Pendant notre fréquentation, nos belles demoiselles s'étaient un peu familiarisés avec nos figures; cependant tout ce que nous pûmes obtenir de leur sauvagerie, fut de leur faire accepter un morceau de poulet sur un morceau de pain, et encore se cachèrent-elles derrière un arbre pour le manger.

Les missionnaires doivent être fort contents des effets de leurs salutaires avis. Leurs principes ont parfaitement germé sur ces

terres nouvelles. Je ne crois pas qu'il existe un autre pays au monde où les femmes soient si chastes qu'elles le sont devenues dans ces îles, maintenant pleines d'élus.

(*M. Duroch.*)

Note 99, page 178.

Après ces capitaines, parut le capitaine français Mauruc, commandant une goëlette portant pavillon chilien. Craignant d'être pris par les Péruviens, il jugea que le meilleur parti à prendre était d'arborer les couleurs du roi Mapouteoa, auquel il fit cadeau de deux drapeaux faits exprès. Ces drapeaux flottent glorieusement dans les grandes circonstances, et plus heureux que ceux de plusieurs autres nations, ils flottent sur l'arrière d'un navire. Qui aurait jamais pensé qu'un petit chef sauvage étendrait aussi loin sa protection?

Le capitaine Mauruc, après une première apparition, revint, il y a environ deux mois, au même mouillage pour continuer la pêche des perles. Mais des circonstances particulières qui ne sont pas bien connues, ont brouillé le capitaine avec les missionnaires. Leur influence a empêché qu'on ne pêchât pour M. Mauruc, d'où il est résulté des plaintes. Le fait paraît être, d'après les discours de Guillou, qui était très-réservé sur ce sujet, que l'aide donnée aux missionnaires Laval et Carret à Taïti par M. Moerenhout avait été la base d'un arrangement commercial en dehors des affaires religieuses. M. Moerenhout est pêcheur de perles lui-même; et en évaluant autant que faire se peut les concurrences, les missionnaires le favorisent considérablement, en même temps qu'ils éloignent de leur demeure les navires qui viennent montrer à leurs élèves de mauvaises mœurs et de dangereux exemples. Cet arrangement convient à tout le monde, excepté aux pêcheurs étrangers à l'affaire. M. Moerenhout y gagne un précieux mono-

près, les missionnaires un agent dévoué à Taïti, et l'éloignement d'un danger redoutable.

Cependant le capitaine Mauruc, en partant, il y a environ deux mois, pour les Pomotou, disait hautement qu'il n'était pas satisfait de la conduite des missionnaires, qu'ils lui avaient occasionné une perte très-grande, et qu'à son retour en France il porterait plainte et rendrait ses griefs publics. Ces circonstances sont peut-être amplifiées par Guillou, qui lui-même se plaint sous beaucoup de rapports des missionnaires. Ces messieurs ont souvent parlé du capitaine Mauruc amicalement, ce qui serait douteux, s'ils craignaient quelque chose de sa part. Ils déblatèrent assez contre leurs voisins, les missionnaires anglais, pour prouver qu'ils ne ménagent par leurs ennemis.

Guillou fait pêcher lui-même des huîtres. Maintenant le prix ordinaire des services d'un plongeur est d'une brasse d'étoffe (cotonnade grossière) par semaine; mais ce salaire devient moins recherché qu'avant; les plongeurs demandent davantage, et dans peu il faudra l'augmenter ou se passer de leurs services. Dans la saison de pêche, qui se fait particulièrement dans les temps calmes du mois de janvier, les pêcheurs aperçoivent plus facilement leurs huîtres au fond de l'eau. Une heureuse pêche est celle qui donne un baril d'huîtres par plongeur pendant une semaine. Ils produisent, terme moyen, une once au plus de perles petites et moyennes, dont le prix courant est de 60 ou 80 francs à Valparaiso, sans compter la nacre des écailles, qui se vend avantageusement. A côté de ces bases données par Guillou, on peut mettre la chance de recueillir de belles perles, dont le prix est supérieur, et qui peuvent donner un gain dépassant les limites du calcul; cependant, ces occasions sont rares, et Guillou se plaint de la probité des naturels a qui l'on donne un salaire, et qui connaissant les huîtres à grosses perles, les cachent et les gardent pour eux. Le roi Mapouteoa, depuis qu'il en soupçonne

la valeur, les enlève à ses sujets par droit de suzeraineté, lorsqu'il apprend qu'ils en possèdent d'une belle taille et d'une eau limpide.

(*M. Desgraz.*)

Note 100, page 180.

Les naturels, malgré l'assurance que les missionnaires leur donnent que nos intentions sont paisibles, conservent un sentiment de frayeur qui a amené d'Ao-Kena une douzaine de guerriers disposés à défendre la vie du roi Gregorio, qu'ils croient menacée. Un des plus effrayés est notre premier visiteur, Petaro, qui, ayant vu M. de Latour parler avec chaleur le lendemain de notre arrivée, s'était imaginé que nous venions avec des intentions meurtrières, et que M. de Latour intercédait pour eux. Les gravures de l'échauffourée du capitaine Beechey qu'on avait montrées aux cinq naturels qui étaient à bord, ont encore plus excité leurs appréhensions. Aussi la nouvelle d'un débarquement nombreux pour assister à la messe renouvelle leurs craintes. Le seul chef Mapouteoa, nous dit M. Guilmart, n'a pas peur. Il a déclaré qu'il ne croyait pas que les Français soient capables d'avoir de mauvaises intentions; mais cependant, pour acquiescer aux désirs de ses sujets et pour rendre plus d'honneurs à ses amis, il consent à ce qu'une garde armée l'entoure... Jusque dans ce coin de terre, la royauté est accompagnée de soucis, et le pauvre Gregorio use de politique envers ses bons et meilleurs amis les *Franissé*, en ayant intérieurement l'appréhension d'une attaque et de la perte de son pouvoir ou de la vie. Ses pensées ne doivent pas être couleur de rose, si les exhortations des missionnaires ne l'ont pas rassuré.

(*M. Desgraz.*)

Note 101, page 184.

Un autel était dressé en plein air, dans l'angle formé par les deux côtés de l'église. L'édifice, encadré par les arbres à pain, dont les branches entrelacées formaient le voile, n'avait d'autres décorations que quelques pavillons tendus autour du sanctuaire. Le sol était couvert des étoffes du pays. Deux fauteuils pour les commandants de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*, et des siéges pour les états-majors des deux corvettes, étaient préparés à droite de l'autel. A gauche, était un fauteuil pour le roi et un siége pour ses trois oncles. Les femmes occupèrent la droite et les hommes se placèrent à la gauche. Le détachement prit place en face de l'autel, derrière les assistants qui, accroupis sur leurs talons, attendaient avec recueillement que la cérémonie fût commencée. Dès que l'évêque eut paru à l'autel, assisté de tous ses diacres, l'un d'eux se tournant du côté des assistants, entonne un verset en langue du pays. Aussitôt un millier de voix, au timbre grave et sonore, s'élève avec un ensemble et une harmonie qui pénétrèrent mon âme de l'émotion la plus vive. Jamais les pompes de nos cathédrales ni la musique guerrière de nos armées n'ont étonné mon oreille et fait vibrer mon âme autant que ce chant religieux, ce simple chant des sauvages qui bénissaient le Dieu des chrétiens; mais la répétition trop fréquente des mêmes versets, des mêmes mots finit par être monotone : le chœur devint traînant et perdit bientôt tous ses charmes. Ce n'était plus qu'un bourdonnement peu agréable produit par des machines humaines qui, montées à un certain diapason, ne s'arrêtaient plus. Plusieurs fois, pendant la cérémonie, les missionnaires voulurent pour un instant comprimer l'élan musical des naturels; mais, malgré le signal donné et le geste impératif du chef, le bourdonnement se prolongeait encore, et se terminait par quelques coassements peu harmonieux.

Une décharge de mousqueterie eut lieu à l'élévation, et ne parut pas trop distraire les naturels de leur pieux recueillement. Après la messe, l'évêque nous adressa quelques mots analogues à la circonstance. L'émotion visible du prélat fut plus éloquente que ses paroles. Il s'adressa ensuite aux sauvages dans leur propre langue, et après une courte exhortation pastorale, il entonna un *Te Deum*, qui termina la cérémonie.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 102, page 184.

Le dimanche 12 devait voir une cérémonie imposante, et dont l'effet sur l'esprit des habitants devait être salutaire. M. d'Urville avait prié l'évêque de venir officier ce jour-là à Manga-Reva, ce que Monseigneur avait accordé avec empressement. Tous les officiers des deux bâtiments avaient été invités à assister en grande tenue à la tête des équipages à l'office divin, et tout le monde applaudit à cette heureuse idée du commandant. Quoique la matinée eût été bien pluvieuse, tout le monde s'embarqua dans les canots, et l'on se rendit à Manga-Reva, escorté par vingt matelots en armes de chaque corvette. Nous trouvâmes sur le quai le roi Mapouteoa qui nous reçut à la tête de trente guerriers armés de lances. Toute la population nous attendait sous les arbres, et la vue des uniformes et de nos armes excita un murmure prolongé d'étonnement. A l'arrivée de l'évêque, la troupe se mit en marche vers l'église, devant laquelle on avait élevé un autel tendu de pavillons de toutes les couleurs qui, se mêlant au feuillage varié des arbres, produisait un effet admirable de pittoresque et de gracieux. D'un côté de l'autel flottait le pavillon tricolore, et de l'autre celui de Manga-Reva, gardés, celui-ci par deux guerriers de l'île, celui-là par deux matelots armés. En attendant que l'on commençât le service divin, nous eûmes le temps de jeter un coup d'œil sur la scène imposante et pleine d'intérêt qui s'of-

frait devant et derrière nous. A droite de l'autel, les deux commandants de l'expédition occupaient le premier rang, derrière eux les deux états-majors; en arrière de ceux-ci étaient rangées sur deux lignes les femmes de la paroisse; à leur tête étaient assises la reine et la tante du roi sur une banquette élevée. Ces deux princesses se faisaient remarquer en outre par leur air grotesque qui donnait envie de rire, malgré le respect dû à leur rang. Affublées de robes larges et sans formes, elles s'étaient placé sur la tête un vaste chapeau orné de grands rubans blancs et noirs, dont je ne saurais rendre l'effet burlesque. Qu'on se figure ce qu'on a vu de plus comique en fait de chapeaux de marchandes de pommes ou de vieilles folles, et placez-les sur la tête de deux sauvagesses, vous serez encore bien loin de l'effet que ceux dont je vous parle produisaient sur le chef de nos héroïnes. Je les trouvais si comiques, que je n'osai pas les envisager, de peur d'être saisi d'un de ces rires fous qu'on ne sait maîtriser et qui mènent souvent où l'on ne voudrait pas aller. Combien étaient intéressantes ces jeunes filles naïves et recueillies auprès de ces singes de la civilisation déjà si ennuyeuse par elle-même, et qui faisaient tache dans le tableau que je me plaisais tant à considérer. A gauche de l'autel, Mapouteoa faisait le pendant de nos commandants; derrière lui étaient ses quatre oncles que suivaient les trente guerriers, puis les hommes de tout âge. Deux lignes de matelots sans armes séparaient les hommes des femmes, et enfin les quarante matelots armés faisaient le fond du tableau. J'avoue que je n'ai jamais été témoin d'une scène plus délicieuse que celle que j'avais alors sous les yeux, j'étais ému et je le demande, qui ne l'eût été à ma place. D'un côté, la civilisation avec tous ses vices cachés sous des habits dorés, de l'autre, un peuple simple et vertueux comme les premiers chrétiens; c'était un assemblage fait pour inspirer bien des pensées à un philosophe, et faire faire des comparaisons peu à notre avantage. Pendant l'office, le peuple chanta des cantiques avec un ensemble réellement étonnant. L'on pourrait

même, sans les flatter, dire que ces chants n'étaient pas sans mélodie. En voici un des deux que nous sommes parvenus à nous procurer :

Alleluia, alleluia, alleluia, alleluia.
Koua, koua kia tatou na
Ko feto kirito kou ora
Mai ti mote era rana
Alleluia, alleluia, alleluia, alleluia.

Tera mai ora oki
Mei eruta remi
Eti kata kao tene
Alleluia, alleluia, alleluia, alleluia.

Aka kite kitana meta
A man apotoro na
Kou era te ito reka
Alleluia, alleluia, alleluia, alleluia.

Etai kai nakai ora
To kou tou na
Kou era te ito aea
Alleluia, alleluia, alleluia, alleluia.

Maria e, mariae keama
Alo kia koe ou era.
Ta koe Tama
Alleluia, alleluia, alleluia, alleluia.

E noui te reka reka
I kite kouane akora
Mai te ouan na
Alleluia, alleluia, alleluia, alleluia

Après l'office, Monseigneur l'évêque, plein d'émotion, nous fit une courte allocution, pour remercier les commandants, officiers et matelots de l'assistance que nous avions prêtée par notre présence aux efforts de la mission; puis il fit un petit discours aux naturels, discours dont je n'ai pu me procurer la traduction, mais que j'espère avoir à bord de l'*Astrolabe*. Cette journée d'émotions si douces se termina en faisant manœuvrer devant Mapouteoa le petit détachement que nous avions débarqué.

(*M. de Montravel.*)

Note 103, page 184.

Le but de cette cérémonie était de satisfaire à la fois aux croyances que chacun de nous pouvait avoir comme chrétiens, et de montrer aux insulaires de Manga-Reva un échantillon de ce que nous pouvions faire, soit pour nous défendre, soit pour attaquer. Cette promenade militaire pouvait servir aussi à relever un peu la France dans l'opinion des habitants de ces îles, et à mieux assurer encore l'autorité et l'influence de nos mission-

naires. Aucun bâtiment de guerre n'était encore venu visiter ce groupe intéressant; aussi les Anglais s'étaient-ils empressés de profiter d'une pareille circonstance pour nous dépeindre à leur manière.

Quand nos missionnaires abordèrent dans ces îles, ils eurent à lutter d'abord contre d'anciennes croyances, contre de vieux usages; mais la morale chrétienne qui venait annoncer à ces populations sauvages une fraternité générale parmi tous ces hommes, et qui remettait à leur véritable place les femmes, en les donnant comme des sœurs et non comme des esclaves, cette morale, dis-je, ne tarda pas à faire de nombreux prosélytes. Ces succès rapides et mérités, ne restèrent pas inconnus, et le bruit en arriva bientôt à Taïti.

Les prédicateurs méthodistes qui s'étaient établis depuis peu dans cette île, s'empressèrent, dans la jalousie qu'ils en ressentirent, d'employer tous les moyens possibles pour faire chasser nos missionnaires du groupe de Manga-Reva. Ils essayèrent d'abord d'exciter la méfiance des insulaires en les dépeignant comme des hommes dangereux et avides. Plus tard, ils eurent la diabolique idée d'expédier un bâtiment avec un assortiment complet de vauriens de toute espèce, pour tâcher de jeter le trouble et le désordre dans les colonies. Enfin, voyant que de pareils moyens ne réussissaient pas, les charitables pasteurs anglicans, après avoir longtemps cherché sans doute, pensèrent qu'en avilissant la France aux yeux des habitants de Manga-Reva, on pourrait peut-être affaiblir, sinon détruire la prépondérance des missionnaires catholiques. En conséquence, d'obscurs banians maraudeurs, de ceux-là pour qui toutes les industries sont bonnes, se chargèrent, en venant chercher des perles sur les récifs, de porter les premiers coups à nos pasteurs évangéliques. Ils forgèrent une histoire de la France, digne de leur imagination, et dans leurs quolibets bas et grossiers, ils racontèrent que la nation française n'était guère plus considérable que celle de Manga-Reva, et qu'un

jour l'Angleterre avait été obligée de donner les étrivières à un certain Napoléon, roi de cette contrée, qui s'était avisé de faire le tapageur. Cette mauvaise farce était à la portée des insulaires, et d'après l'opinion de ceux à qui elle pouvait nuire, elle pouvait agir peut-être sur leurs esprits.

A toutes ces attaques basses et méchantes, les missionnaires ne répondirent que par le mépris le plus complet; seulement quand ils surent qu'on attaquait la dignité de leur patrie, ils se contentèrent d'en raconter simplement les combats héroïques qui l'avaient placée à la tête des nations, et de faire comprendre l'immortel de Sainte-Hélène, à ceux que les facéties anglaises avaient pu ébranler.

(*M. Marescot.*)

Note 104, page 184.

L'évêque dit la messe, assisté de M. Laval et du père Cyprien. Qu'on se figure mes émotions dans ce moment-là. Le vent agitait la cime des arbres et gonflait de temps en temps les pavillons qui nous entouraient; le ciel était sombre. Devant nous, sur un autel chrétien officiait un évêque en habits sacerdotaux, assisté de deux missionnaires; à droite, deux factionnaires matelots en armes; à gauche, deux Manga-Reviens armés de lances, chacun près de son pavillon; par derrière cette peuplade encore barbare, il y a à peine quatre ans; dans cette cérémonie au milieu des bois, tout était touchant; aussi tout s'était tu en moi pour ne songer qu'à Dieu, et j'entendais chaque son de la voix grave du prêtre qui se mêlait au bruit du vent et du feuillage. Tout à coup et comme par enchantement, s'élève à la fois entonné par les naturels, un chant solennel, grave et expressif, espèce de cantique en langue du pays, qui me fit frissonner d'émotion, et arrêta, pour ainsi dire, les battements de mon cœur. Non, jamais je n'ai ressenti pareille émotion.

C'était là cette impression magique que devaient produire les cérémonies du moyen-âge, quand tout un peuple entonnait les cantiques. Le pittoresque du lieu et du peuple, cette mer à côté, jusqu'aux larges gouttes de pluie qui tombaient de temps en temps, tout avait un caractère, tout impressionnait; la voix des femmes était sonore et pleine, et les hommes avaient des basses d'un effet admirable. Ce chant était bien simple.

(*M. La Farge.*)

Note 105, page 184.

La messe commence enfin, et soudain mille voix s'élancent en chœur pour chanter les louanges du Seigneur. Nous sommes frappés d'étonnement et d'admiration ; car ces voix sont parfaitement d'accord. L'air est une espèce d'imitation de celui de *O filii et filiæ*. Les sons mâles, les basses graves des hommes se marient parfaitement avec les voix plus hautes et plus douces des femmes. Ce mélange de voix est admirable; et nous cause d'abord une sorte d'émotion.

Mais ces chants perdent à être longtemps entendus. Le petit nombre des notes, le peu de variété des tons, les rendent monotones. L'accord existe toujours, mais il choque les oreilles, et bientôt il ennuie. A la fin de la messe, nous aurions volontiers comparé les chants de ces bons Manga-Reviens au coassement de quelques milliers de grenouilles qui par hasard se seraient trouvées d'accord.

(*M. Gourdin.*)

Note 106, page 184.

Malgré la pluie, les corvettes sont pavoisées dès huit heures du matin, toutes les embarcations sont armées, et à dix heures, tous les officiers en grande tenue et la majeure partie des deux équi-

pages sous les armes, débarquent devant la maison du chef et défilent au son du tambour sous les cocotiers. Le roi Gregorio se trouvait devant sa maison, entouré d'une quarantaine de naturels armés de lances; ils avaient étendu une guirlande de feuillages par terre, au-dedans de laquelle ils étaient tous postés. La messe était annoncée pour dix heures, mais l'évêque, par je ne sais quelle raison, l'avait remise à onze heures et était retourné à Ao-kena, et l'on profitait de son absence pour donner la dernière main aux ornements de l'autel. Les chefs en sous-ordre maintenaient la police parmi la foule qui considérait, la bouche béante, les uniformes et les mouvements des *Franissé*, mais qui cependant n'osait pas trop s'aventurer près d'eux. Elle était silencieuse; un certain air de gravité régnait dans l'assemblée, on voyait dans les yeux des naturels un étonnement craintif. Les femmes étaient presque toutes accroupies dans les environs de l'église qu'elles ne quittaient pas, malgré quelques ondées de pluie. A onze heures, l'évêque arrive enfin de son île et se rend à l'autel situé au dehors de l'église. Un emplacement orné de pavillons était destiné aux états-majors et à Sa Majesté Gregorio. Les deux commandants étaient assis à droite, Grégorio à gauche. Derrière les commandants, venaient les officiers sur trois rangs, puis entourées par des guirlandes de feuilles, les femmes occupaient l'espace qui se trouvait derrière les officiers. En arrière du roi Mapouteoa, se trouvaient les hommes de Manga-Reva dans un carré semblable à celui des femmes, et entre ces deux emplacements, on avait pratiqué le chemin qui conduisait à l'autel. Cet endroit était rempli par les matelots des embarcations qui n'avaient pas d'armes. La troupe, rangée plus loin, chargeait ses fusils pour exécuter une décharge générale à l'élévation. Deux sentinelles manga-réviennes étaient postées à gauche de l'autel, deux matelots à droite. Aussitôt que toutes ces dispositions du cérémonial, combinées par les RR. PP. ont été suivies, l'évêque se lève et vient commencer la messe avec l'assistance de tous les missionnaires,

MM. Laval, Cyprien, Guilmart et Chausson. Elle avançait rapidement, lorsqu'à un signal donné, les hymnes en langue manga-revienne sont chantées. L'harmonie extraordinaire de ces chants produit une sensation de plaisir. La voix grave des hommes, celle plus élevée des femmes s'unissent et chantent avec ensemble l'hymne suivante, communiquée à M. Ducorps, par le P. Cyprien, qui en est l'auteur.

Ora noa, ora noa,
Ora noa, ora noa,
Koua ora toti aporo
Kouao mai te ao
Noto tatoou atoua
Ora noa, etc.

Ha te papa te ma ara
Roua riro tatoou oua
Ki te matoua porotou
Ora noa, etc.

Ko jetou kirito noti
Koua tomo oki koe
Ki te monava no tatou oua
Ora noa etc.

Kouane Porotoue
Koua tomo aki koe
Ki te manava no tatou oua
Ora noa, etc.

Kapoure tatoou oua
Ki to tatoou atoua
Kia jeva noti
Ora noa, etc.

Maou ake tatoou oua
Ki te matoua atoua
Spotati atoua kotai
Ora noa, etc.

Maouake tatoou oua
Ki te Atariki atoua
Spotati atoua koroua
Ora noa, etc.

Maou ake tatoou oua
Ki te rouane porotou
Spotati atoua kotourû
Ora noa, etc.

Vie nouvelle, vie nouvelle,
Vie nouvelle, vie nouvelle,
L'empire du démon
A disparu, le jour de
Notre Dieu est arrivé.
Vie nouvelle, etc.

Par le baptême
Nous avons tous passé
A un bon père.
Vie nouvelle, etc.

Jésus-Christ tu es entré
Toi aussi dans les cœurs
De nous tous.
Vie nouvelle, etc.

Esprit bon tu es entré
Toi aussi dans
Les cœurs de nous tous.
Vie nouvelle, etc.

Prions tous notre Dieu
Notre Dieu
Qui est Jehovah lui-même.
Vie nouvelle, etc,

Tenons tous fermement
Au père Dieu
Première personne divine.
Vie nouvelle, etc.

Tenons tous fermement
Au fils Dieu
Seconde personne divine.
Vie nouvelle, etc.

Tenons tous fermement
A l'esprit bon
Troisième personne divine.
Vie nouvelle, etc.

E piki ai tatoou aua	Nous monterons tous
Ki te reka reka hoou	Dans la joie parfaite
Ki te reka réka noa	Dans la paix nouvelle.
Ora noa, etc.	Vie nouvelle, etc.

Les accents de la musique manga-revienne avaient le charme des choses nouvelles. Les naturels semblaient y prendre eux-mêmes un grand plaisir, les femmes surtout. Au milieu d'elles, les femmes du chef et sa tante jouissaient de distinctions particulières; elles étaient assises sur un banc entouré de nattes, tandis que toutes leurs sujettes étaient accroupies sur le sol, elles seules possédaient aussi des vêtements d'un luxe extraordinaire. Des robes européennes, un châle et un chapeau de paille américain leur donnaient la tournure la plus grotesque que l'on puisse imaginer. Leur large figure, leur nez épaté, leur bouche large ressortaient d'autant plus sous la teinte jaunâtre de la paille; leur teint encore plus noir par le contraste, n'ajoutait pas à leur beauté.

L'évêque acheva rapidement la messe et chanta un *Te Deum* à la fin. La cérémonie se termina alors sans autre interruption qu'une frayeur générale parmi les naturels au moment de la décharge des fusils à l'élévation. Les femmes criaient, les enfants pleuraient, les hommes étaient étonnés, mais le désordre fut de peu de durée, le calme et le recueillement lui succèdent jusqu'à la fin.

Avant de quitter le rivage, on fait faire diverses évolutions à la troupe, les naturels plus familiariés avec le bruit des armes à feu s'approchent davantage, les femmes même se mêlent à la foule. Ils rient de satisfaction en voyant des exercices aussi nouveaux pour eux, et jusqu'au moment de l'embarquement, ils n'ont pas cessé de nous suivre. Aussitôt que les embarcations se sont éloignées du quai, le pavillon manga-revien arboré sur une perche au bord du vivier, s'abaisse pour nous saluer. Le commandant emmenait à bord l'évêque et les missionnaires.

Le temps toujours mauvais avait fait amener les pavois dès dix

heures, la pluie tombait par intervalles et la mer était assez forte, il fallut lutter près d'une heure pour atteindre les corvettes.

La pompe de cette cérémonie laissera sans doute une longue impression à Manga-Reva, la population presque entière du groupe s'y trouvait, et le déploiement des forces des *Franissé* serviront à consolider le pouvoir des missionnaires, s'ils en avaient besoin. Ces Messieurs ont a se louer de notre passage; la modération des deux équipages a favorisé leurs travaux, quoiqu'elle fût contraire à beaucoup de désirs et de convictions, on avait compris qu'en favorisant les efforts civilisateurs des missionnaires, malgré les préjugés qu'ils inculquaient en même temps, c'était encore rendre service à ces peuples. Plusieurs personnes se rendaient aux services de l'église dans ce but, d'autres, quand l'occasion se présentait, excitaient la piété et le recueillement des indigènes, en faisant le signe de la croix ou en priant avec eux. Une plainte a été portée cependant par M. Cyprien, dans laquelle un élève était accusé d'avoir attenté à la pudeur d'une jeune femme, et cette accusation était fausse; un grand nombre de personnes du bord étaient présentes lorsque l'incident qui donna lieu à la plainte est arrivé.

De notre côté, nous n'avons pas à nous plaindre des naturels, bien au contraire. Pendant cette relâche; un seul objet a été volé c'est une chemise; mais à la première réclamation, peut-être véhémente de la part du plaignant, elle a été rendue. L'affaire a fait beaucoup plus de bruit qu'elle ne devait en produire. Il aurait sans doute beaucoup mieux valu perdre la chemise, que de la réclamer aux missionnaires, qui en ont presque fait une affaire d'état. En général, les Manga Reviens ne sont pas voleurs, leur caractère a été bien réformé sous ce rapport; souvent ils nous ont rapporté des objets perdus, jamais ils n'ont rien pris à ma connaissance parmi nos objets d'échange, quoiqu'ils en désirassent beaucoup et qu'ils en demandassent des cadeaux à chaque instant. Au commencement de la relâche, ils étaient plus obligeants qu'à la

fin, mais ceci n'est que l'effet de l'habitude; jamais ils n'ont refusé de rendre les services en leur pouvoir, partout les enfants grimpaient chercher des cocos, lorsqu'on en désirait, et quoiqu'on les récompensât toujours, je crois qu'ils le faisaient sans intérêt.

(*M. Desgraz.*)

Note 107, page 185.

Ce matin, j'ai accompagné le commandant dans une visite qu'il a faite au capitaine de la goëlette mouillée devant l'île Ao-Kena. Ce navire, plus large que l'*Astrolabe*, quoique moins long, paraît être un bon bâtiment de mer. Son armement de dix canons, et un arsenal complet de fusils, de pistolets et de sabres, lui donnent un air plutôt forban que scientifique. Aussi, le capitaine Rugg n'est-il autre chose qu'un brocanteur qui vient à Gambier chercher des perles et de la nacre. Ces deux objets de commerce, les seuls que Gambier puisse fournir à l'exportation, deviennent de jour en jour plus rares, et ne tarderont pas à être épuisés. Ce sera peut-être un bien pour les naturels, qui, dans la période critique de la transition de la barbarie à la civilisation, ont peu à gagner par leur contact avec les marchands. Nos missionnaires conserveront ainsi plus longtemps leur influence sur ce jeune peuple, qui a encore besoin d'être tenu en tutelle. Les huîtres perlières se trouvent en abondance au milieu des coraux de Manga-Reva ; la nacre qu'on en retire est assez estimée dans le commerce; mais les perles d'une belle eau et d'une grosseur remarquable sont déjà bien rares. Les naturels les cèdent pour de petits ustensiles, des hardes ou des pièces d'étoffe de coton, dont une brasse est à peu près l'unité de mesure de longueur adoptée par tous les spéculateurs. Quelquefois, des plongeurs exercés s'engagent, pour quelques brasses, à explorer un banc de telle étendue, dont le produit tout entier doit être livré au marchand. Souvent ces conventions sont violées par l'insigne mauvaise foi

des traitants européens. Cette fille aînée de Macaire, plus prompte que la renommée, passe d'un vol rapide sur tous les points du globe, et porte les germes d'une démoralisation prématurée dans l'âme des peuples qui ne font que de naître à la civilisation. On cite des naturels privés de leurs salaires sous le vain prétexte que la pêche n'était pas aussi fructueuse qu'on l'avait espéré; tels autres enlevés à leur patrie pour aller pêcher sur de nouveaux rivages, abandonnés sans pitié sur une île déserte ou inhospitalière. De tels excès, qui ne sont que trop fréquents, nous font redouter pour la peuplade de Gambier, que nous avons vue si paisible, si affable, le contact des gens sans aveu.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 108, page 192.

J'avais formé le projet de faire le portrait de Sa Majesté Mapouteoa; mais il ne put m'accorder qu'une demi-heure de séance, une indisposition subite, ou, ce qui me parut plus probable, l'ennui de rester en place trop longtemps, fut la raison que me donna ce chef pour me quitter. Je me consolai de ce brusque départ en allant voir la jolie cabane d'un Français nommé Guillou, qui s'était marié avec une des femmes du pays. Cet homme était venu à bord dans la pirogue qui s'était perdue, et nous avait servi de pilote. Il me fit les honneurs de sa case avec cordialité, et je remarquai qu'elle laissait bien loin derrière elle toutes celles que j'avais pu voir déjà. Il y avait même une façon de luxe et de confortable dans cette table en bois blanc bien briquée, dans ce lit arrangé avec soin, dans ce berceau d'enfant que deux petits rideaux blancs rendaient presque joli.

Ce marin avait été quelque temps sans trouver d'insulaire qui voulût lui donner sa fille; mais, pour avoir attendu, il n'était pas trop mal tombé. Sa femme était gentille et paraissait s'être habi-

tuée volontiers à l'ordre qui régnait dans son ménage. C'était elle qui s'occupait de la propreté de la cabane pendant que son mari allait à la pêche ou travaillait à un canot qu'il voulait construire. Au total, ce marin français m'assura qu'il était heureux et content de son sort, et qu'il avait trouvé, dans la jeune femme que je voyais, une compagne qui l'aidait à chasser le souvenir d'une patrie qu'il n'espérait plus revoir.

Il y avait un autre personnage dans l'île que je désirais beaucoup surprendre dans sa cabane : c'était un vieil insulaire qui n'avait pas voulu encore se faire baptiser.

Dans le pays, il passait pour un fou exalté, et son attitude m'avait presque converti à cette opinion ; car je l'avais déjà vu une fois. Le hasard me servit assez pour me faire entrer dans sa case sans m'en douter ; mais, au brusque mouvement que fit le vieux récalcitrant pour se lever et se retirer, je ne tardai pas à être bien convaincu que c'était lui. Quand j'arrivai inopinément à la porte de sa case, il était accroupi sur ses talons, ayant son menton sur ses genoux, et il paraissait livré à une bien profonde méditation ; car il ne se dérangea pas d'abord. Ce ne fut qu'au son de ma voix qu'il releva deux yeux un peu hagards pour me fixer. J'eus beau lui offrir quelques cadeaux, il se contenta de prendre un couteau, et ne parut pas vouloir comprendre le désir que j'exprimais de le dessiner. Il est possible que le brusque changement qui s'est opéré dans son pays ait porté atteinte à son jugement ; mais en voyant cette tête de vieux sauvage à œil fixe et féroce, et en réfléchissant à la profonde indifférence qu'exprimait son regard quand il rencontrait celui d'un Européen, je compris tout ce que ce vieillard avait dû souffrir en voyant abolir le culte et les coutumes de ses pères. On ne voit pas sans tristesse et sans regret renverser et détruire ce qu'on a aimé et adoré pendant cinquante années de sa vie.

Les missionnaires ne voyaient en lui qu'un rebelle qui résistait à leurs saintes prédications ; quant à moi, je ressentis un profond

sentiment de pitié pour ce vieux débris d'un autre âge que les circonstances n'avaient pu ébranler.

(*M. Marescot.*)

Note 109, page 192.

Le 13 août, je descendis à terre pour la dernière fois. En faisant mes adieux aux missionnaires, je ne pus m'empêcher de leur exprimer combien j'avais été frappé des grands résultats qu'ils avaient obtenus en si peu de temps, car l'arrivée du premier d'entre eux dans ces îles, ne datait que du mois d'août 1834. Ces résultats avaient été si évidents pour moi, que je crois que l'esprit le plus prévenu contre les missionnaires, se serait cru obligé de leur rendre cette justice, et de reconnaître qu'ils avaient bien mérité de tous les amis de l'humanité en renonçant comme ils l'avaient fait à toutes les douceurs de l'existence en Europe, pour venir, au péril de leur vie, instruire ces malheureux sauvages.

Honneur au zèle apostolique et religieux qui, il faut le reconnaître, enfante seul de pareils dévouements! Votons des couronnes à ceux qui agissent ainsi; ils méritent le suffrage et l'appui des gens de bien, font honneur à la nation à laquelle ils appartiennent, agrandissent le cercle de son influence et méritent l'encouragement du gouvernement. Le principe, bon en lui-même, qui triomphe aujourd'hui chez nous, veut que le gouvernement n'intervienne pas dans les affaires des congrégations religieuses; mais il doit fléchir un peu, quand il s'agit d'entreprises de ce genre.

Les résultats obtenus par nos missionnaires, me font vivement regretter qu'ils soient venus si tard dans l'Océanie; car, si on en juge par leur premier essai, même en voyant la chose d'un point de vue purement humain, on est porté à penser que les peuples des îles voisines, seraient dans une meilleure voie que celle où on les trouve aujourd'hui, s'ils les avaient eus pour les diriger.

Ces malheureux peuples ne seraient pas sortis de l'état sauvage pour tomber dans une société corrompue dès son berceau, qui ne vaut guère mieux. Si, comme tout semble l'annoncer, les Manga-Reviens continuent à mettre en pratique tous les enseignements qu'ils ont reçus, on peut leur prédire d'avance un avenir heureux. Leurs îles deviendront, dans cet archipel, le foyer de la véritable civilisation, de celle qui est fondée sur la religion et sur une bonne morale pratique. Ces habitants offriront dans l'histoire un des exemples si rares des peuples passés de l'état sauvage à la civilisation, en conservant à la fois leurs qualités primitives sans adopter les vices des peuples civilisés, dont l'envahissement se montre généralement si prompt, qu'il détruit dans un instant le fruit des travaux d'un *Las Casas* et du plus zélé philanthrope.

(*M. Dubouzet.*)

Note 110, page 195.

Les îles Manga-Reva, qui appartiennent à une formation entièrement volcanique, sont un des sommets de cette grande chaîne de montagnes volcaniques dont les éruptions, à des périodes diverses que rien ne peut indiquer, ont formé successivement toutes les îles basses qui couvrent la surface du grand Océan, quand la force du soulèvement eut perdu de son intensité. Cette grande chaîne, qui se distingue entièrement de celle des Andes par sa direction et par la nature de ses produits, paraît néanmoins avoir des relations avec elles, car à l'époque où un tremblement de terre agita, en novembre 1837, toute la côte occidentale d'Amérique et détruisit Valdivia, on ressentit dans ces îles de légères commotions, et la mer éprouva une oscillation qui fit monter son niveau bien au-dessus des plus hautes marées observées avant. D'après le témoignage d'un des missionnaires les naturels lui dirent avoir ressenti à plusieurs reprises de pareilles secousses avant son arrivée, à des époques qui concorderaient probablement, s'ils avaient

des annales écrites pour le constater, avec les grandes convulsions qui ont agité la côte du Chili et du Pérou, depuis une vingtaine d'années.

(*M. Dubouzet.*)

Note 111, page 195.

Le morne de Manga-Reva et les divers sommets des îles sont d'une pierre basaltique poreuse, avec quelques cristaux de basalte compacte ; des couches de laves se montrent çà et là dans les ravins et sur le rivage. On trouve encore au quartier de Manga-Reva, à une dizaine de pieds au-dessus de la mer, une grosse roche basaltique composée d'une concrétion meulière calcaire. Faut-il conclure de là qu'il y a eu soulèvement ? En attendant la solution de cette importante question, on peut affirmer que le petit archipel Gambier a dû le jour à l'action des feux souterrains. A la vérité, le capitaine Bechey parut s'étonner de n'avoir pas vu de traces du cratère, mais ne peut-on pas supposer qu'à la fin des convulsions et des éruptions qui chassaient une si grande masse hors du sein de la terre, la montagne formée par toutes ces déjections, s'écroula par l'action des eaux et qu'il n'en resta plus que des lambeaux qui avaient appartenu aux contours du cratère principal. C'est donc au centre de la baie, dans ce vaste bassin bordé d'îles basaltiques et de coraux qu'il faut chercher l'ancien cratère aujourd'hui submergé par 40 à 49 brasses ; s'il en était ainsi la théorie des éboulements aurait fait une nouvelle conquête.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 112, page 195.

Peu d'îles, dans l'Océanie, étaient aussi peu avancées dans l'art de la navigation, que celles de *Manga-Reva*, et leurs progrès de ce côté sont encore entièrement à faire. Le groupe entier contient

à peine une douzaine de mauvaises pirogues incapables de s'aventurer en dehors des récifs. Pour se rendre à la pêche, soit du poisson, soit des huîtres perlières, ils emploient généralement de méchants radeaux composés de trois ou quatre morceaux de bois réunis, longs de 15 à 20 pieds, sur lesquels ils se placent et qu'ils font mouvoir avec de larges pagaies. Ces radeaux servaient jadis d'instruments à des exécutions cruelles et sanglantes. Il arrivait que quelques chefs ambitieux se disputaient la souveraineté du pays et faisaient la guerre chacun à la tête de son parti, s'en rapportant aux armes pour décider de la question. Malheur alors aux vaincus ! ils devaient quitter les îles et laisser la place entièrement libre à leurs adversaires plus heureux. Ceux-ci s'empressaient d'embarquer sur des radeaux tout ce qui tenait à la famille où au parti de ceux qu'ils venait d'abattre, et faisant remorquer ces frêles embarcations en dehors des recifs ; ils les abandonnaient à la merci des flots, avec défense, sous peine de mort, de chercher à regagner la terre qui les repoussait avec tant de barbarie.

Les missionnaires font tous leurs efforts pour propager et encourager la culture du coton. Ils ont déjà obtenu quelques succès et ont installé un métier de tisserand, auquel ils occupent constamment un naturel que nous vîmes à l'œuvre et qui travaillait avec assez d'habileté. Un assez grand nombre de jeunes filles sont employées quelques heures par jour à filer le coton que les plus âgées, n'ayant d'autres instruments que leurs ongles, séparent difficilement de la gousse. Ces Messieurs ont demandé à plusieurs reprises, qu'on leur envoyât des peignes à carder ; ils attendent avec impatience ces instruments qui épargneront beaucoup de temps et occasionneront moins de perte de matière.

Pour se prémunir contre la mauvaise saison, celle pendant laquelle les arbres sont dépouillés de leurs fruits, les naturels font, tant que durent les récoltes, leurs provisions de ce qu'ils appellent *Tio*.

Les apprêts consistent à faire cuire des fruits à pain, à les écraser, à les pétrir sans aucun mélange. Cette pâte, ainsi préparée, est mise dans des trous creusés en terre et garnis de feuilles de bananier, le tout recouvert et hermétiquement fermé. La fermentation ne tarde pas à s'opérer et ce mets contracte une odeur désagréable, un goût acide que ne peuvent supporter les Européens, mais qu'affectionnent beaucoup les gens du pays. Chaque case a ainsi un ou plusieurs trous, et le bonheur des familles est de pouvoir les remplir, ce qui ne peut cependant avoir toujours lieu. Il est arrivé quelquefois, que par imprévoyance, ces peuples se sont trouvés dans le besoin et la détresse.

Lors de leur établissement sur ces îles, les missionnaires ne pouvaient faire un pas près des rochers ou entrer dans une excavation, sans fouler aux pieds des amas d'ossements humains; par leurs soins et avec l'aide des naturels qui les ont aidés de bonne grâce, tous ces débris ont été recueillis et transportés sur un petit îlot entouré de murs, qui se trouve à quelque distance du débarcadère de *Manga-Reva*, non loin d'un bassin carré dont la destination est de conserver les tortues que *Mapouteoa* fait pêcher et qu'il emploie pour sa table. Il nous en donna quelques-unes, pesant de 30 à 40 livres, dont nous trouvâmes la chair assez bonne. Aujourd'hui chaque île a son cimetière, entouré de palissades en joncs avec une croix au milieu.

Dans l'état primitif, les mariages se faisaient sans aucun préliminaire; un homme demandait une femme et l'emmenait avec lui aussitôt qu'elle avait donné son consentement; mais, autant le contrat était facile à nouer, autant il était aisé à rompre. A la moindre discussion, au plus léger nuage qui s'élevait entre les époux, au moindre dégoût que le mari éprouvait pour sa compagne, il l'abandonnait sans scrupule elle et ses enfants, et allait porter ses vœux auprès d'une autre. Dans ces occasions, la mère ne prenait pas toujours son parti tranquillement, et se livrait quelquefois à des accès de colère et de rage, qui souvent se terminaient

par une cruelle et affreuse catastrophe. Se voyant ainsi délaissée, sans y avoir donné lieu par sa conduite, elle saisissait ses enfants et leur donnait la mort, soit en les lançant à plusieurs reprises contre la terre et les écrasant avec des cailloux, soit en les enterrant tout vifs et les couvrant de sable. L'on montre encore en ce moment quelques individus qui, sacrifiés de cette manière et voués à une mort cruelle, ont été sauvés par l'humanité d'autres personnes qui les ont admis dans leurs familles.

Aujourd'hui les mariages se contractent devant l'Eglise, et les chaînes en sont regardées comme indissolubles; les ménages sont unis et l'homme n'aspire qu'à procurer du bien-être à sa femme et à ses enfants. Tous remercient Dieu de leur avoir envoyé des étrangers qui, en les faisant sortir de leur aveuglement, ont changé leurs mœurs, et leur ont créé une nouvelle existence dont ils savent apprécier toute la douceur.

Les capitaines qui fréquentent ce groupe dans le but d'acheter des perles, accordent aux missionnaires d'avoir fait beaucoup de bien aux habitants, et reconnaissent tous les peines qu'ils se donnent encore chaque jour, toutes les privations auxquelles ils s'asujettissent, dans le seul motif de les rendre meilleurs et de les civiliser; mais aussi, en véritables négociants qui ne considèrent que leurs intérêts, ils les accusent d'avoir gâté le commerce, et d'avoir renversé leurs spéculations. Avant leur arrivée, disent-ils, nous avions une assez belle perle pour un couteau, un collier ou un bameçon, et aujourd'hui pour le même article, nous sommes obligés de donner 20 ou 30 brasses d'indienne. A cela, on leur répond : pourquoi y revenez-vous? Votre retour réglé dans ces parages prouve que, malgré vos plaintes, vos gains sont encore immenses et que, seulement, vous êtes fâchés qu'on ait appris à ces naturels à se couvrir et à apprécier la valeur de leur marchandise. Du reste, ce qui a contribué le plus à renchérir les perles, c'est la concurrence de ces mêmes capitaines, qui, pour accaparer, poussent souvent les enchères un peu haut, circons-

tance dont les habitants profitent et ils font très-bien. Leurs griefs à l'égard des missionnaires tombent d'eux-mêmes, d'après l'aveu de ces spéculateurs, qui répètent que ces Messieurs ne prélèvent aucun tribut, et se contentent de la nourriture qu'on veut bien leur donner. Ils sont plus pauvres aujourd'hui, qu'ils ne l'étaient en arrivant, parce qu'ils ont répandu des bienfaits sur ces îles.

(*M. Jacquinot.*)

Note 113, page 195.

Dans nos visites subséquentes au village de Manga-Reva, je fus à même de juger de nouveau des immenses progrès faits par ces peuples qui sortaient à peine de l'état sauvage, depuis seulement trois ans que les missionnaires étaient établis parmi eux. Leur société, jadis en proie à la discorde, sans industrie et rongée par la misère, offrait alors l'image d'une communauté paisible, contente et heureuse au milieu de l'abondance, comprenant déjà passablement les fruits du travail, s'y livrant assez volontiers, et reconnaissante surtout envers ses bienfaiteurs. Sous le rapport artistique, dépouillés comme ils étaient déjà de leur ancien costume, de leur caractère propre et de leur originalité, ils avaient perdu, en n'offrant plus dans leur état de transition, le vif intérêt de curiosité qu'on éprouve en voyant un peuple dont les mœurs et les habitudes diffèrent le plus des nôtres et s'éloignent le plus de notre civilisation. Il y avait d'un autre côté un vrai plaisir à comparer leur état actuel à l'ancien, et à les peser tous dans la balance. Pour peu qu'on eût quelques idées philanthropiques un peu élevées, on se consolait de ne plus trouver la nouveauté qu'on était venu chercher, en voyant combien, sous le rapport moral et intellectuel, comme sous le rapport matériel, cette jeune société avait déjà gagné, en adoptant nos croyances, nos costumes et nos arts qui étaient à leur portée, et dont le pro-

grès, qui contribue tant à améliorer l'existence ici-bas et à l'embellir, est dû à la haute civilisation qui les a précédés.

Le petit nombre de ceux qui n'avaient pas encore pu se procurer le costume européen s'empressaient d'échanger toutes leurs étoffes et leurs ustensiles de pêche et de ménage, que nous recherchions comme objets de curiosité, contre des chemises, des pantalons et des indiennes. Les verroteries et bijoux brillants qui éblouissaient les regards des peuples dans l'enfance, et qui ont en général tant de succès, n'en avaient aucun chez eux. Leur goût prononcé pour l'utile et leur désir de cacher promptement leur ancienne nudité étaient d'un bon augure. Les femmes mêmes auxquelles on n'avait pu faire un crime d'une chose si naturelle que de rechercher des objets de parure, ne recevaient de nous que des bagues, qu'elles appelaient *matrimonio*, et n'y tenaient que parce que l'évêque les leur avaient fait connaître avant, comme le signe symbolique du mariage chrétien.

(*M. Dubouzet.*)

Note 114, page 195.

Pendant le séjour des corvettes à Manga-Reva, nos équipages, s'associant peut-être à l'œuvre des missionnaires, ont été envers les femmes d'une réserve digne d'éloges. Vainement pour rabaisser le mérite de nos matelots, pourrait-on alléguer que les femmes de Gambier ne sont pas jolies. Deux mois de navigation sans toucher terre et le climat des tropiques suffisent pour donner quelque prix à cette réserve inaccoutumée.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 115, page 195.

La succession à la couronne se faisait du père au fils, et jamais du roi reconnu au frère qui pouvait suivre.

Quand le fils du roi était parvenu à un certain âge, qu'il est difficile de préciser, parce que ce peuple, avant sa conversion, ne reconnaissait pas d'années et n'avait pas d'expression pour fixer un événement, on le transportait sur le sommet le plus élevé du mont de Manga-Reva, et là il vivait seul dans une maison qu'on y avait bâtie exprès. Les prêtres, les grands du royaume avaient seuls le droit d'y faire de rares pèlerinages, pour rendre hommage à l'enfant royal. A partir du moment où le fils du roi avait atteint l'âge convenable pour être transporté dans sa maison aérienne, son père perdait le sceptre et n'était plus que le régent du royaume. Seulement en cas de guerre, c'était toujours lui qui commandait les guerriers.

Parvenu à sa majorité, époque aussi problématique que l'autre, puisqu'ils ne peuvent le préciser que par la taille que pouvait avoir l'enfant, on allait le chercher en grande cérémonie, et l'on célébrait son avènement réel au trône par des jeux et des festins. Cette idée d'envoyer un enfant vivre seul sur le sommet d'une montagne avait un but, sans doute, mais je n'ai rien pu apprendre là-dessus.

Quand le roi mourait, ils avaient l'habitude de transporter son cadavre sur le mont Duff ou pic de Manga-Reva, et ils le déposaient dans la cabane où son enfance s'était écoulée calme et paisible. A l'aide d'une corde, on hissait le cadavre sur le sommet même du pain de sucre, où l'on envoyait d'abord un *rangatira* pour faciliter cette manœuvre singulière. C'était presque toujours un ami ou un parent du défunt, et quelquefois cet honneur était réservé à celui qui avait été le frère d'armes du monarque vivant; on le laissait plusieurs jours dans la cabane où le roi enfant avait été élevé, et on profitait de ce laps de temps pour disposer tout ce qui était nécessaire à l'ensevelissement du corps. On le descendait ensuite avec le même appareil pour le déposer sur une table de pierre, où l'on procédait à l'action de l'ensevelir. De grand cris et des larmes accompagnaient cette cérémonie

funèbre, et autant que je l'ai pu comprendre, le but de l'ascension sur le sommet de Manga-Reva était de faire croire au peuple que le roi mort était allé rendre son âme au grand *Atoua*.

Quand ils avaient préparé le cadavre royal et qu'on lui avait rendu tous les honneurs qui lui revenaient encore sur la terre, on le plaçait sur une pirogue décorée le mieux possible et on allait le déposer sur l'île Anga-Kawita, dans une grotte ou caverne réservée pour cet usage. Cette île n'était pas habitée et elle était *tabou*, c'est-à-dire qu'il était défendu d'en approcher.

Au reste, ils ensevelissaient tous leurs morts avec le plus grand soin, et après les avoir entourés de bandelettes, ils les plaçaient sur de petites estrades élevées au-dessus du sol de deux ou trois mètres. Un petit appentis les garantissait de la pluie. Il paraît même qu'ils embaumaient en partie le cadavre, car des Européens qui ont approché de ces monuments, n'ont senti aucune odeur. Les enveloppes en étoffes du pays qui entouraient ces corps en étaient peut-être la cause, car je ne me suis pas aperçu, pendant mon séjour aux îles Gambier, que les insulaires connussent l'usage des parfums.

La mort d'un roi donnait lieu chaque année à une fête mortuaire ; tous les grands du royaume et les parents du défunt se rendaient en grande cérémonie sur l'île Anga Kawita, et on ajoutait une enveloppe complète à celles qui pouvaient déjà l'envelopper. Cette opération répétée tous les ans, finissait par augmenter singulièrement le volume de l'ex-monarque, et on a vu des cadavres royaux qui atteignaient une circonférence de un mètre de diamètre.

Les grandes familles rendaient aussi cet honneur annuel à quelques-uns de leurs membres, surtout quand ils avaient eu une existence brillante et guerrière.

Le capitaine Beechey, dans le récit de son voyage d'exploration, pense que les Manga-Reviens n'étaient pas anthropophages, et il appuie cette opinion de la remarque qu'il a faite que ces insu-

laires avaient manifesté un profond sentiment de dégoût en voyant du bœuf salé, pensant sans doute que c'était de la chair humaine.

Cependant, d'après les recherches de nos missionnaires et les confidences mêmes des habitants, il est bien prouvé qu'ils n'ont abandonné cette horrible coutume que depuis peu d'années. Aujourd'hui on trouve facilement des enfants qui se rappellent avoir vu de semblables repas. C'était du reste parmi ces innocents qu'on choisissait les victimes, et quand de pareils appétits se faisaient sentir chez ces hommes sauvages, il leur arrivait fréquemment d'assassiner un enfant et de contenter leurs affreux désirs. Le plus souvent, leurs coups tombaient sur les orphelins et sur ceux qui, ayant été abandonnés de leurs parents, n'avaient plus alors de protecteurs naturels. On a même assuré qu'on avait vu des pères échanger leurs enfants entre eux, pour satisfaire à la voracité qui les tourmentait, une répugnance facile à expliquer les empêchant d'assouvir leurs désirs sur leur propre progéniture.

Il y avait une certaine manière de disposer les feux qui devaient servir à la préparation d'un semblable repas, car les enfants ne s'y trompaient pas. Aussi, quand ils voyaient un naturel creuser dans le sol une petite fosse plus longue que large, la garnir de cailloux plats et placés les uns auprès des autres, et quand cet homme n'avait pas dans sa case une certaine quantité de poissons ou d'autres choses, ils se demandaient entre eux qui serait la victime, et dans cette incertitude cruelle, ils s'empressaient de prendre la fuite et d'aller se cacher dans les roseaux de la montagne. D'après le récit de ces enfants, il paraîtrait qu'on avait soin d'envelopper le cadavre de feuilles de bananier avant de le placer sur les cailloux disposés pour le faire cuire. Quand il avait été placé convenablement dans sa petite fosse et entouré de pierres, on allumait un grand feu tout autour, et on attendait qu'il eût atteint le degré de cuisson convenable pour le dévorer.

On m'a montré à Manga-Reva un endroit où le dernier repas de ce genre s'était fait peu de temps avant l'arrivée des missionnaires dans ce pays.

Quant à moi, il m'a semblé que ces hommes ne manquaient pas d'une certaine bienveillance. Ils ont été confiants et bons avec nous ; et pour ma part, je n'ai remarqué aucun vice saillant chez ces insulaires. On les disait voleurs et ils ne nous ont rien pris ; on les disait cruels et aucun acte de cruauté n'a été commis pendant notre séjour dans ces îles. Peut-être que l'introduction du christianisme les a complétement changés, et quand on songe que depuis deux ans à peine ils en connaissent les lois, j'ai peine à croire qu'un laps de temps aussi court ait pu modifier leur caractère à ce point. J'ai vu au contraire un corps de nation organisé, un roi souverain de toutes ces îles, des lois bonnes et mauvaises, des partages de terres et de propriétés, et il paraît même que la religion des plus éclairés d'entre eux n'était pas tout-à-fait dénuée de sens et de poésie. Ils avaient une idée de l'immortalité de l'âme; ils supposaient une autre vie. L'âme de celui qui mourait était enfermée étroitement dans un trou ou dans un petit espace qu'ils imaginaient à leur manière. Ainsi placée, une petite ouverture lui permettait de respirer les parfums du nouveau monde dont elle faisait partie : ainsi prisonnière, cette âme était d'autant plus comprimée, molestée, privée des parfums du ciel qu'elle avait appartenu à un mortel méchant et injuste. Celle du juste, au contraire, jouissait à son aise des voluptés attachées à son nouvel état. Suivant leurs croyances, une relation intime existait malgré la mort, entre les âmes et les corps, et ils pensaient que ces derniers, malgré l'anéantissement apparent, éprouvaient les mêmes joies ou les mêmes souffrances que les âmes qui les avaient un instant animés.

Ces insulaires paraissent encore aujourd'hui ignorer complétement l'usage de l'arc. Dans leurs guerres ils n'employaient que le casse-tête et la lance. Cette dernière était garnie à une des ex-

dentelée de trois arêtes de poissons fixées seulement par quelques tours de fil de cocotier.

Leur costume de guerre était très-simple; ils roulaient autour de leurs reins la pièce d'étoffe qui leur servait de manteau et, avant de combattre, ils fixaient autour de leur corps leurs longs cheveux flottants, de manière à se garantir les épaules : quelques-uns les relevaient sur le sommet de la tête.

La grossièreté de leurs lances, le peu de soin qu'on a apporté à la construction de celles que j'ai pu voir, tout me fait penser que ces peuplades n'ont jamais été bien guerrières.

Il était naturel de penser que les Manga-Reviens avaient eu autrefois un chant patriotique, mais les missionnaires que j'ai consultés sur ce sujet, n'ont pu me donner aucun renseignement. Ils m'ont dit seulement qu'ils avaient remarqué chez ce peuple des démonstrations belliqueuses, mais que c'était le plus souvent une marque d'honneur et de déférence envers ceux qui les visitaient. Dans ce cas, ils se divisaient en deux camps et se chargeaient avec une apparence de fureur capable d'épouvanter ceux qui ne s'y attendaient pas. Ils accompagnaient ces évolutions guerrières de grands cris trop peu cadencés pour qu'on pût les supposer des chants belliqueux. Ils tenaient la même conduite à l'égard de leurs ennemis.

En voyant tant d'efforts et de bonne volonté de la part de nos missionnaires, en considérant le pas immense qu'ils ont fait franchir aux sauvages en si peu de temps, on admire le dévouement de ces hommes apostoliques presque autant qu'on regrette de voir leurs moyens aussi bornés. Ne serait-il pas utile à l'humanité et même honorable pour la France de consacrer quelques fonds pour aider et protéger en même temps ces intrépides propagateurs de nos croyances religieuses. La présence d'un petit bâtiment de guerre, tout en leur donnant plus de considération aux yeux des naturels, les défendrait en même temps contre les ra-

pines odieuses des capitaines étrangers et marchands qui les pillent et les volent avec une impudence extrême.

(*M. Marescot.*)

Note 116, page 195.

On me dit que le roi, père de Mapouteoa, était l'aîné de cinq enfants mâles, et n'avait eu que ce seul fils auquel sa mort tragique (il fut dévoré par un requin) laissa la souveraineté. Bien que tout le monde s'attendît à ce qu'il nommât un de ses frères son successeur, Mapouteoa fut élevé, comme tous ses prédécesseurs, dans le plus entier isolement du reste des hommes, cause à laquelle on peut attribuer sa tristesse et sa taciturnité. Dès que le fils aîné d'un roi pouvait se passer des soins de sa mère, il était transporté dans une petite maison située au sommet le plus élevé de Manga-Reva. Là, il restait jusqu'à l'âge de douze ans, ne pouvant être approché par aucune autre personne qu'un petit nombre de serviteurs. Sa personne, sa maison et la montagne elle-même étaient *tabou* ou sacrées. A l'âge de douze ans, il quittait cette demeure pour descendre au milieu du peuple où on lui avait préparé une hutte dans laquelle il était condamné au même tabou, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, qu'il en était affranchi. Il a sur tous les habitants l'autorité la plus absolue, si ce n'est sur ses quatre oncles, qui se partagent avec lui le territoire de ces îles et ne dépendent de lui que pour la forme. Toutes les propriétés appartiennent à ces petits tyrans, qui les afferment à leurs vassaux, moyennant de fortes redevances réglées par le bon plaisir du maître, qui souvent leur enlève presque tout le revenu. Mapouteoa a épousé, suivant la loi chrétienne, une jeune et jolie femme dont il n'a, je crois, qu'une petite fille qui sera exclue du trône par la coutume.

Les femmes sont grandes et généralement belles, quoique plusieurs personnes les aient trouvées laides; mais je puis affirmer

que j'en ai vu quelques-unes qui, en Europe, eussent passé pour supportablement bien. Un nez épaté et des lèvres un peu grosses nuisent à la beauté de leur figure ; mais, d'un autre côté, cette légère difformité est bien rachetée par des yeux très-beaux et vifs, et les plus belles dents du monde. Elles sont très-gaies et naïves. J'ajouterai de plus, à leur honneur, qu'elles sont toutes, jeunes filles comme femmes mariées, d'une vertu que je crois à toute épreuve ; car toutes ont repoussé les attaques qui ont été dirigées contre elles par plusieurs personnes. Elles sont généralement vêtues d'une grande robe non serrée à la ceinture, ressemblant à une chemise fermée, prenant à la gorge et descendant jusqu'à la cheville. Plusieurs portent encore l'ancien costume qui, comme celui des hommes, consiste en une pièce d'étoffe jetée sur les épaules, et les enveloppant comme un manteau ; mais il est rare d'en voir ainsi vêtues. Elles sont généralement occupées soit à préparer la nourriture de la famille, soit, les jeunes filles principalement, à carder et à filer le coton. Certaines heures sont consacrées à la culture des terrains qu'elles défrichent en commun, et le dimanche est entièrement réservé aux exercices religieux et aux jeux dont nous avons été témoins le lendemain de notre arrivée.

(*M. de Montravel.*)

Note 117, page 195.

Le détachement de marins se forma sur deux rangs derrière le peuple. Quand chacun fut installé, la messe commença, et peu après le chant des naturels. Là, réellement, une légère émotion s'empara encore de moi. Du reste, les circonstances étaient très-favorables à l'attendrissement ; le spectacle avait lui-même quelque chose d'imposant. Des drapeaux, des armes, de brillants uniformes, et enfin six cents individus, hommes et femmes, qui adressaient leur prière au Créateur ; il y avait là de quoi émou-

voir. Ce sentiment, du reste, fut très-passager, et il ne me resta bientôt plus que de la curiosité. Cette curiosité m'engagea même à me retourner. Sur mon âme, devinez ce que je vis derrière moi. Sur deux siéges élevés m'apparurent deux chapeaux; oui vraiment, deux dames avec des chapeaux semblables aux tours d'une cathédrale; deux dames à la figure noire et non pensive, aux gestes saccadés des sauvages, fort contentes de leur nouveau costume, qui excitait probablement l'admiration ou peut-être l'envie des autres femmes du canton. Malgré mon respect pour le saint lieu, je ne réprimai qu'à peine une énorme envie de rire. Cependant, je me contins aussi bien que possible; d'abord, parce que je ne voulais point causer de scandale, et ensuite, parce que ces deux dames étaient l'une la femme et l'autre la tante du roi.

(*M. Duroch.*)

Note 118, page 195.

A l'arrivée des missionnaires, l'île était empoisonnée de rats; les naturels les élevaient et les choyaient; les rats venaient manger dans leurs mains et sur leurs genoux. Les missionnaires eurent grand' peine à leur prouver que ces animaux étaient nuisibles et qu'il fallait les détruire. Aujourd'hui, cependant, il n'en reste presque plus; mais on avait fait venir des chats pour se défaire des rats, et ceux-là ont pullulé et ont remplacé les rats dans l'affection des insulaires. On en voit déjà un grand nombre dans l'île, et si on n'y met bon ordre, ils deviendront bientôt plus gênants et plus redoutables que les rats.

Quoique les missionnaires aient parfaitement réussi dans ces îles, je crois qu'ils auraient pu obtenir des résultats aussi satisfaisants et plus durables, en donnant à ces peuples des principes plus larges sur la religion, et surtout en leur prêchant plutôt la culture et le travail. En effet, que penseront ces hommes, s'ils

sont doués du moindre esprit de comparaison, eux qui savent que nous sommes de la même religion, en ne nous voyant pas comme eux dire le *benedicite*, faire le signe de croix toutes les fois qu'on mange, qu'on boit ou qu'on passe devant une croix ou un cimetière, sans nous découvrir, nous signer et marmoter des patenôtres.

Quant à la retenue et à la sagesse des femmes, on ne doit pas entièrement l'attribuer aux missionnaires, puisque jamais elles n'ont voulu se prostituer aux étrangers. Cependant, depuis que les mariages avaient été sanctifiés, on citait dans l'île un cas d'infidélité de la part d'une femme; et je crois que si nous avions voulu faire quelques avances, nous n'aurions pas été repoussés partout.

(*M. Gourdin.*)

Note 119, page 195.

Ces peuples paraissent avoir eu quelque idée d'astronomie; ils connaissent huit aires de vent et s'orientent très-bien. Ils ont un observatoire où des pierres, placées de distance en distance, leur faisaient connaître, par les ombres projetées, les points du lever du soleil, sa marche et même le retour des saisons, qui était fêté à leur manière avant l'arrivée des missionnaires. Les mois et les semaines se comptaient sur la lune; un homme était affecté constamment à ce genre d'observations. Du reste, lorsqu'on cherche à leur rappeler ces idées, ils ne sauraient trop répéter que jadis, parmi eux, il existait des hommes très-habiles. D'après le récit de M. Latour, ils sembleraient très-jaloux de s'instruire, et, reconnaissant leur ignorance, ils se prêteraient avec une facilité rare à tout ce qu'on exigerait d'eux au nom de la science.

(*M. Dumoulin.*)

Note 120, page 195.

Ces peuples paraissent avoir eu quelques notions astronomiques ; ils connaissaient huit aires de vent et s'orientaient très-bien. Des pieux plantés de distance en distance leur faisaient connaître, par les ombres projetées, les points du lever du soleil, sa marche, le retour des saisons, qui était une fête pour eux. La marche de la lune fixait la durée des mois et des semaines. Un homme était attaché constamment à ce genre d'observations.

(*M. Gervaize.*)

Note 121, page 195.

Le 1er avril, le joli groupe des îles Manga-Reva et sa verdoyante ceinture de récifs paraissent sortir de la mer; le lendemain, quoique contrariés par un assez fort vent de N. O. nous louvoyons dans la passe du sud, afin d'atteindre l'intérieur du lagon, ce que nous ne fîmes point sans courir quelques dangers, car nos corvettes naviguaient sur un fond inégal, semé de toutes parts de pâtés de coraux. Le coup d'œil et la hardiesse de M. le commandant d'Urville furent très-remarquables : ce sont des qualités essentielles dans un marin. Il faisait déjà nuit quand nous courûmes notre dernier bord, et vînmes laisser tomber l'ancre près de l'île Aka-Marou.

Le 3, dès le lever du jour, nous allâmes mouiller sous le pic Manga-Reva, qui donne son nom à la principale île du groupe et au groupe lui-même. Les habitants de ce petit archipel sont distribués sur les îles Manga-Reva, Aka-Marou, Akena, Ao-Kena, Taravaï, Aka-Maka; ils étaient encore, il y a trois ans, au nombre des hommes les plus intraitables de la Polynésie; ils méritaient véritablement l'épithète de sauvages, parce que la petitesse de leur pays les réduisait aux ressources précaires d'un espace

aussi pauvre que limité, et parce que la misère rend les hommes méchants, féroces, anthropophages. On s'étonne même, au premier abord, que des terres aussi peu étendues aient pu fournir à l'existence d'une population : mais bien que le règne végétal y soit extrêmement borné, elles possèdent cependant l'arbre à pain, cette manne de l'Océanie, qui aime l'air pur de la haute mer, et croît partout où quelques gouttes d'eau douce humectent sa racine; elles possèdent encore le cocotier, cet autre bienfait céleste, dont les racines recherchent l'eau saumâtre, et dont les fruits navigateurs se fixent sur les moindres îlots du sable coralin, que la mer élève avec les débris des polypiers pierreux. Cependant, lorsque la récolte de l'arbre à pain venait à manquer; lorsque, pour comble de malheur, la pêche était rendue impossible par la continuité des mauvais temps, qui, sur ces hauts fonds, soulèvent la mer en lames énormes, menace les faibles radeaux des insulaires, éloigne le poisson des récifs, ces hommes étaient réduits à la famine et aux tristes expédients que leur inspirait leur férocité. Quelques prêtres ont fait de ces misérables des êtres doux, déjà plus prévoyants, ne laissant voir que leurs bonnes qualités, et vivant entre eux en parfaite harmonie.

La joie de ces bons indigènes fut extrême à la vue des compatriotes de ces hommes blancs, dont ils savent enfin apprécier la charité et les saintes intentions. Partout on s'empressait pour nous rendre quelques services, on s'efforçait à parler français : délicate attention, qu'ils trouvaient d'inspiration, car ils n'apprirent jamais loin de leur pays combien on croit facilement à la bienveillance d'un étranger qui cherche à vous parler la langue de la patrie.

D'un autre côté, MM. les missionnaires étaient heureux de revoir des Français, et nous, d'en rencontrer dans ce lieu isolé du monde entier, sur ce pauvre rocher, à six mille lieues de la France, à treize cents lieues de la plus proche contrée civilisée. Ils mirent de suite leurs modestes ermitages à notre disposition

et nous offrirent de contribuer le plus possible aux succès de nos travaux, soit en nous servant d'interprètes, soit en nous donnant tous les renseignements désirables. Jamais accueil ne fût plus cordial, et plus empressé. M. l'évêque manifesta aussitôt l'intention de marquer le mémorable événement de notre passage à Manga-Reva par des actions de grâce et par une grande cérémonie religieuse. « Nous avons, nous dit-il, à remercier Dieu de vous avoir préservés dans les glaces et de vous avoir amenés sains et saufs parmi nous. Votre passage ici laissera des traces ineffaçables dans l'esprit de nos bons néophytes; ils vont voir en vous les représentants d'une grande et puissante nation adorant et priant, comme eux, le sublime auteur du monde, Dieu, dont nous leur avons révélé l'existence et la bonté. » Cette édifiante cérémonie fut en effet fixée au dimanche 13 août, et l'île Manga-Reva fut choisie pour le point de réunion générale.

Un autel y fut élevé dans un bois d'arbres à pain; on l'abrita avec les tentes des corvettes, on l'orna de pavillons; il était simple, mais on voyait que le zèle ingénieux de ceux qui l'avaient érigé avait opposé le goût au dénuement des ornements nécessaires. Des bancs avaient été disposés au pied de l'autel pour les états-majors; deux fauteuils, garnis de pavillons, avaient été improvisés pour M. le commandant d'Urville et pour M. le capitaine de corvette Jacquinot; leurs places, ainsi que celle du roi Mapouteoa, se détachaient en avant des rangs des officiers. A droite et à gauche de l'autel on mit quatre gardes d'honneur, deux matelots armés de leurs fusils et deux Manga-Reviens armés de leurs lances. La masse des indigènes se groupa derrière nous, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre, du côté de Mapouteoa : c'étaient deux mille personnes à genoux, dont les voix s'élevèrent vers le ciel au moment où le respectable évêque s'inclina devant l'autel. Ce chant uniforme et triste, aux modulations dures et répétées, où les voix graves des hommes mêlaient quelques chose de sombre et de mélancolique; ces physionomies

recueillies mais encore barbares, tout cet ensemble me fit éprouver une vive émotion! Il y avait là une majesté divine qui nous couvrait de ses ailes tutélaires ; cette cérémonie si modeste devenait sublime. Ces voix calmes, la simplicité de leurs accents, annonçaient la candeur de ces âmes qui s'exhalaient en prières. Derrière cette foule prosternée, nos braves matelots et les guerriers de Manga-Reva en armes et en ordre de bataille formaient l'enceinte de ce temple improvisé.

C'est un beau spectacle à contempler que ces hommes, naguère si dénués d'idées sociales et si fortement esclaves de leurs instincts, aujourd'hui pénétrés du sentiment de la dignité de l'homme et appréciant le noble enseignement de la morale, qui les élève à leurs propres yeux. MM. les missionnaires français ont réalisé en trois années, dans l'obscurité, dans le silence, sans appui, en un mot, sans ostentation philanthropique, ce que tous les rêveurs du siècle n'ont pu encore accomplir, malgré leurs nombreuses et très-spéculatives théories, ils ont créé une société réellement libérale, parce que Dieu en est le législateur; une société réellement durable (tant que le vice n'y pénétrera point avec l'étranger), parce qu'elle restera sans misère. Ils ont réussi, parce qu'ils ne sont pas imposteurs, et qu'ils prêchent la vertu par l'exemple et non avec des paroles seulement; ils ne sont pas imposteurs, parce qu'ils n'ont en vue que l'élévation de l'homme par rapport à Dieu et non celle de l'homme par rapport aux autres hommes; aussi, sont-ils les seuls pauvres de leur troupeau, ce qui est une grande garantie en faveur de la durée de leur succès, car la misère flétrit le peuple, aiguillonne ses besoins, et développe chez lui les passions les plus basses. S'il faut en croire le bruit public, nous serons bientôt à même d'observer dans l'Océanie les tristes résultats de ces religieux qui permettent de jouir, aux dépens des adeptes, du bien-être temporel qui résulte des progrès d'une espèce de propagande. S'il en est ainsi, ces apôtres doivent être les seuls riches et leurs ouailles les seuls

pauvres. Que devons-nous attendre de cet état de choses? il est fâcheux de l'avouer, la richesse, dans la position de ces missionnaires, donne le pouvoir, ce dernier éloigne la persuasion, amène la méfiance, l'hypocrisie, parce que l'on craint de résister à un puissant aux vertus duquel on ne croit plus, du moment qu'on le craint.

(*M. Hombron.*)

Note 122, page 195.

Si les missionnaires ont apporté ce changement avantageux dans la moralité du pays, ils ont par contre-coup enlevé à ces peuples leur caractère primitif: ayant proscrit le tatouage et prêché l'usage du vêtement, les naturels abandonnent chaque jour le manteau de papyrus, et se couvrent de vêtements européens sales et en lambeaux. Les femmes qui autrefois devaient étaler leurs charmes à tous les yeux, sont renfermées dans de grandes camisoles qui les serrent au cou et retombent jusques sur leurs pieds. Ainsi, chaque chose présente toujours son bon et son mauvais côté.

Est-il préférable pour le bonheur de ces peuples de leur apporter de nouveaux vêtements et par suite de nouveaux besoins? La décence et la morale ne pourrait-elle exister sans qu'une femme soit couverte des pieds à la tête, et qu'un homme soit enveloppé de haillons. L'allure libre et fière du Manga-Revien combattant Beechey n'est-elle pas plus heureuse que celle du Manga-Revien renfermé disgracieusemnet dans un pantalon qui lui vient au mollet et une chemise sale et déchirée? La loi chrétienne n'est-elle pas assez large pour se plier aux différences de climat et de position, et pour laisser à chaque peuple son caractère distinctif?

Telles sont les questions que l'aspect de ces peuples font naître et que chacun décide selon ses idées.

(*M. Coupvent.*)

Note 123, page 195.

A Manga-Reva toutes les tentatives des missionnaires avaient échoué, mais ils avaient l'espoir de réussir à Aka-Marou où leurs prédications étaient écoutées et où ils introduisaient peu à peu dans la masse le désir d'un changement. Tel était l'état des choses, lorsque quelque temps après l'arrivée des premiers missionnaires, l'évêque de Nilopolis, M. Etienne Rochouse, débarqua accompagné de deux autres collaborateurs, MM. Cyprien et Armand Chausson; il s'établit à l'île Ao-Kena, et alors la mission prit plus d'activité, sans toutefois obtenir des résultats positifs; une circonstance leur fit cependant faire un pas rapide. M. Cyprien qui avait étudié la médecine, fut appelé pour visiter un enfant malade qu'il réussit à guérir promptement; cette cure vola de bouche en bouche et bientôt le médecin trouva l'accès que n'avait pu obtenir l'homme de Dieu auprès des habitants aveuglés par leurs superstitions et la crainte de leurs prêtres. Une épidémie causée par la misère se déclara sur ces entrefaites à Manga-Reva, où le père Cyprien se rendit immédiatement. Voulant profiter de la terreur générale, il demanda au roi qui était toujours éloigné de la nouvelle religion, que les malades fussent réunis dans le temple des idoles, seul local convenable à l'agglomération d'un grand nombre de personnes. Grâces à l'intervention du grand-prêtre, oncle du roi, qui était, de tous les habitants, le plus disposé à adopter la nouvelle doctrine, le local fut accordé. Il ne s'agissait donc plus que de briser les idoles pour décider de la conversion du plus grand nombre. Le père Cyprien déclara au roi que les malades ne pouvaient guérir sous la mauvaise influence des idoles; mais il rencontra une violente résistance qui ne céda que devant les murmures du peuple et la crainte de perdre un de ses oncles, dangereusement malade. Immédiatement, les idoles furent renversées dans le temple, et bientôt tous

les malades furent guéris ; le grand-prêtre et tous ceux qui avaient fui la nouvelle religion se firent baptiser immédiatement, attribuant la guérison des malades au Dieu qui leur était prêché, et non aux soins des missionnaires. Les détonations souterraines qui quelquefois se faisaient entendre servaient, dans l'ancienne religion, de fondement à la fable de la guerre des dieux, dont quelques-uns étaient, suivant les prêtres, vaincus dans le combat. Une violente détonation qui se fit entendre à cette époque, servit admirablement aux progrès de la conversion. Le grand-prêtre et les autres convertis prétendirent que c'était l'annonce de la chute de leurs dieux, terrassés par le nouveau Dieu, et cette fable, consacrée par leur ancienne religion, décida un grand nombre pour les vainqueurs. Un des chefs de Manga-Reva voulut profiter de la conversion du roi pour se mettre en son lieu et place, et rassembler tous les idolâtres pour combattre, disait-il, l'apostat. Les chrétiens s'armèrent de leur côté pour leur défense personnelle, et le combat semblait inévitable, lorsque M. Laval se jetant entre les combattants, arrêta les chrétiens et intimida par son courage les idolâtres qui déposèrent les armes et bientôt après se firent baptiser, ébranlés par un si beau dévouement, que leur religion n'aurait pu inspirer à aucun d'eux. Manga-Reva, Aka-Marou et Ao-Kena étaient désormais des îles chrétiennes ; il n'y avait plus que Taravaï, qui avait forcé les missionnaires à se rembarquer précipitamment à une première tentative de prédication. Ceux-ci, convaincus que cette île ne tarderait pas à demander l'un d'eux pour l'instruire dans la religion chrétienne, attendirent patiemment l'effet de l'exemple, et leur prédiction ne tarda pas à se réaliser. M. Chausson fut envoyé à Taravaï ; et aujourd'hui on ne trouve plus dans les quatre îles qu'un vieillard idolâtre, qui a demandé qu'on le laissât mourir en paix dans la croyance de ses pères. Dans la conversion de ce peuple et les circonstances qui l'ont aidée, l'homme ne reconnaît-il pas le doigt de Dieu? Comme me le disait l'évêque, peut-être

a-t-il voulu conserver ce vieil idolâtre au milieu de ce peuple, pour qu'il ait toujours sous les yeux un terme de comparaison entre leur état actuel et leur abrutissement d'hier. La réforme religieuse eût été incomplète, si elle n'avait amené une amélioration dans leur moral et leur mœurs, et pour bien la comprendre, qu'on se figure ce peuple tel qu'on l'a dépeint avant l'établissement des missionnaires, cruel, fourbe, voleur, paresseux jusqu'à l'abrutissement, n'ayant pas même assez d'industrie pour se construire des cabanes et habitant dans les trous des rochers; qu'on me suive dans mes promenades dans les différentes îles; qu'on tâche de saisir l'ensemble et les détails du tableau qui s'est développé devant moi et que je vais essayer de retracer, et qu'on juge des progrès qu'il a faits moralement et physiquement en si peu de temps, puis quand on aura joui comme moi de son bonheur actuel, qu'on dise si ce n'est pas au christianisme qu'on doit sa métamorphose.

(*M. de Montravel.*)

Note 124, page 223.

Nous prolongeâmes ainsi la côte sud de l'île *Hiva-Hoa* à petite distance, et nous pûmes remarquer les belles vallées verdoyantes qui la coupent dans toute son étendue. Sur le sommet de quelques collines élevées, qui se trouvent au premier plan, nous distinguâmes quelques cases, et près de l'une d'elles, un pavillon blanc qui fut amené et hissé plusieurs fois, avec l'intention, sans doute, de communiquer avec les corvettes. Nous y répondîmes en arborant nos couleurs. Plusieurs cascades partant du sommet des montagnes, se précipitaient avec force en traçant sur le terrain de longues traînées argentées. Deux pirogues, montées, l'une par trois naturels, l'autre par deux, se détournèrent de l'île, se dirigeant sur l'*Astrolabe*, qu'elles accostèrent vers midi.

Nous nous trouvions alors presqu'en calme, à environ deux milles de la pointe ouest.

(*M. Jacquinot.*)

Note 125, page 233.

A midi, nous faisions route au N. N. O., après avoir laissé Tao-Wati derrière nous, en sortant du canal, lorsque deux faibles pirogues, montées par deux ou trois naturels, débouquèrent de la pointe N. d'Hiva-Hoa, et se dirigèrent vers la corvette. Le calme qui survint servit à merveille l'empressement des naturels qui parvinrent à nous accoster, et montèrent à bord sans façon, pour nous offrir quelques cocos et de petits poissons verts, à nageoires bleues.

Ces hommes n'avaient, pour couvrir leur nudité, d'autre vêtement qu'un simple *maro* en étoffe blanche. Leur peau, surchargée de tatouage, était, dans certaines parties, d'un noir foncé, et dans d'autres, elle était bigarrée de la manière la plus étrange. Leurs cheveux, reliés en une ou deux touffes au sommet de la tête, étaient rasés suivant une zone embrassant le tour de la tête, à la hauteur des oreilles. Celles-ci étaient ornées d'une sorte de pendants faits avec un coquillage et une dent de poisson sculptée. Le caractère de physionomie de ces sauvages m'a paru bien supérieur à celui des naturels de Manga-Reva. L'ensemble de leurs traits présentait plus de finesse et de vivacité. Nous apprîmes d'eux qu'ils étaient en guerre avec ceux de Tao-Wati. Ils vantèrent les ressources de leur île Hiva-Hoa, en cochons, cocos, bananes... et par des gestes significatifs, ils nous firent comprendre que leurs femmes étaient aussi complaisantes que nous pourrions le désirer. Les naturels cédèrent pour des couteaux et quelques hameçons les provisions qu'ils avaient, et l'un d'eux donna ses pendants d'oreille pour un rasoir, dont il fit l'essai à l'instant même en raclant sa barbe d'une façon peu délicate.

Dans l'après-midi, le courant et les folles brises nous rapprochaient de la côte nord d'Hiva-Hoa. Deux nouvelles pirogues chargées d'insulaires, se dirigeaient vers nos corvettes, l'une d'elles amenée par des jeunes gens de 16 à 18 ans, l'autre par des hommes faits. L'un de ces derniers, se donnant des airs de chef, monta lestement à bord, et demanda à parler au commandant auquel il fut présenté. Le vieux *Moe* salua avec aisance en mauvais anglais. Il a, dit-il, appris cette langue en courant le monde sur un baleinier qui l'a conduit à Gouaham et même à Londres; il vante la beauté de son île, et s'offre pour piloter les navires dans de bons mouillages ; il a la parole insinuante, le geste patelin ; c'est un sauvage de bon ton. C'est avec une voix flûtée qu'il demande du tabac, du rhum et de la poudre dont il a besoin pour combattre ses ennemis de Tao-Wati. Il nous donne un échantillon de sa prestesse dans ses marchés, en vendant ses pendants d'oreille pour un rasoir, puis demandant un rasoir pour chaque pendant, puis le cuir à repasser et du tabac. Moe a vu passer il y a un mois, un grand navire qu'il dit français, mais comme il ne paraît pas encore bien connaître notre pavillon, nous ne pouvons compter que ce navire soit la frégate la *Vénus* qui doit venir porter des missionnaires dans cet archipel. L'insulaire d'ailleurs n'a aucune connaissance de l'arrivée des missionnaires. Il certifie que ses compatriotes ne sont plus anthropophages depuis longtemps. Moe dont la prestesse pouvait nous être utile à Nouka-Hiva, a refusé de nous y accompagner, parce que le commandant n'a pu s'engager à le rapporter dans son île. Il part après nous avoir fait un salut des plus gracieux, et descend dans sa pirogue, ayant pour butin une médaille de cuivre, un rasoir et un peu de tabac. La vue de ces insulaires a confirmé mes primitives observations sur les habitants des Marquises, qui paraissent appartenir à une fort belle race. L'un de ces sauvages, d'une taille élevée et bien proportionnée, avait une figure qui, malgré les bandes de tatouage dont elle était sillonnée, eût été jugée belle, même dans

le type européen ; l'un des jeunes gens qui montaient la seconde pirogue, était d'une beauté remarquable. Ceux-ci sont noircis par le tatouage, leur peau est d'un brun rougeâtre cuivré ; deux bandes de tatouage descendant des épaules vers le sein, ressemblent à des bretelles ; quelques chevrons tracés sur les reins, les côtes et les cuisses, des bandes traversant le visage à la hauteur du front, des yeux ou de la bouche, quelques filets tracés en arabesques sur le nez et le menton, tiennent lieu à ces sauvages de tous vêtements.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 126, page 233.

Nous allions atteindre la pointe la plus nord de cette île d'Hiva-Hoa, lorsque le calme plat nous surprit tout à coup. Nous étions tombés dans une ligne de courants qui ne nous permettaient pas de gouverner. Cette nouvelle circonstance nous valut une des scènes les plus amusantes de notre navigation.

Deux pirogues, qui s'étaient détachées du rivage à notre approche, venaient d'accoster les corvettes ; un des insulaires monta immédiatement à bord, en débitant à droite et à gauche des *bonjour* dans toutes les langues. N'ayant jamais vu probablement nos couleurs nationales, il ne savait pas que nous étions Français. Au reste, notre langue ne lui était pas familière.

Avec la gravité d'un *Figaro*, et en distribuant des sourires et des poignées de main à tout le monde, il se dirigea avec aplomb vers le commandant auquel il fit maintes salutations amicales. Pour répondre à ses politesses on lui adressa quelques mots du dialecte taïtien ; mais avec un air de supériorité vraiment comique et un mouvement d'épaules qui paraissait vouloir dire : « Mais pour qui me prenez-vous ? » Il se mit à répondre en anglais, en espagnol, avec une volubilité remarquable et une facilité de prononciation qui m'étonna.

Il s'empressa de nous dire qu'il avait été en Angleterre, nous parla de l'Europe, et c'est tout au plus s'il attendait qu'on le questionnât pour répondre. On lui demanda s'il connaissait Taïti ; il nous regarda tous avec un certain air et nous répondit en faisant mine d'homme important, que Taïti n'était rien, qu'il y avait même séjourné pendant quelque temps, mais qu'il avait été bien plus loin ; que dans ses courses il avait successivement vu Gouaham et des possessions hollandaises, etc., etc. Si nous avions voulu l'écouter, je crois qu'il nous aurait fait faire le tour du monde avec lui.

Il y avait dans la figure, dans les gestes de cet insulaire une aisance qui nous faisait pouffer de rire. Véritable charlatan, il arrondissait les bras, il fléchissait les reins, il composait des sourires de circonstance avec la plus étonnante facilité.

Cet homme nous amusait déjà depuis une heure quand tout à coup, se mettant à caresser du regard le commandant, il se pencha sur son épaule et lui fit une confidence importante, à ce qu'il nous parut, car c'était à voix basse, et d'une manière si insinuante, si persuasive, que la gravité du commandant n'y tint même pas ; il ne s'agissait de rien moins, pour cet adroit hableur, que d'offrir dix cochons pour un baril de poudre, dont il désignait la capacité en arrondissant les bras le plus possible. Quand il vit que son éloquence avait été vaine et sa confidence reçue avec peu d'envie de conclure un pareil marché, il ne se déconcerta pas et se mit alors à parler d'autre chose. Il demanda des rasoirs, on lui en apporta un de fabrique française, c'est-à-dire à lame étroite. Après l'avoir tourné et retourné plusieurs fois, le côté gauche de sa bouche se rapprocha de sa narrine et, par une clignement d'yeux qui sympathisa avec un petit mouvement d'épaules, il manifesta son opinion de la manière la plus claire ; c'est qu'il était convaincu que le rasoir ne valait pas grand'chose. Cependant il paraissait s'en accommoder, car il pensait que c'était un cadeau qu'on lui offrait ; mais quand on lui annonça qu'on

désirait échanger l'instrument tranchant contre l'ornement de ses oreilles, il remit, avec une dignité froide, le malheureux rasoir entre les mains de l'officier qui lui faisait une pareille proposition, et eut l'air de lui demander s'il se moquait de lui.

On profita de son intelligence et de la facilité qu'il avait de s'exprimer en anglais pour lui faire diverses questions sur le groupe de Nouka-Hiva. Un point intéressant était de connaître les véritables noms de chacune des îles qui le composent, et de savoir ceux des principaux chefs qui les gouvernaient. Il répondit à tout ce qu'on lui demandait avec aplomb et facilité; il nous confirma ce que nous avait raconté le premier insulaire qui était venu à bord, c'est que sa tribu était en guerre avec les habitants de Tahou-aita, mais en paix avec le reste de l'archipel.

Notre insulaire nous donna aussi les noms des principaux chefs de ces îles, mais il commença par nous dire que quant à lui, il s'appelait Moe, et qu'en Angleterre on le connaissait sous celui de Ouram-Malbrouk. Très-bien avec le roi de Hiva-Hoa, il en était presque l'égal sous le rapport de l'autorité et de l'importance. Il nous dit aussi qu'il y avait dans cette île un Américain qui y était établi. Enfin, il n'aurait pas cessé de parler, je crois, si un autre insulaire de sa pirogue ne lui avait fait remarquer que la corvette commençait à s'eloigner, et qu'ils auraient beaucoup de mal à rejoindre leur île.

Aussitôt notre homme, qui venait de nous dire qu'un bâtiment à peu près aussi grand que le nôtre avait passé en vue depuis un mois environ, sauta sur le bastingage et comprit bien vite qu'il fallait nous quitter; mais il demanda à revoir un peu le rasoir qu'il avait repoussé. Il recommença aussitôt à manifester le profond mépris que cette lame étroite lui inspirait. Il en avait vu d'autres en Angleterre qu'on pouvait repasser longtemps sans les user aussi vite. Enfin, prenant une mine piteuse, il se décida à abandonner ses ornements d'oreilles, mais ce ne fut pas sans

avoir l'air de dire : « Tenez, prenez, je vous les donne parce que c'est vous. »

Il s'embarqua immédiatement après dans sa pirogue et montra le précieux rasoir à ceux qui l'avaient accompagné. La vue d'un pareil trésor détermina sur-le-champ un d'entre eux à faire un semblable échange, et ce fut encore notre homme qui fut chargé de conclure le marché. Il remonta donc à bord et recommença ses gentillesses. Cette fois on lui donna un véritable rasoir anglais à manche blanc. Ses yeux brillèrent aussitôt, il abandonna ses deux morceaux d'os ; mais, avec une expression de physionomie toute particulière, il s'empressa de changer le rasoir blanc pour le noir qu'on lui avait donné, et alla remettre ce dernier au sauvage qui lui avait confié ses affaires. Ce tour de scapin fut exécuté avec une tranquillité des plus comiques, et cet homme rusé nous quitta enfin, après avoir donné à tous une bonne scène de gaîté.

(*M. Marescot.*)

Note 127, page 233.

Dans une de ces dernières pirogues arrive un naturel s'exprimant tant bien que mal en anglais ; il prétend avoir fait trois voyages en Angleterre à bord des navires baleiniers. Il connaît Taïti, Gouaham, et pour donner une nouvelle preuve de son séjour parmi les Européens, il demande du grog. Adroit, insinuant, il déploie dans la vente de ses boucles d'oreille toute la ruse d'un marchand roué. Il termine sa visite par un tour d'escroquerie fort drôle. Un de ses compagnons qui était dans la pirogue lui avait remis ses boucles d'oreille pour les vendre ; l'acquéreur donna en échange un beau rasoir, bien plus large que celui que le buveur de grog avait reçu pour les siennes. Le rasoir le tentait beaucoup, il aurait bien voulu en avoir un semblable, et pour cela il jugea qu'il n'avait rien de mieux à faire, qu'à changer le sien contre le

beau rasoir destiné à son compagnon. Cette action ayant fait naître un rire général, il y prend part lui-même du meilleur cœur du monde et quitte enfin le navire, lorsqu'il voit que le calme ayant cessé, le navire s'éloigne trop de son village.

Un missionnaire anglais réside sur Tahou-aita, il y en avait d'autres, mais ils sont partis.

Il y a trois semaines, un gros navire a mouillé vers Tahoa-Ata, c'est probablement au port Madre-de Dios. Enfin, l'île Hiva-Hoa est en guerre avec sa voisine Tahou-aita. Moe est un transfuge de cette dernière et qui combat contre ses concitoyens.

(*M. Desgraz.*)

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME DEUXIÈME, PREMIÈRE PARTIE.

ERRATA.

Page 111. — Le titre du chapitre XX doit être : Traversée de Valparaiso aux îles Manga-Revà.

